Édition du groupe « Ebooks libres et gratuits »



Jack London

BELLEW-LA-FUMÉE – BELLEW ET LE COURTAUD

(1912)

Traduction de Louis Postif

Table des matières

BELLEW-LA-FUMÉE

(SMOKE BELLEW TALES) [1]

---

[1] Les douze nouvelles formant les aventures de ***Bellew-la-Fumée*** ont paru pour la première fois dans le magazine mensuel new-yorkais ***Cosmopolitan***. ***The Taste of the Meat,*** juin 1911. Elles ont été ensuite recueillies en volume sous le titre : SMOKE BELLEW. New York, the Century Co., octobre 1912.

LE GOÛT DE LA VIANDE[2]

I

Au commencement, c'était Christopher. Il devint Chris Bellew à l'époque où il fréquenta le lycée. Plus tard, parmi la bohème de San Francisco, il s'appela Kit Bellew. Et à la fin on ne lui connaissait d'autre nom que Bellew-la-Fumée. Cette évolution patronymique résume sa propre histoire.

Or rien de tout ceci ne serait arrivé s'il n'avait possédé une tendre mère et un oncle de fer, et n'avait reçu une lettre de Gillet Bellamy.

« Je viens de parcourir un numéro de *La Vague* – écrivait cet ami de Paris. Naturellement O'Hara réussira avec ce canard-là, mais il y manque une rubrique de critique théâtrale… (Suivait le détail d'améliorations possibles à l'embryon d'hebdomadaire mondain.) Allez le voir ; laissez-lui croire que ces suggestions viennent de vous. Surtout, ne lui dites pas qu'elles sont de moi : il me bombarderait correspondant de Paris, et je n'en ai pas les moyens, attendu que les grosses revues me crachent des espèces sonnantes pour ce que j'écris. Conseillez-lui d'envoyer au bain le bonhomme qui assure la critique musicale et artistique… Autre chose : San Francisco, qui a toujours eu sa propre école litté-

---

[2] *The Taste of the Meat, juin 1911.*

raire, n'en possède pas en ce moment. Dites à O'Hara de se débrouiller pour trouver un oiseau rare capable de pondre un feuilleton bien vivant et d'y mettre le vrai coloris et le charme romanesque de San Francisco. »

Et Kit Bellew alla aux bureaux de *La Vague* pour transmettre ces conseils. O'Hara écouta. O'Hara discuta. O'Hara acquiesça. Il renvoya le bonhomme qui faisait la critique. O'Hara alla même plus loin : il avait une manière à lui, celle que redoutait Gillet jusque dans son Paris lointain. Quand O'Hara voulait une chose, aucun de ses amis ne pouvait la lui refuser, ni résister à sa lénitive contrainte. Avant de parvenir à s'échapper de son bureau, Kit Bellew s'était associé avec lui comme rédacteur en chef, avait consenti à pondre des colonnes de critique hebdomadaire en attendant la découverte d'un plumitif convenable, et s'était lui-même engagé à fournir un feuilleton local de dix mille mots par semaine…, le tout à l'œil. O'Hara lui avait expliqué copieusement comme quoi *La Vague* ne payait pas encore, et lui avait démontré de façon non moins probante que s'il existait à San Francisco un homme capable d'écrire une chronique, cet homme-là était Kit Bellew en personne.

— Seigneur ! C'est moi qui suis le pigeon, geignait Kit en descendant l'étroit escalier.

Ainsi commença son servage envers O'Hara et les insatiables colonnes de *La Vague*. De semaine en semaine, trônant sur une chaise de bureau, il évinça des créanciers, lutta avec des imprimeurs et débita une moyenne hebdomadaire de vingt-cinq mille mots sur les sujets les plus variés.

Et ses travaux ne s'allégèrent pas. *La Vague* était ambitieuse. Elle se lança dans l'illustration ; c'était un procédé dispendieux. Elle ne rapportait jamais de quoi rémunérer Kit

Bellew, d'où il découlait en bonne logique qu'elle ne pouvait se payer une augmentation de personnel.

— Voilà ce que c'est que d'être un bon type, grognait un jour Kit.

— Le ciel soit loué d'en produire de pareils ! s'écria O'Hara en lui secouant la main avec des larmes dans les yeux. Vous êtes ma planche de salut, Kit ! Sans vous j'étais flambé. Encore un peu de patience, mon vieux, et les choses iront mieux.

— Jamais ! gémit Kit. Mon destin me paraît clair. Je suis ici à perpétuité.

À quelque temps de là, il crut avoir trouvé un moyen d'en sortir. Il fallait attendre l'occasion. Un jour, en présence d'O'Hara, il trébucha contre une chaise. L'instant d'après, il se heurta au coin de la table, et sa main tâtonnante renversa un pot de colle.

— Vous avez fait la bringue cette nuit ? lui demanda O'Hara.

Kit se frotta les paupières et jeta des regards anxieux autour de lui avant de répondre.

— Non, non, ce n'est pas ça. Ce sont mes yeux. Il me semble que ma vue baisse.

— Je vais vous dire ce qu'il faut faire, déclara O'Hara. Il faut aller voir un oculiste, le Docteur Hassdaple, par exemple ; cela ne vous coûtera rien. Nous pourrons payer la consultation en annonces. J'irai lui en parler moi-même.

Fidèle à sa parole, il dépêcha Kit chez le spécialiste.

— Vos yeux n’ont rien du tout, fut le verdict du docteur, après un examen prolongé. On pourrait même dire qu’ils sont exceptionnels.

— N’en dites rien à O’Hara, supplia Kit, et donnez-moi des lunettes fumées.

Kit Bellew avait de quoi vivre, heureusement pour lui. Si modeste que fût son revenu en comparaison de certains, il lui permettait de faire partie de plusieurs clubs et de louer un atelier. En réalité, depuis qu’il était associé à la direction du journal, ses dépenses avaient prodigieusement diminué. Il n’avait pas le temps de gaspiller de l’argent. Il ne mettait plus les pieds à son atelier où autrefois il invitait les bohèmes de la ville à ses fameux dîners. Néanmoins, il était toujours dans la dèche : ***La Vague***, en détresse perpétuelle, absorbait ses fonds aussi bien que son cerveau. Périodiquement, les dessinateurs refusaient de dessiner, les imprimeurs d’imprimer et parfois même le garçon de bureau, faisant office de commissionnaire, refusait d’officier. En pareil cas, O’Hara regardait Kit, et Kit faisait le reste.

Lorsque le vapeur ***Excelsior***, arrivant de l’Alaska, apporta la nouvelle de la ruée qui mit le pays sens dessus dessous, Kit hasarda une proposition absolument frivole.

— Écoutez, O’Hara, dit-il. Cette course à l’or va prendre des proportions. Ce sont les jours de 49 qui reviennent. Si je m’en chargeais pour ***La Vague*** ? Je paierais mes frais.

O’Hara secoua la tête.

— Je ne peux pas me passer de vous au bureau, Kit. Il y a ce feuilleton. En outre, j’ai vu Jackson il n’y a pas une heure. Il part demain pour le Klondike, et il est entendu qu’il enverra toutes les semaines un article et des photos. Je ne

l’ai pas lâché avant d’avoir sa promesse. Et le plus beau de l’affaire est que cela ne nous coûte rien.

La prochaine occasion où Kit devait entendre parler du Klondike se présenta dans l’après-midi même lorsque, étant entré au club, il rencontra son oncle dans un réduit de la bibliothèque.

— Salut ! paternel avunculaire, dit-il en se renversant dans un fauteuil de cuir et en étendant ses jambes. Voulez-vous me tenir compagnie ?

Il commanda un cocktail, mais l’oncle s’en tint au clair bordeaux de Californie qu’il buvait exclusivement. Il regarda d’un air de désapprobation irritée d’abord le cocktail, puis la figure de son neveu. Kit sentit qu’il était menacé d’un sermon.

— Je n’ai qu’une minute à moi, fit-il précipitamment. Il faut que je coure voir l’Exposition de Keith chez Ellery et que j’écrive là-dessus une demi-colonne.

— De quoi souffres-tu ? demanda l’autre. Tu es pâle. Tu as l’air d’une ruine.

Kit répondit par un gémissement.

— J’aurai le plaisir de t’enterrer, je le prévois.

Kit hocha tristement la tête.

John Bellew descendait de la vieille souche endurcie et endurante qui avait traversé les plaines en chariots à bœufs au milieu du siècle dernier, et cette dureté était encore renforcée chez lui par celle d’une enfance passée à la conquête d’une terre neuve.

— Tu ne vis pas comme il faut, Christopher. J'ai honte de toi.

— « Dans le sentier semé de primevères », hein ? glous-sa Kit.

L'aîné haussa les épaules.

— « Ne secouez pas vers moi vos tresses sanglantes », digne avunculaire. Je voudrais bien que ce soit le sentier rempli d'ivresse. Mais il est barré pour moi. Je n'ai pas le temps de m'occuper de la bagatelle.

— Alors, que diable ?…

— C'est le surmenage.

John Bellew éclata d'un rire âpre et sceptique.

— Le surmenage ! reprit l'oncle d'un ton sarcastique. Tu n'as jamais gagné un cent de ta vie.

— Je vous parie que si, seulement je ne l'ai jamais tou-ché. En ce moment même je gagne cinq cents dollars par semaine, et je fais le travail de quatre hommes.

— Quoi, par exemple ? Des tableaux qui ne se vendent pas ? ou… hem !… des travaux de fantaisie ? Sais-tu seule-ment nager ?

— J'ai su, autrefois.

— Ou monter à cheval ?

— J'ai risqué cette aventure.

John Bellew renifla de dégoût.

— Je suis heureux que ton père n'ait pas vécu assez longtemps pour te contempler dans toute la gloire de ton déshonneur, dit-il. Ton père était un homme, des pieds à la tête. Comprends-tu ? Un homme ! Et je crois bien qu'il aurait su te faire passer le goût pour toutes ces idioties musicales et artistiques.

— Ô temps, ô mœurs de décadence ! soupira Kit.

— Je pourrais comprendre, je pourrais tolérer ces babioles, reprit l'oncle, si seulement tu réussissais là-dedans. Mais tu en es incapable, et quant aux choses constructives, à des travaux d'homme, jamais tu n'en as fichu une datte. Et tu as su nager, et tu as essayé de monter à cheval ! (John Bellew reposa son verre avec une violence inutile.) À quoi es-tu bon sur terre, en définitive ? Tu as reçu une bonne éducation ; et encore, à l'Université, tu ne jouais pas au football ; tu ne faisais pas de canotage ; tu ne…

— J'ai fait de la boxe et de l'escrime, un peu.

— Quand as-tu boxé pour la dernière fois ?

— Jamais depuis. On me considérait comme bon juge pour le temps et la distance. Seulement on me regardait comme… hem…

— Continue.

— Comme manquant de persévérance.

— C'est-à-dire comme paresseux.

— J'ai toujours pensé que c'était un euphémisme.

— Mon père à moi, votre grand-père, monsieur, le vieil Isaac Bellew, a tué un homme d'un coup de poing quand il était âgé de soixante-neuf ans.

— Qui avait cet âge-là, la victime ?

— Non, ton… espèce de chenapan ! à cet âge, toi, tu ne pourras même plus tuer un moustique.

— Les temps sont changés, ô digne avunculaire ! Maintenant l'homicide est puni de prison.

— Ton père faisait à cheval deux cent cinquante kilomètres sans dormir et crevait trois chevaux sous lui.

— S'il vivait de nos jours, il parcourrait la même distance en ronflant dans un wagon Pullman.

Le vieux monsieur faillit s'étrangler ; mais il ravala sa colère et réussit à articuler :

— Quel âge as-tu ?

— J'ai tout lieu de croire que…

— Je sais : tu as vingt-sept ans. Tu en avais vingt-deux en sortant du collège. Tu as gaspillé cinq ans en tentatives, en amusements, en vadrouilles. Mais, bon sang ! à quoi es-tu bon ? À ton âge, je n'avais qu'une chemise. Je gardais le bétail à cheval dans le Colusa. J'étais dur comme la roche sur laquelle je pouvais dormir. Je vivais de bœuf séché au soleil et de viande d'ours. Maintenant encore je suis en meilleure forme que toi. Tu pèses environ cent soixante-cinq livres. Je pourrais te flanquer par terre en une seconde ou t'assommer à coups de poing.

— On n'a pas besoin d'être une force de la nature pour remuer des cocktails ou de la fleur de thé, murmura Kit d'un ton suppliant. Comprenez, cher oncle, les temps sont changés. En outre, je n'ai pas été élevé comme il faut. Ma pauvre folle de mère…

John Bellew eut un sursaut d'indignation.

— … selon l'expression que vous employez couramment… était trop bonne pour moi. Elle me gardait dans du coton, c'est entendu. Pourtant, si, étant gosse, j'avais connu ces vacances éminemment viriles que vous vous payiez, vous… Je me demande pourquoi vous ne m'avez jamais invité. Vous avez emmené Hal et Robbie partout dans les sierras et dans cette excursion au Mexique.

— Je te trouvais beaucoup trop snob.

— C'est votre faute, mon cher avunculaire, autant que celle de ma chère mère. Comment pouvais-je connaître la vie dure ? Je n'étais, moi, qu'un pauvre petit garçon. Il ne me restait d'autre passe-temps que les eaux-fortes, les tableaux et les éventails. Est-ce ma faute si je n'ai jamais eu l'occasion de transpirer ?

L'aîné regarda son neveu avec un dégoût non dissimulé.

— Eh bien, je vais prendre encore une de ces vacances que tu appelles viriles. Si je t'invitais à venir avec moi ?

— Un peu tardive, l'invitation ! Où est-ce ?

— Hal et Robert vont au Klondike : je les accompagne à travers la Passe jusqu'aux lacs et je reviendrai.

Il n'en dit pas plus long, car le jeune homme avait bondi et lui saisissait la main.

— Mon sauveur !

Des soupçons s'éveillèrent aussitôt dans l'esprit de John Bellew. Pas un instant il n'avait songé que son invitation, pût être acceptée.

— Tu ne parles pas sérieusement, dit-il.

— Quand partons-nous ?

— Le voyage sera très dur. Tu nous gêneras.

— Pas de danger ! Je travaillerai. J'ai appris ce que c'est que le travail depuis que je suis à ***La Vague***.

— Chaque homme devra emporter des provisions pour un an. Il y aura une telle cohue que les porteurs indiens n'y suffiront jamais. Hal et Robert devront trimbaler leur équipement eux-mêmes. C'est pour cela que j'y vais, pour les aider à porter les ballots. Si tu viens, il faudra que tu en fasses autant.

— Vous me verrez à l'œuvre.

— Mais tu ne sais pas porter des charges.

— Quand partons-nous ?

— Demain.

— N'allez pas vous imaginer que c'est votre sermon sur la vie dure qui m'a converti, dit Kit en prenant congé. Il fallait absolument que je m'en aille, n'importe où, pour échapper à O'Hara.

— O'Hara, qui est-ce ?

— Un Irlandais, meneur d'esclaves, et mon meilleur ami. Il est directeur, propriétaire et unique gros profiteur de

La Vague. Il fait tout marcher au doigt et à l'œil ; même les ombres.

Ce soir-là, Kit Bellew écrivit à O'Hara.

« Il ne s'agit que de quelques semaines de vacances, expliquait-il. Il vous faudra trouver un pigiste quelconque pour pondre ce feuilleton. Je le regrette, cher ami, mais ma santé l'exige. Je mettrai les bouchées doubles en revenant. »

II

Kit Bellew débarqua sur la grève de Dyea au milieu d'un encombrement fantastique. Des milliers d'hommes y avaient entassé leurs équipements, dont chacun pesait des milliers de livres. Ces montagnes de bagages et de denrées, vomies par les vapeurs, commençaient à se déverser lentement dans la vallée de Dyea et à travers le Chilkoot.

Le transport, sur une distance de quarante kilomètres, ne pouvait être accompli qu'à dos d'homme. Les porteurs indiens avaient fait passer le prix du fret de huit à quarante cents par livre ; néanmoins ils étaient débordés de travail, et l'hiver arriverait certainement sur la ligne de partage avant que la moitié des ballots ne soient transbordés du bon côté.

Le plus tendre des pieds-tendres était Kit. Comme des centaines d'autres, il portait un gros revolver suspendu à une ceinture-cartouchière. Son oncle s'était laissé aller à la même faiblesse, en souvenir des anciens jours où la loi était absente. Mais, chez Kit, c'était par goût du romanesque. L'excitation et l'intérêt qu'il prenait à cette course à l'or lui montaient à la tête, et il considérait d'un œil d'artiste cette

vie tumultueuse. Il ne la prenait pas au sérieux. Comme il disait à bord, il venait simplement en vacances et avait l'intention de jeter un coup d'œil par-dessus la passe puis de s'en retourner.

Laissant ses compagnons attendre le débarquement des bagages, il erra sur la grève vers le vieux comptoir de commerce. Il ne crânait pas, bien qu'il vît la plupart des novices porteurs de revolver se dandiner d'un air fanfaron. Un Indien le dépassa ; bien découplé, mesurant plus d'un mètre quatre-vingts, il était chargé d'un ballot de volume anormal. Kit marcha dans son sillage, admirant la grâce et l'aisance de ses mouvements sous un pareil fardeau. L'Indien laissa tomber son chargement sur la bascule, et Kit se joignit au groupe d'admirateurs qui l'entouraient. Le colis pesait cent vingt livres, et ce chiffre passa de bouche en bouche. Kit se demanda s'il pourrait soulever un tel poids, et encore moins marcher avec.

— Toi porter ça au lac Linderman ? demanda-t-il.

L'Indien grogna une réponse affirmative.

— Combien toi gagner avec ce paquet-là ?

— Cinquante dollars.

Kit laissa tomber la conversation. Une jeune femme, debout sur le seuil de la porte, venait d'attirer son regard. Contrairement aux nouvelles débarquées, elle ne portait ni jupe courte ni culotte bouffante. Elle était habillée comme n'importe quelle femme voyageant n'importe où et donnait l'impression d'être ici chez elle. Elle était jeune et jolie. L'éclatante beauté et la fraîche carnation de son visage retinrent l'attention de Kit. Il la regarda longtemps, plus longtemps qu'il ne convenait, au point qu'elle finit par s'énerver

de cette insistance. Les yeux aux cils longs et noirs rencontrèrent les siens et l'inspectèrent froidement. Ils s'abaissèrent, évidemment amusés, jusqu'à l'énorme revolver pendu sur sa hanche. Puis son regard croisa de nouveau celui de Bellew avec une expression d'intérêt dédaigneux. Elle se tourna vers son voisin et appela son attention sur Kit, qu'il examina avec le même air de moquerie.

— *Chéchaquo !* dit la jeune femme.

L'homme qui, avec sa salopette à bon marché et son paletot de laine usé, ressemblait à un vagabond, fit une sèche grimace, et Kit se sentit ridicule sans savoir pourquoi. Il décida néanmoins, au moment où le couple s'en allait, que la jeune femme était d'une beauté assez rare. Il remarqua sa démarche et se jura qu'il la reconnaîtrait à mille ans d'intervalle.

— Avez-vous vu l'individu qui accompagnait cette fille ? lui demanda son voisin d'un air intéressé. Vous savez qui c'est ?

Kit fit non de la tête.

— C'est Charley-le-Caribou. On vient de me l'indiquer. Il est tombé sur une grosse veine dans le Klondike. C'est un vieux de la vieille. Il a été douze ans dans le Yukon.

— Qu'est-ce qu'un *chéchaquo* ? demanda Kit.

— Vous en êtes un ; j'en suis un, répondit l'autre.

— C'est possible, mais il faut me mettre sur la voie. Qu'est-ce que cela veut dire ?

— Un pied-tendre, un novice.

En revenant vers la grève, Kit rumina le terme dans tous les sens. C'était vexant d'être ainsi qualifié par ce petit bout de femme.

Arrivé dans un coin entre les monceaux de ballots, l'esprit toujours préoccupé par la vision de l'Indien et de sa redoutable charge, Kit essaya de mesurer ses propres forces. Avisant un sac de farine dont le poids, à sa connaissance, était d'une centaine de livres, il mit un pied de chaque côté, se pencha et essaya de le soulever sur son épaule. La première constatation qu'il tira de cet effort fut que cent livres constituent un poids relativement lourd. Sa seconde remarque fut qu'il avait les reins faibles. En conclusion, il lança un juron au bout de cinq minutes dépensées en pure perte, en s'affaissant sur le fardeau avec lequel il était en lutte. Il s'essuyait le front quand, de l'autre côté d'un tas de sacs à provisions, il aperçut John Bellew qui le regardait avec des yeux réjouis.

— Bon sang ! s'écria l'apôtre de la vie dure. Elle est belle, notre progéniture ! Une bande de petits crevés ! Quand j'avais seize ans, je jonglais avec des charges comme ça.

— Vous oubliez, avunculaire, répliqua Kit, que je n'ai pas été nourri de viande d'ours.

— Et à soixante ans, je jonglerai encore avec.

— Il faut me montrer comment vous faites.

John Bellew le lui montra. Il avait quarante-huit ans. Il se pencha sur le sac de farine ; par une prise d'essai, il le déplaça de biais pour le mettre en équilibre, puis, dans un effort rapide, il se redressa en le faisant rouler sur son épaule.

— C’est un truc à attraper, mon garçon : il faut avoir le coup de main… et une colonne vertébrale.

Kit souleva respectueusement son chapeau.

— Vous êtes un prodige, avunculaire, merveilleux, éblouissant. Pensez-vous que je puisse apprendre le tour de main ?

John Bellew haussa les épaules.

— Tu reviendras sur tes pas avant que nous soyons en route.

— Pas de danger, grogna Kit. Là-bas il y a O’Hara, le lion rugissant. Je ne retournerai pas à moins d’y être forcé.

III

Le premier portage de Kit fut un succès. Ils avaient réussi à trouver des Indiens pour transporter leurs deux mille cinq cents livres d’équipement jusqu’au croisement de Finnegan. Mais, à partir de ce point, ils devaient se débrouiller tout seuls. Ils établirent leur plan de marche à la vitesse de deux kilomètres par jour. Cela paraissait facile… sur le papier. John Bellew, qui devait demeurer au camp et faire la cuisine, ne pourrait fournir qu’un portage occasionnel : il restait donc pour chacun des trois jeunes hommes huit cents livres à transporter de deux kilomètres par jour. En faisant des ballots de cinquante livres, cela représentait pour eux une balade quotidienne de trente-deux kilomètres en charge et trente kilomètres à vide, puisque, comme l’expliqua Kit,

enchanté de cette découverte, « ils n'avaient pas à revenir la dernière fois ».

— Comme je n'aime pas marcher, déclara Kit, je porterai cent livres. (Ayant saisi sur le visage de son oncle un sourire de scepticisme, il s'empressa d'ajouter :) Naturellement j'y arriverai peu à peu. Un débutant doit se mettre au courant des manœuvres et des trucs. Je prendrai cinquante livres pour commencer.

C'est ce qu'il fit, et il s'engagea gaiement sur la piste. Il laissa tomber le sac à l'emplacement choisi pour le prochain campement, et revint à la même allure. C'était plus facile qu'il ne l'avait cru. Cependant ces quatre kilomètres avaient attaqué son vernis de force, et sa mollesse commençait à transparaître.

Son second ballot fut de soixante-cinq livres. C'était plus dur. Plusieurs fois il s'assit par terre, selon la coutume de tous les porteurs, en appuyant sa charge sur un rocher ou un tronc d'arbre.

Au troisième voyage il devint téméraire. Il attacha ses courroies à un sac de haricots de quatre-vingt-quinze livres et se mit en route. Au bout de cent mètres il sentit qu'il allait s'écrouler. Il s'assit et s'essuya le visage.

— Petites étapes et petites haltes, murmura-t-il. Voilà le truc.

Il ne réussissait pas toujours à parcourir cent mètres d'une traite et, chaque fois qu'il se remettait sur pied pour un nouveau et bref trajet, le sac devenait indubitablement plus lourd. Il haletait et suait à grosses gouttes. Avant d'avoir couvert cinq cents mètres il ôta sa chemise de flanelle et la suspendit à un arbre. Un peu plus loin, il se débarrassa de

son chapeau. Au bout de huit cents mètres, il reconnut qu'il était exténué. De sa vie il n'avait fourni un pareil effort, et il se sentit à bout. Il s'assit tout pantelant, et ses yeux se posèrent sur son gros revolver et sa lourde ceinture à cartouches.

— Dix livres de rebut, ricana-t-il en la débouclant.

Il ne se donna même pas la peine de l'accrocher à un arbre, mais la lança dans les broussailles. Et comme le flot continu des porteurs le dépassait, montant ou descendant la piste, il remarqua que les autres pieds-tendres commençaient aussi à se débarrasser de leur ferraille.

Ses étapes devenaient de plus en plus courtes. Parfois il ne pouvait faire plus de trente mètres, et en chancelant, car le sinistre battement de son pouls contre ses tympans et le tremblement démoralisant de ses genoux l'obligeaient à s'arrêter ; en revanche, ses pauses se prolongeaient.

Cependant son esprit ne restait pas inactif. Il se représentait ce portage de quarante kilomètres correspondant à un nombre égal de journées ; et, de l'avis de tous, ce début du voyage en était la partie la plus facile.

— Attendez que vous soyez au Chilkoot, lui disaient les autres pendant les haltes ; là il vous faudra grimper à quatre pattes.

— Il n'y aura pas de Chilkoot, pour moi du moins, répondait-il. Bien avant d'y arriver je dormirai tranquille dans mon petit nid sous la mousse.

Il glissa et ressentit un choc très violent en essayant de ne pas perdre son équilibre. Il lui semblait que tout son corps venait de se disloquer.

— Si jamais je tombe avec ça sur le dos, je suis foutu, dit-il à un porteur.

— Ce n'est rien, répondit l'autre. Attendez d'arriver au canyon. Vous serez obligé de traverser un torrent furieux sur un tronc de sapin de vingt mètres de long. Pas de corde, rien pour se retenir, et l'eau qui bouillonne jusqu'aux genoux à l'endroit où le tronc fléchit. Si vous tombez avec un paquet sur le dos, pas moyen de sortir des courroies. Il faut rester là et vous noyer sur place.

— Eh bien, comme ça, ça sera réglé ! répliqua-t-il, et dans son épuisement il était presque sincère.

— Il s'en noie trois ou quatre par jour à cet endroit-là. J'ai aidé à en repêcher un, un Allemand.

— C'est encourageant, je l'avoue, conclut Kit en se relevant péniblement.

Le sac de haricots et lui devenaient les acteurs d'une tragédie ambulante, qui lui rappelait l'histoire du vieillard de la mer à califourchon sur la nuque de Sindbad le Marin. « Et dire que ce sont des vacances ! » songeait-il. En comparaison, la servitude sous O'Hara lui paraissait douce. À diverses reprises, il se laissa presque séduire à l'idée de laisser le sac de haricots dans la brousse, de se couler vers la grève en évitant le campement par un détour, et de reprendre un paquebot qui le ramènerait vers la civilisation.

Pourtant, il n'en fit rien. Tout au fond de son être, il recelait le lien atavique qui le poussait à connaître la vie dure et, de temps à autre, il se répétait que ce que d'autres font, lui aussi pouvait le faire. Cette phrase devint une obsession, un cauchemar ; il la murmurait entre ses dents à ceux qui le dépassaient sur la piste. D'autres fois, au repos, il regardait

avec envie les Indiens au pied sûr qui trottinaient comme des mulets sous des fardeaux plus pesants que le sien. On ne les voyait jamais se reposer ; ils allaient toujours, avec une persévérance et une certitude qui lui paraissaient effarantes.

Il s'assit et se mit à jurer – il était trop essoufflé pour le faire en marche – et il lutta contre la tentation de retourner discrètement à San Francisco. Avant d'avoir achevé cette mémorable étape il ne jurait plus ; il pleurait. C'étaient des larmes d'épuisement et de dégoût. Si jamais homme fut une épave, c'était bien lui. Lorsque la fin du portage fut en vue, il se raidit dans un dernier sursaut de désespoir, se traîna jusqu'à l'emplacement du campement et s'abattit la face contre terre, le sac de haricots sur le dos.

Il n'en mourut pas, mais il resta sur place un quart d'heure avant de retrouver assez de forces pour se dégager des courroies. Puis il se sentit malade à en crever et fut trouvé dans cet état par Robbie, qui éprouvait lui-même une faiblesse analogue. Chose curieuse, cette indisposition de son compagnon contribua à ravigoter Kit, qui s'écria :

— Ce que d'autres font, je peux le faire !

Mais au fond du cœur il se demandait s'il ne bluffait pas.

IV

— J'ai vingt-sept ans et je suis un homme !

Kit se répéta cette phrase à maintes reprises pendant les jours suivants. Et cette affirmation n'était pas inutile. Au bout de la semaine, bien qu'il eût réussi à déplacer ses huit

cents livres de deux kilomètres par jour, il avait perdu quinze livres de son propre poids. Son visage était émacié et hagard, son corps et son esprit incapables de la moindre réaction. Il ne marchait plus ; il traînait. Même dans ses retours à vide, il avançait presque aussi lourdement qu'en allant chargé.

Il était devenu une bête de somme. Il s'endormait en mangeant et sombrait dans un sommeil de brute, sauf quand une crampe dans les jambes l'éveillait et lui faisait pousser des cris de torture. Tout son corps lui faisait mal. Il marchait sur des ampoules à vif, et encore était-ce moins douloureux que les terribles meurtrissures infligées à ses pieds par les galets roulés dans les bas-fonds du Dyea, où la piste traversait un gué de quatre kilomètres qui en valaient bien vingt en terrain ordinaire. Ses épaules et sa poitrine, écorchées par les courroies, lui rappelaient, avec une sympathie désormais compréhensive, les haridelles jadis rencontrées dans les rues des villes.

Une des épreuves dont il avait le plus souffert était celle de la nourriture. Son énorme dépense d'énergie provoquait un appétit considérable ; mais son estomac n'était pas habitué à digérer ces quantités de lard et de haricots rouges, durs et toxiques. Il en résulta des alternatives d'indigestion et d'inanition. Il faillit ne pas tenir le coup. Enfin, arriva l'heureux jour où il put dévorer n'importe quoi.

Quand ils eurent transbordé leur bagage sur les ponts de bûches au débouché du canyon, ils durent modifier leurs plans, car le bruit s'était répandu à travers la passe que les pionniers arrivés sur les bords du lac Linderman étaient en train d'abattre les derniers arbres disponibles pour la construction de bateaux. Les deux cousins, portant sur le dos

leurs provisions, leurs couvertures et leurs outils, dont la scie à débiter, partirent en avant, laissant Kit et l'oncle trimbaler l'équipement. Désormais les deux hommes se partagèrent la cuisine et opérèrent le portage côte à côte.

Le temps fuyait, et déjà les premières neiges blanchissaient les sommets. Se laisser surprendre par elles en deçà de la Passe aurait entraîné un retard de près d'une année. John Bellew courba son dos de fer sous un poids de cent livres : le jeune homme en fut estomaqué, mais il serra les dents et attacha ses propres courroies à un fardeau de même poids. C'était pénible, mais il avait attrapé le coup ; son corps commençait à se durcir en muscles maigres et résistants. En outre, il faisait des observations et tirait des plans. Ayant remarqué que les Indiens portaient des brides de tête en supplément des bretelles, il s'en fabriqua une et s'en servit avec grand profit. Il prit même l'habitude d'accrocher au sommet de sa charge certains ustensiles légers et encombrants, si bien qu'au bout de peu de temps, outre les cent livres ordinaires, il en ajoutait quinze ou vingt de supplément soit sur son paquetage, soit autour de son cou ; d'une main il portait une hache ou une paire d'avirons, de l'autre les pièces de batterie de cuisine emboîtées les unes dans les autres.

Mais plus ils peinaient à la tâche, plus elle augmentait. La piste devenait plus difficile, les fardeaux plus lourds, et chaque jour ils voyaient la ligne des neiges gagner sur la montagne. Aucune nouvelle n'arrivait des cousins partis en avant-garde : ils devaient être occupés à abattre des arbres et à les débiter en planches pour faire leur bateau. John Bellew s'inquiétait.

Le prix du portage avait bondi à soixante cents. Il réussit à capturer une équipe d'Indiens qui revenaient du lac Linderman et les persuada de se charger du paquetage. Ils exigèrent trente cents par livre pour les porter au sommet du Chilkoot, ce qui mit l'oncle presque à sec. Malgré ce sacrifice, il fallait encore coltiner quelque quatre cents livres de vêtements et de matériel. L'oncle resta en arrière pour les déménager, et Kit fut dépêché en avant avec les Indiens. Arrivé au sommet, il devait s'y attarder et charrier lentement sa propre tonne de bagage, en attendant les quatre cents livres avec lesquelles l'oncle se faisait fort de le rattraper.

V

Kit traîna sur la piste avec ses porteurs indiens. En considération de la longueur de cette traite qui devait les conduire jusqu'au faîte du Chilkoot, il n'avait bouclé sur son dos que quatre-vingts livres. Les Indiens, malgré le poids de leur charge, maintenaient une allure plus vive que celle dont il avait pris l'habitude. Néanmoins il n'éprouvait aucune appréhension, étant arrivé à se regarder presque comme l'égal d'un Indien.

Au bout de cinq cents mètres il aurait bien voulu se reposer. Mais les Indiens continuaient, et il garda son rang dans la file. Au kilomètre, il se crut sincèrement incapable de faire un pas de plus ; serrant les dents, il conserva sa place et, au deuxième kilomètre, fut étonné de se trouver encore en vie.

Alors, il éprouva ce phénomène étrange qu'on appelle ***le souffle second***, et le kilomètre suivant lui fut presque plus fa-

cile que le second. Le quatrième fut tuant. À moitié délirant de peine et de fatigue, il sut pourtant se retenir de proférer la moindre plainte. Et au moment où il se croyait bien sur le point de s'évanouir, la halte survint.

Au lieu de s'asseoir tout harnachés, comme c'était la coutume des porteurs blancs, les Indiens se dégagèrent de leurs sangles et s'étendirent à l'aise en causant et fumant. Ils passèrent là une bonne demi-heure avant de se remettre en route. Kit fut tout surpris de se sentir parfaitement dispos, et adopta pour l'avenir la devise « longues étapes et longues pauses ».

La pente du Chilkoot justifiait pleinement sa réputation, et en maintes circonstances Kit dut grimper avec les mains autant qu'avec les pieds. Mais lorsque au plus épais d'une tourmente de neige il atteignit la crête de partage, ce fut en compagnie de ses Indiens, et il s'enorgueillit secrètement de s'en être tiré comme eux, sans se plaindre ni rester à la traîne. Valoir un Indien, c'était une nouvelle ambition à choyer.

Il avait à peine payé et congédié les porteurs que le ciel orageux s'obscurcit tout à fait, et il se trouva seul, à trois cents mètres au-dessus de la ligne des hautes futaies, sur l'épine dorsale d'une montagne, trempé jusqu'à la ceinture, affamé et exténué. Il aurait volontiers donné une année de son revenu pour un bon feu et une tasse de café, mais il dut se contenter de dévorer une demi-douzaine de galettes froides et de se glisser entre les plis d'une tente en partie déroulée. Avant de s'assoupir, il eut à peine le temps de formuler une pensée vacillante, et il grimaça avec un malin plaisir en se représentant John Bellew, en train, pour quelques jours, de hisser virilement ses quatre cents livres au sommet

du Chilkoot. Quant à lui, bien qu'avec un fardeau de deux mille livres, il n'avait plus qu'à descendre la montagne.

Le lendemain matin, raide de fatigue et engourdi de froid, il se dégagea de la toile, mangea deux livres de lard cru, se boucla sur le dos un sac de cent livres, et descendit la pente rocheuse.

Quelques centaines de mètres plus bas, la piste s'engageait à travers un petit glacier avant d'aboutir au lac Cratère. D'autres porteurs étaient en train de traverser la glace. Kit employa toute cette journée à descendre son bagage jusqu'au bord supérieur et, tenant compte de la brièveté de l'étape, il le répartit en ballots de cent cinquante livres. Son étonnement de pouvoir en faire autant était sans bornes. Il improvisa plusieurs repas avec un énorme morceau de lard cru et trois biscuits de mer, durs comme du cuir, qu'un Indien lui vendit pour deux dollars. Sans être lavé, tremblant de froid dans ses habits trempés de sueur, il dormit cette nuit encore dans la toile.

Dès l'aube, il étendit une bâche sur la glace, y entassa trois quarts de tonne, et se mit à tirer. Mais à mesure que s'accentuait la pente du glacier, la vitesse de son chargement augmentait aussi : bientôt Kit, dépassé, fut cueilli au passage, lancé au sommet du bagage et emballé avec tout son équipement.

Une centaine de voyageurs, courbés sous leurs fardeaux, s'arrêtèrent pour le regarder. Il hurlait des cris d'avertissement fantastiques, et ceux qui se trouvaient sur sa trajectoire trébuchaient dans leur hâte à se garer.

Là-bas, au bord inférieur du glacier, était dressée une petite tente. Elle semblait bondir à sa rencontre. Il sortit de

la piste battue à un endroit où elle s'incurvait vers la gauche, et fut lancé à travers un champ de neige nouvellement tombée. Un tourbillon blanc se souleva comme une vapeur glacée autour du bolide qui perdit un peu de sa vitesse. Il ne revit la petite tente qu'au moment où, entrant en contact avec elle, il emportait ses étais d'encoignure, crevait ses pans de devant et pénétrait à l'intérieur, toujours perché sur sa bâche au milieu de ses sacs à vivres. La tente oscilla comme un homme ivre, et le nuage de vapeur glacée se dissipant peu à peu, Kit se trouva face à face avec une jeune fille étonnée et redressée dans ses couvertures, celle-là même qui l'avait appelé ***chéchaquo*** sur la grève de Dyea.

— Avez-vous vu ma fumée ? demanda-t-il d'un ton joyeux.

Elle le dévisagea d'un air désapprobateur.

— Vous parlez de tapis enchantés ! continua-t-il.

— Voudriez-vous avoir l'extrême obligeance d'ôter ce sac qui écrase mon pied ? demanda-t-elle d'un ton glacial.

Sa froideur semblait un défi.

— C'est une chance que vous n'ayez pas renversé le poêle, dit-elle.

Il suivit la direction de son regard et aperçut un petit poêle de tôle surmonté d'une cafetière, que surveillait une jeune Indienne. Il renifla l'odeur du café et regarda de nouveau la jeune fille.

— Je suis un ***chéchaquo***, dit-il.

Son expression indolente lui indiqua qu'il venait d'énoncer un fait bien évident ; il ne se démonta pas.

— Mais j'ai semé mon artillerie, ajouta-t-il.

Alors elle le reconnut, et ses yeux émirent une lueur.

— Je n'aurais jamais cru que vous viendriez si loin, déclara-t-elle.

De nouveau, avec avidité, il huma l'air.

— Ma parole, c'est du café !

Il la regarda en face.

— Je vous donnerai n'importe quoi si vous voulez bien me verser rien qu'une tasse de cette cafetière.

En dégustant le café il lui révéla son nom et lui demanda le sien. Elle s'appelait Joy Gastell. Il apprit aussi qu'elle était depuis longtemps dans le pays. Née dans un comptoir de commerce sur le grand lac de l'Esclave, toute enfant elle avait traversé les montagnes Rocheuses pour descendre sur le Yukon avec son père. Elle retournait maintenant chez eux avec lui. Il avait été retenu pour affaires à Seattle ; ayant pris passage à bord de l'infortuné *Chanter*, il avait fait naufrage et avait été transporté à Puget Sound par le vapeur de secours.

Il tint compte du fait qu'elle était encore roulée dans ses couvertures et ne voulut pas prolonger la conversation ; refusant héroïquement une seconde tasse de café, il débarrassa la tente de sa propre personne et de ses sept cent cinquante livres de bagages. Mais il fit aussi plusieurs constatations : elle avait un nom charmant et des yeux captivants ; elle ne pouvait avoir plus de vingt à vingt-deux ans ; son père devait être Français ; elle savait ce qu'elle voulait et devait avoir un tempérament ardent ; enfin elle avait reçu une bonne éducation ailleurs que sur la frontière.

VI

À travers des blocs usés par la glace, toujours au-dessus de la région des hautes futaies, la piste contournait le lac Cratère et gagnait le défilé rocheux qui menait vers Camp-Félicité et vers les premiers pins rabougris. Pour transporter jusque-là son lourd équipement, il aurait fallu à Kit plusieurs jours de fatigue. Or sur le lac se trouvait un bateau de toile destiné au transbordement, qui, en deux voyages et en deux heures, pouvait le déposer de l'autre côté, lui et son bagage. Mais Kit était fauché, et le passeur demandait quarante dollars.

— Vous avez une mine d'or dans ce joujou de bateau, dit Bellew. Voulez-vous que je vous en indique une autre ?

— Dites voir, répondit l'autre.

— Je vous la vends pour le prix du passage de mon équipement. C'est une idée, non brevetée, et vous pouvez sauter sur l'affaire dès que vous la connaîtrez. Vous risquez le paquet ?

Le batelier accepta le marché.

— Très bien. Vous voyez ce glacier ? Prenez une pioche et mettez-vous à l'œuvre. En un jour vous aurez creusé un sentier suffisant du haut en bas. Vous voyez le coup ? « Société anonyme de la chute du Chilkoot et du lac Cratère. » Vous pouvez demander cinquante cents par cent livres, et faire glisser cent tonnes par jour, sans autre peine que de ramasser le fric.

Deux heures après, Kit était sur l'autre bord du lac, et il avait gagné trois jours pour son compte. Quand John Bellew

le rattrapa, il était déjà loin sur la route du lac Profond, autre cratère éteint rempli d'une eau glacée.

VII

Le dernier portage, du lac Long au lac Linderman, était de cinq kilomètres ; la piste, si on pouvait l'appeler de ce nom, franchissait un dos d'âne de trois cents mètres, plongeait dans un dédale de rochers glissants, puis traversait une vaste étendue marécageuse. John Bellew se récria quand il vit Kit, déjà chargé d'un ballot de cent livres, ramasser un sac de farine de cinquante livres et le poser par-dessus l'autre contre sa nuque.

— Allons, riposta Kit, râlez un peu sur votre régime de viande d'ours et votre unique chemise !

Mais John Bellew hocha la tête.

— Je crois que je vieillis, Christopher.

— Vous n'avez que quarante-huit ans. Comprenez que mon grand-père, votre père, monsieur, le vieux Isaac Bellew, a tué un homme d'un coup de poing à l'âge de soixante-neuf ans.

John Bellew fit une grimace et avala sa médecine.

— Avunculaire, je tiens à vous confier un secret important. J'ai été élevé dans du coton, mais je peux porter plus que vous, marcher mieux que vous, vous faire toucher des deux épaules ou vous assommer à coups de poing à l'instant même.

John Bellew lui tendit la main et déclara d'un ton solennel :

— Chris, mon petit, je t'en crois capable. Je crois même que tu pourrais le faire avec ce paquet sur le dos. Tu as tout racheté, mon garçon, aussi incroyable que cela paraisse.

Kit accomplit l'aller et retour du dernier portage quatre fois par jour, c'est-à-dire qu'il couvrit trente-six kilomètres en terrain montagneux, dont dix-huit sous une charge de cent cinquante livres. Il était fier, endurci et fatigué, mais en parfaite condition physique. Il mangeait et dormait comme jamais il n'avait fait de sa vie et, la fin de ses peines étant en vue, il en était presque fâché.

Un problème le taquinait. L'expérience lui avait appris qu'il pouvait tomber avec cent livres sur le dos sans se tuer ; mais il était convaincu que s'il faisait une chute avec ces cinquante livres de supplément sur la nuque, il se casserait le cou.

Chaque piste à travers les marécages était rapidement transformée en fondrière par des milliers de pieds, de sorte qu'à tout instant les porteurs devaient en tracer de nouvelles. C'est en frayant un de ces sentiers que Kit résolut le problème des cinquante livres en surcharge.

La surface molle et grasse du terrain se déroba sous lui : agitant les bras il tomba en avant. Les cinquante livres lui écrasèrent la figure dans la boue et glissèrent plus loin. Mais il n'avait rien de cassé. Malgré les cent livres qui lui restaient sur le dos, il se souleva sur les mains et les genoux. C'est tout ce qu'il put faire. Un de ses bras s'enlisa jusqu'à l'épaule, et sa joue vint s'appuyer sur la vase. Quand il retira ce bras-là, ce fut l'autre qui plongea jusqu'au bout. Il lui était

impossible, dans cette situation, de se glisser hors des courroies, et les cent livres de charge l'empêchaient de se relever. En s'appuyant alternativement sur les mains et les genoux, il essaya de ramper jusqu'à l'endroit où était tombé le petit sac de farine, et s'épuisa sans avancer d'un pouce. Mais il battit et tassa si bien la surface herbeuse, qu'une toute petite mare commença à se former à proximité dangereuse de sa bouche et de son nez.

Il tenta de se retourner sur le dos avec le paquet en dessous, mais il ne réussit qu'à embourber ses deux bras jusqu'aux épaules et à éprouver un avant-goût de noyade. Avec une patience minutieuse, il retira lentement un bras, puis l'autre, et les posa à plat sur la surface pour servir d'appui à son menton.

Alors il se mit à crier au secours. Au bout de quelque temps il entendit des pas qui approchaient par-derrière, clapotant comme un bruit de ventouses.

— Un coup de main, s'il vous plaît ! cria-t-il. Lancez-moi une amarre ou une bouée.

Ce fut une voix de femme qui répondit, et il la reconnut tout de suite.

— Si vous voulez bien déboucler les courroies, je pourrai me relever, dit-il.

Les cent livres roulèrent dans la vase, et il se remit lentement sur ses pieds.

— Vous étiez dans un beau pétrin, dit Miss Gastell en riant de voir cette figure couverte de boue.

— Pas du tout, répondit-il d'un ton dégagé. C'est mon exercice favori. Je vous conseille d'essayer. C'est excellent pour les muscles du dos et pour les pectoraux.

Il s'essuya le visage et secoua le bras pour débarrasser sa main de la vase.

— Oh ! cria-t-elle en le reconnaissant. C'est monsieur… ah !… monsieur Bellew-la-Fumée.

— Je vous remercie profondément de votre aide et du nom que vous venez de m'octroyer, répondit-il. Ceci est mon second baptême. Désormais j'insisterai toujours pour être appelé Bellew-la-Fumée. C'est un nom fort et expressif.

VIII

L'hiver arctique arrivait bon train. Il y avait sur la terre un mètre cinquante de neige, et la glace se formait sur les eaux dormantes, en dépit de la violence des coups de vent. Un après-midi, assez tard, pendant une accalmie, Kit et John Bellew aidèrent les cousins à charger le bateau qu'ils avaient construit et le virent disparaître en aval du lac dans une rafale de neige.

— Maintenant, une bonne nuit de sommeil, et départ demain matin à la première heure, déclara John Bellew. Si l'orage ne nous arrête pas au sommet, nous atteindrons Dyea demain soir, pourvu que nous ayons la chance d'attraper le vapeur, nous serons à San Francisco dans une semaine.

Leur campement de la veille au Linderman n'était qu'une triste relique. Tout ce qui pouvait servir, y compris la tente, avait été emporté par les cousins. Une bâche en loques, tendue en guise de brise-bise, les abrita imparfaitement contre les tourbillons de neige. Quant au dîner, ils le firent cuire sur un feu en plein air dans deux casseroles cabossées qui, étant donné leur état, n'avaient pas été embarquées. Il ne leur restait que leurs couvertures et des victuailles pour quelques repas à peine.

Depuis le départ des cousins, Kit semblait absorbé et inquiet. Son oncle remarqua cet état d'esprit et l'attribua au fait qu'il avait atteint le terme de ses peines. Kit ne parla qu'une fois pendant le repas.

— Avunculaire, dit-il, à dater de ce jour je voudrais que vous m'appeliez la Fumée. J'ai fait pas mal de fumée, sur cette piste, n'est-ce pas ?

Quelques minutes après, il s'écarta dans la direction du village de tentes où s'abritaient les chercheurs d'or encore occupés soit à terminer leur paquetage, soit à la construction de leurs bateaux. Son absence dura plusieurs heures et, quand il revint se glisser sous les couvertures, John Bellew dormait déjà.

Dans la pénombre d'un matin de tempête, Kit se leva en chaussettes, construisit un feu, y fit dégeler ses souliers, puis bouillir du café et frire du lard. Ce fut un repas misérable. Tout de suite après, ils bouclèrent leurs ballots. Au moment où John Bellew se détournait pour prendre la tête dans la direction de la piste du Chilkoot, Kit lui tendit la main.

— Adieu, avunculaire, dit-il.

John Bellew le regarda et proféra un juron de surprise.

— N'oubliez pas, mon nom est la Fumée, murmura Kit.

— Mais que vas-tu faire ?

Kit fit un mouvement embrassant tout le nord au-delà du lac.

— À quoi bon retourner après être venu jusqu'ici ? demanda-t-il. Et puis j'ai goûté à la viande, et ce goût me plaît. Je continue.

— Tu es sans le sou, protesta John Bellew, et tu n'as pas d'équipement.

— Mais j'ai un emploi. Contemplez votre neveu, Christopher Bellew, alias la Fumée ! Il a trouvé une situation : homme à tout faire d'un gentleman ; cent cinquante dollars par mois et la croûte. Il part pour Dawson avec deux rupins et un autre factotum, en qualité de cuisinier, batelier enfin, chargé de toutes les corvées ! Et O'Hara et *La Vague* peuvent aller au diable ! Adieu !

John Bellew, abasourdi, ne pouvait que murmurer :

— Je n'y comprends rien.

— On dit que les grizzlies à gueule chauve foisonnent dans le bassin du Yukon, expliqua Kit. Eh bien ! je n'ai qu'une chemise, et je vais chercher de la viande d'ours, voilà tout !

LA VIANDE[3]

I

Le vent soufflait presque toujours en tempête et faisait chanceler sur la grève Bellew-la-Fumée. Dans l'aube grise, une douzaine de bateaux recevaient les précieux équipements transportés à travers le Chilkoot. C'étaient des barques grossièrement construites sur place, par des hommes qui n'étaient pas du métier, avec des planches sciées à la main dans du sapin vert. Une d'elles, déjà chargée, allait partir ; Kit s'arrêta pour observer la manœuvre.

Le vent, orienté vers le débouché du lac, soufflait ici en plein contre terre et provoquait de mauvais remous sur les hauts-fonds. Les hommes du canot en partance entrèrent dans l'eau avec leurs longues bottes de caoutchouc pour le pousser en eau profonde, puis grimpèrent par-dessus bord. Mais ils ne réussirent pas à ramer assez vite pour dégager l'embarcation qui, drossée par le vent, revint s'échouer sur la plage. Ils recommencèrent la manœuvre sans plus de succès. Kit remarqua que les embruns se changeaient rapidement en glaçons sur les flancs du bateau.

La troisième tentative réussit en partie. Les deux derniers rameurs qui escaladèrent la barque furent trempés

---

[3] *The Meat,* juillet 1911.

jusqu'à la ceinture, mais elle était à flot. Ils souquaient gauchement sur leurs lourds avirons et commençaient à s'éloigner de la rive. Cependant, à peine avaient-ils essayé de hisser une voile faite de couvertures, qu'elle fut emportée par un coup de vent, et pour la troisième fois l'embarcation fut balayée contre la grève qui était en train de se congeler.

Kit grimaça à part lui et continua son chemin. Il venait de voir un échantillon de ce qui l'attendait dans son nouveau rôle d'homme à tout faire ; lui aussi devait démarrer aujourd'hui même avec un pareil rafiau.

Partout des travailleurs se démenaient, car la chute de l'hiver était imminente, à tel point qu'on pouvait déjà parier si oui ou non ils parviendraient à franchir la longue chaîne des lacs avant le gel. Pourtant Kit, en arrivant à la tente de MM. Sprague et Stine, ne remarqua aucune effervescence.

Près d'un feu, à l'abri d'une bâche, était blotti un petit homme trapu qui fumait une cigarette de papier brun.

— Salut ! dit-il, vous êtes sans doute le nouvel homme de M. Sprague ?

Kit fit signe que oui. Il avait cru noter une légère insistance sur les mots ***monsieur*** et ***homme***, et il avait sûrement saisi une lueur amusée au coin de l'œil de son interlocuteur.

— Eh bien ! reprit celui-ci, moi je suis l'homme du docteur Stine. J'ai un mètre cinquante-cinq, je m'appelle le Courtaud, ou Jack Short.

Kit lui serra la main.

— Avez-vous été nourri de viande d'ours ?

— Pour sûr, répondit l’autre, quoique mon premier régime ait été le lait de buffle, autant que je peux me le rappeler. Asseyez-vous et cassez la croûte avec moi. Les singes ne se sont pas encore montrés.

Bien qu’il eût fait un premier déjeuner, Kit s’assit sur la bâche et en dévora un second avec un triple appétit. Le travail fatigant et dépuratif de ces derniers temps lui avait donné un estomac et une faim de loup. Il pouvait manger n’importe quelle quantité de n’importe quoi, sans même s’apercevoir qu’il possédait un appareil digestif.

Il trouva le Courtaud un peu verbeux et pessimiste, et reçut de lui des renseignements bizarres concernant leurs patrons, avec des prévisions de mauvais augure au sujet de leur voyage. Thomas Stanley Sprague était un futur ingénieur des mines d’une famille de millionnaire. Le docteur Adolph Stine était aussi un fils à papa. Grâce à l’influence de leurs pères, tous deux étaient fondés de pouvoir d’un syndicat intéressé dans l’aventure du Klondike.

— Oh ! pour sûr, ils sont pleins aux as, déclara le Courtaud. Quand ils ont débarqué à Dyea, le fret était à soixante-dix cents et encore on ne trouvait pas d’Indiens. Il y avait pourtant un groupe de véritables mineurs venant de l’Oregon oriental, qui avait réussi à s’assurer les services d’une équipe à ce prix-là. Les porteurs avaient déjà bouclé l’équipement, trois mille livres de bagages, lorsque s’amenèrent Sprague et Stine. Ils offrirent quatre-vingts cents, puis quatre-vingt-dix ; enfin à un dollar par livre les Indiens rompirent le contrat antérieur et bouclèrent leurs paquets. Sprague et Stine ont franchi la Passe, bien que cela leur ait coûté trois mille dollars, et la bande de l’Oregon est

encore sur la grève : elle ne pourra pas traverser la montagne avant l'année prochaine.

« Question de claquer leur fric et de ne jamais s'occuper des autres, nos patrons en connaissent un bout. Vous savez ce qu'ils ont fait en arrivant au Linderman ? Les charpentiers donnaient le dernier coup de torchon à un canot qu'ils avaient promis de vendre à des types de Frisco pour six cents dollars. Sprague et Stine leur ont glissé un billet de mille dollars dans la main, et les constructeurs ont laissé tomber leur engagement. C'est un beau bateau, mais les autres restent dans le lac ; maintenant qu'ils ont apporté leur équipement jusqu'ici, ils n'ont pas de barque et les voilà coincés pour jusqu'à l'an prochain.

« Prenez une autre tasse de café et faites-moi confiance quand je vous dis que pour rien au monde je ne voudrais voyager avec une pareille équipe si je n'avais pas un pressant motif d'arriver au Klondike. Ces gens-là n'ont pas de cœur. Ils enlèveraient les draps mortuaires d'une maison en deuil s'ils en avaient besoin pour leurs affaires. Avez-vous signé un contrat ?

Kit secoua négativement la tête.

— Je le regrette pour vous. Il n'y a rien à boulotter dans le pays, et ils vous mettront froidement à la porte dès qu'ils seront arrivés à Dawson, où les gens vont mourir de faim cet hiver.

— Ils m'ont promis… commença Kit.

— Verbalement, interrompit le Courtaud. Ce sera votre parole contre la leur, voilà tout. Enfin, quoi qu'il en soit… comment c'est votre nom ?

— Appelez-moi la Fumée, dit Kit.

— Eh bien ! la Fumée, votre contrat verbal vous aura toujours valu le voyage. Ceci est un avant-goût de ce qui nous attend. Ils peuvent sûrement verser de la manne, mais ils n'en fichent pas une rame. Ce matin, il n'y a pas moyen de les sortir du lit. Nous devrions avoir chargé et être en route depuis une heure. Vous et moi nous nous envoyons la grosse besogne. Vous allez bientôt les entendre hurler pour qu'on leur apporte leur café, au lit, naturellement. Des hommes de cet âge ! En navigation, vous y entendez quelque chose ? Moi je sais y faire comme vacher et chercheur d'or, mais sur l'eau je suis sûrement un pied-tendre ; eux y connaissent peau de balle.

— Et moi, pas davantage, répondit Kit en se blottissant sous la bâche pour s'abriter contre un tourbillon de neige plus violent. Je n'ai pas mis le pied sur un petit bateau depuis mon enfance. Mais je pense que ça s'apprend.

Un coin de la bâche se détacha, et le Courtaud reçut un paquet de neige dans le dos, entre le cou et la chemise.

— Oh ! nous pouvons apprendre, bien sûr, murmura-t-il rageusement ; mais on peut aussi parier des dollars contre des nèfles que nous ne partirons même pas aujourd'hui.

Il était huit heures quand Sprague et Stine réclamèrent leur café, et près de neuf heures quand les deux patrons émergèrent de la tente.

— Voyons, dit Sprague, un jeune homme de vingt-cinq ans, avec des joues roses et l'air de quelqu'un qui se nourrit bien, il serait temps de partir, le Courtaud. Vous et… (Il regarda Kit d'un air interrogateur.) Je n'ai pas très bien saisi votre nom hier soir.

— La Fumée.

— Eh bien, le Courtaud, et vous, monsieur la Fumée, vous feriez bien de vous mettre à charger le bateau.

— La Fumée tout court : laissez tomber le « monsieur », suggéra Kit.

Sprague fit un hochement sec de la tête et s'éloigna parmi les tentes, bientôt suivi du docteur Stine, qui, lui, était un garçon maigre et pâle.

Le Courtaud regarda son compagnon d'un air significatif.

— Plus d'une tonne et demie d'équipement, et vous allez voir qu'ils ne vous donneront même pas un coup de main.

— Sans doute parce que nous sommes payés pour faire ça, répondit Kit d'un ton de bonne humeur, et nous ferons aussi bien de nous y mettre.

Transporter trois mille livres sur ses épaules à une centaine de mètres n'est jamais une tâche facile ; mais ici, au milieu d'une petite tempête, pour des hommes pataugeant dans la neige avec de lourdes bottes de caoutchouc, ce travail était particulièrement éreintant. En outre il fallut démonter la tente et emballer le petit attirail de campement. Puis vint le chargement. À mesure que la barque s'enfonçait, il fallait la pousser de plus en plus loin, ce qui augmentait d'autant le chemin à parcourir dans l'eau.

Vers deux heures tout était fini. Kit, en dépit de son double déjeuner, tombait d'inanition au point que ses jambes se dérobaient sous lui. Le Courtaud, qui n'était pas plus brillant, fouilla parmi les casseroles et attira un grand

pot de haricots bouillis et congelés avec des morceaux de lard. Ils n'avaient qu'une cuillère à long manche qu'ils plongeaient tour à tour dans le pot. Kit avait la certitude de n'avoir rien mangé d'aussi bon de sa vie.

— Eh bien, mon vieux, marmottait-il entre deux bouchées, j'ignorais absolument ce que c'était que l'appétit avant d'avoir pris la piste.

Sprague et Stine survinrent au milieu de cette agréable occupation.

— Comment se fait-il que nous soyons en retard ? déplora Sprague. Nous ne partirons donc jamais ?

Le Courtaud plongea la cuillère à son tour, puis la passa à Kit. Ni l'un ni l'autre ne parla avant que le pot fût vide et le fond bien gratté.

— Naturellement, nous n'avons rien fait du tout, dit le Courtaud en s'essuyant la bouche d'un revers de main. Et, bien entendu, vous n'avez rien eu à manger. Pour sûr, c'est un oubli de ma part.

— Si, si, répondit vivement Stine. Nous avons déjeuné dans une des tentes, chez des amis.

— Je m'en doutais, grogna le Courtaud.

— Maintenant que vous avez fini, partons, pressa Sprague.

— Voilà le canot, dit le Courtaud. Il est chargé, c'est le moins qu'on puisse dire. Maintenant, comment allez-vous vous y prendre pour partir ?

— En montant à bord et en poussant. Venez.

Ils marchèrent dans l'eau, et les patrons embarquèrent tandis que les hommes s'arc-boutaient contre l'esquif. Ils l'escaladèrent au moment où les vagues affleuraient le sommet de leurs bottes. Mais les deux autres n'étaient pas prêts avec les avirons : la barque recula et toucha terre. Six fois la manœuvre fut renouvelée en pure perte d'énergie.

Le Courtaud, assis d'un air désolé sur le plat-bord du canot, prit une chique et sembla interroger les cieux, tandis que Kit écopait et que les patrons échangeaient des remarques aigres-douces.

— Si vous voulez écouter mes ordres, je vais le faire démarrer, déclara finalement Sprague.

Il fournit son effort, rempli d'excellentes intentions, mais avant de pouvoir regrimper à bord il fut trempé jusqu'à la ceinture.

— Il va falloir camper et construire un feu, dit-il au moment où le bateau s'échouait de nouveau. Je suis gelé.

— Vous n'allez pas faire une histoire parce que vous vous êtes un peu mouillé, railla Stine. D'autres sont partis aujourd'hui trempés jusqu'aux os. À mon tour, je vais le faire démarrer.

Cette fois c'est lui qui prit le bain de siège et proclama en claquant des dents l'urgente nécessité de se réchauffer.

— Bah ! pour une simple éclaboussure ! cria malignement Sprague. Continuons.

— Le Courtaud, dégagez ma valise et allumez du feu, commanda Stine.

— Non, je vous interdis de bouger ! s'écria Sprague.

Le Courtaud les toisa l'un après l'autre et se mit à expectorer, mais ne bougea pas.

— Il est à mon service, et j'entends qu'il n'obéisse qu'à mes ordres, répliqua Stine. Le Courtaud, portez cette valise à terre.

Le Courtaud obéit et Sprague resta grelottant dans le bateau. Kit, n'ayant pas reçu d'ordres, demeura inactif, satisfait de ce répit.

— Quand, à bord, les gens ne sont pas d'accord, le bateau n'avance pas, marmonna-t-il.

— Qu'est-ce que vous dites ? glapit Sprague.

— Rien. Je parle tout seul. C'est une habitude chez moi.

Son employeur lui octroya un regard qui n'avait rien de tendre et continua à bouder pendant plusieurs minutes. Puis il capitula.

— Tirez mon sac, la Fumée, ordonna-t-il, et aidez l'autre à faire le feu. Nous ne partirons pas avant demain matin.

II

Le lendemain, la tempête persistait. Le lac Linderman n'était qu'une profonde et étroite gorge remplie d'eau. Le vent, venu de la montagne, qui s'engouffrait dans cet entonnoir, soufflait irrégulièrement, tantôt rugissant en salves d'artillerie, d'autres fois s'apaisant en une forte brise.

— Si vous me laissez essayer, je crois pouvoir le faire démarrer, proposa Kit quand tout fut prêt pour le départ.

— Qu'est-ce que vous y entendez, vous ? aboya Stine.

— Oh ! rien, répondit Kit en se rasseyant.

C'était la première fois de sa vie qu'il accomplissait un travail salarié, mais il en apprenait rapidement la discipline. Docile et de bonne humeur, il se joignit aux efforts aussi variés que vains tentés pour décoller la barque de la rive.

— Comment vous y prendriez-vous donc pour le mettre à flot ? finit par lui demander Sprague, à moitié haletant et à moitié geignant :

— Il faudrait nous asseoir et bien nous reposer, en attendant une accalmie, puis associer toutes nos forces pour nous sortir de là.

C'était simple comme idée, mais il fallait y penser ; aussitôt mise en pratique, elle réussit du premier coup. Puis une couverture fut hissée au mât, et ils filèrent bon train vers le débouché du lac.

Immédiatement Stine et Sprague retrouvèrent leur bonne humeur. Le Courtaud, en dépit de son pessimisme chronique, restait toujours joyeux, et Kit était trop intéressé par les événements pour être triste. Sprague lutta avec la barre du gouvernail pendant un quart d'heure, puis jeta un regard de détresse vers Kit, et celui-ci prit sa place.

— Mes bras me font mal. Je n'en peux plus, murmura Sprague en manière d'excuse.

— Vous n'avez jamais bouffé de viande d'ours, sans doute ? demanda Kit d'un air de compassion.

— Que voulez-vous dire ?

— Oh ! rien, pour savoir. C'est tout.

Mais derrière le dos du patron, Kit surprit la grimace approbatrice du Courtaud, qui avait tout de suite saisi le sel de la plaisanterie.

Kit dirigea sur toute la longueur du lac et déploya de telles aptitudes que les deux richards indolents le promurent timonier. Le Courtaud, non moins satisfait, se résigna volontiers au rôle de cuistot, laissant à l'autre tout le travail de la navigation.

Entre le Linderman et le lac Bennet il y avait un portage. Le bateau, déchargé de la plus grande partie de son poids, fut amarré sur une ligne pour descendre le chenal court mais dangereux à cause de la violence du courant. Kit fit là son apprentissage de certaines difficultés de batellerie. Mais quand il fallut transborder le bagage, Stine et Sprague avaient disparu ; leurs hommes y passèrent deux jours d'un travail exténuant. Ce devait être l'histoire de beaucoup d'autres journées terribles au cours de leur voyage : Kit et le Courtaud trimaient jusqu'à l'épuisement tandis que leurs maîtres ne faisaient rien et voulaient être servis.

L'hiver boréal resserrait son cercle de fer, et ils étaient retenus par de nombreux et inévitables délais. À Windy Arm, Stine eut la fantaisie de reprendre le gouvernail ; en moins d'une heure, la barque s'échouait sous le vent et sur une rive battue par les vagues. Deux jours furent perdus là à faire des réparations. Le matin du départ, quand ils descendirent pour s'embarquer, la proue et la poupe portaient en grosses lettres ces deux mots tracés au charbon : ***Le Chéchaquo***.

Kit fit une joyeuse grimace en reconnaissant l'à-propos du brocard.

— Euh ! répondit le Courtaud, lorsque Stine l'accusa du méfait. Pour sûr je sais lire et écrire, et je n'ignore pas que *Chéchaquo* veut dire pied-tendre. Mais je n'ai pas fréquenté suffisamment l'école pour savoir épeler des mots aussi compliqués.

Les deux patrons poignardèrent Kit de regards aigus, car l'épithète les atteignait au vif ; et lui se garda bien de dire que la veille au soir le Courtaud lui avait demandé précisément l'orthographe du mot.

— Le coup a porté presque aussi bien que votre boniment à propos de la viande d'ours, lui confia plus tard le Courtaud.

Kit poussa une sorte de gloussement. Au fur et à mesure qu'il découvrait ses propres capacités, il désapprouvait de plus en plus la conduite des deux maîtres. Elle lui inspirait plus de répugnance que de colère, bien qu'il fût constamment irrité. Il avait goûté à la viande et y avait pris goût : mais eux lui gâchaient son plaisir. Il en vint à ressentir une antipathie qui confinait à la haine. Leur manière de tirer au flanc l'horripilait moins que leur incurable incapacité. Quelque part en lui s'affirmaient le vieil Isaac et tous les autres ancêtres de la dure famille Bellew.

— Le Courtaud, dit-il un jour pendant le retard habituel antérieur au départ, j'ai presque envie de leur flanquer un coup d'aviron sur la tête et de les balancer à la flotte.

— Moi, c'est pareil, répondit l'autre. Ce ne sont pas des mangeurs de viande : mais des bouffeurs de poisson et, pour sûr, ils puent.

III

Ils arrivèrent aux rapides : il y avait d'abord le canyon de la Boîte, puis, à plusieurs kilomètres en aval, le Cheval blanc. Le canyon de la Boîte portait bien son nom : en effet, c'était une boîte, une trappe ; une fois qu'on était dedans, le seul moyen d'en sortir était de passer à travers.

De chaque côté se dressaient des murs de rochers perpendiculaires. Le fleuve se rétrécissait en un couloir obscur, où l'eau se précipitait en rugissant avec une telle violence qu'en son milieu, elle atteignait un niveau bien supérieur. Il y avait plus de deux mètres de différence avec ses bords au ras des rochers. Ce tourbillon à son tour portait une crête rigide de vagues dressées en volutes, dont chacune cependant se maintenait invariablement à la même place. Le défilé était à bon droit redouté des chercheurs d'or, sur lesquels il prélevait un mortel tribut.

S'étant amarrés à la rive en amont, où une vingtaine d'autres barques attendaient leur tour de risque, Kit et ses compagnons allèrent à pied explorer le rapide. Ils grimpèrent jusqu'au bord de la falaise, et leurs regards plongèrent dans le tourbillon. Sprague se recula en frissonnant.

— Mon Dieu ! s'écria-t-il, même le meilleur nageur n'aurait pas la moindre chance de s'en tirer.

Le Courtaud donna à Kit un coup de coude significatif et dit à demi-voix :

— Il a les foies. Des dollars contre des nèfles qu'ils ne s'y risqueront pas.

Kit l'entendit à peine. Depuis le début de leur excursion fluviale, il s'était familiarisé avec la perversité inconcevable et obstinée des éléments, et le spectacle qui se déroulait sous ses yeux l'incitait à la manière d'un défi.

— Il faudra nous maintenir au sommet de ce tourbillon, dit-il. Si nous nous en écartons, nous cognerons les murs.

— Et nous ne saurons jamais ce qui nous sera arrivé, déclara le Courtaud. Savez-vous nager, la Fumée ?

— J'aimerais mieux ne pas savoir, si, une fois dedans, les choses se compliquaient.

— C'est ce que je me dis, proclama lugubrement un étranger qui, debout auprès d'eux, contemplait le canyon. Et je donnerais n'importe quoi pour en être sorti.

— Moi, je ne laisserais pas passer ma chance de tenter le coup pour tout l'or du monde, répondit Kit.

Il parlait sincèrement, mais avec l'intention de rassurer l'homme. Il fit un pas pour retourner au bateau.

— Est-ce que vous allez risquer l'aventure ? demanda l'étranger.

Kit fit un signe affirmatif.

— Je voudrais bien avoir le courage d'en faire autant, avoua l'autre. Voilà des heures que je suis là, et plus je regarde, plus j'ai peur. Je ne suis pas batelier, et je n'ai avec moi que mon tout jeune neveu et ma femme. Si vous vous en tirez sans accident, voudriez-vous aussi faire passer mon bateau ?

Kit regarda le Courtaud, qui hésitait à répondre.

— Il a sa femme avec lui, souffla Kit, qui savait par où prendre son homme.

— Pour sûr ! affirma le Courtaud. C'est justement à quoi j'étais en train de penser. Il me semblait bien qu'il y avait une raison qui me poussait à accepter.

Ils se disposèrent de nouveau à partir, mais Sprague et Stine ne firent pas un mouvement.

— Bonne chance, la Fumée, cria Sprague. Je vais… euh !… (Il hésita.) Je vais simplement rester là à vous regarder faire.

— Il faudrait trois hommes dans le bateau, deux aux avirons et un au gouvernail, déclara tranquillement Kit.

Sprague se retourna vers Stine.

— Rien à faire. Moi, je ne bouge pas, fit ce dernier. Si vous n'avez pas peur de rester à regarder, moi non plus.

— Qui parle d'avoir peur ? demanda Sprague en s'échauffant.

Stine riposta sur le même ton, et leurs deux hommes les quittèrent en pleine altercation.

— Nous pouvons nous passer d'eux, dit Kit au Courtaud. Vous vous mettrez à l'avant avec une godille, moi je me chargerai du gouvernail. Tout ce que vous aurez à faire sera de guider le bateau en droite ligne. Une fois en route, vous ne pourrez plus m'entendre, vous ne vous occuperez que de le maintenir tout droit.

Ils démarrèrent le canot et l'amenèrent au milieu du courant qui s'accélérait. Un rugissement sans cesse grandis-

sant venait du canyon. Le fleuve, aspiré à l'entrée, présentait une surface unie comme du verre en fusion. Au moment où les sombres parois s'ouvraient pour les recevoir, le Courtaud prit une chique de tabac et plongea sa pagaie. Le bateau bondit sur les premières crêtes du tourbillon. Ils furent assourdis par le tonnerre des eaux tumultueuses que multipliait l'écho entre les murs étroits, et à demi suffoqués par les embruns. Par instants, Kit perdait de vue son camarade à la proue. Ce fut tout au plus l'affaire de deux minutes, pendant lesquelles ils chevauchèrent le tourbillon sur une longueur d'un kilomètre. Puis ils émergèrent sains et saufs et s'amarrèrent au talus dans les remous en aval du rapide.

Le Courtaud se débarrassa du jus de tabac qu'il avait oublié de cracher – et prit la parole tout joyeux.

— Ça, c'était de la viande d'ours, de la vraie. Nous en avons mis un coup, pas vrai, la Fumée ? Je peux vous avouer qu'avant notre départ j'étais le plus grand trouillard qu'il y ait eu de ce côté-ci des montagnes Rocheuses. Maintenant, je suis un mangeur d'ours. Allons passer l'autre bateau.

Comme ils revenaient à pied, ils virent venir à moitié route leurs patrons, qui de là-haut avaient observé leur traversée.

— Voilà les bouffeurs de poisson qui s'amènent, dit le Courtaud. Tenons-nous au vent.

IV

Après avoir fait passer le bateau de l'étranger, Kit et le Courtaud apprirent qu'il s'appelait Breck et firent connaissance avec sa femme, une svelte et timide créature, dont les yeux bleus étaient humides de gratitude. Breck lui-même voulait donner à Kit un billet de cinquante dollars, qu'il essaya ensuite de passer au Courtaud.

— Étranger, déclara celui-ci, je viens dans ce pays pour tirer du pognon de la terre et non de mes semblables.

Breck farfouilla dans son bateau et en sortit une dame-jeanne de whisky. Le Courtaud fit un geste du bras pour la prendre, puis se ravisa et secoua la tête.

— Il y a encore ce maudit Cheval blanc à franchir plus bas, et on le dit encore plus mauvais que la Boîte. Je ne tiens pas à attirer la foudre.

Ils accostèrent à plusieurs kilomètres en aval, et tous les quatre allèrent examiner le passage dangereux. À cet endroit, le fleuve, composé d'une série de rapides, rencontrait un écueil qui le déviait vers la rive droite. Toute la masse d'eau se précipitait de côté vers l'étroite issue, accélérait furieusement sa vitesse et se soulevait en énormes vagues blanches et déchaînées. C'était la Crinière du Cheval blanc, à bon droit redoutée, car ici la mort prélevait un tribut encore plus lourd. D'un côté de cette crête, l'eau s'engouffrait en tire-bouchon dans un entonnoir, et de l'autre côté s'y creusait le grand tourbillon. Pour passer entre les deux, il fallait monter sur la Crinière même.

— La Boîte, ça n'était rien à côté de celui-là, conclut le Courtaud.

Pendant qu'ils observaient ce spectacle, une embarcation se présenta à la tête des rapides. C'était un grand bateau, long d'au moins neuf mètres, chargé de plusieurs tonnes d'équipement et manœuvré par six hommes. Bien avant d'atteindre la Crinière, il commença à plonger et se redresser, presque caché à intervalles par l'écume et les embruns.

Le Courtaud jeta un long regard du côté de Kit, et lui dit :

— Qu'est-ce qu'il crache comme fumée, et il n'en est pas encore au passage le plus dur. Ils ont rentré les avirons. Maintenant il entre dedans. Bon Dieu ! il a disparu. Non, le voilà !

Malgré sa taille, le canot semblait submergé dans le creux des vagues. Il reparut l'instant d'après au sommet d'une crête, au plus épais de la Crinière. Kit fut abasourdi de voir la quille du bateau se profiler nettement dans toute sa longueur. Pendant une fraction de seconde, la barque se tint en l'air, tous les rameurs immobiles à leur poste, sauf l'homme du gouvernail. Puis le bateau replongea dans le bouillon et disparut encore une fois. Trois fois il se redressa et s'enfonça, puis ceux qui étaient sur la rive le virent piquer du nez dans le tourbillon et s'écarter de la Crinière. Le timonier, après s'être épuisé en vains efforts sur la barre, céda au courant et aida le bateau à décrire le grand cercle.

Trois fois il accomplit le tour, en repassant si près du rocher où se tenaient Kit et le Courtaud, qu'ils auraient pu sauter à bord. L'homme de barre, qui portait une barbe rousse

de quelques semaines, les salua de la main. La seule issue possible du tourbillon était par la Crinière : la barque y entra de biais à son extrémité supérieure. Sans doute par crainte de n'avoir pas encore échappé à l'attraction giratoire, le timonier ne redressa pas assez vite la course du bateau. Quand il essaya de le faire, il était trop tard. Alternativement soulevée en l'air et submergée, l'embarcation traversa obliquement la Crinière et fut aspirée par l'entonnoir de l'autre côté du fleuve.

À trente mètres en aval on vit d'abord flotter des caisses et des ballots : puis le bateau, la quille en l'air, et les têtes des six hommes assez éloignés les uns des autres. Deux d'entre eux réussirent à prendre pied dans les remous de la rive. Les autres s'enfoncèrent, et toutes les épaves furent emportées hors de vue par le rapide courant de la courbe.

Il y eut une longue minute d'un silence que le Courtaud fut le premier à rompre.

— Allons, dit-il, autant nous y mettre tout de suite. Je vais attraper froid aux pieds si je reste ici plus longtemps.

— On va faire un peu de fumée, fit Kit en souriant.

— Et pour sûr vous méritez bien votre nom, répondit le Courtaud qui se tourna vers les patrons.

— Vous venez ? demanda-t-il.

Sans doute le rugissement des eaux les empêcha d'entendre l'invitation.

Le Courtaud et Kit pataugèrent à travers trente centimètres de neige jusqu'à la tête des rapides et démarrèrent le canot.

— Il faut vous maintenir au sommet de la crête, lui cria le Courtaud en portant une chique à sa bouche, au moment où le bateau glissait dans le courant accéléré.

Après un signe de tête, Kit fit peser tout son poids sur la barre et dirigea le canot vers le plongeon.

Plusieurs minutes après, à demi embourbé et s'appuyant contre la rive en aval, le Courtaud cracha son jus de tabac et serra la main de Kit.

— La viande, la viande ! s'exclama-t-il. Nous la boulottons crue, nous la bouffons vivante !

Au sommet du talus ils rencontrèrent Breck, dont la femme se tenait à peu de distance. Kit lui donna une poignée de main.

— Je crains que votre bateau ne puisse pas tenir le coup, dit-il. Il est plus petit que le nôtre, et un peu fatigué.

L'homme sortit une liasse de billets de banque.

— Je vous donnerai cent dollars à chacun si vous le faites passer, dit-il.

Kit se détourna et regarda là-haut la crinière hérissée du Cheval blanc. Un long crépuscule gris tombait, l'air devenait plus froid, et le paysage semblait se dresser dans une sauvage nudité.

— La question n'est pas là, disait le Courtaud. Nous n'avons pas besoin de votre argent : de toute façon, je ne voudrais même pas y toucher. Mais mon partenaire s'y connaît en bateaux, et quand il déclare que le vôtre n'est pas sûr, il sait ce qu'il dit.

Kit fit un signe affirmatif, et ses regards rencontrèrent par hasard ceux de Mme Breck, intensément fixés sur lui : si jamais il avait vu une prière dans des yeux de femme, c'était bien en ce moment. Le Courtaud suivit son regard et comprit comme lui.

Les deux hommes se dévisagèrent tout confus, sans dire un mot. Obéissant à une impulsion commune, ils échangèrent un signe de tête et prirent la direction du sentier qui montait à la tête des rapides. Ils n'avaient pas fait cent pas qu'ils rencontrèrent Stine et Sprague.

— Où allez-vous ? demanda ce dernier.

— Chercher cet autre bateau pour le faire passer, répondit le Courtaud.

— Non. La nuit tombe. Vous allez dresser le campement tous les deux.

Kit éprouvait un tel dégoût qu'il s'abstint de dire un mot.

— Ce type a sa femme avec lui, dit le Courtaud.

— C'est son affaire, prononça l'autre.

— C'est aussi celle de la Fumée et la mienne, riposta le Courtaud.

— Je vous le défends, dit rudement Sprague. La Fumée, si vous faites un pas de plus, je vous congédie.

— Et vous de même, le Courtaud, ajouta Stine.

— Et vous serez dans un beau pétrin après nous avoir flanqués dehors. Comment amènerez-vous votre fichu baquet à Dawson ? Qui vous servira le café dans vos cou-

vrantes et vous fera les ongles ? Allons-y, la Fumée, ils n'oseront pas nous balancer.

À peine avaient-ils poussé le bateau de Breck jusque dans les premières eaux agitées, que les vagues commencèrent à embarquer : elles n'étaient pas grosses, mais c'était un sérieux avertissement de ce qui les attendait. Le Courtaud jeta derrière lui un coup d'œil railleur en mâchant son éternelle chique, et Kit se sentit au cœur un étrange afflux de chaude sympathie pour cet homme qui, ne sachant pas nager, ne savait pas non plus reculer.

Le rapide devint plus raide et les embruns commencèrent à voler. Dans l'obscurité croissante, Kit entrevit la Crinière et le détour du courant qui y débouchait. Il dirigea la barque dans ce coude et ressentit un frisson de plaisir quand le bateau aborda la Crinière en plein milieu. Après cela, bondissant et plongeant, et suffoqué par le brouillard, il ne conserva d'autre impression nette que la volonté de peser de tout son poids sur la godille qui servait de gouvernail et le regret que son oncle ne fût pas là pour le voir.

Ils émergèrent hors d'haleine, trempés, avec le canot inondé presque jusqu'au plat-bord : quelques bagages légers flottaient à l'intérieur. Quelques coups de pagaie donnés judicieusement par le Courtaud dirigèrent la barque dans le courant du remous, qui se chargea de l'amener doucement jusqu'à la rive. Mme Breck les regardait d'en haut. Sa prière avait été exaucée, et son visage était baigné de larmes.

— Mes enfants, il faut absolument que vous preniez cet argent ! leur cria Breck.

Le Courtaud voulut se lever, mais glissa et s'assit dans la flotte. Le bateau plongea un bordage sous l'eau puis se redressa juste à temps.

— On n'en veut pas de votre argent ! déclara-t-il. Sortez ce whisky. Maintenant que c'est fini, je commence à avoir froid aux pieds et, pour sûr, je risque de m'enrhumer.

V

Le lendemain, comme d'habitude, ils furent les derniers à partir. Breck, malgré l'insuffisance de ses capacités nautiques et d'un équipage composé uniquement de sa femme et de son neveu, avait levé le camp, chargé son bateau et démarré dès la première heure du jour. Mais Stine et Sprague n'étaient jamais pressés. Ils semblaient incapables de comprendre que le gel pouvait survenir d'un moment à l'autre. Ils jouaient aux malades, étaient toujours dans les jambes, retardaient tout et critiquaient le travail de Kit et du Courtaud.

Ce dernier blasphémait pour exprimer son mépris.

— Pour sûr je perds mon respect du bon Dieu, mais il y a de quoi, quand on pense qu'il a pu commettre ces deux ratés sous forme humaine.

Kit ripostait en riant :

— Par contre, vous êtes son chef-d'œuvre ; plus je vous regarde et plus je suis tenté de respecter le Créateur.

— Il n'a pas perdu son temps, gouaillait le Courtaud pour dissimuler la gêne que lui occasionnait ce compliment.

La route par eau traversait le lac Le Barge. Ici il n'y avait pas de courant : il fallait franchir à la rame soixante kilomètres d'une eau dormante, à moins qu'il ne soufflât un vent favorable. Mais la saison des bons vents était passée, et ce qui leur soufflait dans les dents était une bourrasque glacée du nord : elle soulevait de grosses vagues, contre lesquelles il devenait presque impossible de faire avancer le bateau.

À leurs ennuis s'ajoutaient les tourbillons de neige, et l'un des hommes devait s'occuper constamment à détacher à coups de hachette les glaçons qui se formaient sur la pale des avirons. Obligés de ramer à leur tour, Sprague et Stine manifestaient une fainéantise incurable. Kit avait vite appris à peser de tout son poids sur l'aviron, mais il remarquait que ses patrons simulaient l'effort et plongeaient leurs rames sous un faux angle.

Au bout de trois heures, Sprague rentra sa rame et déclara qu'il fallait retourner s'abriter à l'embouchure du fleuve ; Stine fut du même avis. Ainsi furent perdus les quelques kilomètres gagnés avec tant de peine. Un second jour, et un troisième, ils renouvelèrent leur vaine tentative.

Une flottille de plus de deux cents embarcations se formait maintenant à l'embouchure du fleuve, venant du Cheval blanc. Il en arrivait quarante à cinquante par jour ; deux ou trois seulement réussirent à gagner la rive nord-ouest du lac et ne revinrent pas. La glace se formait dans les courbes du rivage et bientôt une mince croûte frangea les pointes d'un renfoncement à un autre. Le gel était imminent.

— Nous pourrions y arriver s'ils avaient seulement un peu plus de cran, disait Kit au Courtaud, tandis qu'ils séchaient leurs mocassins devant le feu au soir du troisième jour. Nous réussissions aujourd'hui s'ils n'avaient pas flan-

ché : une heure de plus et nous atteignions cette fameuse rive ouest. Ce sont des incapables.

— Pour sûr, confirma le Courtaud.

Il fit tourner son mocassin devant la flamme et réfléchit un instant.

— Écoutez, la Fumée, nous sommes à des centaines de kilomètres de Dawson. Si nous ne voulons pas geler sur place, il faut nous débrouiller. Qu'en dites-vous ?

Kit le regarda et attendit sans répondre.

— Nous avons la haute main par droit de naissance sur ces deux gamins, expliqua le Courtaud. Ils peuvent donner des ordres et répandre de la manne, mais ce sont des gosses. Pour arriver à Dawson, nous devons prendre la direction de cet équipage.

Les deux hommes se regardèrent.

— Ça colle, dit Kit, et il lui tendit la main pour ratifier le pacte.

Le lendemain, bien avant le lever du jour, le Courtaud proféra son appel.

— Allez ! fini de roupiller ! rugit-il. En bas du lit ! Voilà votre café qui vous attend. Grouillez-vous, nous allons partir !

Grognant et protestant, Stine et Sprague furent néanmoins forcés de se mettre en route deux heures plus tôt que d'habitude. La bourrasque était plus violente que jamais, et, en un rien de temps, toutes les figures furent couvertes de stalactites, tandis que les avirons s'alourdissaient de glace.

Ils luttèrent pendant trois ou quatre heures, en se relayant tour à tour, un homme à la barre, deux aux avirons, un autre détachant les glaçons. La rive nord-ouest apparaissait de plus en plus près, mais l'ouragan soufflait de plus en plus dur. À la fin Sprague, de l'air d'un vaincu qui se rend, rentra son aviron. Le Courtaud s'en empara, bien qu'il vînt à peine d'être relayé.

— Taillez la glace, dit-il, en lui tendant sa hachette.

— À quoi bon ? gémit l'autre. Nous n'y arriverons pas. Retournons !

— On continue ! cria le Courtaud. Taillez la glace ; et quand vous vous sentirez mieux vous pourrez me remplacer.

Quand, au prix d'efforts éreintants, ils eurent réussi à s'approcher de la rive, ils se trouvèrent devant de hautes falaises et des rochers battus par les vagues. Impossible de toucher terre.

— Je vous le disais bien ! pleurnicha Sprague.

— Vous n'avez même pas regardé, répondit le Courtaud.

— Nous voulons retourner.

Personne n'ajouta mot. Kit maintint l'embarcation dans les eaux agitées qui enveloppaient la rive inhospitalière. Parfois ils n'avançaient que de vingt centimètres à chaque coup de rame, et parfois deux ou trois leur suffisaient à peine pour demeurer sur place. Il se démenait de son mieux pour encourager ces deux êtres lamentables en leur faisant remarquer que les bateaux qui avaient atteint le rivage n'étaient jamais revenus, d'où il fallait conclure qu'ils avaient trouvé

un abri quelque part. Ils peinèrent encore une heure, puis une autre.

— Si ce café que vous dégustez dans vos couvertures vous donnait un peu plus de nerfs, nous serions déjà sortis de là, déclara le Courtaud en guise d'exhortation. Mais vous vous contentez de faire les mouvements sans forcer sur vos rames.

Quelques minutes après, Sprague rentra son aviron.

— Je n'en peux plus, dit-il avec des larmes dans la voix.

— Nous aussi, répondit Kit, exaspéré lui-même par la fatigue à tel point qu'il se sentait prêt à pleurer ou à tuer quelqu'un. Mais nous continuons quand même.

— Nous retournons. Virez de bord.

— Le Courtaud, s'il ne veut pas ramer, prenez l'aviron, commanda Kit.

— Pour sûr, répondit celui-ci. Il peut tailler de la glace.

Mais Sprague refusa de lui céder l'aviron. Stine avait cessé de ramer, et le bateau reculait en dérive.

— Virez de bord, la Fumée ! ordonna Sprague.

Kit, qui n'avait jamais menacé un homme de sa vie, fut étonné de s'entendre.

— Fermez-la ou je vous casse la gueule ! s'écria-t-il. Prenez votre rame et souquez.

Ils avaient tous atteint ce degré de fatigue où le moindre incident pouvait les transformer en brutes. Sprague arracha

une de ses moufles, tira son revolver et le braqua contre son timonier.

C'était une situation imprévue pour Kit, qui n'avait jamais affronté la gueule d'un revolver. Il fut tout surpris de constater que cette menace ne lui faisait aucun effet et lui semblait la chose la plus naturelle du monde.

— Si vous ne rentrez pas cette arme, dit-il, je vais vous la prendre et vous assommer.

— Si vous ne virez pas de bord, je vous descends ! hurla Sprague.

Alors intervint le Courtaud. Il cessa de tailler de la glace et se dressa derrière Sprague en brandissant son hachoir.

— Allez-y, tirez ! cria-t-il. Je crève d'envie de vous fendre le crâne… Quand vous voudrez…

— C'est une mutinerie ! s'exclama Stine. Vous avez été engagés pour obéir à nos ordres.

Le Courtaud se tourna vers lui.

— Oh ! vous aurez votre tour dès que j'aurai fini avec votre associé, espèce d'outil à ébouillanter les porcs !

— Sprague, dit Kit, je vous donne trente secondes pour faire disparaître votre revolver et sortir votre aviron.

Sprague hésita, poussa un ricanement nerveux, remit son revolver en place et se courba sur sa rame.

Pendant deux heures encore, ils avancèrent centimètre par centimètre au bord des rochers couverts d'écume. Kit commençait à craindre de s'être trompé, et était lui-même sur le point de virer de bord, lorsqu'ils arrivèrent à la hau-

teur d'une étroite ouverture, de six mètres au plus, conduisant à un enfoncement bien abrité où les rafales les plus violentes ridaient à peine la surface de l'eau. C'était le havre gagné par les bateaux des jours précédents. Ils abordèrent à une grève en pente. Les deux patrons restèrent prostrés dans le bateau, tandis que Kit et le Courtaud dressaient la tente, allumaient du feu et commençaient la cuisine.

— Qu'est-ce qu'un outil à ébouillanter les porcs ? demanda Kit.

— Je veux bien être pendu si je le sais, répondit le Courtaud. Mais ce type-là en est un, c'est sûr.

L'ouragan, qui s'apaisait rapidement, cessa au crépuscule, et le temps devint sec et froid. Une tasse de café mise de côté pour refroidir et oubliée pendant quelques minutes fut retrouvée couverte de quinze millimètres de glace. À huit heures, tandis que Sprague et Stine, déjà roulés dans leurs couvertures, dormaient d'un sommeil d'épuisement, Kit alla jeter un coup d'œil à la barque.

— C'est le gel, annonça-t-il au Courtaud en revenant. Il y a déjà une pellicule de glace sur toute la mare.

— Qu'allez-vous faire ?

— Il n'y a qu'une solution, et elle est pénible. Naturellement le lac gèlera en premier. Pour le fleuve, c'est différent. Le courant rapide le maintiendra libre pendant plusieurs jours. Demain matin, à cette heure-ci, tout bateau pris dans le lac Le Barge y restera jusqu'à l'année prochaine.

— Vous voulez dire qu'il faut partir ce soir, tout de suite ?

Kit fit oui de la tête.

— Debout les dormeurs ! rugit le Courtaud en commençant à défaire les cordeaux de la tente.

Les deux autres s'éveillèrent, en étirant leurs muscles raidis.

— Quelle heure est-il ? demanda Stine.

— Huit heures et demie.

— Il fait encore nuit.

Le Courtaud fit sauter deux cordeaux, et la tente commença à ballotter.

— Ce n'est pas le matin, dit-il, c'est le soir. Grouillez-vous. Le lac est en train de geler. Il faut que nous le traversions.

Stine se redressa avec une expression d'amertume et de colère.

— Eh bien, qu'il gèle ! Nous ne bougerons pas.

— Très bien, dit le Courtaud. Nous nous en allons avec le bateau.

— Vous êtes engagés…

— Pour vous mener à Dawson, interrompit le Courtaud. Eh bien, nous vous y menons, n'est-ce pas ?

Il ponctua son interrogation en faisant dégringoler une moitié de la tente sur leurs têtes.

Ils se frayèrent un chemin en brisant la glace mince du petit havre, puis débouchèrent dans le lac, où l'eau glauque gelait à chaque coup sur leurs avirons. Elle ne tarda pas à s'épaissir comme une purée, entravant le travail des rames

et se figeant dans l'air à mesure qu'elle en dégouttait. Puis une pellicule commença à se former à la surface, et la barque avança de plus en plus lentement.

Souvent, par la suite, en essayant de se remémorer cette nuit qui restait pour lui un souvenir de cauchemar, Kit se demanda ce qu'avaient dû être les souffrances de Stine et de Sprague. Son unique impression personnelle était d'avoir lutté contre un froid mortel et une fatigue intolérable pendant un millier d'années.

Le matin les trouva stationnaires. Stine et Sprague se plaignaient d'avoir, l'un les doigts gelés, l'autre le nez. Kit aussi, par les douleurs qu'il ressentait dans le nez et dans les joues, fut averti qu'il était atteint. Leur champ visuel s'élargissait à mesure que grandissait la lumière, et ils constatèrent que le lac était gelé à perte de vue.

À une centaine de mètres s'élevait la rive de l'extrémité nord. Le Courtaud affirma que là se trouvait l'ouverture du fleuve et qu'il voyait de l'eau libre. Kit et lui étaient les seuls à pouvoir encore fournir un effort. Ils brisèrent la glace à coups de rames et forcèrent un passage au canot. Ils étaient à bout de souffle quand ils sentirent l'aspiration du courant rapide. Un regard en arrière leur montra plusieurs embarcations, qui, après avoir lutté toute la nuit, se trouvaient irrémédiablement immobilisées. Puis ils tournèrent un coude, et le courant les emporta à une vitesse de dix kilomètres à l'heure.

VI

Jour par jour ils descendaient le courant, et d'un jour à l'autre la glace en bordure des rives s'étendait en largeur. Quand ils voulaient camper au crépuscule, ils devaient tailler un emplacement pour le canot, puis transporter l'équipement à terre, parfois à plusieurs dizaines de mètres de distance. Le matin, ils dégageaient l'embarcation et la ramenaient dans le courant. Le Courtaud avait monté le poêle de tôle dans le bateau et, pendant d'interminables heures, Stine et Sprague restaient penchés dessus. Ils s'étaient soumis, avaient renoncé à donner des ordres, et leur seul désir était d'arriver à Dawson.

À de fréquents intervalles, le Courtaud, toujours pessimiste, mais joyeux et infatigable, se mettait à beugler les trois seules lignes qu'il savait du premier quatrain d'une chanson oubliée. Plus il faisait froid, plus il les répétait :

Pareils aux marins de l'antique Argo,
Nous nous embarquons sur notre cargo
Pour aller rafler la toison dorée !

Quand ils passèrent devant les embouchures de l'Hoota-Linqua, du Grand et du Petit Saumon, ces affluents déversaient dans le Yukon une espèce de bouillie qui s'amassait autour du bateau et s'y attachait, si bien que le soir ils furent obligés de casser la glace sur les flancs de l'embarcation pour la retirer du courant ; et le lendemain matin, pour l'y remettre, ils durent employer le même procédé.

Ils passèrent leur dernière nuit à terre entre les embouchures du fleuve Blanc et du Stewart. À l'aurore, ils virent que le Yukon, ayant huit cents mètres de large à cet endroit,

n'était plus qu'une blancheur mouvante entre deux banquises immobiles.

Le Courtaud maudit la création avec moins de bonne humeur que de coutume, et regarda Kit.

— Notre bateau sera le dernier qui atteindra Dawson cette année, dit celui-ci.

— Mais il n'y a plus d'eau, la Fumée.

— Eh bien, nous naviguerons sur la glace. Allons-y !

Malgré leurs protestations, Sprague et Stine furent emballés à bord. Pendant une demi-heure, Kit et le Courtaud s'escrimèrent à coups de hache pour s'ouvrir un chenal vers le courant rapide mais encombré.

À peine avaient-ils réussi à se dégager de la banquise riveraine que les glaçons en dérive accotèrent le canot contre le rebord sur une distance d'une centaine de mètres : le frottement emporta la moitié du bordage et la barque fut pratiquement réduite à l'état d'épave.

Ils atteignirent enfin le courant à la base d'une courbe qui s'éloignait du rivage, et continuèrent leurs efforts pour gagner le milieu. Le fleuve était encombré d'énormes blocs solides : dans les intervalles seulement il restait encore de l'eau qui se congelait sous leurs yeux. Repoussant les blocs avec leurs avirons, parfois sautant eux-mêmes sur les glaçons pour pousser le bateau, il leur fallut une heure pour arriver en plein courant.

Cinq minutes après ils cessèrent leurs efforts : l'embarcation était prise. Tout le fleuve se congelait en marche. Les blocs se soudaient les uns aux autres et le canot lui-même formait le centre d'un îlot de vingt mètres de dia-

mètre. Tantôt il flottait par le travers, tantôt la poupe en avant. Parfois la pesanteur détachait de la masse mouvante des morceaux bientôt raccrochés par d'autres masses en formation. Pendant que coulaient les heures, le Courtaud bourrait le poêle, faisait la cuisine et clamait son chant de guerre.

La nuit vint ; après des tentatives répétées, ils durent renoncer à l'idée de ramener le canot au rivage, et, à travers l'obscurité, le courant les emporta en détresse.

— Et si nous dépassons Dawson ? demanda le Courtaud.

— Nous reviendrons à pied, répondit Kit, à moins que nous ne soyons écrasés dans un tassement de glaçons.

Le ciel était pur, et à la froide clarté des étoiles ils entrevoyaient par instants les contours imprécis de montagnes des deux côtés du fleuve. Vers onze heures s'éleva en aval le grondement d'un broiement sourd. Leur vitesse se ralentit, et autour d'eux les glaçons commencèrent à craquer, à se dresser, en s'écrasant l'un contre l'autre. Le fleuve se tassait. Un bloc de glace soulevé au-dessus des autres glissa et emporta tout un côté de l'embarcation. Elle ne sombra pas, mais ils purent entrevoir le sombre abîme tourbillonnant à trente centimètres de distance.

Puis tout mouvement cessa. Au bout d'une demi-heure, le fleuve entier se ressaisit et se remit en marche. Il progressa pendant une heure, avant d'être arrêté par un nouveau tassement. Il repartit dans une course rapide, affolée, et au milieu d'un fracas assourdissant. Soudain ils aperçurent des lumières sur la rive et, comme ils arrivaient à leur hauteur, le

Yukon se trouva stoppé et pour six mois cessa d'exister en tant que fleuve.

Sur la grève de Dawson, les curieux, assemblés pour voir geler le fleuve, entendirent résonner dans les ténèbres le chant de guerre du Courtaud :

Pareils aux marins de l'antique Argo,
Nous nous embarquons sur notre cargo
Pour aller rafler la toison d'orée !

VII

Pendant trois jours, Kit et le Courtaud s'éreintèrent à transporter leur tonne et demie de bagages du milieu du fleuve à la cabane de rondins que Stine et Sprague avaient achetée sur la montagne dominant Dawson. Dès que ce travail fut terminé, à la tombée du crépuscule, Sprague convoqua Kit dans sa chambre bien chauffée. À l'extérieur, le thermomètre marquait 65 degrés au-dessous de zéro.

— Votre mois n'est pas tout à fait fini, la Fumée, dit Sprague, mais je vous le paie en entier. Voici ; et je vous souhaite bonne chance.

— Et nos conventions ? demanda Kit. Vous savez que la famine règne dans ce pays et qu'un homme ne peut même pas trouver du travail dans les mines, s'il n'a pas sa nourriture avec lui. D'après notre contrat, vous avez consenti…

— Je n'ai connaissance d'aucun contrat, interrompit Sprague. Et vous, Stine ? Nous vous avons engagé au mois. Voilà votre argent. Voulez-vous signer le reçu ?

Kit serra les poings et, un instant, vit rouge. Les deux hommes reculèrent devant lui. De sa vie il n'avait frappé personne dans un accès de colère, et il se sentait tellement capable de rosser Sprague qu'il ne put se résoudre à le faire.

Le Courtaud vit son émoi et s'interposa.

— Écoutez, la Fumée, je ne veux plus voyager avec des gens pareils. Je les laisse tomber. Vous et moi, nous restons ensemble. D'accord ? Maintenant prenez vos couvertures et allez m'attendre au bar de la Corne d'Élan. Je vais régler le compte, prendre notre dû et leur donner le leur. Je ne suis bon à rien sur l'eau, mais ici mes pieds sont sur la terre ferme et pour sûr ça va barder !

Une demi-heure plus tard, le Courtaud fit son entrée à la Corne d'Élan. Ses jointures éraflées et une égratignure à la joue témoignaient qu'il avait donné leur dû à MM. Stine et Sprague.

— Faut voir dans quel état est la cabane, maintenant ! gloussa-t-il, debout devant le comptoir. Je leur ai flanqué une vraie peignée, faites-moi confiance ! Des dollars contre des nèfles qu'aucun des deux ne se montrera dans la rue d'ici une semaine. Et maintenant notre compte est clair, à vous et moi. Pas d'emploi à trouver dans ce patelin si l'on ne fournit pas sa nourriture. La viande d'élan coûte deux dollars la livre et il n'y en a pas. Nous avons assez d'argent pour nous procurer des vivres et des munitions pour un mois. Nous allons remonter le Klondike vers l'intérieur. S'il n'y a pas d'élans, nous irons vivre avec les Indiens. Mais si nous n'avons pas cinq mille livres de viande avant six semaines

d'ici, je… pour sûr, j'irai faire des excuses à nos patrons. Ça colle ?

Les deux hommes échangèrent une poignée de main. Puis Kit se troubla :

— C'est que je ne connais rien à la chasse, avoua-t-il.

Le Courtaud leva son verre.

— Possible. Mais, pour sûr, vous êtes un mangeur de viande, et je vous enseignerai le reste.

LA RUÉE À LA RIVIÈRE DE LA SQUAW[4]

I

Deux mois après leur départ à la recherche de la viande, Bellew-la-Fumée et le Courtaud étaient de retour dans le bar de la Corne d'Élan, à Dawson. Leur chasse terminée, la viande apportée en traîneau et vendue deux dollars et demi la livre, ils possédaient, en commun, trois mille dollars en poudre d'or et un bon attelage de chiens. La chance les avait favorisés. Bien que l'affluence des chercheurs d'or eût repoussé le gibier à une centaine de kilomètres au moins dans la montagne, ils avaient tué quatre élans dans une gorge étroite située à peine à moitié de cette distance.

Leur veine de chasseurs n'était pas moins anormale que l'énigme de ces animaux égarés, car le soir même quatre familles d'Indiens affamés rentrant les mains vides après une chasse de trois jours vinrent camper au voisinage. Un peu de viande fut troquée contre des chiens étiques. Après les avoir bien nourris pendant une semaine, la Fumée et le Courtaud les attelèrent pour transporter leur charge au marché de Dawson, où la viande faisait prime.

---

[4] ***The Stampede to Squaw Creek,*** août 1911.

Les deux hommes avaient à résoudre maintenant un autre problème, celui de transformer leur poudre d'or en victuailles.

Le prix courant de la farine et des haricots était d'un dollar et demi la livre, et la difficulté restait de trouver un vendeur. Dawson connaissait la famine. Des centaines d'hommes, munis d'argent mais dépourvus de nourriture, avaient été obligés de quitter le pays. Beaucoup d'entre eux avaient descendu le fleuve juste avant le gel, et un plus grand nombre encore, avec des provisions à peine suffisantes, avaient entrepris à pied, sur la glace, les neuf cents kilomètres qui les séparaient de Dyea.

Dans le bar bien chauffé, la Fumée vit entrer le Courtaud, qui semblait jubiler.

— La vie n'a pas d'attrait sans whisky ni sucre, dit le Courtaud en guise de salutations (en même temps il détachait de sa moustache des morceaux de glace qu'il envoyait cliqueter sur le plancher). Et du sucre, je viens justement d'en trouver dix-huit livres. Le type ne m'a pris que trois dollars la livre. Et toi, as-tu eu la veine ?

— Oh ! je me suis débrouillé de mon côté, répondit la Fumée. J'ai acheté cinquante livres de farine ; et il y a un bonhomme à Adam Creek qui m'en a promis cinquante autres demain matin.

— Superbe ! Nous aurons de quoi bouffer jusqu'au dégel du fleuve. Dis donc, la Fumée, la meilleure affaire de tout ça, c'est nos chiens. Un acheteur m'a offert de les prendre tous les cinq à deux cents dollars pièce. Je lui ai dit que j'allais réfléchir. Pour sûr ils ont augmenté de valeur depuis qu'ils ont de la viande à se mettre sous la dent ; tout de même, ça fait

mal au cœur de nourrir des chiens avec de la mangeaille qui vaut deux dollars et demi la livre. Viens prendre un verre. Je veux fêter ces dix-huit livres de sucre.

Plusieurs minutes après, comme il pesait de la poudre d'or pour payer les consommations, il se frappa le front.

— Bon sang ! J'avais complètement oublié le type que je dois rencontrer au Tivoli. Il a du lard avarié qu'il liquiderait à un dollar et demi la livre. On pourra nourrir les chiens avec et économiser un dollar par jour sur la note d'entretien de chacun. À tout à l'heure !

— À tout à l'heure ! répondit la Fumée. Moi, je rentre à la cabane me coucher.

À peine le Courtaud venait-il de partir qu'un homme vêtu de fourrures franchit la double porte capitonnée, et son visage s'éclaira en apercevant la Fumée. Celui-ci reconnut Breck, dont il avait piloté le bateau à travers les rapides.

— J'ai entendu dire que vous étiez en ville, dit rapidement Breck en lui serrant la main. Ça fait une demi-heure que je vous cherche. Sortez avec moi, j'ai à vous parler.

La Fumée regarda avec regret le poêle rouge et ronflant.

— Pourquoi pas ici ?

— Non, c'est une affaire importante. Sortons un instant.

Sitôt dehors, la Fumée ôta une de ses moufles, enflamma une allumette et regarda le Fahrenheit pendu près de la porte. Il se reganta vivement : le froid le brûlait. Au-dessus de leurs têtes une aurore boréale étageait ses arches flamboyantes, et dans la ville résonnaient les hurlements lugubres de milliers de chiens-loups.

— Combien marque-t-il ? demanda Breck.

— Soixante au-dessous.

Kit cracha à titre d'expérience, et l'on entendit la salive crépiter au contact de l'air.

— Et le thermomètre descend tout le temps. Il marquait seulement cinquante-deux voilà une heure. Alors qu'est-ce que vous avez à me dire ? Ne me dites pas qu'il s'agit d'une ruée vers l'or !

— Si, si, justement, murmura Breck avec précaution, en jetant des regards inquiets autour de lui pour s'assurer qu'aucune oreille indiscrète n'était à portée. Vous connaissez la rivière de la Squaw ? Elle se jette dans le Yukon sur l'autre rive, à quarante-cinq kilomètres en amont.

— On perdrait son temps, répliqua Bellew. Il y a des années qu'elle a été fouillée.

— Comme tous les autres terrains riches. Écoutez-moi : c'est une grosse affaire. Rien qu'une profondeur de deux mètres cinquante à six mètres pour trouver la roche. Il n'y aura pas un des lots revendiqués au-dessous d'un demi-million. C'est un secret absolu. Deux ou trois de mes meilleurs amis me l'ont confié. J'ai prévenu ma femme que je voulais vous trouver avant de partir. Mon équipement est caché plus bas sur la rive. De fait, quand on m'a averti, on m'a fait promettre de ne pas quitter Dawson avant que les gens ne soient couchés. Vous savez ce qui arriverait si on vous voyait équipés pour une ruée. Allez chercher votre associé et suivez-nous. Vous devriez pouvoir jalonner le quatrième ou cinquième lot à partir de celui de la Découverte. N'oubliez pas : la rivière de la Squaw. C'est la troisième après avoir passé Swede Creek.

II

En rentrant dans la petite cabane située au flanc de la montagne encadrant Dawson, la Fumée entendit un ronflement familier et secoua l'épaule du Courtaud.

— Ouais ! marmotta celui-ci, va te coucher ! Je ne suis pas de service de nuit (et comme la poigne insistait avec plus de vigueur) : Tu n'as qu'à retourner au bistrot, si tu veux raconter ta vie.

— Saute dans tes frusques, dit la Fumée. Nous partons jalonner deux ou trois lots aurifères.

Le Courtaud s'assit et commença à tonner. Mais la Fumée lui mit la main sur la bouche.

— Chut ! avertit-il. C'est un gros coup. Inutile d'aller crier ça sur les toits. Tout Dawson est endormi.

— Euh ! c'est à voir. Personne ne parle d'un bon filon, pour sûr. N'empêche que tout le monde finit par trouver la piste.

— C'est à la rivière de la Squaw, murmura la Fumée. Le tuyau est sérieux. C'est Breck qui me l'a donné. La roche a peu de profondeur, et de l'or sous les racines de l'herbe. Amène-toi. On prend chacun un petit paquet, et en route !

Le Courtaud ferma les yeux et se rendormit. L'instant d'après, ses couvertures volaient à travers la pièce.

— Si ça ne t'intéresse pas, moi si, dit la Fumée en guise d'explication.

Le Courtaud récupéra ses couvertures et commença à s'habiller.

— On prend les chiens ? demanda-t-il.

— Non. La piste d'ici à la rivière n'est sûrement pas battue et nous irons plus vite sans eux.

— Alors je vais leur jeter une portion, et il faudra qu'elle leur dure jusqu'à notre retour. N'oublie pas d'emporter de l'amadou et une chandelle.

Le Courtaud ouvrît la porte et, ayant senti la morsure du froid, se recula pour baisser les rabats de sa casquette et mettre ses moufles.

Il rentra cinq minutes après en se frottant vigoureusement le nez.

— Décidément, la Fumée, cette course-là n'est pas du tout de mon goût. Le temps est froid comme pouvaient l'être les portes de l'enfer mille ans avant que le premier feu ne soit allumé. En outre, c'est un vendredi treize, et il nous arrivera des avatars, c'est sûr et certain.

Portant sur le dos leur petit équipement de course, ils fermèrent la porte derrière eux et descendirent la montagne. À un détour du sentier, le Courtaud s'enlisa dans la neige épaisse, et sa voix s'éleva pour bénir le jour de la semaine, le quantième du mois et la date de l'année.

— Ferme-la, tu veux ? Tu nous embêtes avec ton calendrier, gronda la Fumée. Tu vas réveiller tout Dawson et nous l'amener sur le dos.

— Tiens ! Regarde la lumière dans cette cabane… et dans celle-là plus loin. Et écoute cette porte qu'on ferme.

Oh ! en effet, Dawson est endormi. Ces lumières ? C'est pour veiller un mort. Mais non, bien sûr, il n'y a pas de ruée, je le parierais.

Quand ils atteignirent le pied de la montagne et se trouvèrent en pleine ville, des clartés jaillissaient aux fenêtres, des portes battaient de tous côtés. Ils entendirent derrière eux le bruit de nombreux mocassins frappant la neige battue. Le Courtaud lâcha une réflexion.

— C'est fantastique comme il y a du monde à cet enterrement !

Ils dépassèrent un homme qui, debout près du sentier, en appelait un autre à voix basse et inquiète : « Oh ! Charley, grouille-toi ! »

— Tu as vu le barda qu'il avait sur le dos, la Fumée ? Pour sûr le cimetière doit être loin puisque les gens du cortège sont obligés d'emporter leurs couvertures !

Lorsqu'ils s'engagèrent dans la rue principale, une centaine d'hommes étaient à la file derrière eux, et ils en entendaient d'autres accourir pendant qu'à la douteuse clarté des étoiles ils cherchaient le sentier qui descendait vers la rivière. Tout à coup le Courtaud glissa et tomba dans la neige molle au fond d'un ravin de dix mètres. La Fumée le suivit et culbuta par-dessus au moment où il se relevait.

— C'est moi qui l'ai trouvé le premier, gargouilla l'autre en ôtant ses moufles pour en secouer la neige entrée par les poignets.

L'instant d'après, ils durent jouer des pieds et des mains pour se soustraire au rude choc des corps qui dégringolaient à leur suite.

Au moment du gel, un tassement s'était produit en cet endroit, et d'énormes blocs de glace dépassaient sous la couche de neige. À la suite de faux pas pénibles et réitérés, la Fumée sortit sa bougie et l'alluma, et ceux qui venaient derrière saluèrent de leurs acclamations ce lumignon qui brûlait tranquillement dans l'air immobile. La Fumée prit les devants et marcha plus vite.

— Pour sûr, c'est une ruée, décida le Courtaud, à moins que tous ces gens-là ne soient des somnambules.

— En tout cas nous sommes en tête de la procession, répondit la Fumée.

— Ça, c'est à voir. C'est peut-être un ver luisant que j'aperçois là-bas, et celui-là. Tiens, encore un autre. Regarde-les et crois-moi. Il y a pas mal de gens devant nous.

Il fallait traverser près de deux kilomètres sur la glace brisée pour atteindre la rive ouest du Yukon, et des chandelles vacillaient sur toute la longueur de cette piste sinueuse. Derrière eux, d'autres lumières scintillaient jusqu'au sommet de la rive qu'ils venaient de descendre.

— Dis donc, la Fumée, ce n'est pas une ruée, c'est une esq… un eks… un exode. Pas possible, il doit y avoir un millier d'hommes devant nous et dix mille derrière. Maintenant, écoute un peu ton oncle. Ma médecine est bonne. Quand j'ai un pressentiment, c'est qu'il y a une raison. Nous sommes mal embarqués pour cette excursion. Retournons dormir.

— Tu ferais mieux d'épargner ton souffle si tu veux tenir le pas, répliqua la Fumée d'un ton bourru.

— Euh ! j'ai les jambes courtes, mais j'évite de raidir les jarrets et de fatiguer mes muscles, et pour sûr je pourrais dépasser tous ces abrutis.

La Fumée savait qu'il disait vrai, ayant depuis longtemps apprécié la résistance de son camarade comme marcheur.

— Je faisais exprès de ralentir pour te donner une chance de me suivre, plaisanta la Fumée.

— Et je te marche en plein sur les talons. Si tu ne peux pas faire mieux, laisse-moi passer devant et régler l'allure.

La Fumée pressa le pas et eut bientôt rattrapé la bande la plus voisine.

— Mets-en un coup, la Fumée, exhorta l'autre. Passe par-dessus ces cadavres ambulants. Ça n'est pas un enterrement ordinaire. Arpente la neige comme si tu allais quelque part.

La Fumée compta dans ce groupe huit hommes et deux femmes, et ils en dépassèrent un autre de vingt personnes avant d'avoir traversé la glace tassée. À quelques pas de la rive ouest, le sentier tournait au sud et se prolongeait sur de la glace unie, mais recouverte de plusieurs centimètres de neige. Sur cette marge courait la piste à traîneaux, ruban de neige durcie de cinquante centimètres de large à peine. De chaque côté on enfonçait au moins jusqu'aux genoux. Les gens qu'ils rattrapaient n'étaient guère disposés à leur céder le pas, et plus d'une fois la Fumée et le Courtaud durent faire le plongeon, patauger de toutes leurs forces pour les dépasser.

Rien ne pouvait arrêter le Courtaud. À ceux qui manifestaient leur ressentiment d'être dépassés, il répondait sur le même ton.

— Pourquoi êtes-vous si pressés ? demanda l'un d'eux.

— Et vous ? répondit-il. Une ruée est partie de la rivière Indienne hier après-midi et vous a coupé l'herbe sous le pied. Il ne reste plus de lots.

— Alors, raison de plus, pourquoi êtes-vous si pressés ?

— Qui ? Moi ? Je ne suis pas un chercheur d'or. Je suis un fonctionnaire en mission. Je vais faire le recensement à la rivière de la Squaw.

À un autre, qui l'avait accueilli par cette apostrophe : « Où vas-tu, petit ? Est-ce que vraiment tu espères jalonner un lot ? » le Courtaud répondit :

— C'est moi qui ai découvert la rivière de la Squaw, et je reviens de faire enregistrer mon lot parce que je ne tiens pas à ce qu'un salaud de ***chéchaquo*** vienne me le souffler.

En terrain plat, la vitesse moyenne des concurrents était de cinq kilomètres à l'heure.

La Fumée et le Courtaud en faisaient sept ; par instants, ils allaient plus vite et prenaient même le pas de course.

— Je vais t'user les pieds, le Courtaud, disait la Fumée en guise de défi.

— Bah ! en marchant sur les moignons, je pourrais encore fatiguer les talons de tes mocassins. Mais c'est peine perdue. J'ai fait mes calculs. Les lots de la rivière sont de cent cinquante mètres chacun. Nous avons devant nous un

millier de concurrents, et la rivière n'a pas cent cinquante kilomètres de long. Certains resteront le bec dans l'eau, et il me semble bien que toi et moi sommes de ceux-là.

Avant de répondre, la Fumée redoubla le pas d'une façon inattendue, si bien que le Courtaud se trouva distancé de deux mètres.

— Le Courtaud, je te possède sur toute la ligne. J'ai reconstruit toutes les cellules de mon corps depuis mon débarquement sur la grève de Dyea. Je suis musclé et résistant ; pas un bougre de montagnard ne peut se frotter à moi sans que je lui rende une peignée magistrale. Maintenant, passe devant et mène le train pendant une demi-heure. Quand tu auras fait de ton mieux, je prendrai la tête et alors, tu verras ce que tu verras !

— Euh ! ricana le Courtaud de bonne humeur. Et dire que si on lui pressait le nez, il en sortirait encore du lait ! Enlève-toi de là et laisse ton père t'apprendre à marcher.

De demi-heure en demi-heure, chacun servait d'entraîneur à son tour. Ils parlaient peu. L'exercice les échauffait, bien que leur haleine gelât sur leurs visages, des lèvres au menton. Le froid était si intense qu'ils se frictionnaient presque continuellement le nez et les joues avec leurs moufles.

Plus d'une fois ils se crurent arrivés en tête de file, mais toujours ils rejoignaient de nouveaux concurrents partis avant eux. De temps en temps des groupes essayaient de suivre leur allure, mais régulièrement ils se décourageaient au bout de deux ou trois kilomètres, et les ténèbres se refermaient sur eux.

— Nous autres, nous avons battu la piste tout l'hiver, commentait le Courtaud, pendant qu'eux se calfeutraient chez eux, et ils ont le toupet de croire qu'ils peuvent marcher de pair avec nous.

À un moment donné, la Fumée frotta une allumette pour consulter sa montre. Il ne renouvela pas l'expérience, la morsure du gel sur ses mains nues avait été si vive qu'il fallut une demi-heure pour rétablir la circulation.

— Quatre heures, dit-il en remettant ses moufles, et nous en avons déjà dépassé trois cents.

— Trois cent trente-huit, rectifia le Courtaud. Ma comptabilité est à jour… « Laissez-nous passer, étranger… Une ruée, ça nous connaît. »

Ces derniers mots s'adressaient à un homme, évidemment à bout de forces, qui pouvait à peine soulever ses pieds et bloquait la piste. Celui-ci et un autre furent les deux seuls traînards qu'ils rencontrèrent, car ils étaient tout près de la tête de la colonne.

Ce n'est que plus tard qu'ils entendirent raconter toutes les horreurs de cette nuit. Des hommes, contraints de s'asseoir par la fatigue, ne s'étaient jamais relevés. Sept furent retrouvés morts, et de nombreuses amputations de doigts et d'orteils, et même de pieds, furent pratiquées dans les hôpitaux de Dawson. Car, entre toutes les nuits de l'année, la ruée s'était produite précisément durant la plus froide. Un peu avant l'aurore, les thermomètres à esprit de vin marquèrent soixante-dix degrés au-dessous de zéro. Et, à peu d'exceptions près, les hommes qui s'étaient lancés dans la ruée étaient de nouveaux venus dans le pays et ne connaissaient pas les périls du froid.

Quelques minutes après, ils rencontrèrent une autre épave. L'homme était assis sur un morceau de glace, près de la piste.

— Allons, courage, vieux ! cria joyeusement le Courtaud. Grouille-toi ! Si tu restes là, tu vas geler.

Ne recevant pas de réponse, ils s'arrêtèrent pour voir ce qu'il y avait.

— Raide comme un piquet, révéla le Courtaud. Si tu le poussais un peu fort, il se casserait.

— Regarde s'il respire, dit la Fumée, qui, s'étant déganté, cherchait le cœur de l'homme sous la fourrure et le lainage.

Le Courtaud souleva un rabat de sa casquette et se pencha vers les lèvres glacées.

— Non, il ne respire pas, déclara-t-il.

— Son cœur s'est arrêté, dit la Fumée.

Il reganta sa main et la battit vigoureusement pendant une minute avant de l'exposer au gel pour frotter une allumette. C'était un homme âgé, et il était incontestablement mort. À la lueur, ils entrevirent une longue barbe grise chargée de glaçons jusqu'aux narines, des joues blanches de givre et des yeux fermés dont les cils étaient scellés de glace. Puis l'allumette s'éteignit.

— En route, dit le Courtaud en se frottant l'oreille. Nous ne pouvons rien pour le pauvre bougre. Et pour sûr j'ai une oreille gelée : toute la peau va tomber, et elle sera écorchée pendant une semaine.

Quelques instants plus tard, une banderole flamboyante, qui se déployait dans les cieux, leur révéla, à cinquante mètres en avant, deux silhouettes sur la glace. Au-delà, sur un autre kilomètre de distance, rien ne bougeait.

— Ce sont ces deux types-là qui mènent la procession, dit la Fumée, tandis que l'obscurité retombait. Essayons de les rejoindre.

Au bout d'une demi-heure, comme ils ne les avaient pas encore rattrapés, le Courtaud prit le pas gymnastique.

— Si nous les rejoignons, nous ne les dépasserons pas, haleta-t-il. Bon Dieu, quelle allure ! des dollars contre des nèfles que ce ne sont pas des ***chéchaquos***. Ce sont de vraies pâtes-aigres ; tu peux en être sûr.

La Fumée était devant quand ils finirent par les revoir, et il fut heureux de reprendre haleine, au pas accéléré, sur leurs talons. Presque tout de suite, il eut l'impression que la personne la plus rapprochée de lui était une femme. Il n'aurait pas pu dire d'où lui venait cette idée. Encapuchonnée et emmitouflée de fourrures, c'était une forme vague comme toutes les autres ; et, pourtant, elle lui semblait familière.

Le prochain flamboiement de l'aurore boréale lui laissa entrevoir des pieds minuscules chaussés de mocassins. Mais, de plus, il reconnut, entre toutes, la démarche qu'il s'était juré de ne jamais oublier.

— Ça, pour sûr, c'est une marcheuse, lui confia le Courtaud d'une voix rauque. Je parierais que c'est une Indienne.

— Comment allez-vous, Miss Gastell ? héla la Fumée.

— Bonjour, répondit-elle en tournant la tête pour jeter un rapide coup d'œil. On n'y voit rien. Qui êtes-vous ?

— La Fumée.

Un rire frais s'égrena, et c'était certainement le plus joli rire qu'il eût entendu de sa vie.

— Combien de ***chéchaquos*** y a-t-il en arrière ?

— Plusieurs milliers, je crois. Nous en avons passé plus de trois cents. Et ils ne perdaient pas de temps.

— C'est toujours la même chose, dit-elle avec amertume. Les nouveaux venus s'emparent des gîtes riches, et les vieilles barbes qui ont eu l'audace et tous les déboires, ceux qui ont créé le pays, n'ont rien. Ce sont des vieux de la vieille qui ont découvert la rivière de la Squaw – je me demande comment cette nouvelle a transpiré – et ils ont prévenu tous les durs à cuire du ***Sea-Lion***. Mais cette localité est à quinze kilomètres au-delà de Dawson et quand ils arriveront ils trouveront la rivière jalonnée jusqu'à l'horizon par les ***chéchaquos*** de Dawson. Cette déveine qui les poursuit toujours ! ça n'est vraiment pas juste !

— C'est en effet déplorable, sympathisa la Fumée. Mais que pouvez-vous y faire ? Premier arrivé, premier servi, vous savez !

— Je voudrais bien que ça se passe autrement, riposta-t-elle avec la vivacité de l'éclair. Qu'ils gèlent tous sur la piste, ou qu'il leur arrive quelque chose de terrible, pourvu que la ruée du ***Sea-Lion*** arrive la première.

— Vous êtes dure pour nous, dit-il en riant.

— Ce n'est pas ça, répondit-elle vivement. Je les connais individuellement, tous ceux du ***Sea-Lion***, et ce sont des hommes. Autrefois, ils ont crevé de faim dans ce pays, et travaillé comme des brutes pour le développer. J'en ai vu de dures en leur compagnie sur le Koyukuk quand j'étais enfant. J'ai subi avec eux la famine du ***Birch Creek*** et celle du ***Forty Mile***. Ce sont des héros qui mériteraient une récompense, et pourtant voilà des milliers de bleus qui ont des kilomètres d'avance sur eux. Et maintenant je me tairai car je tiens à garder mon souffle. D'un moment à l'autre, vous et tout le reste allez peut-être essayer de nous dépasser, papa et moi.

Pendant une heure environ, aucune autre parole ne fut échangée entre Joy et la Fumée ; mais, à un moment, il remarqua qu'elle et son père s'entretenaient à voix basse.

— Je les reconnais à présent, dit le Courtaud à la Fumée ; c'est le vieux Louis Gastell, un sacré bonhomme ! Ça doit être sa fille. Il est venu dans le pays voilà si longtemps que personne ne peut se rappeler quand, et il a amené la petite tout à fait bébé. Lui et Beetles s'étaient associés pour le commerce et ce sont eux qui ont lancé le premier petit bateau à vapeur sur le Koyukuk.

— Je ne suis pas d'avis que nous essayions de les dépasser, déclara la Fumée. Nous sommes en tête de la ruée, et il n'y a que nous quatre.

Le Courtaud était dans les mêmes dispositions, et une heure se passa en silence à poursuivre leur marche régulière. À sept heures, l'obscurité fut rompue par un dernier déploiement de l'aurore boréale, qui leur permit d'apercevoir à l'ouest une large déchirure entre les montagnes couvertes de neige.

— La rivière de la Squaw ! s'écria Joy.

— On en a mis un coup ! dit le Courtaud, exultant. D'après mes calculs, nous ne devions pas y être avant une demi-heure au moins. Pas possible, j'ai dû m'allonger les guibolles.

À cet endroit la piste de Dyea, obstruée par un amoncellement de glaçons, tournait court à travers le Yukon vers la rive orientale. Ils durent abandonner cette sente fréquentée et bien tassée, franchir ce barrage et prendre une autre piste qui vaguait, imprécise et à peine durcie, sur la rive ouest.

Louis Gastell marchait en tête : soudain il glissa dans l'obscurité. Ils le virent s'asseoir, en se tenant la cheville à deux mains. Il fit des efforts pour se remettre sur pied et continuer sa route mais, comme il boitait, il n'avançait plus que lentement. Au bout de quelques minutes, il s'arrêta net.

— C'est inutile, dit-il à sa fille. Je me suis donné une entorse. Va devant et jalonne pour moi comme pour toi.

— Est-ce qu'on peut faire quelque chose pour vous ? demanda la Fumée.

Louis Gastell secoua la tête.

— Elle aura presque aussi vite fait de jalonner deux lots qu'un seul. Je vais grimper sur la rive, allumer du feu et me bander la cheville. Tout ira bien. Continue ton chemin, Joy. Marque notre lot au-dessus de celui de la Découverte ; le terrain est plus riche par en haut.

— Tenez, voici de l'amadou, dit la Fumée, partageant sa provision en deux parts égales. Nous prendrons soin de votre fille.

Louis Gastell éclata d'un rire bourru.

— Vous êtes bien gentil, fit-il, mais elle est très capable de se débrouiller toute seule. Suivez-la et vous la verrez à l'œuvre.

— Vous permettez que je passe devant ? demanda-t-elle à la Fumée, en prenant la tête. Je connais le pays mieux que vous.

— Conduisez-nous, Miss Gastell, répondit galamment la Fumée ; je suis pourtant d'accord avec vous ; c'est honteux de voir que tous ces ***chéchaquos*** comme nous vont battre la bande du ***Sea-Lion***. N'y a-t-il pas un moyen de les semer en route ?

Elle hocha la tête.

— Nous ne pouvons pas effacer nos traces, et ils nous suivront comme des moutons.

Au bout de cinquante mètres, elle obliqua brusquement vers l'ouest. La Fumée remarqua qu'ils marchaient dans de la neige non tassée, mais ni lui ni le Courtaud ne s'aperçurent que la piste indécise qu'ils avaient suivie jusque-là continuait vers le sud.

S'ils avaient su ce que Louis Gastell faisait pendant ce temps-là, l'histoire du Klondike aurait été écrite différemment. Ils auraient vu ce vieux de la vieille, qui ne boitait plus du tout, courir à leur suite le nez sur la sente, comme un chien de chasse. Ils l'auraient vu en train d'élargir le contour de l'angle qu'ils venaient de faire vers l'ouest. Enfin ils l'auraient vu poursuivre son chemin sur la vieille piste à peine marquée qui continuait au sud.

Il y en avait bien une qui remontait leur rivière, mais elle était si imprécise qu'ils la perdaient constamment dans l'obscurité. Au bout d'un quart d'heure, Joy Gastell consentit à rester en arrière et à laisser les deux hommes frayer tour à tour leur chemin dans la neige. La lenteur avec laquelle ils procédaient permit à toute la ruée de les rattraper, et quand le jour parut, vers neuf heures, une file ininterrompue serpentait derrière eux à perte de vue. Les yeux noirs de Joy brillèrent de plaisir à ce spectacle.

— Depuis combien de temps avons-nous commencé à remonter le ruisseau ? demanda-t-elle.

— Deux bonnes heures, répondit la Fumée.

— Deux, et deux pour retourner ça fait quatre, dit-elle en riant. La ruée du ***Sea-Lion*** est sauvée.

Un vague soupçon traversa l'esprit de la Fumée. Il s'arrêta et la regarda en face.

— Je ne comprends pas, dit-il.

— Naturellement. Je vais vous expliquer. C'est ici la rivière de Norvège. Celle de la Squaw est la prochaine au sud.

La Fumée, pendant un instant, eut la parole coupée.

— Vous l'avez fait exprès ? demanda le Courtaud.

— Je l'ai fait pour donner une chance aux vieux de la vieille.

Elle éclata d'un rire moqueur. Les deux hommes se regardèrent en grimaçant, et finirent par rire aussi.

— Je vous coucherais sur mon genou pour vous administrer une bonne fessée, si les femmes n'étaient pas si rares dans le pays, affirma le Courtaud.

— Alors, votre père ne s'est pas foulé le pied : il a attendu qu'on soit hors de vue et a continué tout droit ? demanda la Fumée.

Elle fit oui de la tête.

— Et vous avez servi d'appât ?

Elle renouvela son geste, et cette fois le rire de la Fumée sonna clair et sincère. C'était la gaieté spontanée d'un homme franchement battu.

— Ma foi, on ferait aussi bien de retourner sur nos pas, suggéra le Courtaud. J'attrape froid aux pieds à rester là.

La Fumée hocha la tête.

— Cela ferait quatre heures de perdues. Nous devons avoir remonté douze kilomètres le long de ce ruisseau, et je peux voir d'ici qu'il fait un long détour vers le sud. Nous allons le suivre, puis traverser la ligne de partage n'importe où et nous déboucherons sur la rivière de la Squaw quelque part au-dessus de la Découverte.

Il regarda Joy.

— Vous ne voulez pas venir avec nous ? J'ai dit à votre père que nous prendrions soin de vous.

— Moi !… (Elle hésita.) Je… je veux bien, si ça ne vous embête pas.

Elle le regarda bien en face, et son visage n'était plus ni défiant ni moqueur.

— Vraiment, la Fumée, vous me faites presque regretter ce que j'ai fait. Mais il fallait bien que quelqu'un sauve les vieux de la vieille.

— Je m'aperçois que les ruées sont tout au plus des expéditions sportives.

— Et moi je m'aperçois que vous êtes tous les deux très endurants et beaux joueurs. (Elle ajouta, avec une ombre de regret :) Quel dommage que vous ne soyez pas des vieux de la vieille !

Pendant deux heures encore ils suivirent le lit gelé de la rivière, puis tournèrent dans une gorge et longèrent un mince affluent venant du sud. À midi, ils commencèrent l'ascension de la ligne de partage. Derrière eux, en bas, la longue file des chercheurs d'or était en train de se briser : des colonnes de fumée, s'élevant de place en place, indiquaient qu'ils dressaient leurs campements.

Pour eux-mêmes l'avance était pénible. Enlisés dans la neige jusqu'à la ceinture, ils étaient obligés de s'arrêter tous les deux ou trois mètres pour respirer. Le Courtaud fut le premier à réclamer une halte.

— On est sur la piste depuis plus de douze heures, dit-il. La Fumée, je suis complètement crevé. Et toi aussi. Pour sûr, je pourrais continuer en serrant les mâchoires comme un Indien affamé avec un morceau de viande d'ours. Mais cette pauvre malheureuse va tomber d'inanition si elle ne se met pas quelque chose sous la dent. Voici un endroit où nous pourrions construire un feu. Qu'en dis-tu ?

Ils s'y prirent avec tant de rapidité, d'adresse et de méthode, pour établir ce campement temporaire, que Joy dut s'avouer que des vieux de la vieille n'auraient pas fait mieux.

Des branches de sapin, sur lesquelles ils étendirent une couverture, servirent d'abri sous lequel ils purent se reposer et préparer leur repas. Ils eurent soin de ne pas s'exposer à la chaleur du foyer avant de s'être vigoureusement frotté le nez et les joues.

La Fumée cracha en l'air, et le craquement de la salive lui fit hocher la tête.

— C'est à désespérer, dit-il. Je n'ai jamais vu un froid pareil.

— Un hiver, sur le Koyukuk, le thermomètre est descendu à quatre-vingt-six au-dessous, fit remarquer Joy. Il est au moins à soixante-dix ou soixante-quinze en ce moment, et je crois bien avoir les joues gelées, elles me brûlent comme du feu.

Sur cette pente raide de la montagne, il n'y avait pas de glace, mais la neige était fine et dure comme du sucre cristallisé ; ils en versèrent des quantités dans la battée et la firent fondre pour le café. La Fumée fit frire du lard et dégeler des biscuits. Le Courtaud entretint le feu. Joy dressa le couvert : il était rudimentaire, composé de deux assiettes, deux tasses, deux cuillères, une boîte de poivre et de sel mélangés, et une de sucre. Elle et la Fumée durent partager la même assiette et boire à la même tasse.

Il était près de deux heures de l'après-midi quand ils franchirent la crête et commencèrent à descendre un petit affluent de la rivière de la Squaw.

Au début de l'hiver, un chasseur d'élans avait tracé une piste dans le canyon ; c'est-à-dire qu'en montant et en descendant il marchait toujours dans ses propres empreintes. Ainsi s'était formée, invisible sous les chutes récentes, une

ligne irrégulière de petits monticules tassés, sur lesquels le pied pouvait trouver un point d'appui. Mais si l'on en manquait un, on plongeait dans la neige molle et il s'ensuivait généralement une chute. En outre, ce chasseur devait avoir des jambes d'une longueur exceptionnelle.

Joy, maintenant, désirait ardemment que les deux hommes pussent jalonner un lot et craignait qu'ils ne ralentissent le pas en considération de sa fatigue manifeste. Elle insista pour prendre la tête. La rapidité et l'habileté avec lesquelles elle se tira de ce passage difficile provoquèrent l'admiration sans réserves du Courtaud.

— Regarde-la donc ! cria-t-il. On voit qu'elle a été nourrie à la viande rouge. Regarde-moi cette démarche ! Pas de talons hauts, ici : elle se sert des jambes que le bon Dieu lui a données. C'est la vraie squaw qu'il faudrait pour un chasseur d'ours.

Elle se retourna pour lui lancer un sourire de remerciement dont la Fumée eut sa part. Celui-ci fut réchauffé par un sentiment de sympathie, tout en se disant qu'elle était vraiment une fille extraordinaire.

Arrivés au bord de la Squaw, ils se retournèrent et virent la ruée qui s'égrenait en descendant péniblement la pente.

Ils déboulèrent sur la rive jusqu'au lit de la rivière. Gelée d'un seul bloc jusqu'au fond, elle avait une largeur de huit à dix mètres et courait entre des talus d'alluvions de deux à trois mètres de haut. On ne voyait aucune trace récente sur la neige qui recouvrait la glace ; ils en conclurent qu'ils étaient en amont du lot de la Découverte et des derniers jalonnements des gens du Sea-Lion.

— Attention aux sources ! avertit Joy, quand la Fumée prit la tête pour descendre la rivière. À soixante-dix degrés au-dessous de zéro, si vous faites un trou, vos pieds seront gelés.

Ces sources, communes à presque tous les cours d'eau du Klondike, ne tarissent jamais, même aux plus basses températures. L'eau coule des rives et s'amasse en petites mares garanties du froid par les gels postérieurs de leur surface et les nouvelles chutes de neige. En marchant sur la neige sèche, on est exposé à passer à travers cette croûte de glace mince et à s'enfoncer jusqu'aux genoux dans l'eau. Si, dans les cinq minutes, on ne peut pas enlever les vêtements mouillés, on est condamné à l'amputation des membres inférieurs.

Bien qu'il fût seulement trois heures de l'après-midi, le long crépuscule des régions arctiques étendait déjà sa grisaille. Ils se mirent à chercher sur l'une des deux rives un arbre marqué au feu, qui devait leur indiquer le jalon central du dernier lot délimité. Joy, dans son ardeur impulsive, fut la première à le trouver. Elle s'élança en avant de la Fumée, en criant :

— Quelqu'un a passé là. Voyez la neige. Cherchez l'arbre de délimitation. Tenez, le voilà ! Regardez ce sapin.

Tout à coup, elle disparut dans la neige jusqu'à la taille.

— Ça y est ! dit-elle piteusement. Non, non, n'approchez pas, je vais m'en tirer toute seule !

Pas à pas, brisant au fur et à mesure la mince couche de glace dissimulée sous la neige sèche, elle regagna le terrain solide. La Fumée, sans l'attendre, s'était élancé vers la rive, où des branchettes et des brindilles sèches, logées dans la

broussaille par les crues de printemps, n'attendaient qu'une allumette. Au moment où elle arriva près de lui, un feu bien construit jetait ses premières flammes.

— Asseyez-vous, commanda-t-il.

Elle s'assit docilement dans la neige. Il défit son paquet et étendit une couverture sous ses pieds.

D'en haut leur parvinrent les voix des chercheurs d'or qui les suivaient.

— Que le Courtaud jalonne, dit-elle vivement.

— Vas-y, le Courtaud ! cria la Fumée en s'attaquant aux mocassins déjà gelés. Compte trois cents mètres et place les deux jalons centraux. On fixera plus tard ceux des coins.

La Fumée trancha les lacets et scia le cuir des mocassins. Ils étaient tellement raidis qu'ils craquaient et cassaient sous la lame. Les chaussettes indiennes et les épais bas de laine n'étaient que des enveloppes de glace. Ses pieds et ses mollets semblaient enfermés dans de la tôle.

— Vous avez mal ? lui demanda-t-il sans interrompre son travail.

— J'ai les pieds pas mal engourdis. Je ne peux remuer ni sentir mes orteils. Mais ça ne va pas durer. Votre feu est bien agréable. Faites attention de ne pas vous geler les mains. Elles doivent être paralysées, à voir la façon dont vous tâtonnez.

Il se reganta et pendant près d'une minute se battit furieusement les flancs. Dès qu'il sentit le picotement de la circulation, il ôta ses moufles et se remit à arracher, scier et taillader les vêtements gelés. Bientôt apparut la peau

blanche d'un pied, puis celle de l'autre, pour se trouver exposés à la morsure d'un froid de soixante-dix degrés au-dessous de zéro, autrement dit à cent deux degrés au-dessous de la glace fondante.

Puis vinrent les frictions avec de la neige. Il s'en acquitta avec une vigueur et une rudesse cruelles, jusqu'au moment où elle se contracta et réussit enfin à remuer les orteils en criant joyeusement qu'il lui faisait mal.

S'aidant de ses mains, et à moitié traînée par lui, elle s'approcha du feu. Il lui installa les pieds sur la couverture devant la flambée salutaire.

— Il faudra que vous vous en occupiez pendant quelque temps, recommanda-t-il.

L'ardeur du foyer lui permit d'ôter ses moufles et de se masser les pieds elle-même. Elle le fit avec la prudence d'une initiée, en ayant soin de n'absorber la chaleur que graduellement. Pendant ce temps la Fumée frottait ses mains avec cette neige cristallisée, sèche et dure comme du sable fin. Peu à peu il ressentit dans la chair engourdie les piqûres et les élancements de la circulation. Il s'empressa alors d'alimenter le feu, puis il déboucla le léger sac qu'elle portait sur le dos et en tira des bas, chaussettes et mocassins de rechange.

Cependant le Courtaud revenait en suivant le lit de la rivière et grimpait près d'eux sur le talus.

— Ça y est. Je viens de jalonner les trois cents mètres, pro-clama-t-il, numéros vingt-sept et vingt-huit. Mais je venais à peine de poser le jalon supérieur de vingt-sept, quand j'ai rencontré le premier type de la bande qui nous suivait. Il

avait la prétention de m'empêcher de jalonner le numéro vingt-huit ; alors je lui ai dit…

— Oh, oui ! cria Joy. Qu'avez-vous bien pu lui dire ?

— Eh bien ! je lui ai dit carrément que s'il ne reculait pas de cent cinquante mètres j'écraserais son nez gelé comme une glace à la groseille. Il a calé, et j'ai posé les pieux centraux de deux bons et honnêtes lots de rivière de cent cinquante mètres chacun. Il en a jalonné un autre à la suite, et je crois bien qu'en ce moment la bande a délimité tout le ruisseau de la Squaw jusqu'à sa source, aussi bien que de l'autre côté. Notre lot est en sûreté. Il fait trop noir pour y voir maintenant, mais demain matin nous pourrons poser les jalons latéraux.

III

Au réveil, ils s'aperçurent qu'un changement de température s'était produit dans la nuit. Il faisait si doux que le Courtaud et la Fumée, encore roulés dans leurs couvertures respectives, estimèrent qu'il n'y avait pas plus de vingt degrés au-dessous de zéro. Le froid sec était fini. Sur leurs couvertures il y avait quinze centimètres de gelée cristallisée.

— Bonjour ! Et vos pieds, ça va mieux ? cria la Fumée à Joy Gastell, assise de l'autre côté des cendres du foyer, dans ses enveloppes de fourrure, dont elle avait épousseté soigneusement le givre.

Le Courtaud fit du feu, puis alla chercher de la glace à la rivière, pendant que la Fumée faisait cuire le déjeuner. Le jour parut comme ils terminaient le repas.

— Va planter les pieux d'angle, la Fumée, dit le Courtaud. Il y a du sable aurifère à l'endroit où j'ai cassé la glace pour faire le café ; je vais faire fondre de l'eau et laver une battée de ce gravier pour voir ce que ça donne.

La Fumée s'en alla, la hache à la main, pour placer les pieux. Partant du jalon central en aval du numéro vingt-sept, il traversa à angle droit l'étroite vallée, se dirigeant vers son rebord. Il marchait méthodiquement, presque comme un automate, l'esprit hanté des souvenirs de la nuit. Il éprouvait un sentiment obscur et ardent de possession. Il lui semblait qu'il n'avait plus qu'à aller trouver Joy Gastell, la prendre par la main et lui dire : « Suis-moi ! »

Puis il découvrit quelque chose qui la chassa de son esprit. Au bord de la vallée, il ne planta pas de jalon d'angle. Il n'atteignit même pas l'extrémité, car il se trouva devant un autre cours d'eau. Surpris, il se repéra sur un saule marqué au feu et un gros sapin facile à reconnaître. Il revint vers la rivière où étaient les jalons centraux. Il en suivit le lit et s'aperçut qu'il formait une vaste boucle à travers la plaine. Les deux cours d'eau n'en faisaient qu'un. Deux fois il traversa la neige d'un bord à l'autre de la vallée, la première fois en partant du jalon inférieur du lot vingt-sept, la seconde en partant du jalon supérieur du vingt-huit, et il constata que ***le jalon supérieur de celui-ci était plus bas que le jalon inférieur du premier***. Dans la demi-obscurité du crépuscule, le Courtaud avait délimité leurs deux lots suivant un fer à cheval.

La Fumée revint à leur petit campement. Le Courtaud, qui achevait de laver une battée de sable, éclata d'enthousiasme en le voyant.

— Nous le tenons, le filon ! s'écria-t-il en lui présentant la battée. Regarde ça ! Un vrai mortier d'or ! Il y en a au

moins pour deux cents dollars ! La mine est riche jusqu'à la surface du sable. J'ai baratté dans pas mal de placers, mais je n'ai jamais trouvé du beurre pareil.

La Fumée jeta un coup d'œil indifférent sur l'or brut, s'assit près du feu et se versa une tasse de café. Joy, pressentant que quelque chose allait de travers, le regardait avec des yeux anxieux. Le Courtaud fut décontenancé par le manque d'enthousiasme de son partenaire.

— Tu en fais une tête. Tu devrais pourtant être content, non ? demanda-t-il. Nous avons là notre fortune toute faite, et tu fais la petite bouche devant des battées de deux cents dollars !

La Fumée avala une gorgée de café avant de répondre.

— Le Courtaud, pourquoi nos deux lots sont-ils comme le canal de Panama ?

— Qu'est-ce que tu veux dire ?

— Eh bien ! l'entrée orientale du canal de Panama est à l'ouest de son entrée occidentale, voilà tout !

— Continue, dit le Courtaud. Je ne saisis pas encore la plaisanterie.

— En un mot, le Courtaud, tu as délimité nos deux lots sur une grande courbe en fer à cheval.

Le Courtaud posa la cuvette dans la neige et se redressa.

— Continue, répéta-t-il.

— Le jalon supérieur du vingt-huit est à trois mètres au-dessous du jalon inférieur du vingt-sept.

— Tu veux dire que nous n'avons rien à nous, la Fumée ?

— C'est pire : nous avons trois mètres de moins que rien.

Le Courtaud descendit la rive en courant. Cinq minutes après il était de retour. En réponse à un coup d'œil de Joy, il hocha la tête. Sans dire un mot, il alla s'asseoir sur un tronc d'arbre et se mit à regarder fixement la neige devant ses mocassins.

— Nous ferons aussi bien de lever le camp et de retourner à Dawson, dit la Fumée en commençant à plier les couvertures.

— Je suis désolée pour vous, la Fumée, dit Joy. C'est entièrement ma faute.

— Ça va bien, répondit-il. Tout cela fait partie des petits ennuis quotidiens, vous savez.

— Mais c'est ma faute ! insista-t-elle. Papa a jalonné pour moi en dessous de la Découverte, je le sais. Je vous donnerai mon lot.

Il secoua la tête négativement.

— Le Courtaud ! implora-t-elle.

Le Courtaud fit le même signe et se mit à rire, d'un rire colossal, tout en gloussements et explosions contenues, avec des éclats de franche hilarité.

— Ce n'est pas une crise, rassurez-vous, expliqua-t-il enfin. Des fois, pour sûr, je me marre, et c'est le cas cette fois-ci.

Son regard tomba par hasard sur la battée. Il fit un pas et envoya dedans un coup de pied, lançant l'or à la volée.

— Cet or-là n'est pas à nous, dit-il. Il appartient au type que j'ai fait reculer de cent cinquante mètres hier au soir. Et sur ces cent cinquante mètres, cent quarante-sept étaient parfaitement bien à lui. Allons-nous-en, la Fumée. Retournons à Dawson. Et si tu as envie de me tuer, je ne lèverai pas le petit doigt pour t'en empêcher.

LE RÊVE DU COURTAUD[5]

I

— C'est drôle que tu ne joues jamais, disait le Courtaud à la Fumée, un soir, à la Corne d'Élan. Tu n'as pas ça dans le sang ?

Tout autour d'eux, dans le vaste bar, résonnaient les cliquetis des jetons ratissés par les croupiers et les roulements des boules provenant d'une douzaine de tables de jeu, où des gens vêtus de fourrures et chaussés de mocassins tentaient la fortune. La Fumée les engloba d'un geste large.

— Regarde-les, dit-il. C'est une certitude mathématique qu'ils perdront plus qu'ils ne gagneront ce soir, et que la plupart perdent en ce moment même.

— Voyons ! n'as-tu jamais senti venir une de ces séries de veine, avec la certitude que tu n'as qu'à mettre ton argent sur la table pour ramasser la grosse somme ?

La Fumée se mit à rire.

— J'ai toujours l'idée fixe du pourcentage, c'est pour ça que je n'ai pas de veine. Mais je vais te dire ce que nous allons faire, le Courtaud. Je risque un dollar sur la bonne carte

[5] *Shorty Dreams,* septembre 1911.

et nous verrons si ça nous rapporte de quoi prendre un verre.

La Fumée se frayait un chemin vers la table de pharaon, quand le Courtaud lui saisit le bras.

— Arrête un peu ! Je sens qu'on va avoir un pot terrible. Mets ton dollar sur la roulette.

Ils allèrent à la table de roulette près du comptoir.

— Attends que je te donne le signal, conseilla le Courtaud.

— Sur quel numéro ? demanda la Fumée.

— Choisis-le toi-même. Maintenant, vas-y.

Le croupier venait de lancer la petite boule d'ivoire, qui tournait autour du rebord poli sur la roue en révolution avec ses nombreuses cases. La Fumée, au bas bout de la table, étendit le bras par-dessus un joueur et laissa tomber son jeton à l'aveuglette. Il glissa sur le tapis vert et s'immobilisa au centre du 34.

La bille s'étant arrêtée, le croupier annonça :

— Le trente-quatre gagne !

Il ratissa les enjeux et mit une pile de trente-cinq dollars à côté de celui de la Fumée.

La Fumée prit l'argent, et le Courtaud lui frappa sur l'épaule.

— Hein ! Je ne te l'avais pas dit ? Je savais que tu allais gagner. Et si ton dollar était tombé sur n'importe quel autre numéro, il aurait gagné quand même. Quand on a du pot on

ne peut pas s'empêcher de gagner. Étant donné que j'ai pu te faire gagner, je suis persuadé que je peux moi aussi miser sur les bons numéros.

— Est-ce que tu joues d'après un système ? demanda la Fumée au bout de dix minutes, quand son partenaire se fut allégé de cent dollars.

Le Courtaud secoua la tête avec indignation : il lança ses jetons au voisinage des numéros 3,11,17, et lança un jeton de réserve sur le vert.

— Pour sûr, l'enfer est bondé de types qui ont des systèmes, déclara-t-il, au moment où le croupier balayait la table.

La Fumée, qui avait d'abord observé le jeu d'un air détaché, semblait maintenant fasciné, et en suivait attentivement tous les détails, depuis le lancer de la boule jusqu'à la mise et au paiement des enjeux. Cependant il ne jouait pas, mais se contentait de regarder. Et il s'intéressait à tel point que le Courtaud, après avoir annoncé qu'il en avait assez, eut peine à l'arracher de la table.

Le croupier rendit au Courtaud le sachet de poudre d'or qu'il avait déposé comme caution, avec un bout de papier sur lequel était griffonnée cette note : – À prendre : 350 dollars. – Le Courtaud porta le tout au peseur d'or assis à l'autre bout de la salle, derrière sa balance. L'homme retira du sac la quantité indiquée et la versa dans le coffre de la maison.

— Ne t'en fais pas, le Courtaud, dit la Fumée en riant. Je sens que je vais avoir du pot.

— Qu'est-ce que c'est ? Grouille-toi et joue tout de suite.

— Non, le Courtaud. J'ai la nette impression qu'un de ces jours je vais élaborer un système qui enlèvera toutes les taches qui couvrent cette table.

— Un système ! grogna le Courtaud. (Il regarda son partenaire d'un air de profonde pitié.) La Fumée, crois-en ton vieux pote et laisse les systèmes tranquilles.

— Mais, moi, je les aime, répondit la Fumée. C'est une affaire de statistique. Quand tu tiens le bon système, tu ne peux pas perdre.

— Mais j'en connais un tas qui ont foiré lamentablement et je n'ai jamais vu un système gagner.

Le Courtaud fit une pause et poussa un soupir :

— Écoute, la Fumée, si tu perds la boule à cause de tes systèmes, cet endroit n'est pas bon pour ta santé, et il serait temps que nous reprenions la piste.

II

Durant les quelques semaines suivantes, les deux associés ne cessèrent pas de se chamailler. La Fumée semblait s'être juré de passer tout son temps à observer la roulette à la Corne d'Élan, et le Courtaud n'était pas moins obstiné à vouloir repartir. La Fumée finit par s'opposer aux projets de son camarade quand celui-ci lui proposa une excursion de trois cent cinquante kilomètres pour descendre le Yukon.

— Écoute, le Courtaud, dit-il, je ne marche pas. Ce voyage prendrait dix jours, et d'ici là j'espère que ma mar-

tingale sera au point. Je pourrais presque gagner avec en ce moment. Pourquoi veux-tu qu'on aille se balader aussi loin ?

— La Fumée, je dois prendre soin de toi. Tu es en passe de devenir dingue. Je t'entraînerais au pôle Nord pour t'arracher de cette maudite table, s'il le faut.

— C'est très bien, mon vieux. Mais il ne faut pas oublier que j'ai atteint l'âge de raison. Tout ce que tu auras à traîner, c'est la poudre d'or que je vais gagner avec mon système ; tu seras probablement obligé de te servir d'un traîneau à chiens.

Le Courtaud ne répondit que par un gémissement.

— Je ne veux pas que tu sois mordu par la passion du jeu, poursuivit la Fumée. On partagera les gains, mais j'ai besoin de tout l'argent. Comme mon système n'est pas encore rodé, je pourrais bien m'attendre à quelques petits ennuis, au départ.

III

Enfin, après avoir passé de longues heures chaque jour à observer la table de jeu, la Fumée, un beau soir, annonça qu'il était prêt, et le Courtaud, morose et pessimiste, accompagna son partenaire à la Corne d'Élan.

La Fumée acheta une pile de jetons et prit place au bout de la table où était le croupier. À maintes reprises la boule fut lancée et les autres joueurs gagnèrent ou perdirent, sans que la Fumée risquât un jeton. Le Courtaud s'impatientait.

— Vas-y, vas-y donc ! le pressait-il. Finissons-en avec cette cérémonie funèbre. Qu'est-ce qui te retient ? Dis-le : tu as la trouille, hein ?

La Fumée secoua la tête et attendit. Il laissa passer une douzaine de coups, puis soudain plaça dix jetons d'un dollar sur le 26. Le numéro gagna, et le croupier paya à la Fumée trois cent cinquante dollars. Une douzaine de coups passèrent encore, puis vingt, puis trente, et enfin la Fumée mit dix dollars sur le 32. Cette fois encore il reçut trois cent cinquante dollars.

— C'est un pot formidable ! lui vociféra le Courtaud dans le tuyau de l'oreille. Chevauche-le jusqu'au bout ! Tiens bon !

Une demi-heure s'écoula, pendant laquelle la Fumée ne joua pas, puis il mit dix dollars sur le 34 et gagna.

— Une veine folle ! lui murmura le Courtaud.

— Pas du tout ! répondit la Fumée sur le même ton. C'est ma martingale : n'est-ce pas qu'elle est bonne ?

— Tu ne vas pas me raconter d'histoires, soutint le Courtaud. On pourrait croire que c'est un système, mais ce n'en est pas un. Les systèmes sont impossibles.

À ce moment, la Fumée modifia son jeu. Il risquait plus souvent un seul jeton à la fois, sur les numéros les plus divers, et perdait plus fréquemment qu'il ne gagnait.

— Abandonne ! conseillait le Courtaud. Règle ton compte. Tu as gagné trois fois et tu as dépassé le mille. Ça ne peut pas toujours durer.

Au même instant, la boule commençait à tourbillonner, et la Fumée laissa tomber dix jetons sur le 26. La boule tomba dans l'échancrure du 26 et le croupier lui compta encore trois cent cinquante dollars.

— Si tu es tout à fait piqué et que tu possèdes l'inépuisable filon, risque le maximum, dit le Courtaud. Mets-en vingt-cinq au prochain coup.

Pendant un quart d'heure, la Fumée gagna et perdit, au hasard, de faibles mises. Puis, avec la soudaineté qui caractérisait ses gros enjeux, il mit vingt-cinq dollars sur le double zéro, et le croupier lui paya huit cent soixante-quinze dollars.

— Réveille-moi, la Fumée ; je rêve ! gémit le Courtaud.

La Fumée sourit, tira son carnet de sa poche et s'absorba dans des calculs. À chaque instant il le consultait et, de temps à autre, y inscrivait des chiffres.

Une cohue se pressait autour de la table, et les joueurs s'efforçaient de miser sur les mêmes numéros que lui. Alors il modifia son jeu. Dix fois de suite il plaça dix dollars sur le 18 et perdit, si bien que les plus acharnés finirent par l'abandonner. Tout à coup il changea de numéro et gagna encore trois cent cinquante dollars. Immédiatement les joueurs rappliquèrent, mais ils le laissèrent de nouveau à la suite d'une autre série de pertes.

— Quitte le jeu, la Fumée ! conseilla le Courtaud. La plus longue série de veine a une limite, et tu es au bout de ta chaîne. Tu ne gagneras plus, c'est fini.

— Je veux mettre encore une fois dans le mille avant d'encaisser, répondit la Fumée.

Pendant quelques minutes il éparpilla ses jetons sur la table avec des chances diverses, puis laissa tomber vingt-cinq dollars sur le double zéro.

— Maintenant vous allez me donner ma fiche, dit-il au croupier au moment même où la boule s'arrêtait sur ce numéro.

— Oh ! tu n'as pas besoin de me le montrer, dit le Courtaud comme ils se dirigeaient vers le peseur d'or. J'ai tenu la piste. Tu as quelque chose comme trois mille six cents dollars à ton compte. Je ne dois pas me tromper de beaucoup.

— Trois mille six cent trente, répondit la Fumée.

IV

— Non, je t'en prie, n'y va pas, conseilla le Courtaud à la Fumée, qui se préparait, le lendemain soir, à retourner à la Corne d'Élan. Tu as eu ton coup de pot, mais c'est fini. Si tu retournes là-bas, tu vas perdre tout ce que tu as gagné.

— Je te répète que ce n'est pas de la veine, le Courtaud. C'est un système. On ne peut pas perdre.

— Fous-nous la paix avec tes systèmes ! Ça n'existe pas. J'ai vu mon numéro passer dix-sept fois de suite un jour. Était-ce une combine ? Pas du tout. C'était une veine insensée, malheureusement je n'ai pas eu le culot de poursuivre. Si j'étais allé jusqu'au bout, j'aurais gagné plus de trente mille dollars avec une première mise de vingt *cents* seulement.

— Parle toujours, le Courtaud, mais le mien est un vrai système.

— Eh bien, fais-le voir !

— Je te l'ai fait voir. Viens avec moi maintenant, et je te le montrerai encore.

Quand ils entrèrent à la Corne d'Élan, tous les yeux convergèrent vers la Fumée, et les joueurs se pressèrent autour de la table et lui firent place. Il s'assit comme d'habitude près du croupier. Son jeu fut tout à fait différent de celui de la veille. En une heure et demie il ne joua que quatre coups, mais sa mise était de vingt-cinq dollars, et il gagna chaque fois. Il toucha trois mille cinq cents dollars, et le Courtaud rapporta la poudre d'or à la cabane.

— Maintenant il est temps de tirer ton épingle du jeu, déclara ce dernier en s'asseyant sur le bord de sa couchette et en ôtant ses mocassins. Il faudrait être imbécile pour forcer encore une chance pareille.

— Le Courtaud, il faudrait être complètement abruti pour ne pas croire à une combine aussi sûre que la mienne.

— La Fumée, pour sûr, tu es un type épatant. Mais tout de même tu te mets le doigt dans l'œil quand tu appelles la veine un système. J'ai pas mal roulé et j'ai vu un fait ou deux. En toute certitude je peux t'affirmer qu'un système capable de battre la banque est une chose impossible.

— Mais celui-là, je te le démontre. Il est concluant.

— Non, la Fumée, c'est un rêve de drogué. Je suis endormi : tout à l'heure je vais m'éveiller, allumer le feu et mettre le déjeuner à cuire.

— Tiens, toi qui ne crois jamais à rien, soupèse un peu le sac de poussière. Tu verras.

Ce disant, la Fumée lança la poche d'or bien gonflée sur les genoux de son partenaire. Elle pesait trente-cinq livres, et le Courtaud fut pleinement averti de la réalité du choc.

— Alors, qu'est-ce que tu en dis ? ajouta la Fumée pour lui river son clou.

V

Le troisième soir où la Fumée vint jouer, dès qu'il fit sa première mise, le croupier repoussa vers lui quinze dollars sur vingt-cinq.

— Vous ne pouvez jouer que dix dollars, déclara-t-il. Le maximum a été abaissé.

— Ce sont des mises dérisoires ! gouailla le Courtaud.

— Personne n'est obligé de jouer à cette table contre son gré, riposta le croupier. Et je vous dirai franchement que nous aimerions autant voir votre associé jouer ailleurs.

— Son système vous flanque la frousse, hein ? dit le Courtaud d'un air provocateur, au moment où le croupier payait les trois cent cinquante dollars.

— Moi, les systèmes, je n'y crois pas. Il n'y a jamais eu de système capable de battre la roulette ou tout autre jeu de hasard. Mais, tout de même, j'ai vu d'étranges séries de veine, et je ne laisserai pas sauter cette banque si je peux l'empêcher.

— Vous avez le trac ?

— Le jeu est un commerce comme un autre, que voulez-vous ? Nous ne sommes pas des philanthropes.

Les soirées se succédaient, et la Fumée gagnait toujours, bien qu'il variât sa méthode. En vain, l'un après l'autre, les joueurs experts pressés autour de la table prenaient note de ses mises et de ses numéros, et s'efforçaient de surprendre le secret de son système. Ils s'avouaient incapables d'y trouver un fil conducteur et juraient que c'était de la pure veine, mais qu'ils n'en avaient jamais vu une série si prolongée.

Ce qui les déroutait le plus était la diversité de son jeu. Parfois, consultant son carnet, ou perdu dans de longs calculs, la Fumée laissait passer une heure sans faire une mise. Puis il gagnait trois maximums de suite et raflait quelque chose comme un millier de dollars en cinq ou dix minutes. D'autres fois encore, sa tactique consistait à risquer un seul jeton sur plusieurs numéros. Là encore, personne ne pouvait comprendre : il continuait ainsi pendant dix à trente minutes, puis au moment où la boule accomplissait ses derniers tours, il mettait le paquet sur la colonne, la couleur et le numéro, et gagnait les trois. Une fois, pour dérouter complètement les esprits attentifs à deviner son secret, il perdit quarante coups de suite, tous au maximum. Mais, malgré la variété de son jeu, chaque soir le Courtaud rapportait à la maison ses trois mille cinq cents dollars.

— Ce n'est pas un système, arguait le Courtaud dans une de leurs discussions en se mettant au lit. Je ne t'ai pas quitté des yeux, et il n'y a rien à tirer du calcul. Tu ne joues jamais deux fois de la même manière. Tout ce que tu fais, c'est de choisir les numéros gagnants quand cela te plaît, ou alors tu fais exprès de ne pas les prendre.

— Tu es peut-être plus près de la vérité que tu ne le crois, le Courtaud. Je suis obligé parfois de choisir un mauvais numéro. Ça fait partie du système.

— Ça suffit avec ton système. J'ai causé avec tous les joueurs de la ville : jusqu'au dernier ils sont d'accord qu'il n'existe pas de truc pareil.

— Pourtant je ne cesse de leur en montrer un.

— Écoute, la Fumée, dit le Courtaud, se retenant au moment où il allait souffler la bougie. Je commence à en avoir marre, il y a de quoi devenir complètement cinglé. Tiens, si ce rêve continue encore, je vais me mordre les veines et me mettre à hurler.

VI

La sixième nuit du jeu à la Corne d'Élan, le maximum fut abaissé à cinq dollars.

— Ça va bien, affirma la Fumée au croupier. Il me faut mes trois mille cinq cents dollars ce soir comme d'habitude. Vous me forcez tout simplement à rester plus longtemps. Je serai obligé de choisir deux fois plus de numéros gagnants, voilà tout.

— Vous pourriez peut-être aller jouer à une autre table, non ? demanda le croupier avec emportement.

— Non, celle-ci me plaît. Et puis, ici, il n'y a pas de courants d'air. On y est au chaud et à l'aise.

La Fumée regarda le poêle rouge à quelques mètres de distance.

La neuvième nuit, après avoir transporté la poudre d'or à la maison, le Courtaud eut une attaque.

— J'y renonce, la Fumée, je plaque tout, commença-t-il. Je m'avoue battu. Je ne rêve pas : je suis bien éveillé. Les systèmes, ça n'existe pas, et tu en as tout de même un. On ne peut plus se fier à la table de multiplication. La règle de trois est détraquée. Le monde est en miettes. Plus rien de régulier ni de constant. Deux fois deux font huit cent quarante-six et demi. La partie est le tout, zéro égale l'infini, et le double de tout est une glace à la vanille. Le calcul est battu par les chiffres. Tu as un système. Tout est chamboulé, inexplicable. Le soleil se lève à l'ouest, la lune est une tarte, les étoiles sont des boîtes de conserves, le scorbut est une bénédiction de Dieu, les morts continuent à gigoter, les rochers flottent, l'eau est un gaz, je ne suis pas moi, tu es quelqu'un d'autre, et peut-être sommes-nous jumeaux, à moins que notre substance ne soit que du hachis de pommes de terre rissolé dans du vert-de-gris. Mais, bon sang ! qu'on me réveille !

VII

Le lendemain, un visiteur se présenta à la cabane. La Fumée le connaissait. C'était M. Harvey Moran, le propriétaire de tous les jeux du Tivoli. On pouvait discerner une

note de persuasion dans la voix grave et rude avec laquelle il entra en matière.

— Voici ce qu'il en est, la Fumée, déclara-t-il. Vous nous avez tous plongés dans les conjectures. Avec neuf autres propriétaires de jeux, je représente ici tous les salons de la ville. Nous n'y comprenons rien. Nous savons qu'aucun système n'a jamais prévalu contre la roulette : la roulette est par elle-même le système, le seul et unique, et par conséquent aucun système ne peut la battre, car ce serait aller contre toutes les lois de l'arithmétique.

Le Courtaud hocha énergiquement la tête pour exprimer sa fervente approbation.

— D'ailleurs, dès lors qu'un système pourrait en vaincre un autre, il n'existerait pas de système, continua le patron des jeux.

— Eh bien, vous m'avez vu jouer, répondit la Fumée d'un ton de défi. Et si vous êtes convaincu qu'il n'y a là qu'une série de chances en ma faveur, pourquoi vous faire de la bile ?

— Voilà l'ennui. Nous ne pouvons pas nous en empêcher. Nous voyons que vous avez un système, et en même temps nous savons bien que c'est impossible. Voilà cinq nuits que je vous observe, et tout ce que j'ai pu découvrir, c'est que vous manifestez une préférence pour certains numéros et que vous continuez à gagner. Or nous nous sommes concertés tous les dix, et nous voulons vous faire une proposition amicale. Nous installerons une roulette dans un salon du fond, à la Corne d'Élan ; nous réunirons des fonds pour créer une banque commune contre vous, et vous serez libre de nous nettoyer. Tout se passera tranquillement

et en particulier, entre vous, le Courtaud et nous autres. Qu'en dites-vous ?

— Je crois qu'il faut renverser la proposition, répondit la Fumée. C'est à vous de venir à moi. Je jouerai ce soir dans le salon de jeu de la Corne d'Élan. Vous pourrez m'y observer aussi bien qu'ailleurs.

VIII

Ce soir-là, dès que la Fumée prit sa place habituelle, le croupier arrêta le jeu.

— Le jeu est fermé, déclara-t-il. Ordre de la direction.

Mais les patrons réunis là n'étaient pas d'humeur à se laisser déjouer. En quelques minutes ils eurent constitué un fonds commun, chacun y mettant mille dollars, et ils s'installèrent à la table.

— Allez-y ! Écrasez-nous, cria Harvey Moran d'un ton de défi, au moment où le croupier lançait la boule dans son premier tour de valse.

— Donnez-moi le maximum de vingt-cinq, suggéra la Fumée.

— Entendu : marchez !

La Fumée plaça immédiatement vingt-cinq jetons sur le double zéro et gagna.

Moran s'épongea le front.

— Continuez, dit-il, nous avons dix mille dollars en banque.

Au bout d’une heure et demie les dix mille dollars appartenaient à la Fumée.

— La banque a sauté, annonça le croupier.

— Alors, vous voulez que je continue ? demanda la Fumée.

Les propriétaires des jeux se regardaient, terrifiés. Eux, les grands prêtres de la chance, ils étaient dépassés. Ils se heurtaient à quelqu’un qui avait une connaissance plus intime de ces lois, ou qui en invoquait d’autres plus puissantes et inconnues.

— Nous abandonnons la partie, dit Moran. N’est-ce pas, Burke ?

Le gros Burke, propriétaire des jeux du salon M. et G., fit un signe affirmatif.

— L’impossible s’est produit, dit-il. Ce type-là possède bel et bien un système. Si nous le laissons aller, nous sommes tous flambés. Je ne vois pas d’autre chose à faire, si nous continuons à tenir nos tables, que de réduire le maximum à un dollar, ou à dix cents, ou à un cent. Avec des mises pareilles, il ne gagnera pas grand-chose en une nuit.

Tous les regards se tournèrent vers la Fumée. Celui-ci haussa les épaules.

— Dans ce cas, messieurs, je serai obligé d’embaucher une équipe pour jouer à toutes vos tables. En payant mes hommes dix dollars chacun pour une partie de quatre heures, je peux faire encore de l’argent.

— Alors nous fermerons la boutique, répliqua le gros Burke. À moins que… (Il hésita et consulta du regard ses collègues.) À moins que vous ne soyez disposé à parler affaires. Combien vendriez-vous votre système ?

— Trente mille dollars, répondit la Fumée. Ce qui fait trois mille pour chacun de vous.

Ils délibérèrent par signes.

— Et vous nous expliquerez votre système ?

— Parfaitement.

— Et vous promettrez de ne plus jamais jouer à la roulette à Dawson ?

— Oui, monsieur, affirma la Fumée. Je promettrai de ne plus jouer ce système-là.

— Grand Dieu ! s'écria Moran. Vous voulez dire que vous auriez encore d'autres systèmes ?

— Un instant ! intervint le Courtaud. Je voudrais parler avec mon associé. Viens un peu par là, la Fumée.

Il l'entraîna dans un coin tranquille de la salle, où des centaines de regards les suivirent avec curiosité.

— Écoute, la Fumée, murmura-t-il d'une voix rauque. Il se peut que ce ne soit pas un rêve. En ce cas tu vends ton truc bougrement bon marché. Dis-toi bien que tu les possèdes. Il y a des millions là-dedans. Alors, fais-les cracher.

— Mais si c'est un rêve ? demanda doucement la Fumée.

— Alors, je t’en supplie, tâche de leur soutirer le maximum. À quoi bon rêver si l’on ne peut pas aller jusqu’au bout ?

— Heureusement, ça n’est pas un rêve, le Courtaud.

— Eh bien ! si tu vends ton secret pour trente mille dollars, je ne te le pardonnerai jamais de ma vie.

— Quand je l’aurai vendu pour trente mille, tu te jetteras dans mes bras et tu ouvriras les yeux pour découvrir que tu n’as pas rêvé du tout, le Courtaud. Dans deux minutes environ tu vas voir que tu étais parfaitement éveillé tout le temps. Laisse-moi te dire seulement que, si je vends mon secret, c’est que je suis obligé d’en arriver là.

La Fumée revint à la table et informa les propriétaires des jeux que son offre tenait toujours. Ils signèrent des bons pour une somme de trois mille dollars chacun.

— Insiste pour avoir de la poudre d’or, lui conseilla le Courtaud.

Le propriétaire de la Corne d’Élan fit payer leurs bons, et le Courtaud prit possession de la poussière.

— À présent je ne voudrais pas m’éveiller, glousa-t-il en soupesant les sacs l’un après l’autre. Au total, ça fait un rêve de soixante-dix mille dollars. Ce serait trop dommage si je devais ouvrir les yeux, me dépêtrer de mes couvertures et mettre le déjeuner en train.

— Quel est votre système ? demanda le gros Burke. Nous l’avons payé, nous voulons l’avoir.

La Fumée les conduisit vers la table.

— Maintenant, messieurs, veuillez m'accorder votre attention. Mon système n'est pas un système ordinaire. C'est tout au plus si l'on peut dire qu'il est légitime ; mais son grand avantage, c'est qu'il fonctionne. J'ai mes soupçons à moi, mais je n'en dis rien. Ouvrez l'œil. Monsieur le croupier, tenez-vous prêt à lancer la boule. Attendez, je vais prendre le numéro 26. C'est un de ceux sur lesquels j'avais l'habitude de miser. Prêt, monsieur le croupier ? Allez !

La boule se mit à tourner.

— Vous remarquerez, continua la Fumée, que le numéro 9 était juste en face.

La boule s'arrêta sur le 26.

Le gros Burke jura à voix basse. Les autres attendaient.

— Pour que le double zéro gagne, il faut que le numéro 11 soit en face. Essayez vous-même et vous verrez.

— Mais le système ? demanda Moran avec impatience. Nous savons que vous pouvez choisir des numéros gagnants, et nous savons quels sont ces numéros ; mais comment vous y preniez-vous ?

— Je me suis basé sur des séquences. Deux fois par hasard j'ai remarqué que la boule était lancée quand le numéro 9 était en face, et les deux fois le 26 a gagné. Puis j'ai vu la chose se reproduire. Alors j'ai observé s'il n'y aurait pas d'autres séquences et j'en ai découvert de nouvelles : ainsi le 32 gagne quand le double zéro est en face, et le double zéro quand il est en face du 11. Cela ne se produit pas toujours, mais ça arrive généralement. Remarquez, je dis généralement. Je vous répète que j'ai mes soupçons, mais je ne veux rien dire.

Le gros Burke, de l'air de quelqu'un qui commence à comprendre, se pencha sur la table, arrêta la roue et l'examina minutieusement. Les neuf autres têtes se rapprochèrent avec la même attention. Puis le gros Burke se redressa et jeta un regard sur le poêle voisin.

— Mais, bon Dieu ! s'écria-t-il. Ce n'est pas du tout un système. La table est trop près du feu et cette saleté de roue est gondolée. Nous avons été roulés, battus à plate couture. Ce n'est pas étonnant s'il préférait cette table-là. Ailleurs il n'aurait même pas gagné des nèfles.

Harvey Moran laissa échapper un gros soupir de soulagement et s'épongea le front.

— De toute façon, dit-il, ce n'est pas trop payé, même à ce prix-là, de savoir qu'il n'y avait pas de système.

Sa figure commença à se plisser, puis il éclata de rire et frappa sur l'épaule de la Fumée.

— La Fumée, vous nous avez fait marcher assez longtemps ; et dire que nous nous donnions des tapes dans le dos en voyant que vous laissiez nos tables tranquilles ! Maintenant, j'ai du bon champagne que je vais déboucher en votre honneur si vous voulez tous venir au Tivoli avec moi.

Plus tard, de retour à la cabane, le Courtaud s'amusa en silence à traîner et à soupeser les nombreux sacs bombés de poudre d'or. Il finit par les empiler sur la table, s'assit sur le rebord de sa couchette et ôta ses mocassins.

— Soixante-dix mille dollars, calcula-t-il. Ça pèse trois cent cinquante livres. Et tout cela grâce à une roue voilée et un coup d'œil alerte. La Fumée, tu les as possédés jusqu'au trognon ; tu travailles en douce et ça me fout les jetons. Mais

tout de même je sais que c'est un rêve. Il n'y a que dans les songes que les bonnes choses se réalisent. Je ne suis pas du tout pressé de m'éveiller. J'espère dormir toujours !

L'HOMME SUR L'AUTRE RIVE[6]

I

La Fumée, venant du haut Klondike avec l'attelage de chiens, se dirigea vers le sud. Son but était de découvrir le lac Surprise et la fabuleuse localité des Deux-Cabanes. Il se proposait de franchir le fleuve Indien dans son cours supérieur et de traverser la région montagneuse et peu connue qui s'étend jusqu'au Stewart. Quelque part dans ces parages, d'après une rumeur persistante, se trouve le lac Surprise, entouré de glaciers et de pics déchiquetés, et dont le fond est pavé d'or natif. Des anciens, dont on avait même oublié les noms, avaient plongé, disait-on, dans ses eaux glacées et ramené des morceaux d'or qu'ils tenaient à deux mains. À plusieurs reprises des vieux de la vieille avaient pénétré ces déserts inaccessibles et prélevé des échantillons du sol. Mais l'eau était trop froide. Certains s'y noyèrent ; on dut retirer leurs cadavres ; d'autres attrapèrent des fluxions de poitrine dont ils moururent.

Tous les survivants s'étaient proposé de revenir assécher le lac, mais aucun n'avait donné suite à ce projet. Une fatalité s'acharnait contre eux : l'un des explorateurs se noya au-dessous du Forty Mile ; un autre fut dévoré par ses chiens ; un troisième fut écrasé par la chute d'un arbre. Ainsi

---

[6] *The Man on the Bank,* octobre 1911.

s'était formé le mythe : le lac Surprise portait malheur ; son emplacement même était oublié ; et son pavement d'or restait sous l'eau.

Les Deux-Cabanes étaient cependant localisées d'une manière mieux définie. « À cinq sommeils », en amont de la rivière Mac-Question à partir du Stewart, se dressent deux antiques maisons de bois, si vieilles qu'elles ont dû être construites même avant l'arrivée du premier chercheur d'or dans le bassin du Yukon. Des chasseurs d'élans, avec qui la Fumée s'était entretenu, prétendaient avoir trouvé jadis les deux cabanes ; mais ils avaient en vain cherché la mine que devaient exploiter les anciens prospecteurs.

— Je voudrais bien que tu viennes avec moi, disait le Courtaud, très inquiet, au moment de la séparation. Parce que tu as le cafard, ce n'est pas une raison pour aller au-devant du malheur. Il n'y a pas à sortir de là, tu te rends dans une contrée maudite. Un sort est jeté dessus, pour sûr.

— Ne t'en fais pas, le Courtaud. Ma tournée finie, je serai de retour à Dawson dans six semaines. La piste du Yukon est foulée, et les cent premiers kilomètres le long du Stewart doivent l'être aussi. Des vieux d'Henderson m'ont dit que plusieurs équipes l'ont remonté à l'automne dernier, après le gel. Si je trouve leur piste, je devrai abattre mes soixante à soixante-dix bornes par jour. Il se peut que je mette moins d'un mois à revenir, une fois que j'aurai traversé.

— Oui. Mais c'est justement la traversée qui m'inquiète. Enfin, au revoir, la Fumée ! Fais gaffe dans ce pays de malheur, voilà tout. Et ne mets pas de fausse honte à revenir bredouille.

II

Une semaine après, la Fumée se trouvait dans les contreforts montagneux au sud du fleuve Indien, sur la ligne de partage du Klondike, et il avait abandonné son traîneau et réparti le paquetage entre ses chiens-loups. Chacun des six huskies était chargé de cinquante livres, et lui-même portait sur le dos un fardeau égal. Il traçait la voie dans la neige molle, qu'il foulait de ses raquettes, et derrière lui ses chiens haletaient.

Il aimait ce genre de vie, ce désert silencieux dans le profond hiver boréal, cette surface infinie de neige, où l'on ne rencontrait aucune trace de vie humaine. Autour de lui dominaient des pics glacés qui ne portaient pas de nom et n'étaient repérés sur aucune carte. Jamais, dans l'air tranquille des vallées, il ne voyait s'élever la fumée d'un campement de chasseur. Lui seul mettait de l'animation dans le calme qui planait sur ces étendues inexplorées ; et il ne se sentait nullement accablé par cette solitude. Tout l'intéressait, le labeur quotidien, les querelles des chiens-loups, l'établissement du camp dans le long crépuscule et, là-haut, le scintillement des étoiles ou le déploiement flamboyant de l'aurore boréale.

Il aimait surtout son campement à la tombée du jour : une aire de neige battue où brûlait son feu ; son lit, fait de deux couvertures de peau de lièvre, étalées sur des ramilles de sapin fraîchement coupées ; son abri, une simple pièce de toile tendue de façon à capter et réfléchir la chaleur du foyer ; la cafetière noircie et le seau posés sur une bûche, les mocassins piqués sur des bâtons pour sécher, les raquettes plantées dans la neige ; de l'autre côté du foyer, les chiens-

loups se blottissant vers la chaleur, leurs fourrures givrées, leurs queues touffues rabattues sur leurs pattes ; et de toutes parts, une muraille d'obscurité envahissante.

Il erra longtemps à travers un chaos de vallées et de hauteurs qui ne répondaient à aucune topographie rationnelle, mais semblaient avoir été jetées là par suite de quelque caprice cosmique. Il cherchait en vain une rivière ou un ruisseau qui coulât franchement au sud vers le MacQuestion et le Stewart. Survint un orage de montagne qui provoqua une tourmente de neige dans le maquis des cimes et des gorges. Au-dessus de la ligne de haute futaie, sans feu, il lutta pendant deux jours sans rien y voir pour gagner des terrains plus bas. Le second jour, il se trouva sur le rebord d'un énorme talus. La neige tombait si épaisse qu'il ne pouvait apercevoir la base de cette muraille et n'osa pas en tenter la descente. Il s'enroula dans ses fourrures et se serra avec les chiens au creux d'un amas de neige, mais sans se laisser gagner par le sommeil.

Au matin, l'ouragan s'étant apaisé, il sortit de son trou pour examiner le pays. À cinq cents mètres en contrebas, il reconnut sans erreur possible un lac gelé et recouvert de neige, autour duquel se dressaient de tous côtés des pics dentelés. L'endroit répondait exactement à la description qui lui en avait été faite. Il venait, par hasard, de trouver le lac Surprise.

— Il mérite bien son nom, murmura-t-il lorsque, une heure plus tard, il en atteignit les bords.

Comme il se dirigeait vers l'unique bois de ces parages, un taillis de vieux sapins, il rencontra trois tombes, ensevelies sous la neige, mais dont les têtes étaient marquées par des poteaux équarris portant des inscriptions illisibles.

À l’orée du bois se dressait une petite cabane de torchis. Il tira le loquet et entra. Dans un coin, sur ce qui fut jadis un lit de rameaux de sapins, gisait un squelette encore enveloppé de fourrures que la pourriture avait déchiquetées. « Voilà le dernier visiteur à avoir atteint le lac Surprise », pensa la Fumée en ramassant un morceau d’or de la dimension de son poing fermé. À côté du lingot il trouva une boîte à poivre remplie de pépites grosses comme des noix, dont la surface brute ne montrait aucune trace de lavage.

La légende se vérifiait de point en point, et la Fumée n’eut pas le moindre doute que cet or provenait du fond du lac. Ce fond étant inaccessible, enfoui sous une épaisse couche de glace, il ne pouvait rien faire. À midi, du bord du talus, il jeta vers sa découverte un regard d’adieu.

— C’est très bien, Seigneur Lac, dit-il. Je ne te demande que de rester où tu es. Je reviendrai te mettre à sec, si la poisse ne s’acharne pas sur moi. Je ne sais pas comment je suis arrivé ici, mais je saurai par où j’en suis parti.

III

Cependant, lorsque, quatre jours plus tard, il fit du feu dans une petite vallée, au bord d’un cours d’eau gelé, sous le couvert des sapins, il savait bien que le lac Surprise était quelque part dans le chaos blanc qu’il avait laissé derrière lui, mais il n’aurait pu dire où. Une centaine d’heures passées à errer et à lutter contre d’aveuglants tourbillons de neige lui avaient fait perdre le souvenir de la route qu’il avait suivie et même le sens de l’orientation. Ayant l’impression de sortir d’un cauchemar, il aurait été incapable de dire s’il y

avait passé quatre jours ou une semaine entière. Après avoir péniblement franchi un nombre incalculable de crêtes secondaires et suivi les détours de gorges étroites qui se terminaient en impasses, il avait dormi avec les chiens et deux fois seulement il avait réussi à construire un feu et à dégeler de la viande d'élan.

Maintenant, enfin, il se trouvait bien campé et repu. L'orage était passé, il faisait un temps clair et froid. La disposition du terrain était redevenue normale. La rivière près de laquelle il se trouvait présentait un aspect naturel et était orientée en direction du sud-ouest. Mais le lac Surprise était perdu pour lui, comme pour tous ceux qui l'avaient cherché jadis.

Ayant descendu la rivière pendant une demi-journée, il atteignit un cours d'eau plus important et pensa que ce devait être le Mac-Question. En cet endroit il tua un élan, et une fois encore chaque chien-loup transporta une charge de viande de cinquante livres. Au moment où il obliquait pour descendre ce nouveau fleuve, il tomba sur une piste de traîneau. Les dernières neiges l'avaient recouverte, mais en dessous elle était bien tassée par de fréquents passages. Il en conclut que deux camps avaient été établis sur le Mac-Question et que cette piste les reliait. Évidemment quelqu'un avait découvert les Deux-Cabanes, et c'était là qu'était le camp inférieur. Il se dirigea donc en aval.

Il faisait quarante degrés au-dessous de zéro quand il campa ce soir-là ; il s'endormit en se demandant quels étaient les hommes qui avaient pu retrouver les Deux-Cabanes, et s'il pourrait y arriver le lendemain. Il se mit en route aux premières lueurs de l'aube et suivit sans difficulté

la trace à moitié recouverte, foulant la neige nouvelle de ses raquettes pour empêcher les chiens d'y enfoncer.

C'est alors que survint l'inattendu, l'aventure qui le guettait à un détour du fleuve. Il lui sembla entendre et sentir simultanément. Le coup de fusil venait de la droite, et la balle, perçant obliquement les épaules de sa parka et de son chandail de laine, le fit pivoter à demi sous la violence du choc. Il chancelle sur ses raquettes avant de reprendre son équilibre et perçoit un second coup de fusil, qui le manque complètement. Sans tarder, il plonge dans la neige pour gagner, à une vingtaine de mètres, l'abri des arbres de la rive. D'autres détonations se succèdent et il éprouve la sensation désagréable d'un filet humide et tiède lui coulant dans le dos.

Il escalade le talus, les chiens pataugeant derrière lui, et se dissimule parmi les arbres et les broussailles. Quittant vivement ses raquettes, il se couche de tout son long et observe le terrain avec précaution. Il ne voit rien. Le tireur se tient évidemment à l'affût entre les arbres de la rive opposée.

— S'il n'arrive pas quelque chose avant peu, murmura-t-il au bout d'une demi-heure, il faudra que je m'esquive pour faire du feu, sans ça, je risque d'avoir les pieds gelés.

Il recula de quelques pas, tassa la neige, se mit à danser une gigue qui lui ramena le sang aux pieds, et réussit à tenir le coup pendant une demi-heure encore. Puis il entendit nettement un bruit de grelots venant de l'aval. Il regarda entre les arbres et aperçut un traîneau qui tournait le coude de la rivière. Un seul homme le conduisait, pesant sur la perche de direction et pressant les chiens.

La Fumée resta un instant tout saisi ; c'était le premier être humain qu'il voyait depuis trois semaines qu'il avait quitté le Courtaud. Puis il pensa au type qui le canardait depuis la rive d'en face. Sans se montrer, il lança un sifflement avertisseur. L'homme ne l'entendit pas : il approchait rapidement. La Fumée siffla de nouveau et plus fort. L'étranger cria un ordre à ses chiens et s'arrêta. Il s'était déjà retourné et faisait face à la Fumée lorsqu'un nouveau coup de feu partit. Immédiatement la Fumée, au jugé, tira vers le bois dans la direction du son. Le nouveau venu fut atteint du premier coup. Le choc de la balle à tir rapide le fit chanceler. Il alla en titubant vers le traîneau, contre lequel il s'appuya, et tira un fusil de dessous les amarres. Au moment où il essayait de l'épauler, il s'affaissa, puis glissa lentement dans une position assise sur le traîneau ; soudain, pendant que le coup partait au hasard, il se renversa sur le côté, de sorte que la Fumée ne pouvait voir que ses jambes et son ventre.

De la vallée monta un nouveau bruit de grelots. L'homme ne bougeait plus. Sur la courbe oscillèrent trois traîneaux, accompagnés d'une demi-douzaine d'hommes. La Fumée cria pour les avertir, mais déjà ils couraient porter secours au malheureux. De l'autre rive il ne partait plus de coups de feu, et la Fumée, après avoir appelé ses chiens, sortit du couvert. Il entendit des exclamations dans la troupe, et deux hommes, arrachant leur moufle droite, le mirent en joue.

— Avance, espèce de salaud ! commanda l'un d'eux, un homme à barbe noire ; mais d'abord jette ton fusil dans la neige.

La Fumée hésita, puis laissa tomber son fusil et s'approcha d'eux.

— Fouille-le, Louis, et prends-lui ses armes, ordonna le barbu.

Louis obéit ; c'était, d'après l'opinion de la Fumée, un voyageur franco-canadien, ainsi que quatre autres types de la bande. L'opération n'aboutit qu'à la confiscation du couteau de chasse de la Fumée.

— Maintenant, étranger, qu'as-tu à dire pour ta défense avant que je te descende ? demanda l'homme à barbe noire.

— J'ai à dire que tu fais erreur si tu crois que c'est moi qui ai tué cet homme, répondit la Fumée.

Un des hommes poussa un cri. Alors qu'il remontait la piste, il avait découvert les traces de la Fumée à l'endroit où il l'avait quittée pour se mettre à l'abri sur la rive.

— Pourquoi as-tu tué Joe Kinade ? demanda l'homme à la barbe noire.

— Je répète que je ne l'ai pas t… commença la Fumée.

— Bah ! à quoi bon discuter ? Nous t'avons pris sur le fait. Voilà l'endroit où tu as quitté la piste en l'entendant venir. Tu t'es mis en embuscade parmi les arbres et tu as tiré dessus à courte distance. Tu avais peu de chances de le rater. Pierre, va chercher le fusil qu'il a jeté.

— Tu pourrais me laisser expliquer ce qui est arrivé, objecta la Fumée.

— Tais-toi, grogna l'autre. On va examiner ton arme ; comme ça, on saura la vérité.

Tous se mirent à inspecter le fusil de la Fumée, éjectant et comptant les cartouches, et étudiant le canon à la gueule et à la culasse.

— Il n'a tiré qu'un seul coup, conclut la barbe noire.

Pierre reniflait le canon avec des narines palpitantes comme celles d'un daim.

— Et un coup qui vient d'être tiré, déclara-t-il.

— La balle lui est entrée dans le dos, dit la Fumée. Il me faisait face quand le coup de feu est parti. Ça prouve qu'on a tiré de l'autre rive.

La barbe noire pesa cette assertion à peine une seconde et secoua la tête.

— Ça ne prend pas. Vous autres, placez-le, le visage tourné vers le fleuve : voilà comment il était quand tu l'as frappé dans le dos. Allez, quelques-uns, inspecter la piste en amont et en aval et voir si vous trouvez des traces qui se dirigent vers l'autre rive.

Ils rapportèrent que de ce côté la neige était intacte. Pas même un lièvre ne l'avait traversée.

Le type à la barbe noire, penché sur le mort, se redressa, tenant à la main un tampon de laine et de poils. Après l'avoir émietté, il en dégagea la balle qui avait percé le corps. L'extrémité s'était aplatie à la dimension d'un demi-dollar, la base, enveloppée d'acier, était intacte. Il la compara avec une cartouche prise à la ceinture de la Fumée.

— Étranger, voilà des preuves absolument irréfutables. C'est une balle à pointe molle et à enveloppe d'acier, calibre 30/30. Elle est fabriquée par la ***J. et T. Arms Company***, la

tienne aussi. Maintenant nous allons monter sur le talus et nous rendre compte exactement de la façon dont tu as opéré.

— J'ai été moi-même victime d'un guet-apens, dit la Fumée. Regarde le trou dans ma ***parka***.

Pendant que l'homme à la barbe noire examinait le vêtement, un des voyageurs ouvrit la culasse du fusil de la victime. Tous purent voir que le mort avait tiré un coup de feu. La douille était encore dans la chambre.

— C'est vraiment dommage que le pauvre Joe ne t'ait pas touché, dit amèrement la barbe noire. Mais ce qu'il a fait était déjà joli avec un pareil trou dans le corps. Viens, maintenant, toi.

— Fouillez l'autre rive d'abord, demanda instamment la Fumée.

— La ferme ! suis-nous et laisse parler les faits.

Ils quittèrent la piste à l'endroit où lui-même l'avait laissée et suivirent ses traces en remontant le talus jusqu'au groupe d'arbres.

— Il a piétiné là pour se réchauffer les pieds, dit Louis en montrant la neige. À cet endroit il a rampé sur le ventre. Ici il s'est appuyé le coude pour tirer.

— Eh, parbleu ! voilà la cartouche vide qu'il a brûlée ! s'écria la barbe noire. Mes enfants, il n'y a qu'une chose à faire…

— Tu pourrais au moins me demander comment j'ai été amené à tirer cette cartouche, interrompit la Fumée.

— Et je pourrais aussi te faire cracher toutes tes dents si tu t'obstines à nier : tu auras la possibilité, plus tard, de répondre à des questions de ce genre. Maintenant, mes amis, nous sommes des gens convenables et respectant la loi. Il faut mener cette affaire de façon régulière. Combien de chemin penses-tu que nous avons fait, Pierre ?

— Je ne crois pas me tromper en disant trente kilomètres, certainement.

— Très bien. Nous allons cacher notre chargement et mener ce type et le pauvre Joe aux Deux-Cabanes. Et je compte bien que nos témoignages lui mettront la corde au cou.

IV

Depuis trois heures il faisait nuit lorsque la Fumée et son escorte arrivèrent aux Deux-Cabanes. À la lueur des étoiles le prisonnier put distinguer une douzaine de cabanes de rondins récemment bâties, blotties autour d'une construction plus ancienne et plus grande, sur un terrain plat, près de la rive. On le jeta dans cette antique hutte : il la trouva occupée par un jeune géant, sa femme et un vieillard aveugle. La femme, que son mari appelait Lucie, était elle-même une fille bien campée du type de la frontière. La Fumée sut par la suite que le vieillard avait vécu de nombreuses années comme trappeur sur le Stewart, et qu'il avait perdu la vue l'hiver précédent. Il devait apprendre aussi que ce camp des Deux-Cabanes avait été construit l'automne précédent par une douzaine d'hommes arrivés là dans six bachots menés à la gaffe et chargés de provisions. Ils avaient construit leurs

cabanes autour de celle du vieux trappeur. Puis d'autres chercheurs d'or, venus sur la glace avec leurs attelages de chiens, avaient triplé la population. Le gros gibier abondait dans le pays, et on y avait découvert un gisement de boue riche en or, qu'on exploitait.

Au bout de cinq minutes, tous les habitants des Deux-Cabanes se pressaient dans la chambre. La Fumée, jeté dans un coin, les mains et les pieds attachés avec des courroies de peau d'élan, regardait ces gens qui feignaient de l'ignorer ou le menaçaient. Il en compta trente-huit ; c'était une bande de solides gaillards à l'aspect assez inquiétant, venant tous de la frontière des États-Unis ou voyageurs du Canada supérieur. Ceux qui l'avaient capturé ne se lassaient pas de raconter l'histoire, et chacun formait le centre d'un groupe. La colère montait. Certains murmuraient :

— Lynchons-le tout de suite ; pourquoi attendre ?

Et ils eurent grand-peine à contenir un gros type qui voulait se précipiter sur le prisonnier sans défense.

C'est en dénombrant les assistants que la Fumée aperçut une figure familière, celle de Breck, l'homme dont il avait fait passer le bateau à travers les rapides. Il s'étonna que celui-ci ne vînt pas lui parler, mais ne risqua de son côté aucun signe de reconnaissance. Un peu plus tard, Breck passa près de lui et, s'abritant le visage, lui lança un coup d'œil significatif. La Fumée comprit.

La barbe noire, que la Fumée avait entendu appeler Eli Harding, finit par imposer silence à ceux qui discutaient s'il fallait ou non lyncher immédiatement le prisonnier.

— Arrêtez ! rugit-il. Calmez-vous. Cet homme m'appartient. C'est moi qui l'ai pris et amené ici. Pensez-

vous que je lui ai fait parcourir tout ce chemin pour qu'on le lynche ? J'aurais pu m'en charger moi-même au moment de sa capture. Je l'ai amené ici pour qu'il subisse un jugement équitable et impartial, et je jure qu'il l'aura. Il est solidement attaché et il n'y a pas de danger qu'il s'échappe. Jetez-le sur une couchette jusqu'à demain matin, et c'est ici même que se déroulera son procès.

V

La Fumée s'éveilla. Il était couché sur le flanc, face au mur, et se sentit pénétré par un courant d'air glacial à la hauteur de l'épaule. Quand il avait été lié sur le châssis, il n'avait rien éprouvé. Maintenant l'air extérieur, fusant dans l'atmosphère chaude de la cabane avec une pression de cinquante degrés au-dessous de zéro, l'avertissait suffisamment que quelqu'un, du dehors, avait retiré le calfeutrage de mousse inséré entre les rondins. Il se redressa autant que ses liens le lui permettaient et tendit le cou jusqu'à ce que ses lèvres fussent à la hauteur de la fente.

— Qui est là ? murmura-t-il.

— Breck. Prenez garde, ne faites pas de bruit. Je vais vous passer un couteau.

— Inutile, dit la Fumée. Je serais incapable de m'en servir. Mes mains sont attachées derrière mon dos et fixées au pied du châlit. En outre, vous n'arriverez jamais à introduire un couteau par cette fente. Il faut faire quelque chose coûte que coûte. Ces types-là veulent absolument me faire la peau

et, naturellement, vous savez que ce n'est pas moi qui ai tué cet homme.

— J'en suis sûr, la Fumée. Et si vous l'aviez fait, c'est que vous auriez eu des raisons. Là n'est pas du tout la question. Je veux vous tirer de là. Les hommes d'ici sont plutôt frustes. Vous les avez vus. Isolés du monde, ils font et appliquent leur propre loi, en assemblée de mineurs, vous savez comment. Ils ont déjà réglé leur compte à deux gars, deux voleurs de victuailles. Ils en ont chassé un du camp sans nourriture et sans allumettes. Le pauvre bougre a fait soixante kilomètres et vécu un jour ou deux avant d'être gelé. Le second, ils l'ont chassé voilà deux semaines. Ils lui ont donné le choix : partir sans victuailles ou recevoir dix coups de lanière pour chaque ration d'un jour. Il a supporté quarante coups avant de s'évanouir. Et maintenant ils vous tiennent, et tous sont convaincus que c'est vous qui avez tué Kinade.

— L'homme qui a tué Kinade a tiré sur moi aussi. Sa balle m'a éraflé l'épaule. Tâchez de faire retarder le jugement pendant que quelqu'un ira fouiller la rive où se cache l'assassin.

— Inutile. Ils s'en tiendront au témoignage de Harding et des cinq Français qui étaient avec lui. En outre ils n'ont encore pendu personne, et c'est une partie de plaisir pour eux. Voyez-vous, la vie est assez monotone ici. Ils n'ont pas découvert le bon filon, et ils en ont marre de chercher le lac Surprise. Ils ont fait quelques ruées au commencement de l'hiver, mais ils ont perdu tout enthousiasme maintenant. Le scorbut commence à faire son apparition et ils sont mûrs pour n'importe quel stimulant.

— Le stimulant, c'est moi, commenta la Fumée. Dites-moi, Breck, comment diable êtes-vous tombé avec de pareilles brutes ?

— Après avoir ouvert mes concessions à la rivière de la Squaw et mis quelques ouvriers à y travailler, je suis venu ici par le Stewart, à la recherche des Deux-Cabanes. Ils y étaient avant moi, aussi j'ai voulu remonter le Stewart plus haut. Je suis revenu hier seulement, n'ayant plus de provisions.

— Qu'est-ce que vous avez trouvé ?

— Pas grand-chose. Mais je crois tenir une entreprise hydraulique qui rapportera gros quand le pays sera ouvert. Ce sera ça, ou alors une drague d'or.

— Attendez, interrompit la Fumée. Laissez-moi réfléchir une minute.

Il prêtait grande attention aux ronflements des dormeurs tout en poursuivant l'idée qui venait de naître dans son esprit.

— Dites-moi, Breck, ont-ils ouvert les ballots de viande que portaient mes chiens ?

— Je les ai vus en ouvrir deux. Ils les ont mis dans la cachette de Harding.

— Ont-ils trouvé quelque chose ?

— Rien que de la viande.

— Bien ! Il faut chercher dans le paquet de toile brune rapiécée avec de la peau d'élan. Vous y trouverez quelques livres d'or brut. Ni vous ni personne n'en avez jamais vu de

pareil dans le pays. Voici ce que vous allez faire. Écoutez-moi bien.

Un quart d'heure après, muni d'instructions détaillées, Breck s'en alla. La Fumée, exposé au froid qui venait de la fente, avait le nez et la joue à moitié gelés, et dut les frotter pendant une demi-heure contre les couvertures avant d'être rassuré par la cuisante morsure de la circulation rétablie.

VI

— Ma conviction est faite. Aucun doute, il est bien l'assassin de Kinade. Nous avons entendu toute l'histoire hier au soir. À quoi bon recommencer ? Je vote pour la culpabilité de l'accusé.

C'est ainsi que débuta le procès de la Fumée. Le personnage qui venait de parler, un homme du Colorado fortement charpenté, manifesta son irritation et son ennui quand Harding, écartant sa proposition, demanda que la procédure suivît son cours régulier et proposa un certain Shunk Wilson comme juge et président de l'assemblée. La population des Deux-Cabanes constitua le jury ; mais à la suite d'une discussion de quelques minutes, on refusa à Lucie, l'unique femme, le droit de voter pour ou contre l'innocence de la Fumée.

Pendant ces préliminaires, celui-ci, bloqué dans un coin sur une couchette, surprenait la conversation suivante, engagée à demi-voix entre Breck et un mineur :

— Vous n'auriez pas cinquante livres de farine à me vendre ? demanda Breck.

— Vous n’avez pas de poudre d’or pour payer le prix que je demanderais, répondit l’autre.

— Je vous en donnerai deux cents dollars.

L’homme secoua la tête négativement.

— Trois cents… Trois cent cinquante.

À quatre cents, l’homme fit un signe de consentement et dit :

— Venez à ma cabane peser la poudre d’or.

Tous deux se frayèrent un chemin vers la porte et se glissèrent dehors. Breck rentra seul au bout de quelques minutes.

Harding était en train de faire sa déposition quand la Fumée vit la porte s’entrouvrir, et dans l’ouverture apparut le visage de l’homme qui avait vendu la farine. Il faisait des grimaces et des signes emphatiques à un homme assis près du poêle, qui se leva et se dirigea vers la porte.

— Où allez-vous, Sam ? demanda Shunk Wilson.

— Je reviens dans deux minutes, expliqua Sam. Il faut absolument que je sorte.

La Fumée fut autorisé à poser des questions aux témoins. Au milieu du contre-interrogatoire de Harding, on entendit du dehors les gémissements de chiens, avec les grincements et les frottements des patins d’un traîneau. Quelqu’un, qui était près de la porte, l’entrouvrit pour voir ce qui se passait et annonça :

— C’est Sam avec son associé et un attelage de chiens ; ils filent d’un train d’enfer sur la piste du Stewart, annonça-t-il.

Pendant une bonne demi-minute personne ne dit mot, mais les hommes se regardaient avec des airs entendus, et une impatience générale régnait dans cette salle comble. Du coin de l’œil, la Fumée aperçut Breck, Lucie et son mari conversant à voix basse.

— Allons ! dit rudement Shunk Wilson à la Fumée, coupez court à cet interrogatoire. Vous essayez de prouver que l’autre rive n’a pas été fouillée. Le témoin l’admet : nous l’admettons. Ce n’était pas nécessaire. Aucune trace ne conduisait vers cette rive-là. La neige était intacte.

— N’empêche qu’il y avait un homme sur l’autre rive, insista la Fumée.

— La couche est trop mince pour patiner, jeune homme. Nous ne sommes pas nombreux sur le Mac-Question, aussi nous pouvons certifier que tous les habitants de cette région sont parfaitement honorables.

— Qui était celui que vous avez expulsé du camp voilà deux semaines ? demanda la Fumée.

— Alonzo Miramar. Qu’est-ce que ce voleur de victuailles vient faire là-dedans ?

— Rien ; seulement vous n’avez pas tenu compte de celui-là, monsieur le juge.

— Il a descendu le fleuve, il ne l’a pas remonté.

— Comment le savez-vous ?

— Nous l'avons vu partir.

— Mais depuis, qu'est-ce qu'il est devenu ? vous le savez ?

— Non, jeune homme. Je sais, et nous savons tous, qu'il avait quatre jours de vivres et pas d'arme pour abattre du gibier. S'il n'a pas atteint Sixty Mile sur le Yukon, il doit y avoir belle lurette qu'il a cassé sa pipe.

— Je suppose que vous tenez compte aussi de tous les fusils qui existent dans ces parages ? demanda finement la Fumée.

Shunk Wilson se mit en colère.

— On dirait que c'est moi le prisonnier, à vous entendre m'accabler de questions. Passons au témoin suivant. Où est Louis le Français ?

Pendant que Louis le Français se poussait en avant, Lucie ouvrit la porte.

— Où allez-vous ? cria Shunk Wilson.

— Je ne vois pas l'utilité pour moi de rester là, répondit-elle d'un air de défi. On ne m'a pas donné le droit de vote. Ici, c'est ma cabane, mais il y a tellement de monde qu'on étouffe.

Quelques minutes après son mari la suivit. Le bruit de la porte refermée fut le seul avertissement que le juge reçut de cette nouvelle sortie.

— Qui était-ce ? demanda-t-il en interrompant le récit de Pierre.

— Bill Peabody, répondit quelqu'un. Il a dit qu'il avait quelque chose à demander à sa femme et qu'il allait revenir tout de suite.

Au lieu de Bill, ce fut Lucie qui rentra, ôta ses fourrures et reprit sa place près du poêle.

— Je crois qu'il sera inutile d'interroger le reste des témoins, décida Shunk Wilson après la déposition de Pierre. Ils ne peuvent que corroborer les faits que nous venons d'entendre. Dites, Sorensen, allez donc chercher Bill Peabody. Nous n'allons pas tarder à voter le verdict. Maintenant, étranger, vous pouvez vous lever et donner votre version de l'événement, en même temps, pour éviter des retards, nous ferons passer à la ronde les deux fusils, les munitions et les balles qui ont provoqué la mort.

La Fumée, après avoir expliqué comment il était arrivé dans cette partie du pays, raconta le guet-apens dont lui-même avait été victime et la manière dont il avait cherché refuge sur la rive, lorsque Shunk Wilson l'interrompit avec indignation.

— Jeune homme, votre système de défense est complètement absurde. Franchement, vous perdez votre temps. Bien sûr, vous avez le droit de mentir pour sauver votre peau, mais nous n'endurerons pas de pareils bobards. Le fusil, les munitions, la balle qui a tué Joe Kinade, tout est contre vous… Qu'est-ce qui se passe ? Ouvrez la porte, quelqu'un !

Le gel s'engouffra à l'intérieur, prenant forme et substance dans la chaleur de la chambre, tandis que par la porte ouverte arrivaient des jappements décroissants de chiens qui s'éloignaient.

— C’est Sorensen et Peabody, cria quelqu’un, ils se démènent à coups de fouet sur leurs chiens en descendant le fleuve.

— Mais… bon Dieu ! (Shunk Wilson s’interrompit, la bouche ouverte, et regarda fixement Lucie.) Je pense que vous pourriez expliquer ce qui arrive, madame Peabody ?

Elle redressa la tête et serra les lèvres ; le regard irrité et soupçonneux de Shunk Wilson passa et s’arrêta sur Breck.

— Et ce nouveau venu avec qui vous avez bavardé pourrait peut-être donner des explications s’il était disposé.

Breck, fort mal à l’aise, se vit le centre de tous les regards.

— Avant de se débiner, Sam était aussi en train de comploter avec lui, dit quelqu’un.

— Écoutez, monsieur Breck, reprit Shunk Wilson. Vous avez interrompu l’audience et il nous faut des explications. Qu’est-ce que vous marmottiez avec les autres ?

Breck s’éclaircit la gorge et répondit timidement :

— J’essayais seulement d’acheter des vivres.

— Avec quoi ?

— Avec de la poudre d’or, parbleu !

— Où l’avez-vous prise ?

Breck ne répondit pas.

— Il s’est baladé dans le haut du Stewart, déclara spontanément un des assistants. J’ai aperçu son campement voi-

là une semaine, en chassant par là. Et je dois vous dire qu'il n'est pas très causant sur ce sujet.

— L'or ne venait pas de là, dit Breck. Ce n'est qu'une entreprise hydraulique à faible rendement.

— Allez chercher votre sac et montrez-nous votre poudre, commanda Wilson.

— Je vous dis qu'elle ne vient pas de là.

— Peu importe. Faites voir.

Breck fit mine de refuser, mais il était entouré de visages menaçants. À regret, il fouilla dans sa poche. Comme il en retirait la boîte à poivre, elle cogna contre un objet évidemment dur.

— Sortez tout ce que vous avez là ! tonna Shunk Wilson.

Et à tous apparut l'énorme lingot, d'un or jaune comme aucun n'en avait encore vu. Shunk Wilson resta bouche bée. Une demi-douzaine de gens, sitôt le premier coup d'œil jeté, se précipitèrent vers la porte et, après s'être bousculés en s'injuriant, ils franchirent le seuil et furent catapultés au-dehors. Le juge vida le contenu de la boîte à poivre sur la table, et la vue des pépites d'or brut en chassa encore une demi-douzaine.

— Où allez-vous ? demanda Eli Harding à Shunk qui se disposait à les suivre.

— Chercher mes chiens, parbleu !

— Vous ne le pendez pas d'abord ?

— Ça prendrait trop de temps en ce moment. Il attendra notre retour. Je considère l'audience comme remise. Ce n'est pas le moment de s'endormir.

Harding hésitait. Il lança un regard farouche à la Fumée, vit Pierre qui, de la porte, faisait signe à Louis, jeta un dernier coup d'œil au morceau d'or resté sur la table et se décida.

— Inutile d'essayer de te sauver, cria-t-il à la Fumée par-dessus l'épaule. D'ailleurs, je vais emprunter ton attelage.

Les cris des hommes, les abois des chiens et le grincement des traîneaux troublaient le silence de la pièce.

— Que se passe-t-il ? Encore une de ces sacrées ruées ? demanda le vieux trappeur aveugle, d'une étrange voix de fausset.

— Pour sûr, répondit Lucie. Et je n'ai jamais vu d'or pareil. Touchez ça, vieux !

Elle lui mit le lingot dans la main. La chose ne parut l'intéresser que médiocrement.

— C'était un bon pays pour la fourrure, grommela-t-il, avant que ces bougres de mineurs s'en viennent effrayer le gibier.

La porte s'ouvrit et Breck entra.

— Eh bien ! dit-il, il ne reste plus que nous quatre au camp. Il y a soixante kilomètres d'ici au Stewart par la traverse que j'ai ouverte, et le plus rapide de la bande ne pourra faire l'aller et retour en moins de cinq ou six jours. Mais quand même, il est temps pour vous de déguerpir, la Fumée.

— Si on va tirer des coups de feu, glapit l'aveugle, je voudrais bien que quelqu'un m'emmène d'abord dans une autre cabane.

Breck sortit son couteau de chasse et entama les liens de son ami, puis il regarda la femme :

— J'espère que vous n'y voyez pas d'objections ? demanda-t-il avec une politesse significative.

— Allez-y et ne vous inquiétez pas de moi, répondit Lucie à Breck. Si je ne suis pas capable de faire pendre un homme, je ne suis pas bonne non plus pour le garder.

La Fumée se leva puis se frotta les poignets à l'endroit où les liens avaient arrêté la circulation.

— J'ai un paquet tout prêt pour vous, fit Breck. Dix jours de vivres, des couvertures, des allumettes, du tabac, une hache et un fusil.

— Allez-y, dit Lucie d'un ton encourageant. Posez bien les pieds dans les empreintes, étranger. Marchez aussi vite que Dieu vous le permettra.

— Je vais faire un bon dîner avant de partir, déclara la Fumée. Et quand je partirai, ce sera pour remonter le MacQuestion, non pour le descendre. Il faut venir avec moi, Breck. Nous allons fouiller cette autre rive et chercher le véritable assassin.

— Si vous voulez mon avis, objecta Breck, vous descendrez le Stewart et le Yukon. Quand la bande reviendra de mon entreprise hydraulique à faible rendement, elle verra rouge.

La Fumée se mit à rire et secoua la tête.

— Je ne peux pas quitter ce pays, Breck. J'y ai des intérêts, et je dois rester pour les faire valoir. J'ignore si vous me croyez ou non, mais j'ai trouvé le lac Surprise. C'est de là que vient cet or. En outre, ils ont pris mes chiens, et je dois attendre qu'on me les rende. Enfin je sais ce que je dis : il y avait un homme caché sur cette rive.

Une demi-heure après, la Fumée était assis devant un énorme plat de viande d'élan et portait à ses lèvres un grand bol de café, lorsqu'il se leva à demi, alarmé d'un bruit qu'il avait été le premier à entendre. Lucie ouvrit la porte toute grande.

— Bonjour, Spike ! Bonjour, Methody ! dit-elle à deux hommes couverts de givre et penchés sur un fardeau que contenait leur traîneau.

— Nous arrivons du Camp supérieur, dit l'un d'eux comme ils entraient dans la pièce, portant avec des précautions particulières un objet enveloppé de fourrures. Et voilà ce que nous avons trouvé en route. Je crois bien qu'il est fichu.

— Mettez-le là sur la couchette, dit Lucie.

Elle se pencha et écarta les fourrures, découvrant un visage dont on voyait avant tout les grands yeux noirs et fixes, puis une peau basanée tendue à éclater sur les os et couverte de croûtes occasionnées par les morsures du gel.

— C'est Alonzo, s'écria-t-elle. Pauvre diable, il meurt de faim !

— C'est l'homme qui était sur l'autre rive, murmura la Fumée à Breck.

— Nous l’avons trouvé en train de dévaliser une cachette qui doit avoir été faite par Harding, expliquait l’un des hommes. Il dévorait de la farine crue et du lard gelé, et quand nous l’avons attrapé il pleurait et poussait des cris comme un oiseau de proie. Regardez-le : il est épuisé d’inanition, et il a plus de la moitié du corps gelée. Il va clamser d’un instant à l’autre.

Une demi-heure après, quand la fourrure eut été ramenée sur le visage de la forme rigide, la Fumée se tourna vers Lucie.

— Si ça ne vous ennuie pas, madame Peabody, je suis un mangeur de viande, je reprendrais bien une tranche de celle-ci. Faites-la épaisse et plus saignante.

LA COURSE POUR LE NUMÉRO TROIS[7]

I

— Euh ! Il te faut des frusques de gala, à présent !

Le Courtaud inspecta son partenaire avec une feinte désapprobation, et la Fumée, qui s'efforçait en vain d'effacer les plis du pantalon qu'il venait de mettre, se sentit froissé.

— Sûrement ça te va, pour un froc d'occasion, continua le Courtaud. Combien as-tu payé ça ?

— Cent cinquante dollars. Que veux-tu encore ? demanda la Fumée d'un air bourru.

— Comment s'appelle-t-elle ?

— Il n'y a pas de Elle, mon ami. Je dois dîner chez le colonel Bowie, si tu veux savoir. Tu es jaloux parce que je vais dans le grand monde et que tu n'es pas invité.

— Je regrette d'avoir envoyé toutes mes chemises empesées chez la blanchisseuse, murmura le Courtaud avec sympathie. J'aurais pu t'en prêter une.

À ce moment la Fumée s'évertuait contre une paire d'escarpins où ses grosses chaussettes de laine se refusaient

---

[7] *The Race for Number Three,* novembre 1911.

à entrer. Il jeta un regard suppliant au Courtaud, qui hocha la tête.

— Je te parie que tous les invités seront en mocassins.

— Mais il doit y avoir des dames, le Courtaud. Je vais m'asseoir à table avec de vraies femmes en chair et en os, Mme Bowie et plusieurs autres, m'a dit le colonel.

— Eh bien, des mocassins ne leur couperont pas l'appétit. Je me demande ce qu'il te veut, le colonel ?

— Je n'en sais rien, à moins qu'il n'ait entendu dire que j'ai trouvé le lac Surprise. Il faudra une fortune pour le mettre à sec, et les Guggenheim cherchent à placer des fonds.

II

Comme il sied à un expert grassement rémunéré et au représentant de la grosse firme Guggenheim, le colonel Bowie habitait une des plus belles cabanes de Dawson. Faite de rondins équarris et rabotés, elle avait deux étages, et ses proportions lui permettaient l'extravagance d'un salon employé exclusivement comme tel.

De grandes peaux d'ours recouvraient le plancher brut de cette pièce, et les murs étaient garnis de cornes d'élans et de caribous. Des bûches flambaient dans un poêle et dans une vaste cheminée. Et c'est là que la Fumée rencontra le gratin de Dawson, non pas de simples millionnaires « au manche de pioche » mais la fine crème d'une cité minière dont la population se recrute dans le monde entier, des

hommes comme Warbutton Jones, l'explorateur et écrivain, le capitaine Consadine, de la police montée, M. Haskell, commissaire de l'Or pour le territoire du Nord-Ouest, et le baron von Schrœder, un des favoris de l'empereur, jouissant d'une réputation mondiale comme duelliste.

Et là, il contempla Joy Gastell, éblouissante dans sa robe du soir, alors qu'il ne l'avait jamais vue que sur la piste, enveloppée de fourrures et chaussée de mocassins. À table, il se trouva près d'elle.

— Je me sens mal à l'aise, lui avoua-t-il. Je n'aurais jamais rêvé qu'un pareil luxe puisse exister au Klondike. Regardez ce von Schrœder : il a positivement un habit de soirée, et Consadine arbore une chemise amidonnée. Mais j'ai remarqué qu'il porte tout de même des mocassins. Comment trouvez-vous mon équipement ?

Il haussa les épaules comme s'il se rengorgeait pour lui plaire.

— Il me semble que vous avez grossi depuis que vous avez traversé la Passe, dit-elle en riant.

— Non. Devinez.

— C'est l'habit de quelqu'un d'autre.

— Cette fois, vous y êtes. Je l'ai acheté bon prix à un commis de la Compagnie A.C.

— C'est désolant, ces employés ont les épaules vraiment trop étroites, dit-elle avec componction. Mais vous ne m'avez pas dit ce que vous pensez de mon équipement à moi.

— Je ne peux pas. Ça me coupe la respiration. J'ai vécu trop longtemps sur la piste. J'avais tout à fait oublié que les femmes ont des bras et des épaules. Demain matin, comme mon ami le Courtaud, je m'éveillerai et saurai que tout cela n'est qu'un rêve. La dernière fois que je vous ai vue sur la rivière de la Squaw…

— Je n'étais qu'une squaw, interrompit-elle.

— Ce n'est pas ce que j'allais dire. Je me rappelais que vous aviez des jambes.

— Et moi je n'oublierai jamais que je vous suis redevable de me les avoir conservées, dit-elle. Depuis lors je désirais tout le temps vous voir pour vous remercier. Et c'est pourquoi vous êtes ici ce soir.

— C'est vous qui avez demandé au colonel de m'inviter ?

— Non, j'ai demandé à Mme Bowie. Et je l'ai priée de vous placer près de moi à table. Et voici pour moi l'occasion cherchée. Tout le monde bavarde. Maintenant, écoutez-moi. Vous connaissez Mono Creek ?

— Oui.

— On s'est aperçu qu'elle était riche en or, immensément riche. On estime chaque concession à un million et plus. Le lotissement n'a eu lieu que tout récemment.

— Je me souviens de la ruée.

— Eh bien, toute la rivière a été délimitée jusqu'aux crêtes, et les affluents également. Néanmoins, au moment où je vous parle, le lot numéro trois au-dessous de celui de la Découverte sur la rivière principale se trouve encore sans

propriétaire. La rivière est si loin de Dawson que le commissaire a accordé pour l'enregistrement un délai de soixante jours après la concession. Tous les lots ont été enregistrés, excepté celui-là. Il avait été jalonné par un certain Cyrus Johnson, et c'est tout. Or Johnson a disparu. Quoi qu'il en soit, dans six jours, le délai pour l'enregistrement sera expiré. Alors la mine appartiendra à celui qui l'aura délimitée de nouveau et qui arrivera le premier à Dawson pour la déclaration.

— Un million de dollars ! murmura la Fumée.

— Gilchrist, qui détient le lot juste au-dessous, a tiré six cents dollars d'une seule battée de gravier prélevé bien au-dessus du lit de roche. Il a foré un seul puits. Et le lot de l'autre côté est encore plus riche ; je le sais.

— Mais comment se fait-il que tout le monde ne le sache pas ? demanda la Fumée, sceptique.

— On commence à le savoir. La chose a été tenue secrète assez longtemps et transpire en ce moment. Les bons attelages de chiens feront prime dans vingt-quatre heures. Vous n'aurez qu'à vous éclipser aussi discrètement que possible dès la fin du repas. J'ai arrangé cela. Il viendra un Indien avec un message pour vous. Vous le lirez, vous ferez semblant d'en être très affecté, vous vous excuserez et vous filerez.

— Je… je ne saisis pas très bien.

— Ce qu'il faut faire dès cette nuit, c'est aller rafler des attelages. J'en connais deux. Il y a celui de Hanson, sept gros chiens de la baie d'Hudson, qu'il estime à quatre cents dollars pièce. C'est un beau prix ce soir, mais ce n'est rien comparé à demain. D'autre part, Sitka Charley possède huit

malemutes dont il demande trois mille cinq cents dollars. Demain il fera une drôle de tête quand on lui en offrira cinq mille. En outre, vous avez votre propre attelage. Et il faut en acheter plusieurs autres. Prenez tout ce qu'il y a de mieux. Ce sont les chiens autant que les hommes qui gagneront cette course. Il y a cent soixante kilomètres à parcourir, et il faudra relayer le plus souvent possible.

— Oh ! je vois. Vous désirez que je prenne part à la course ! articula la Fumée.

— Si vous manquez d'argent pour acheter les chiens, je…

Elle hésita, et la Fumée reprit la parole avant elle.

— J'ai de quoi acheter les chiens. Mais ne craignez-vous pas… que ceci ne soit purement… un jeu de hasard ?

— Après vos exploits contre la roulette à la Corne d'Élan, riposta-t-elle, je ne crains guère que cette considération vous effraye. C'est certainement une affaire de sport, si c'est ce que vous voulez dire : une course pour un million, en compétition avec quelques-uns des meilleurs conducteurs du pays. Ils ne sont pas encore entrés en lice, mais ils y seront à cette heure-ci demain et les chiens vaudront tout ce que pourra payer l'homme le plus riche. Le gros Olaf est dans cette ville : il est revenu de Circle-City le mois dernier et, s'il s'en mêle, ce sera votre rival le plus dangereux. Arizona Bill en est un autre, un professionnel des messageries, qui transporte la malle-poste depuis des années.

— Et vous voulez que j'intervienne en guise de cheval non classé ?

— Parfaitement. Et cette combinaison présente ses avantages. On ne supposera pas que vous avez la moindre chance de succès. Après tout, vous savez, on vous tient toujours pour un ***chéchaquo***. Vous n'avez pas encore vu les quatre saisons passer sur le pays. Personne ne fera attention à vous avant que vous arriviez au relais final en tête du peloton.

— C'est au relais final que le cheval non classé devra se montrer en excellente forme, hein ?

Elle fit un signe affirmatif et continua avec feu :

— Souvenez-vous que je ne me pardonnerai jamais le tour que je vous ai joué lors de la ruée à la rivière de la Squaw, à moins que vous n'obteniez cette concession du Mono. Et si un homme au monde peut gagner cette course contre les vieux de la vieille, c'est vous.

— Qui ça ? demanda le capitaine Consadine de l'autre côté de la table.

— Le gros Olaf, répondit-elle. J'étais en train de parler de lui à M. Bellew, en lui disant qu'il était un conducteur de traîneau exceptionnel.

— Vous avez raison, résonna la voix du capitaine. Le gros Olaf est le plus grand conducteur du Yukon. Je parierais pour lui contre le diable en personne quand il s'agit de franchir des neiges et de voyager sur la glace. C'est lui qui apporta les dépêches du Gouvernement en 1895, après que deux courriers eurent été gelés sur le Chilkoot et un troisième noyé dans les eaux libres du Thirty Mile.

III

La Fumée s'était rendu sans hâte à Mono Creek, pour éviter de fatiguer ses chiens avant la grande course, en même temps que pour se familiariser avec les moindres particularités de la piste et fixer l'emplacement de ses étapes. Un tel nombre de concurrents se préparaient, que le parcours de cent soixante kilomètres ressemblait à une rue de village, interminable, bordée de campements de relais d'un bout à l'autre.

Von Schrœder, qui courait par amour du sport, n'avait pas moins de onze équipes de chiens, soit un attelage frais tous les quinze kilomètres. Arizona Bill avait été obligé de se contenter de huit traîneaux. Le gros Olaf en avait sept, et c'était aussi le nombre de ceux de la Fumée. Plus de quarante autres individus s'étaient inscrits pour l'épreuve. Ce n'est pas tous les jours, même dans cette Golconde septentrionale, qu'un prix d'un million de dollars est l'enjeu d'une course de chiens. Tous ceux du pays avaient disparu, aussi leurs prix doublaient et même quadruplaient au cours de cette spéculation effrénée.

Le numéro trois au-dessous de la Découverte était situé sur Mono Creek à quinze kilomètres de son embouchure. Les autres cent quarante-cinq kilomètres devaient être courus sur la surface glacée du Yukon. Sur l'emplacement même de la mine, il y avait cinquante tentes et plus de trois cents chiens. Les vieux jalons de repère, flambés et gribouillés soixante jours auparavant par Cyrus Johnson, étaient encore en place. Chaque concurrent avait parcouru à maintes reprises les limites du lot, car la course en traîneau serait précédée d'une course à pied avec sauts d'obstacles : chacun

étant tenu de recommencer à jalonner le lot pour son propre compte ; c'est-à-dire planter deux jalons de centre et quatre jalons de coin en traversant deux fois la rivière, avant de partir avec ses chiens pour Dawson.

En outre, aucune disposition ne devait être prise à l'avance. C'est seulement le vendredi, au premier coup de minuit, que le lot deviendrait libre pour être alloué de nouveau, et pas un jalon ne pouvait être planté avant cet instant précis. Telle était la règle arrêtée par le commissaire de l'Or, à Dawson, et le capitaine Consadine avait envoyé une escouade de police à cheval pour la faire observer. Des discussions s'étant élevées sur la différence entre l'heure solaire et l'heure officielle, Consadine avait décrété que l'heure de la police ferait loi, et particulièrement celle qu'indiquait la montre du lieutenant Pollock.

La piste du Mono effleurait le bord de la rivière ; large de soixante centimètres seulement, elle ressemblait à une rainure entre deux murailles de neige tombée depuis plusieurs mois. Le problème qui hantait les esprits était de savoir comment une quarantaine de traîneaux attelés de trois cents chiens pourraient prendre le départ dans un passage si étroit.

— Euh ! déclara le Courtaud, ça va être un drôle de gâchis. Je ne vois pas d'autre moyen de s'en tirer, la Fumée, que de foncer dans le tas à la force des poignets. Quand même la rivière serait couverte de glace unie sur toute sa largeur, il n'y aurait pas assez de place pour une douzaine de traîneaux en ligne. Dès maintenant j'ai le pressentiment qu'il va y avoir de la casse avant qu'ils se mettent à la file. Et si ça vient de notre côté, laisse-moi faire le coup de poing.

La Fumée se carra des épaules et émit un rire plein de réserves.

— C'est bien entendu, hein ? cria son camarade d'un air alarmé. Quoi qu'il arrive, ne t'avise pas de cogner. Tu ne pourrais pas conduire les chiens sur cent cinquante kilomètres avec des jointures fendues.

La Fumée hocha la tête.

— Tu as raison, le Courtaud. Je ne dois pas courir ce risque-là.

— Et rappelle-toi bien, ajouta le Courtaud, que c'est moi qui dois mener l'attelage à fond de train pendant les quinze premiers kilomètres : toi, tu n'auras qu'à garder ton calme, si tu peux. Je te trimbalerai toujours bien jusqu'au Yukon. Après ça, c'est ton affaire et celle des chiens. Dis donc ! tu ne pourrais pas me dire quel est le plan de Schrœder ? Son premier attelage est stationné à cinq cents mètres en descendant la rivière, et il le reconnaîtra à sa lanterne verte. Mais on va le posséder. Je parie à tout coup pour la lumière rouge.

IV

Après une journée claire et froide, un banc de nuages venait de barrer le ciel, et la nuit tomba, lourde et sombre, sous la menace d'une chute de neige abondante. Le thermomètre marquait quinze degrés au-dessous de zéro, ce qui, pour le Klondike, représente une température remarquablement tiède.

Quelques minutes avant minuit, la Fumée, laissant le Courtaud avec l'attelage à cinq cents mètres en aval sur la rivière, rejoignit les autres concurrents sur la concession numéro trois. Ils étaient quarante-cinq à attendre le départ, avides de gagner les mille milliers de dollars que Cyrus Johnson avait abandonnés dans le gravier gelé. Chaque homme portait six jalons et un gros maillet de bois.

Le lieutenant Pollock, emmitouflé d'une belle peau d'ours, regarda sa montre à la lueur d'un feu. Il était minuit moins une minute.

— Préparez-vous ! cria-t-il en élevant son revolver de la main droite, tandis qu'il observait la course circulaire de la petite aiguille.

Quarante-cinq capuchons furent rejetés en arrière, quarante-cinq paires de mains furent dégantées et quarante-cinq paires de mocassins pressèrent fortement la neige foulée. En même temps, quarante-cinq jalons étaient piqués dans la neige et un nombre égal de maillets se soulevaient au-dessus des têtes.

Le coup partit et les maillets tombèrent. Les droits de Cyrus Johnson à son million venaient d'expirer.

La Fumée enfonça son jalon et partit dans les douze premiers. Des feux avaient été allumés aux coins, et près de chaque foyer un agent de police, liste en main, pointait les noms des hommes. Chacun devait crier son nom et montrer sa figure. Il était donc impossible de jalonner par procuration, pendant que le vrai coureur serait déjà en route.

Au premier coin, von Schrœder planta son piquet à côté de celui de la Fumée. Les deux maillets s'abattirent au même instant. Pendant qu'ils frappaient, d'autres concur-

rents arrivèrent derrière eux dans une bousculade générale. La Fumée se glissa hors de la cohue et lança son nom au policier. Il vit le baron, heurté par l'un des survenants, perdre pied et s'étaler de tout son long dans la neige. Mais il ne s'attarda pas. Il y en avait d'autres devant lui. À l'incertaine lueur du foyer, il crut bien apercevoir le dos massif du gros Olaf, et, en effet, au coin sud-ouest, tous deux fixèrent leurs jalons côte à côte.

Ce n'était pas un jeu d'enfant que cette course préliminaire d'obstacles. Les frontières de la concession formaient une longueur totale d'un kilomètre cinq cents, dont la plus grande partie s'étendait sur la surface inégale d'un terrain plat, mais moutonné de cailloux ronds couverts de neige. Tout autour de la Fumée des hommes trébuchaient et tombaient, et lui-même, à plusieurs reprises, s'abattit violemment sur les mains et les genoux. Une fois, le gros Olaf s'étala juste devant lui, si près que lui-même culbuta pardessus.

Le piquet de centre supérieur fut enfoncé au bord du talus de la rive, puis les coureurs traversèrent le lit gelé de la rivière et remontèrent de l'autre côté. Pendant que la Fumée grimpait le talus, une main s'agrippa à sa cheville et le tira en arrière. À la lueur vacillante d'un feu lointain, il lui fut impossible de voir qui lui avait joué ce tour. Arizona Bill, qui venait de subir un traitement analogue, se redressa sur ses pieds et lança un magistral coup de poing sur la figure de son assaillant. La Fumée vit et entendit le coup en essayant de reprendre son équilibre, mais, avant d'avoir pu faire un nouvel effort pour grimper sur la berge, il reçut lui-même un direct qui l'étendit à moitié assommé dans la neige. Il se releva en chancelant et, reconnaissant l'homme qui l'avait frappé, esquissa un crochet vers sa mâchoire ; mais il se con-

tint car il se rappela tout de suite la recommandation du Courtaud. Un instant après il tombait encore une fois, fauché au-dessous des genoux par un corps qui déboulait.

Ceci était un avant-goût de ce qui se passerait quand les coureurs atteindraient leurs traîneaux. Ils arrivaient en foule ; de l'autre rive et se jetaient en pleine mêlée. Ils s'accrochaient au talus comme des essaims, et l'impatience de leurs concurrents les en arrachait par paquets. Les coups pleuvaient et ceux qui avaient du souffle à perdre hoquetaient des blasphèmes. La Fumée, renversé, piétiné, cherchant à tâtons ses jalons égarés dans la neige, finit par se tirer de la bagarre et attaqua le talus un peu plus loin. D'autres en faisaient autant, et ce fut une chance pour lui que tant d'individus l'aient précédé dans cette course vers le coin nord-ouest.

En descendant vers le quatrième coin il s'étala dans une longue glissade et perdit le jalon qui lui restait. Pendant cinq minutes il tâtonna avant de le retrouver, et sans cesse des coureurs haletants le dépassaient. Mais en allant du dernier coin à la rivière il commença à rattraper des hommes épuisés par cette galopade d'un kilomètre cinq cents.

Sur la rivière même on se serait cru dans un asile de fous. Une douzaine de traîneaux étaient renversés et empilés les uns sur les autres, et une centaine de chiens se livraient à un corps à corps féroce. Parmi eux se démenaient des hommes, arrachant les animaux de la mêlée ou les séparant à coups de gourdin.

Bondissant sur la rive pour sortir du passage encombré, la Fumée gagna le terrain ferme de la piste et progressa plus rapidement. Au bord de l'étroit sentier, dans des garages où la neige avait été foulée, des traîneaux et des hommes at-

tendaient les coureurs. Il entendit derrière lui des jappements et un bruit de chiens au galop, et eut à peine le temps de bondir de côté dans la neige épaisse : un traîneau passa à toute vitesse, et il distingua l'homme, agenouillé, criant comme un fou. À peine l'attelage était-il passé qu'il s'arrêta net dans un fracas de bataille. Les chiens d'un traîneau garé, excités par l'approche de leurs congénères, s'étaient élancés sur eux en dépit des efforts de leurs gardiens.

La Fumée, plongeant dans la neige, contourna et dépassa l'obstacle. Il aperçut la lanterne verte de von Schrœder et, un peu plus bas, le rayon rouge qui indiquait son propre attelage. Deux hommes surveillaient les chiens de Schrœder et interposaient leurs gourdins courts entre eux et la piste.

Il entendit l'appel anxieux du Courtaud :

— Arrive, la Fumée ! grouille-toi !

— Me voilà ! cria-t-il, hors d'haleine.

La lueur rouge lui permit d'entrevoir la neige piétinée, et, à la manière de souffler de son partenaire, il comprit qu'il y avait eu bataille. Il tituba vers le traîneau et s'affaissa dessus.

Immédiatement le Courtaud fit claquer son fouet en hurlant :

— Allez ! hue !

Les chiens tendirent leurs harnais d'un bond, et le traîneau s'élança brusquement en avant. C'étaient d'énormes bêtes de la baie d'Hudson, constituant l'attelage primé d'Hanson, et la Fumée les avait choisis pour le premier relais, comprenant les quinze kilomètres du Mono Creek, le

pénible raccourci de l'estuaire au confluent et les quinze premiers kilomètres du parcours sur le Yukon.

— Il y en a combien devant nous ? demanda-t-il.

— Ferme-la ! ménage ton souffle, répondit le Courtaud. Hue ! Allez-y !

Il courait derrière le traîneau, accroché à une courte corde. La Fumée ne pouvait le voir, pas plus d'ailleurs que le traîneau sur lequel il était couché de tout son long. Ayant laissé derrière eux les foyers allumés, les chiens fendaient à toute vitesse une obscurité presque poisseuse, tellement elle paraissait dense.

La Fumée sentit le traîneau pivoter sur un patin en suivant une courbe invisible, et entendit en avant des bêtes qui grognaient et des hommes qui juraient. Les traîneaux de deux concurrents venaient d'entrer en collision, et les sept gros batailleurs de la Fumée s'empilèrent dans le tas à fond de train. Tous ces chiens rassemblés sur Mono Creek n'étaient guère que des loups apprivoisés et les émotions de cette nuit les rendaient fous d'ardeur combative. Les chiens du Klondike, que l'on mène sans rênes, ne peuvent être arrêtés que par la voix : il était donc impossible de réprimer ce déchaînement de férocité dans cet espace resserré entre les deux bords de la rivière. L'un après l'autre, les attelages arrivant de derrière se précipitaient dans la mêlée. Les hommes qui avaient réussi à dégager le leur étaient submergés par de nouvelles avalanches d'animaux bien repus, bien reposés et ne demandant qu'à se battre.

— Pour se tirer de là, il va falloir cogner dur ! hurla le Courtaud à l'oreille de son partenaire. Et fais gaffe à tes jointures. Laisse-moi donner les coups.

La Fumée ne put jamais se rappeler exactement ce qui s'était passé pendant la demi-heure suivante. Il finit par sortir de la bagarre épuisé, pantelant, la mâchoire écorchée à la suite d'un coup de poing, l'épaule meurtrie d'un coup de gourdin, le sang tiède lui coulant le long d'une jambe déchirée par les crocs d'un chien, et les deux manches de sa parka en lambeaux. Comme dans un rêve, tandis que la bataille continuait à faire rage derrière lui, il aida le Courtaud à refaire le harnachement des chiens. Ils coupèrent les traits de l'un d'eux, qui était mourant, et s'ingénièrent, en tâtonnant dans l'obscurité, à remettre tout en ordre.

— Maintenant couche-toi et reprends ton souffle, commanda le Courtaud.

Et les chiens, sans avoir rien perdu de leur vigueur, s'élancèrent dans la nuit, descendirent le Mono Creek, filèrent par le raccourci et arrivèrent au Yukon. À la rencontre de la piste principale sur le fleuve, quelqu'un avait allumé un feu, et le Courtaud se sépara de son ami. Pendant que son traîneau bondissait derrière les chiens lancés à toute allure, cette lueur permit à la Fumée d'entrevoir le Courtaud, hurlant un dernier encouragement, puis, titubant, il s'assit lentement dans la neige, un œil au beurre noir, l'autre fermé, les jointures des doigts meurtries et fendues, le bras déchiré par une morsure d'où coulait sans arrêt un ruisselet de sang.

V

— Combien sont-ils en avant ? demanda la Fumée à la première étape, en quittant son attelage fatigué et en s'élançant sur le traîneau qui l'attendait.

— J'en ai compté onze ! cria l'homme derrière lui, car il était déjà entraîné par ses chiens au galop.

Les bêtes avaient plus de vingt kilomètres à franchir jusqu'au prochain relais, à l'embouchure de White River. Elles étaient neuf et composaient son plus faible attelage. La distance de quarante kilomètres entre White River et le Sixty Mile avait été divisée en deux étapes à cause des glaçons empilés, et la Fumée avait réservé pour ce parcours difficile deux équipes plus résistantes.

Il était étendu de tout son long sur le traîneau, à plat ventre, se tenant des deux mains. Dès que les chiens faisaient mine de ralentir leur allure excessive, il se relevait sur les genoux, les excitait de ses cris et, se cramponnant d'une main, lançait son fouet. Malgré la faiblesse de son attelage, il en dépassa deux autres avant d'atteindre White River. À cet endroit, lorsque le fleuve était pris, un entassement de glaçons avait formé digue et, sur huit cents mètres en aval, facilité le gel des eaux libres dont on apercevait la surface unie. Cette particularité permettait aux coureurs de changer de traîneaux au vol et, dans tout le parcours, ils avaient disposé leurs relais au-dessous de digues de glace analogues.

Après avoir franchi la barrière de glaçons, la Fumée lança ses chiens sur l'étendue plate, en criant de toutes ses forces :

— Billy, Billy !

Billy entendit l'appel et y répondit. À la lueur des nombreux foyers allumés sur la glace, la Fumée vit un traîneau obliquer à la hauteur du sien : l'attelage frais le rattrapa sans peine, et au moment où ils couraient de front, la Fumée

bondit d'un véhicule à l'autre, tandis que Billy lui faisait place en se laissant rouler de côté.

— Où est le gros Olaf ? cria la Fumée.

— En tête, répondit la voix de Billy ; les feux disparurent et la Fumée vola de nouveau à travers la nuit noire.

Sur le court trajet qui le séparait du Sixty Mile, il devança encore deux attelages. Il lui fut facile de se rendre compte de ce qui leur était arrivé, car bientôt un de ses propres chiens se foula l'épaule et, incapable de continuer, se laissa traîner dans les harnais. Ses compagnons, excités, lui tombèrent dessus à coups de crocs. La Fumée dut leur assener une volée du gros bout de son fouet. Comme il coupait les traits de l'animal blessé, il entendit à l'arrière des jappements et une voix d'homme qui lui était familière. C'était von Schrœder. La Fumée cria pour l'avertir d'éviter la collision, et le baron, retenant ses chiens et inclinant la flèche, passa à trois mètres de distance. Cependant l'ombre était si profonde que la Fumée l'entendit sans le voir.

Sur la plaine de glace, près du Comptoir commercial à Sixty Mile, la Fumée rattrapa deux autres traîneaux. Tous venaient de relayer, et pendant cinq minutes les trois coururent de front, chaque homme, à genoux, prodiguant des coups de fouet et des cris aux chiens affolés. Mais la Fumée avait étudié cette partie du trajet. Il reconnut sur la rive un grand pin que signalaient faiblement de nombreux foyers. En aval de cet arbre, non seulement l'obscurité redevenait absolue, mais le terrain cessait brusquement d'être uni, et la Fumée savait qu'en cet endroit la piste se rétrécissait brusquement à la largeur d'un seul traîneau.

Se penchant en avant, il empoigne la remorque et rapproche le traîneau du chien de pivot. Il saisit l'animal par les pattes de derrière et le renverse. La bête, avec un hurlement de rage, essaye de le mordre, mais est traînée par le reste de l'attelage, et son corps fait l'office de frein. Pendant ce temps les deux autres traîneaux, toujours de front, se précipitaient en avant vers la voie étroite.

La Fumée entendit le fracas et les cris de la collision. Il lâcha son chien de pivot, s'élança vers la flèche et fit obliquer son attelage à droite. Les animaux barbotèrent jusqu'au cou dans la neige molle. Ce fut un travail exténuant ; mais la Fumée dépassa les traîneaux enchevêtrés et gagna la piste bien tassée qui s'étendait au-delà.

VI

Au relais de Sixty Mile, la Fumée avait placé le moins brillant de ses attelages et, bien que le terrain fût bon, il avait limité le trajet à une vingtaine de kilomètres, réservant ses meilleures bêtes pour les deux dernières étapes, celles qui devaient l'amener au Bureau de l'enregistrement de Dawson. Sitka Charley l'attendait en personne avec les huit malemutes qui devaient effectuer un parcours de trente kilomètres ; puis la Fumée franchirait la distance finale de vingt kilomètres avec son propre attelage, celui qu'il avait eu tout l'hiver et qui l'avait accompagné à la recherche du lac Surprise.

Les deux hommes qui s'étaient violemment heurtés à Sixty Mile ne réussirent pas à le rattraper, et d'autre part son

propre attelage ne rejoignit aucun des trois qui étaient encore en tête.

Bien que manquant un peu de tempérament et de vitesse, ses bêtes étaient pleines de bonne volonté, et il n'était pas nécessaire de les encourager beaucoup pour les maintenir dans leur meilleure allure. Rien à faire, pour la Fumée, qu'à rester couché sur le ventre et tenir bon. De temps à autre il émergeait de l'obscurité dans le rayonnement d'un brasier et, après avoir entrevu des hommes couverts de fourrures qui attendaient debout près de leurs chiens harnachés, il s'enfonçait dans la nuit.

Il dévora ainsi des kilomètres et des kilomètres, au rythme monotone des grincements et cahots des patins. Il se maintenait en place d'une façon presque automatique, tandis que le traîneau plongeait ou se soulevait suivant les accidents du terrain, oscillait ou pivotait dans les courbes.

L'aube grise apparaissait lorsqu'il échangea ses chiens fatigués contre les huit malemutes bien dispos. C'étaient des animaux plus légers que ceux de la baie d'Hudson, capables de fournir une vitesse supérieure, et courant avec l'infatigable souplesse de véritables loups. Sitka Charley lui indiqua l'ordre des traîneaux qui filaient devant lui : le gros Olaf en tête ; Arizona Bill ensuite, puis von Schrœder. C'étaient les trois meilleurs hommes du pays : et de fait, c'est en cet ordre qu'ils avaient été classés dans les paris populaires avant que la Fumée n'ait quitté Dawson. Pendant qu'ils couraient pour gagner un million, les paris engagés se montaient à la moitié d'un autre. Personne n'avait parié sur la Fumée : plusieurs de ses exploits étaient connus, mais on le tenait encore pour un *chéchaquo* ayant bien des choses à apprendre.

Comme le jour grandissait, la Fumée aperçut un traîneau en avant. Au bout d'une demi-heure, son propre chien de tête galopait immédiatement derrière. Et ce fut seulement quand l'homme tourna la tête pour le saluer que la Fumée reconnut Arizona Bill. Von Schrœder l'avait évidemment dépassé.

Cependant la piste bien durcie qui courait à travers la neige molle était trop étroite pour deux et, au cours d'une autre demi-heure, la Fumée fut obligé de rester derrière. Puis ils franchirent un amoncellement de glaces et trouvèrent en aval une étendue bien unie. Agenouillé, brandissant son fouet et hurlant, la Fumée amena son attelage de front avec l'autre. Il remarqua que le bras droit d'Arizona Bill pendait inerte à son côté, ce qui l'obligeait à manier le fouet de la main gauche et l'empêchait de se cramponner ; plus d'une fois il dut interrompre les coups de fouet pour éviter une chute.

Il ne cédait le terrain qu'à regret et pourtant, quand le dernier relais fut en vue, il se trouvait distancé de cinq cents mètres environ. En avant, la Fumée aperçut enfin le gros Olaf et von Schrœder collés l'un à l'autre. Il s'agenouilla de nouveau et enleva ses chiens fatigués à un train d'enfer. Il arriva tout contre l'arrière du traîneau de von Schrœder, et c'est dans cet ordre que les trois hommes dévalèrent en terrain plat, au-dessous d'une digue de glace, où attendaient un grand nombre d'hommes et de chiens. Dawson était à vingt kilomètres de distance.

Von Schrœder, avec ses relais plus fréquents, devait changer de nouveau à cinq kilomètres en avant. Aussi maintenait-il ses chiens à toute vitesse. Le gros Olaf et la Fumée accomplirent au vol leur transbordement, et leurs attelages

frais regagnèrent immédiatement ce qu'ils avaient perdu sur le baron. Le gros Olaf le dépassa d'abord, et la Fumée passa à sa suite sur la piste étroite.

Il n'avait plus peur de von Schrœder, resté à la traîne, mais il avait devant lui le meilleur conducteur de chiens du pays. Le dépasser semblait impossible. À maintes reprises, la Fumée poussa son chien de tête presque à toucher l'autre traîneau, et chaque fois le gros Olaf parvint à reprendre sa distance. La Fumée se contenta de suivre le train et de maintenir désespérément l'allure, se disant que la course n'était pas perdue pour l'un des deux tant qu'elle n'était pas gagnée par l'autre, et bien des choses peuvent arriver sur un parcours de vingt kilomètres.

À quatre kilomètres de Dawson, il arriva effectivement quelque chose. La Fumée fut tout surpris de voir le gros Olaf se redresser et, avec force jurons et coups de fouet, exiger de ses animaux une suprême dépense d'énergie. Il aurait dû réserver cet effort pour les derniers cent mètres de la course au lieu de le commencer à quatre kilomètres du but. Les chiens risquaient de claquer en soutenant cette allure, mais la Fumée la soutint. Son propre attelage était superbe. Aucun chien sur le Yukon n'aurait pu être en meilleure forme après avoir fourni un effort aussi dur.

Ils franchirent un petit tassement de glaçons et s'engagèrent sur le terrain plat en aval. Le gros Olaf avait à peine quinze mètres d'avance. Tout à coup un traîneau s'élança de côté et se rapprocha du sien. La Fumée comprit alors le but de son dernier coup de collier : il voulait gagner de l'avance pour changer de véhicule. Ce nouvel attelage qui l'attendait pour l'étape d'arrivée était une surprise.

La Fumée essaya désespérément de le dépasser pendant l'échange. À force d'encouragements et de coups, il remonta jusqu'à ce que son chien de tête galope de front avec le chien de pivot du gros Olaf. De l'autre côté, à la même hauteur, courait le traîneau de relais. À la vitesse où ils marchaient, le gros Olaf n'osait pas risquer le saut en voltige : s'il manquait son coup et tombait, la Fumée passerait en tête, et la course serait perdue pour lui.

Il essaya de reprendre de l'avance et enleva magnifiquement son attelage, mais le chien de tête de la Fumée se maintenait à la même hauteur. Pendant plus de cinq cents mètres les trois traîneaux filèrent côte à côte. Ils étaient presque à l'extrémité du terrain uni quand le gros Olaf risqua le coup. Au moment où les véhicules se rapprochaient les uns des autres, il bondit, et à peine avait-il touché l'autre traîneau qu'il était à genoux, pressant son nouvel attelage de la voix et du fouet. Comme le terrain uni se rétrécissait en une piste étranglée, il y lança ses chiens avec une avance d'un mètre à peine.

Un homme ne doit pas désespérer tant qu'il n'est pas battu, se dit la Fumée, et le gros Olaf eut beau presser, il ne réussit pas à se débarrasser de lui. Aucun des attelages que la Fumée avait conduits cette nuit-là n'aurait pu, après un train pareil, se maintenir de front avec une équipe fraîche. Néanmoins cette allure l'exténuait et, quand ils commencèrent à contourner la hauteur de Klondike City, la Fumée sentit faiblir l'énergie de ses bêtes. Ils retardaient d'une façon presque imperceptible, mais, pied à pied, l'avance de l'autre s'éleva à une vingtaine de mètres.

Un hurrah prolongé fut poussé par la population de Klondike City assemblée sur la glace, au confluent du Klon-

dike et du Yukon. À huit cents mètres de distance, sur la rive nord du Klondike, se dresse Dawson. Une volée d'exclamations plus nourries s'éleva d'un certain point, et la Fumée aperçut un traîneau qui s'élançait vers lui. Il reconnut les superbes animaux qui le tiraient : c'étaient ceux de Joy Gastell ; et elle les conduisait en personne. Le capuchon de sa parka en peaux d'écureuils était rejeté en arrière. Elle s'était dégantée et, de ses mains nues, elle manœuvrait le fouet et s'accrochait au traîneau.

— Sautez ! cria-t-elle, au moment où son chien de tête grognait à l'adresse de la Fumée.

Celui-ci retomba derrière elle, et le traîneau oscilla sous le choc, mais elle, bien calée sur les genoux, ne cessa pas de faire usage de son fouet.

— Allez ! vous autres, courez ! kiss ! kiss !

Les chiens jappaient et gémissaient dans leur ardeur à dépasser le gros Olaf.

Quand le chien de tête atteignit l'arrière du traîneau de celui-ci, puis, mètre par mètre, arriva de front avec son rival, la foule massée sur la rive de Dawson ne put contenir son enthousiasme. C'était une grande cohue, car sur toutes les rivières les mineurs avaient abandonné leurs outils pour venir voir le résultat, et une arrivée de pair après une course de cent soixante kilomètres justifiait toutes les extravagances.

— Attention ! Quand vous serez en tête je descendrai ! cria Joy par-dessus son épaule.

La Fumée essaya de protester.

— Et méfiez-vous de la courbe à moitié chemin du talus ! ajouta-t-elle.

À deux mètres d'intervalle l'un de l'autre, les deux attelages galopaient de front. Du fouet et de la voix, le gros Olaf réussit à se maintenir encore une minute. Puis, lentement, presque insensiblement, le chien de tête de Joy commença à prendre l'avantage.

— Tenez-vous prêt ! cria-t-elle à la Fumée. Je vais vous quitter. Prenez le fouet.

Comme il avançait la main, ils entendirent le gros Olaf rugir un avertissement, mais trop tard. Son chien de tête, furieux d'être dépassé, obliquait pour attaquer les autres. Ses crocs se plantent dans le flanc du chien de tête de Joy. Les attelages rivaux se jettent les uns sur les autres. Les traîneaux passent par-dessus les bêtes entrelacées et se renversent. La Fumée se remet sur pied et essaye de relever Joy. Mais elle le repousse, en criant : Courez !

Le gros Olaf, qui avait toujours l'intention de terminer la course, bondissait déjà à cinquante mètres en avant. La Fumée s'élança et, en atteignant la rive, il était sur les talons de l'autre.

Le Bureau d'enregistrement faisait partie du cinquième pâté de maisons dans la rue principale qui était bondée comme au passage d'un défilé militaire. Cette fois la Fumée trouva plus difficile de rattraper son gigantesque rival, et quand il le rejoignit il fut incapable de le dépasser. Côte à côte ils couraient dans une allée étroite entre deux murs compacts d'hommes emmitouflés qui les acclamaient. Tantôt l'un, tantôt l'autre, au prix d'un élan convulsif, gagnait quelques centimètres, pour les reperdre immédiatement.

Si leur allure antérieure avait été une terrible épreuve pour les chiens, celle qu'ils s'imposaient maintenant ne

l'était pas moins pour eux-mêmes. Mais l'enjeu était d'un million de dollars. La seule impression qui frappa la Fumée dans cette finale et folle randonnée fut un profond étonnement qu'il y eût tant de gens au Klondike. Jamais auparavant il ne les avait vus rassemblés d'un seul coup en aussi grand nombre.

Puis il se sentit ralentir malgré lui, et le gros Olaf le devança d'une bonne longueur. Il semblait à la Fumée que son cœur allait éclater ; il avait perdu toute conscience de ses jambes. Elles volaient sous lui, mais il ignorait comment il pouvait encore tenir debout, pas plus qu'il n'aurait su dire par quel miracle, leur imposant un effort supplémentaire, il les obligea à le ramener au niveau de son gigantesque rival.

Devant eux apparut la porte ouverte du Bureau de l'enregistrement. Les deux hommes forcèrent un dernier coup leur attelage, mais inutilement, car aucun ne put se décoller de l'autre : côte à côte ils trébuchèrent sur le seuil, entrèrent violemment en collision et tombèrent la tête en avant.

Ils se mirent sur leur séant, trop épuisés pour se relever. Le gros Olaf, ruisselant de sueur, respirant en halètements pénibles, esquissait dans l'air des gestes vagues et essayait en vain de parler.

À la fin il tendit la main avec une intention bien évidente ; la Fumée la lui serra cordialement.

— C'est une course au pair, déclara le préposé de l'enregistrement. (La Fumée entendait comme en rêve cette voix qui sonnait affaiblie et lointaine.) Tout ce que je peux dire, c'est que vous êtes tous deux gagnants. Il faudra vous partager la concession. Vous voilà associés.

Leurs mains unies exécutèrent un mouvement de pompe pour ratifier cette décision. Le gros Olaf secoua la tête avec une grande énergie et bredouilla quelque temps avant de pouvoir s'exprimer.

— Sacré *chéchaquo* ! proféra-t-il, mais avec une note d'admiration dans la voix. Je ne sais pas comment vous avez fait, mais ça y est.

Au-dehors était massée une foule bruyante, et le bureau même était envahi. Les deux associés se décidèrent à une nouvelle tentative et s'aidèrent mutuellement à se remettre sur pied. La Fumée sentait ses jambes trembler sous lui et titubait comme un ivrogne. Le gros Olaf s'approcha en chancelant.

— Dites donc. Cette fille… elle est drôlement mignonne !

— Ouais, comme vous dites, approuva la Fumée. Elle est drôlement mignonne.

BELLEW ET LE COURTAUD

LE PETIT HOMME[8]

I

— Tu me parais bien sûr de toi, représenta le Courtaud. Franchement, ce glacier me donne la frousse. Aucun homme ne devrait s'y risquer seul.

Bellew la Fumée se mit à rire, et son regard embrassa la surface étincelante du glacier qui remplissait le haut de la vallée.

En quelques mots, il résuma la situation.

— Nous voici en août et les jours raccourcissent depuis deux mois. Tu connais le quartz aurifère, et moi pas. Mais je peux aller chercher des provisions, pendant que tu t'occupes du filon principal. Au revoir… Je serai de retour demain soir.

Il tourna les talons et disparut.

— Attention ! J'ai l'impression qu'il va nous arriver quelque chose ! lui cria le Courtaud.

Mais la seule réponse de la Fumée fut un nouvel éclat de rire. Il continua de descendre la petite vallée, en s'épongeant de temps à autre le front, tandis que ses pieds broyaient les framboises de montagne mûres et les fougères délicates qui croissaient auprès de glaçons que le soleil avait respectés.

---

8 ***The Little Man,*** décembre 1911.

Au début du printemps, le Courtaud et lui, après avoir remonté le fleuve Stewart, s'étaient lancés dans l'effroyable chaos de la région où l'on situait le lac Surprise. Depuis le printemps, et pendant la moitié de l'été, ils s'étaient épuisés en vains efforts. Ils étaient sur le point de renoncer à leur entreprise, lorsqu'ils rencontrèrent enfin la déconcertante nappe d'eau au fond pavé d'or qui avait alléché une génération de mineurs et s'était jouée de leurs recherches.

Ils s'étaient installés dans la vieille cabane que la Fumée avait trouvée lors de sa première visite, et s'étaient rendu compte de trois choses.

D'abord : le fond du lac était littéralement recouvert d'une épaisse couche d'or en pépites ; puis on pouvait atteindre cet or en plongeant dans les endroits les moins profonds, mais la température de l'eau était mortelle, et, enfin, l'assèchement du lac était un travail trop considérable pour que deux hommes parviennent à l'exécuter dans la moitié déjà entamée d'un court été.

Mais sans se décourager, et déduisant d'après la rugosité des pépites qu'elles ne venaient pas de loin, ils s'étaient mis en quête du filon primitif. Après avoir traversé le grand glacier dont la masse rébarbative bordait le lac vers le sud, ils s'étaient engagés dans l'inextricable labyrinthe de petites vallées et de gorges étroites qui, par les détours les plus déconcertants, aboutissaient au lac, ou y avaient mené à une certaine époque.

La vallée que descendait la Fumée s'élargissait peu à peu comme toutes les vallées, mais elle se rétrécit soudain entre deux hautes falaises et le mena devant un mur en impasse. Là, le ruisseau disparaissait dans une fissure, pour suivre évidemment un lit souterrain.

La Fumée escalada cette muraille et vit le lac à ses pieds. Différent de tous les lacs de montagne, celui-ci n'était pas de couleur bleue. Sa teinte verte témoignait de son peu de profondeur, qui rendait possible l'assèchement.

Tout autour s'élevait une chaîne de montagnes très rapprochées les unes des autres avec leurs pics couronnés de neige et leurs rochers bizarrement découpés. Leur aspect était heurté et irréel : un véritable cauchemar, si fantastique et contraire aux lois de la raison, qu'il apparaissait à la Fumée plutôt comme une mystification cosmique que comme une portion normale de la surface du globe.

De nombreux glaciers, la plupart en miniature, bloquaient les gorges. À un certain moment, l'un des plus grands, sur la rive nord, s'effondra avec fracas dans un jaillissement d'eau.

De l'autre côté du lac, à une distance apparente de cinq à six cents mètres, mais en réalité, et la Fumée le savait bien, à huit kilomètres au moins, il apercevait le bouquet de sapins de la cabane.

Il s'arrêta, doutant de ses yeux, et vit nettement un filet de fumée s'échapper de la cheminée de la cabane.

Sa conclusion fut que quelqu'un les avait surpris eux-mêmes en trouvant de son côté le lac Surprise, et il attaqua la falaise sud.

Du haut de cette falaise, il accédait à une petite vallée, toute tapissée de fleurs et bruissante du vol des abeilles, qui, elle, se comportait en vallée raisonnable, en ce sens qu'elle aboutissait honnêtement au lac. Sa seule anomalie était dans sa longueur, réduite à une centaine de mètres à peine : elle

se terminait par un à-pic de trois cents mètres d'où se précipitait un ruisselet, entraînant des nuages de poussière d'eau.

En cet endroit il vit monter une nouvelle fumée s'élevant paresseusement dans l'atmosphère ensoleillée, derrière un contrefort de rochers.

Contournant l'obstacle, il entendit un léger battement métallique rythmé par un sifflement joyeux. Puis il aperçut l'intrus, pressant entre ses genoux un soulier dont il garnissait la semelle de gros clous.

— Salut ! fit celui-ci en signe de bienvenue. Voilà justement le moment de casser la croûte. Il y a du café dans le pot, deux ou trois galettes, et du bœuf séché.

— Ce n'est pas de refus, répondit la Fumée. J'ai été obligé de me rationner, mais il y a pas mal de provisions dans la cabane.

— De l'autre côté du lac ? C'est là que j'allais.

— Le lac Surprise devient bien fréquenté, à ce que je vois, plaisanta la Fumée, en vidant le pot de café.

— Le lac Surprise ? Vous rigolez, non ? dit l'homme, la stupéfaction peinte sur son visage.

La Fumée se mit à rire.

— C'est justement ce qui étonne tout le monde. Vous voyez cette corniche de l'autre côté, vers le nord-ouest ? C'est de là que je l'ai aperçu pour la première fois, sans m'y attendre. Tout entier. D'un seul coup. Et j'avais renoncé à le trouver.

— Moi, c'est pareil, répondit l'autre. Je m'en allais, et j'espérais atteindre le Stewart hier soir, quand je me suis trouvé en vue du lac. Mais alors où est le Stewart ? Et où me suis-je égaré ? Et vous, comment y êtes-vous venu ? Qui êtes-vous ?

— Bellew, Kit Bellew.

— Oh ! je vous connais !

Les yeux et la physionomie de l'homme s'éclairèrent d'un franc sourire, et sa main se tendit vers la Fumée d'un geste spontané.

— Je vous aurais reconnu tout de suite si vous étiez rasé, reprit l'homme. Je vous ai vu mystifier tous les joueurs, quand vous avez fait sauter la roulette à la « Corne d'Élan ». Je me nomme Carson, Andy Carson. Heureux de vous rencontrer.

C'était un homme petit et mince, mais paraissant de santé solide, avec de vifs yeux noirs.

— Alors c'est le lac Surprise ! murmura-t-il d'un air de doute.

— Il n'y a pas d'erreur.

— Et son fond est pavé d'or ?

— Pour sûr. En voici un échantillon.

La Fumée plongea la main dans sa poche et exhiba une demi-douzaine de pépites.

— Tenez… Voilà ce qu'on trouve, vous n'avez qu'à aller au fond, les yeux fermés si vous voulez, et vous en ramène-

rez une poignée. Seulement il faudra après piquer un cinq cents mètres pour rétablir la circulation.

— Eh bien ! vous pouvez vous vanter de m'avoir coupé l'herbe sous le pied, dit plaisamment Carson, mais son désappointement était visible. Enfin, j'ai toujours eu le plaisir d'arriver jusqu'ici.

— Le plaisir ! cria la Fumée, mais si jamais nous arrivons à mettre la main sur ce qu'il y a au fond du lac, Rockefeller aura l'air d'un vrai fauché, comparé à nous.

— Mais tout cela est à vous… objecta Carson.

— Pas du tout ! Il faut vous mettre dans l'idée que jamais, depuis qu'il y a des mines, un gisement d'or de cette importance n'a encore été exploité. Pour le mettre en valeur, ce ne sera pas trop de vous, de moi et de mon associé et de tous les amis que nous pouvons avoir. Tout le Bonanza et tout l'Eldorado réunis ne seraient pas plus riches qu'un demi-arpent de là-dessous. La difficulté est l'assèchement. Cela coûtera des millions. Je ne crains qu'une chose. Il y a là une telle quantité de métal que, si nous n'en réglons pas la mise sur le marché, elle pourra entraîner la dépréciation de l'or.

— Et vous me dites… ? interrompit Carson, suffoqué.

— Que je serais heureux de vous avoir avec moi. Il faudra une année ou deux pour réunir les capitaux et vider le lac. On peut le faire. J'ai examiné l'endroit. Êtes-vous de la partie !

— Si je veux en être ? Je n'en ai donc pas l'air ? Mais je me sens tellement dans la peau d'un millionnaire que je n'ose près-que plus traverser ce grand glacier. Je ne peux plus me permettre de me casser le cou, maintenant… Je

voudrais bien avoir quelques clous à souliers. Je fixais le dernier quand vous êtes arrivé. Faites voir où en sont les vôtres.

La Fumée montra ses semelles.

— Polis comme une patinoire ! s'écria Carson. On voit que vous avez trimardé. Attendez, je vais en arracher quelques-uns des miens pour vous les mettre.

Mais la Fumée ne voulut rien entendre.

— Du reste, dit-il, j'ai caché une corde d'une douzaine de mètres au bord du glacier. Mon associé et moi nous en sommes servis pour venir. Nous l'utiliserons.

II

L'ascension fut longue et pénible.

Les rayons du soleil reflétés par la glace les aveuglaient. Hors d'haleine, couverts de sueur, ils poursuivaient lentement leur route. Sur certains points, traversés d'innombrables crevasses, une heure de dangereux efforts ne leur procurait qu'une avance d'une centaine de mètres.

À deux heures de l'après-midi, près d'une petite mare d'eau creusée dans la glace, la Fumée proposa la halte.

— Si nous prenions un peu de nourriture ? dit-il. J'ai été à court, et mes jambes fléchissent. De toute façon, le plus dur est passé. Encore trois cents mètres à franchir, et nous aurons atteint les rochers sur lesquels on avance facilement, à part deux ou trois fissures assez dures et une drôlement

mauvaise qui nous attend vers la crête. Il y a là un pont de glace pas très solide, mais le Courtaud et moi l'avons déjà traversé.

— Je suis plus léger que toi d'au moins quarante livres, dit Carson une demi-heure après, alors qu'ils avaient fini leur repas. Laisse-moi passer le premier.

Ils étaient sur le bord de la crevasse, énorme et ancienne, large d'au moins trente mètres, avec des bords glissants et rongés.

Devant eux, un pont de neige durcie et de glace. Ils ne pouvaient apercevoir le bas de ce tassement, encore moins le fond de la crevasse. Fondant et s'émiettant peu à peu, le pont menaçait ruine. On apercevait maintes places d'où des fragments s'étaient détachés, et sous leurs yeux glissa et tomba un morceau d'au moins cinq cents livres.

— Ça s'annonce mal ! dit Carson en hochant la tête. Plus mal encore que si je n'étais pas millionnaire !

— Il faut pourtant l'attaquer, répondit la Fumée. Le plus dur est fait, nous ne pouvons pas revenir sur nos pas, ni camper toute la nuit sur la glace. Il n'y a pas d'autre chemin ; le Courtaud et moi avons exploré les alentours à deux kilomètres de distance. Je dois dire qu'il était plus large quand nous l'avons traversé.

— Alors on y passe, l'un après l'autre, et moi d'abord.

Carson prit le rouleau de corde que tenait la Fumée.

— Démarre la corde, je la prends, ainsi que le pic. Donne-moi la main pour m'aider à descendre.

Lentement et prudemment, il se laissa glisser jusqu'au pont sur lequel il se dressa, en prenant les dernières dispositions pour cette traversée périlleuse.

Sur son dos se trouvait son sac ; il enroula autour de son cou et sur ses épaules la corde, dont un bout était déjà fixé à sa ceinture.

— Je donnerais volontiers une bonne partie de mes millions pour une équipe de pontonniers, dit-il, mais son franc et gai sourire démentait ses paroles.

— Tout va bien, ajouta-t-il. Je suis léger comme un chat.

Il équilibra horizontalement, comme un funambule, le pic et le long bâton dont il se servait en guise d'alpenstock. Il avança un pied avec circonspection, le ramena, et se raidit avec un visible effort physique.

— Décidément, je préférerais être complètement fauché, dit-il. Si jamais je cesse d'être millionnaire, je renonce définitivement à ce métier-là. On est trop mal à l'aise.

— Courage, dit la Fumée. Je l'ai déjà franchi, moi. Il vaudrait mieux que je passe le premier.

— Et tes quarante livres d'excédent ? répliqua vivement le petit homme… Bon, maintenant, on y va.

Un pied se tendit pour se poser avec prudence et légèreté, puis l'autre. Doucement, il continua jusqu'aux deux tiers de la distance à parcourir. Alors, il s'arrêta pour examiner une dépression au fond de laquelle il distinguait une fissure récente.

La Fumée, qui l'observait, le vit tourner la tête de côté pour jeter un coup d'œil vers la fissure, puis vaciller légèrement.

— Regarde devant toi ! ordonna-t-il catégoriquement. Maintenant, marche !

Le petit homme obéit et termina le trajet sans défaillance.

La pente, de l'autre côté de la crevasse rongée par le soleil, était glissante, mais praticable. Carson atteignit une étroite corniche, se retourna et s'assit.

— À toi ! cria-t-il. Mais ne pense qu'à avancer et ne regarde pas en bas. C'est le tort que j'ai eu. Grouille-toi. Le pont est salement pourri.

La Fumée, se servant de son bâton comme d'un balancier, s'engagea dans le passage.

Il était évident que le pont ne tenait plus que par miracle.

La Fumée perçut sous lui un léger ébranlement de toute la masse, puis une vibration plus prononcée, et enfin un bref craquement. Il eut l'impression que derrière lui la glace venait de s'effondrer, et l'expression de Carson lui confirma qu'il ne se trompait pas.

D'en bas, doux et faible, montait le murmure de l'eau courante, et les yeux de la Fumée se tournèrent malgré lui vers les profondeurs miroitantes.

Par un effort de volonté il les reporta sur le chemin qu'il avait encore à faire.

Il parvint à la fissure, dont les bords à vif, à peine entamés par l'action du soleil, témoignaient qu'elle était très récente. Il allait l'enjamber quand il la vit s'élargir peu à peu.

Il fit vivement un grand pas, mais les clous usés de ses souliers glissèrent ; il tomba la tête la première et, immédiatement, se trouva suspendu dans la crevasse, les jambes dans le vide, la poitrine appuyée sur son bâton qu'il avait eu la présence d'esprit de mettre en travers.

Sa première sensation fut celle d'une violente nausée produite par l'accélération des battements de son cœur, et il fut surpris de n'être pas tombé plus bas. Derrière lui continuaient des craquements et des vibrations qui se communiquaient à son bâton.

D'en bas, du cœur du glacier, montait le grondement lointain et assourdi de la chute d'énormes fragments de glace qui allaient s'écraser dans le fond. Cependant le pont tenait encore. Presque détaché à une extrémité, fendu dans son milieu, il s'inclinait dangereusement dans la partie que la Fumée venait de franchir. Celui-ci voyait Carson, perché sur son rebord, les pieds arc-boutés sur la surface fondante, occupé à dérouler la corde qui était à son cou.

— Attends ! bouge pas, cria Carson, ou tout va crouler !

Il évalua la distance d'un coup d'œil, retira son cache-nez, l'ajouta au bout de la corde, puis en fit autant d'un foulard, qu'il prit dans une de ses poches.

La corde, composée de brides pour chiens nouées à des lanières de cuir brut tressées, était à la fois légère et solide.

Il la lança adroitement, et la Fumée, qui eut la chance de l'agripper du premier coup, ébaucha l'intention de se hisser

à la force du poignet, mais Carson, ayant fixé la corde autour de sa ceinture, l'arrêta.

— Attache-la aussi autour de toi ! ordonna-t-il.

— Mais, si je tombe, je t'entraîne ! dit la Fumée.

— La ferme ! ordonna le petit homme, le son de ta voix peut provoquer la débâcle.

— Mais si je glisse ?… reprit la Fumée.

— La ferme ! Tu ne glisseras pas. Fais ce que je te dis ! Sous les épaules ! Serre ! Là ! Et maintenant, viens. Je tiens la corde tendue. C'est ça… Doucement…

Il restait trois mètres à parcourir quand l'écroulement total du pont commença. Sans bruit, mais inexorablement, son inclinaison s'accentuait.

— Vite ! dit Carson, tirant de toutes ses forces sur la corde, à mesure que la Fumée progressait.

Le pont s'effondrait, quand les doigts de la Fumée se crispèrent sur le bord de la crevasse, le retenant au-dessus du vide. Carson, dressé, les jambes écartées, halait sur la corde. La secousse, en précipitant la Fumée contre le bord, l'arracha de sa niche. Il se retourna comme un chat, cherchant à s'accrocher sur la glace, mais glissa malgré lui. Plus bas, et séparé de lui par douze mètres de corde, la Fumée se cramponnait de même et, avant que le fracas leur eût appris l'effondrement du pont, ils étaient redevenus immobiles. Carson avait trouvé pied le premier et l'effort de quelques livres qu'il avait pu exercer sur la corde avait suffi pour arrêter son compagnon dans sa chute.

Tous deux se tenaient dans les anfractuosités, mais celle de la Fumée était si peu profonde que, malgré la tension de tout son être pour s'aplatir et se coller à la paroi, seul le faible appui qu'il prenait sur la corde l'empêchait de glisser. Placé sur un renflement, il ne pouvait voir au-dessous de lui. Quelques minutes s'écoulèrent pendant lesquelles ils envisagèrent la situation et firent de rapides progrès dans l'art d'adhérer à la glace humide et glissante. Le petit homme recouvra le premier l'usage de la parole.

— Bon sang ! (Et un instant après :) Si tu peux tenir seul un moment et lâcher la corde, je vais tâcher de me retourner. Essaie !

La Fumée fit l'effort demandé et reprit appui sur la corde.

— Ça ira, dit-il. Quand tu seras prêt, dis-le. Mais fais vite !

— À un mètre plus bas, dit Carson, je vois un rebord où caler mes talons. Vas-y ! ça ne sera pas long. Tu y es ?

— Vas-y !

C'était un travail difficile que de se laisser glisser d'un mètre, de se retourner et de s'asseoir, mais il était plus difficile encore pour la Fumée de se tenir aplati dans une position qui, d'instant en instant, requérait un plus grand effort musculaire. Malgré tout, il sentait qu'il risquait de glisser encore plus bas, quand la corde se tendit de nouveau. Il remarqua le visage livide de son compagnon, en dépit de son hâle, et se demanda quelle devait être sa propre pâleur. Puis il vit les doigts tremblants de Carson qui tâtonnaient vers la gaine de son couteau ; il en conclut que la fin était proche. L'homme allait couper la corde.

— Ne fais pas attention, bégaya le petit homme, je n'ai pas peur. C'est seulement nerveux ! Ça… ça ira mieux dans une minute.

La Fumée le vit plié en deux, les épaules entre les genoux, tremblant et embarrassé, creuser et façonner d'une main des trous dans la glace pour ses talons, tandis que l'autre main tirait de son mieux sur la corde.

— Carson, souffla-t-il.

Il reçut en réponse un sourire navrant et pathétique.

— Je n'ai jamais pu supporter l'altitude, avoua Carson. Ça ne te fait rien que je m'arrête une minute pour m'éclaircir les idées ? Après j'approfondirai les trous pour mes talons et j'aurai un point d'appui pour te hisser.

La Fumée eut chaud au cœur.

— Écoute, Carson, le mieux que tu aies à faire, c'est de couper la corde. Tu ne pourras jamais me remonter, et c'est inutile que nous y restions tous les deux.

— Ta gueule ! répondit Carson. Qui est-ce qui commande ici !

La Fumée ne pouvait pas ne pas s'apercevoir que l'irritation était le meilleur tonique pour les nerfs de l'autre. Lui-même était à bout par la situation atroce où il se trouvait. Pour lui, il n'y avait qu'une chose à faire : tenir le coup en restant cramponné à la glace.

Un grognement et le cri de : « Tiens bon ! » vinrent l'avertir. Le visage contre la glace, il s'efforça de faire corps avec elle. Il sentit que la corde se détendait et eut l'impression que Carson glissait vers lui. Il n'osa pas lever

les yeux avant que la corde se fût tendue de nouveau, lui apprenant que l'autre était arrêté.

— Il était moins cinq ! souffla Carson, je suis descendu d'un mètre au moins. Attends maintenant. Il faut que je creuse de nouveaux trous. Si cette saleté de glace ne fondait pas, ça irait tout seul.

Tout en donnant avec la main gauche la pression de quelques livres suffisante pour maintenir la Fumée, le petit homme, de la droite, hachait et creusait.

Dix minutes s'écoulèrent.

— Je t'explique ce que j'ai fait ! cria-t-il alors. J'ai creusé des trous à ma hauteur pour tes mains et pour tes pieds. Je vais te hisser tout doucement. Mais avant, balance ton sac. Tu as pigé ?

La Fumée fit de la tête un signe d'assentiment, déboucla son sac avec des précautions infinies. D'un mouvement d'épaules, il le fit tomber : Carson le vit glisser sur la saillie et disparaître.

— Maintenant, je vais approfondir mes points d'appui, dit-il ; toi, attends tranquillement.

Cinq minutes plus tard commençait la lutte. La Fumée, après s'être essuyé les mains à l'intérieur de ses manches, se cramponnait sur la pente et, retenant sa respiration, se collait, s'attachait, se plaquait à la paroi, aidé et soutenu par les efforts que Carson exerçait sur la corde. Seul, il n'aurait pu faire aucun progrès ; malgré sa vigueur, il était désavantagé par son poids. Au tiers de l'ascension, à un endroit où la déclivité était plus forte et la glace plus lisse encore, il sentit soudain la corde mollir. Il avançait de plus en plus lente-

ment. Aucune saillie ne lui permettait de s'arrêter et de reprendre haleine. L'effort le plus désespéré ne pouvait le maintenir en place, et il eut l'impression que la chute était imminente.

— Je glisse ! cria-t-il.

— Moi aussi ! grinça Carson.

— Alors, lâche tout !

La Fumée perçut une tentative inutile de tension sur la corde, puis il fut entraîné plus bas. Il rencontra le creux où il s'était tenu précédemment, dépassa la saillie : à ce moment il aperçut Carson, cherchant des pieds et des mains, avec des gestes de fou, à enrayer la chute. À sa grande surprise, après la saillie, la chute à pic qu'il attendait ne se produisit pas. Il sentit la corde le retenir de nouveau sur une pente vive qui s'adoucit et l'amener doucement dans une niche sur le haut d'une autre saillie. Carson, qu'il ne pouvait plus voir, occupait celle qu'il avait quittée.

— Bon sang ! disait Carson, en frissonnant.

Après un instant de calme, la corde s'agita.

— Qu'est-ce que tu fais ? demanda la Fumée.

— Des trous pour mettre les pieds et les mains, répondit Carson d'une voix entrecoupée. Patiente un peu ! Je te remonte dans un clin d'œil. Ne fais pas attention à ma façon de parler. Je suis un peu énervé. Mais tout va bien, attends, tu vas voir…

— Tôt ou tard, avec cette glace fondante, tu glisseras avec moi. Il n'y a qu'une chose à faire, c'est couper. Écoute ! C'est inutile que nous y restions tous les deux. Tu

m'entends ? Tu es le plus grand des petits hommes. Tu as fait tout ce que tu pouvais. Coupe !

— Toi, ça suffit ! Cette fois-ci, je vais faire des encoches capables de retenir un attelage de chevaux.

— Tu m'as tenu assez longtemps.

— Eh bien ! j'apprenais le jeu. Je vais te tenir jusqu'à ce que nous sortions de là. Tu as bien compris ? C'est exprès, je crois, que Dieu m'a fait poids léger. Maintenant, la ferme ! Compris ?

Un instant de silence s'écoula. La Fumée entendait les chocs et les grincements métalliques du couteau, et parfois des parcelles de glace glissaient sur la saillie jusqu'à lui. Cramponné des pieds et des mains, il les cueillait des lèvres, au passage, et les laissait fondre dans sa bouche pour calmer sa soif.

Tout à coup, il perçut un soupir qui se changea en exclamation de désespoir et il crispa les doigts en sentant la corde se relâcher. Mais tout de suite elle se tendit de nouveau et, comme il levait les yeux, il vit le couteau, pointe en avant, glisser vers lui. Il tendit la joue, tressaillit sous la morsure de l'acier, serra davantage et parvint à l'arrêter.

— Ce que je peux être maladroit ! gémit Carson.

— Ne t'en fais pas, je le tiens ! répliqua la Fumée.

— Ah ! bon ! Attends ! J'ai de la ficelle dans ma poche, je te la descends et tu me renvoies le couteau.

La Fumée ne répondit pas. Un flux soudain de pensées l'assaillait.

— Attention, voilà la ficelle ! Dis-moi quand tu l'auras.

Un petit couteau de poche attaché à l'extrémité de la ficelle glissait vers la Fumée. Il l'atteignit, ouvrit la plus grande lame avec ses dents et s'assura qu'elle coupait bien. Alors il remplaça le petit couteau par l'autre.

— Ça y est ! cria-t-il.

Et ses yeux attentifs virent remonter le couteau. Mais il voyait autre chose. Un petit homme, partagé entre la crainte et la volonté, qui tremblait et claquait des dents, dont la tête tournait de vertige, et qui maîtrisait ses nausées et sa détresse pour agir en héros. Jamais, depuis qu'il avait rencontré le Courtaud, un caractère d'homme n'avait autant séduit la Fumée. C'était là un véritable homme de cœur, véhément dans ses amitiés, généreux jusqu'au sacrifice, avec un cran que le tremblement de la peur ne pouvait même pas ébranler. Alors il envisagea froidement la situation. Ils n'avaient aucune chance de s'en tirer tous les deux, car ils glissaient peu à peu vers le cœur du glacier et c'était son poids qui y entraînait l'autre. Le petit homme collait à la paroi comme une mouche. Seul, il pouvait se sauver.

— Voilà, fit la voix d'en haut, maintenant nous nous en sortirons en deux temps.

La voix de Carson trahissait un tel effort pour paraître gaie et sans inquiétude, que la Fumée se décida.

— Écoute ! dit-il lentement, je t'ai renvoyé le couteau : pour sortir d'ici. Compris ?… J'ai gardé l'autre pour couper la corde. Il faut qu'un seul y reste, ou bien ce sera tous les deux.

— C’est tous les deux ou personne ! (La réponse vint, péremptoire.) Si tu tiens encore une minute…

— J’ai tenu trop longtemps déjà.

— Attends ! hurlait Carson. Ne fais pas cela. Donne-moi une chance de te sauver. On va y arriver, tu vas voir. Je vais creuser des trous à pouvoir supporter une maison et sa grange.

La Fumée ne répondit pas. Doucement, avec précaution, comme fasciné par son acte, il scia avec le couteau jusqu’à ce qu’un des trois torons de la corde craque et se brise.

— Qu’est-ce que tu fais ? criait Carson, désespérément. Je te dis que c’est tous les deux ou personne. Nous réussirons, mais, je t’en supplie, attends !

Et la Fumée, considérant la corde entamée, à quinze centimètres de ses yeux, fut gagné par la peur. Il ne voulait pas mourir. L’abîme, sombre sous lui, le terrifiait, et la crainte lui faisait entrevoir tout l’absurde optimisme d’un sursis. Elle lui suggéra un compromis.

— D’accord, dit-il, j’attendrai. Fais de ton mieux, mais je te le dis, Carson, si nous recommençons à glisser, je coupe.

— Bah ! n’y pense plus. Si nous partons, ce sera par en haut. Je suis comme du plâtre. Je collerais encore à la pente si elle était deux fois plus forte. J’ai déjà fait un trou pour loger un talon. Maintenant, tais-toi et laisse-moi travailler.

De longues minutes s’écoulèrent. La Fumée concentrait son attention sur la légère douleur d’une envie à un de ses doigts.

— J'aurais dû la rogner ce matin, conclut-il, ça me fait mal maintenant. Et il résolut de le faire sitôt sorti de la crevasse. Alors, il regarda de près le doigt avec un intérêt renouvelé. Dans une minute ou, en mettant les choses au mieux, dans quelques minutes, cette envie et ce doigt si bien articulé et si agile ne seraient plus qu'une parcelle d'une carcasse déchiquetée au fond d'un précipice.

Il se colla de nouveau à la paroi glissante, tremblant et suant. Il grelottait et tentait d'attribuer sa faiblesse au contact avec la glace fondante qui trempait ses vêtements ; mais il savait bien, au fond, que ce n'était pas le vrai motif.

Une exclamation, un grognement, suivis d'un brusque relâchement de la corde, le firent tressaillir. Il glissait ! Le mouvement était à peine perceptible. La corde s'était franchement retendue, mais il glissait.

Carson ne pouvait plus le retenir et le suivait. Un de ses pieds tâtonnant ne rencontra plus rien, et il sut qu'il avait atteint le bord extrême de la saillie. Dans un instant, le corps de Carson suivrait le sien dans le vide.

Aveuglément, désespérément, il jeta sur la corde son poing armé du couteau, vit les torons se séparer, sentit s'accélérer la glissade et tomba…

Mais que lui arrivait-il ? Il n'était pas dans un état d'inconscience, mais tout s'était produit trop vite et si inopinément ! Au lieu de la chute mortelle à laquelle il s'attendait, il s'était senti presque aussitôt les pieds mouillés et s'était assis violemment dans de l'eau qui avait jailli jusqu'à son visage. Sa première idée fut que la crevasse était moins profonde qu'il ne l'avait cru, et qu'il avait atteint le fond sain et sauf.

Mais il fut vite détrompé. La paroi opposée était à quatre mètres environ. Il se trouvait dans un bassin creusé dans une saillie de la muraille par l'eau de fusion contournant la saillie supérieure.

À cet endroit, l'eau avait cinquante centimètres de profondeur et arrivait au niveau du bord. Il se pencha et regarda, dans l'étroit abîme, le torrent qui écumait à vingt-cinq mètres au-dessous de lui.

— Pourquoi as-tu fait ça ? gémit une voix au-dessus de lui.

— Écoute ! répondit-il, je suis sain et sauf, assis jusqu'au cou dans une mare d'eau, avec nos deux sacs. Je vais m'asseoir dessus. On pourrait même tenir à une demi-douzaine de gars. Si tu glisses, garde le contact avec la paroi et tu me rejoins. Mais avant, tire-toi de là. Va à la cabane ; il y a quelqu'un, j'ai vu de la fumée. Trouve une corde ou quelque chose d'analogue et viens me repêcher.

— Sans blague ? fit Carson, d'un ton incrédule.

— La main sur la conscience. Maintenant, grouille-toi, ou je vais geler.

Pour se réchauffer, la Fumée creusa à coups de talon une rigole sur le bord de la mare.

Quand il l'eut complètement vidée, un appel lointain vint lui apprendre que Carson avait atteint le sommet.

Alors il se mit à faire sécher ses vêtements. Le chaud soleil de l'après-midi l'atteignait de ses rayons ; il retira ses hardes et les étala autour de lui. Sa boîte d'allumettes était hermétique et il parvint à faire sécher assez de tabac et de papier pour rouler des cigarettes.

Deux heures plus tard, comme il fumait, perché à demi nu sur les deux sacs, il entendit l'appel d'une voix qu'il lui était impossible de ne pas reconnaître d'emblée.

— Holà ! La Fumée ! La Fumée !

— Joy Gastell ! répliqua-t-il, d'où sortez-vous ?

— De votre cabane… Êtes-vous blessé ?

— Pas une écorchure !

— Père est en train de descendre la corde… La voyez-vous ?

— Oui, je la tiens. Maintenant, je vous demande deux minutes.

— Qu'y a-t-il ? fit au bout d'un instant une voix inquiète.

— Je m'habille.

— Quoi ?

— Oui. J'ai pris un bain. Maintenant vous êtes prêts ? Hissez !

Il envoya d'abord les sacs, ce qui lui valut des reproches de Joy Gastell, et puis monta lui-même.

Joy le regardait ardemment, pendant que son père et Carson roulaient la corde.

— Comment avez-vous eu le courage de couper la corde ? cria-t-elle.

La Fumée sembla, d'un geste de la main, repousser le compliment.

— Je sais tout, poursuivit-elle. Carson me l’a dit : vous vous êtes sacrifié pour le sauver.

— Mais pas du tout, mentit la Fumée. Dès le commencement, j’avais vu la piscine juste au-dessous de moi.

LA PENDAISON DE CULTUS GEORGE[9]

I

La caravane montait à travers une couche profonde de neige poudreuse, vierge de toute empreinte de traîneau ou de mocassins. La Fumée, en tête, tassait les cristaux fragiles de ses raquettes larges et solides. Ce travail exigeait du souffle et de l'endurance, et il y dépensait toutes ses forces. Derrière lui, dans le sentier qu'il traçait, peinaient les six chiens à la file ; la buée projetée par leur haleine attestait leur fougue et la rigueur de la température. Entre le dernier chien et le traîneau, le Courtaud se démenait, tantôt pesant sur la perche de direction, tantôt halant sur l'amarre qui lui permettait de seconder l'effort de l'attelage. De demi-heure en demi-heure, la Fumée et lui changeaient de place, car tracer un chemin à travers la neige à l'aide de raquettes était un travail plus pénible que celui de la perche.

L'équipage était en tout point frais et vigoureux. Il s'agissait là d'un travail assez dur qu'ils parvenaient tout de même à effectuer, l'ouverture à la mi-hiver d'une piste accidentée. Sur ce parcours difficile, ils considéraient comme raisonnable une étape journalière de quinze kilomètres. Leur condition physique restait bonne, mais, à la nuit, ils se glissaient, recrus d'une saine fatigue, dans leurs fourrures de

---

9 *The Hanging of Cultus George,* janvier 1912.

couchage. Depuis six jours, ils étaient partis du camp populeux de Mucluc, sur le Yukon. En deux journées, avec le traîneau à pleine charge, ils avaient couvert les soixante-quinze kilomètres de piste battue jusqu'au Moose Creek. À partir de là, avait commencé une lutte contre une couche de plus d'un mètre de neige, qui, en réalité, n'était qu'une poussière de cristaux de glace, non agglomérés, au point que, si on les chassait du pied, ils voltigeaient avec le léger crissement du sucre granulé. En trois jours, ils avaient parcouru quarante-cinq kilomètres vers Minnow Creek, à travers la série de hauteurs qui séparent les multiples affluents septentrionaux du fleuve Siwash. Maintenant, ils étaient aux prises avec la grande ligne de faîte au-delà des Buttes Chauves, d'où ils descendraient en longeant le ruisseau du Porc-épic jusqu'au cours moyen de Milk River. On racontait communément qu'en amont de ce fleuve se trouvaient des gisements de cuivre. C'était là leur but, une colline de cuivre pur, huit cents mètres à droite en remontant le premier ruisseau, après l'endroit où le fleuve sortait d'une gorge profonde pour entrer dans un vallon fortement boisé. Ils reconnaîtraient le paysage à première vue ; Mac Carthy le Borgne le leur avait décrit avec une précision minutieuse. Impossible de s'y méprendre, à moins que Mac Carthy ne fût un blagueur.

Au cours de l'après-midi, ils franchissaient la crête, plongeaient derrière les Buttes Chauves, dans une étroite gorge coudée, et s'engageaient dans la descente rapide qui menait au ruisseau du Porc-épic. Soudain le Courtaud, qui était en tête, s'arrêta, et la Fumée retint les chiens. Un cortège dispersé sur trois cents mètres, et composé d'êtres humains paraissant se traîner avec peine, montait vers eux.

— Des Indiens Siwash. Ils marchent comme à l’enterrement, remarqua le Courtaud.

— Ils n’ont pas de chiens, dit la Fumée.

— Non… Tiens, je vois là-bas deux hommes qui tirent un traîneau.

— En voilà un qui tombe. Il y a quelque chose, le Courtaud ! Et ils sont bien deux cents.

— Regarde-les tituber ; on dirait des ivrognes. Encore un qui ramasse une pelle !

— C’est toute une tribu ! Il y a des gosses.

La foule d’Indiens, à la vue des deux hommes, poussa un cri de joie sauvage et pressa le pas.

— Pour sûr, ils sont à la dernière extrémité, dit le Courtaud. Ils tombent tous les uns après les autres.

— Regarde la figure du premier, continua la Fumée. C’est la famine ; voilà ce qu’ils ont. Ils ont mangé leurs chiens.

— Que faisons-nous ? On file ?

— Et on abandonne le traîneau et les bêtes ? demanda la Fumée d’un ton de reproche.

— Ils vont nous boulotter, si nous restons là. Ils ont l’air assez affamés pour le faire. Hep ! grand-père ! Qu’est-ce qui ne va pas ? Ne dévore pas ce chien des yeux. Il n’y a pas de marmite pour le faire cuire. Compris ?

Les premiers de la horde arrivaient et les entouraient en se lamentant dans un étrange dialecte. Leur aspect parut, à

la Fumée, à la fois grotesque et affreux. La famine était évidente. Leurs visages aux joues creusées, à la peau desséchée, ressemblaient à des têtes de morts.

Il en arrivait toujours, et bientôt la Fumée et le Courtaud furent encerclés par une cohue démoniaque. Leurs vêtements usés, de cuir et de fourrure, étaient coupés et lacérés, et la Fumée en comprit la cause, en voyant un enfant émacié, sur le dos d'une squaw, sucer et mâcher un lambeau répugnant de fourrure. Il remarqua aussi qu'un autre bambin s'acharnait sur un bout de courroie.

— En arrière ! Allons ! Reculez-vous ! criait le Courtaud, après avoir vainement tenté de se faire comprendre au moyen de quelques mots indiens qu'il connaissait.

Hommes, femmes et enfants, chancelant et titubant, continuaient de se presser autour d'eux. Ils pleuraient de faiblesse et leurs yeux affolés brûlaient de convoitise. Une femme gémissante se glissa derrière le Courtaud et tomba les bras étendus et les mains crispées sur le traîneau. Un vieillard la rejoignit en soupirant et, haletant, s'efforça de ses doigts incertains à dénouer les liens du chargement pour atteindre les sacs de provisions. Un jeune homme, le couteau à la main, voulut s'élancer, mais le Courtaud le retint. La foule se précipita sur les deux hommes et la mêlée commença.

Au début, la Fumée et le Courtaud se bornèrent à repousser leurs assaillants. Puis ils employèrent le manche de leurs fouets et leurs poings contre cette foule d'hommes que la faim avait rendus fous. Puis, plus loin, des femmes et des enfants pleuraient et geignaient. Les liens du traîneau tombèrent enfin, coupés de toutes parts. Des Indiens rampaient sous une grêle de coups et cherchaient à arracher les sacs. Il fallut les prendre à bras le corps et les rejeter à distance. Ils

étaient dans un tel état d'épuisement qu'ils tombaient au moindre choc ou sous la plus légère poussée. Cependant ils ne cherchaient pas à frapper les deux hommes qui défendaient leur traîneau.

Ce fut cette extrême faiblesse qui permit à la Fumée et au Courtaud de n'être pas débordés. En moins de cinq minutes, le mur des assaillants n'était plus qu'un tas de pauvres êtres étendus dans la neige, qui baragouinaient plaintivement et gémissaient, et pleuraient, tandis que leurs yeux hagards convergeaient vers les précieux sacs représentant pour eux la vie. Et, plus aiguës, s'élevaient les lamentations des femmes et des enfants.

— Taisez-vous ! Ah ! taisez-vous ! criait le Courtaud, se bouchant les oreilles, tout essoufflé par la lutte.

Soudain il s'élança et fit sauter le couteau de la main d'un homme qui s'était approché, en rampant, du chien de flèche et allait l'égorger.

— C'est effrayant ! murmura la Fumée.

— J'en ai chaud ! répliqua le Courtaud. Mais qu'allons-nous faire de ce gibier d'ambulance ?

La Fumée hocha la tête ; mais le problème allait être résolu par lui. À ce moment, un Indien s'approcha sur les genoux ; son œil unique était fixé sur la Fumée, et non sur le traîneau, et dans ce regard la Fumée pouvait discerner le désir d'affirmer de bonnes intentions. Le Courtaud se rappela avoir poché l'autre œil.

L'Indien s'appuya sur un coude et parla.

— Moi Carluk, moi bon Siwash. Moi connaître beaucoup d'hommes blancs. Moi beaucoup faim. Tous beaucoup faim.

Tous pas connaître hommes blancs. Moi connaître. Moi manger alors, tous manger. Nous acheter manger. Apporter beaucoup d'or. Printemps, saumon pas venir Milk River. Hiver, caribou pas venir. Pas manger. Moi parler tribu. Moi dire beaucoup hommes blancs venir Yukon. Hommes blancs beaucoup à manger. Hommes blancs aimer or. Nous prendre or, aller Yukon. Hommes blancs donner à manger. Beaucoup or. Moi savoir hommes Boston aimer or.

Il tira un paquet de sa ceinture, et ses doigts affaiblis commencèrent à en dénouer le cordon.

— Trop beaucoup bruit, dit le Courtaud pour faire diversion. Dis femmes, dis enfants fermer gueule !

Carluck se détourna et s'adressa aux squaws. En l'entendant, les autres Indiens élevèrent la voix avec autorité, et peu à peu les femmes se turent et calmèrent les enfants qu'elles pressaient contre elles. Carluk cessa de triturer son sachet et leva plusieurs fois les doigts écartés.

— Beaucoup Siwash morts, dit-il.

La Fumée, qui avait suivi son geste, sut ainsi que soixante-quinze membres de la tribu étaient morts de faim.

— Moi acheter manger, continua Carluk, et ouvrant le sachet il en tira un morceau de métal pesant. D'autres l'imitèrent, et de tous côtés apparurent d'autres lingots.

Le Courtaud regardait, stupéfait.

— Grand Dieu ! exclama-t-il, du cuivre, du cuivre rouge natif. Et ils croient que c'est de l'or !

— Ça or ! affirma Carluk avec confiance, car il avait saisi le sens des paroles du Courtaud.

— Et les pauvres bougres ont mis tous leurs espoirs là-dessus, dit la Fumée. Tiens, regarde ! Voilà un morceau qui pèse dans les quarante livres. Ils en ont des centaines de livres, qu'ils ont portées, alors qu'ils n'avaient même pas la force de se traîner. Écoute, le Courtaud, il faut leur donner à manger.

— Hum ! facile à dire. Mais qu'est-ce que tu fais des statistiques ? Nous avons, pour chacun de nous, deux mois de vivres, soit six rations qui, multipliées par trente, égalent cent quatre-vingts repas. Il y a là deux cents Indiens, crevant de faim. Comment diable pourrions-nous leur fournir même un seul repas ?

— Il y a la nourriture des chiens, répliqua la Fumée. Une centaine de kilos de saumon séché peuvent nous aider à les tirer d'affaire. Il faut que nous y réussissions ! Leur suprême espoir s'accroche aux Blancs.

— Pour sûr ! convint le Courtaud. On a deux sales boulots sur les bras, chacun deux fois pire que l'autre. Il faut que l'un de nous fasse un saut jusqu'à Mucluc, pour chercher du secours. L'autre devra rester ici, pour diriger l'hôpital et probablement être mangé. N'oublie pas que nous avons mis six jours pour venir jusqu'ici. En voyageant sans charge, et en mettant les choses au mieux, on ne peut refaire le trajet en moins de trois jours.

Pendant un instant la Fumée calcula les conditions de la route qu'ils venaient de franchir, considérant chaque kilomètre au point de vue de ses possibilités de parcours.

— Je peux y être demain soir, conclut-il.

— Ça va, acquiesça gaiement le Courtaud. Alors c'est moi qui reste et qui serai bouffé.

— Je prends un poisson pour chaque chien, et un repas pour moi.

— Ce ne sera pas de trop, même si tu réussis à atteindre Mucluc demain soir !

La Fumée, par l'entremise de Carluk, exposa aux Indiens son programme.

— Faire feux, grands feux, beaucoup feux. Beaucoup hommes blancs habiter Mucluc. Hommes blancs très bons. Hommes blancs beaucoup à manger. Cinq sommeils, moi rapporte à manger. Cet homme, son nom le Courtaud, bon ami à moi, rester ici. Lui grand chef. Compris ?

Carluk approuvait de la tête et traduisait.

— Sacs rester ici. Le Courtaud donner à manger.

Carluk expliquait, et les Indiens exprimaient leur contentement par des gestes et des interjections gutturales.

La Fumée resta jusqu'à ce que l'organisation du camp fût complète. Ceux qui pouvaient encore se traîner furent chargés de la corvée de bois, et bientôt de grands feux à la mode indienne réunissaient tout le monde. Le Courtaud, assisté d'une douzaine d'hommes et armé d'une baguette destinée à caresser les doigts trop avides, se plongea dans la cuisine. Les femmes s'employèrent à faire fondre la neige dans tous les récipients qu'on put réunir. D'abord il distribua à chacun un petit morceau de lard, puis une cuillerée de sucre, pour émousser leur appétit. Bientôt, sur les foyers qui l'entouraient, chauffaient plusieurs marmites de haricots, tandis que lui-même, avec un regard venimeux pour ceux qu'il traitait de bande d'affameurs, faisait frire et distribuait jusqu'aux dernières bribes de galettes.

— Bon, moi je me charge de faire à bouffer pour tout ce monde-là, dit-il à la Fumée en guise d'adieu. Toi, détale ! Trotte à l'aller et galope au retour. Il te faudra aujourd'hui et demain pour arriver à Mucluc, et tu ne pourras pas être de retour avant trois autres jours. Demain ils auront fini le poisson des chiens, et il ne restera plus une bouchée pendant tout ce temps-là. Reviens, la Fumée, reviens vite !

II

Bien que le traîneau fût léger, chargé seulement de six saumons séchés, deux livres de haricots au lard et un sac de couchage, la Fumée ne pouvait aller bien vite. Au lieu de monter dans le traîneau et de conduire les chiens, il était forcé de se tenir à la perche de direction. De plus, les animaux et lui-même venaient à peine de terminer une journée de labeur, et ils avaient perdu de leur vigueur et de leur ressort. Le long crépuscule des régions arctiques durait encore quand il laissa les Buttes Chauves derrière lui.

À la descente, il put gagner du temps, et, profitant par intervalles du traîneau, obtenir des chiens une étape épuisante de dix kilomètres. La nuit le surprit dans le lit élargi d'un ruisseau dont on ne connaissait pas le nom et lui fit perdre la direction. À cet endroit le cours d'eau décrivait, dans une contrée plate, de grandes courbes en fer à cheval, et il se mit à couper au plus court, au lieu de continuer de suivre le lit lui-même. Et la pleine obscurité le trouva revenu à son point de départ, cherchant sa piste du jour précédent. Au bout d'une heure de vaines allées et venues, sachant par expérience qu'il ne ferait que s'égarer davantage, il construi-

sit un feu, distribua un demi-poisson à chacun des chiens et partagea en deux sa propre ration. Roulé dans sa couverture, avant de s'abandonner à un lourd sommeil, il débrouilla la situation.

La dernière boucle par où il avait coupé n'était autre que le confluent du ruisseau et d'un autre cours d'eau. Il avait parcouru un kilomètre cinq cents en dehors de la bonne route et se trouvait sur le lit du fleuve, en aval du point où le Courtaud et lui avaient traversé la vallée et remonté un petit affluent de l'autre rive.

À la pointe de l'aube, il se remit en route dans la direction opposée pour retrouver la piste. Et l'homme et les chiens, à jeun, suivirent sans aucune halte, pendant huit heures, leurs traces précédentes à travers les ruisseaux et les collines, le long du Minnow Creek. À quatre heures, à la nuit close, il se trouva sur la piste durcie et fréquentée du Moose Creek. Le but de la course était à soixante-quinze kilomètres. Il fit halte, construisit un feu, donna à chaque chien son demi-saumon et mangea lui-même sa livre de haricots.

Puis, il sauta sur le traîneau, cria : « Hue, vous autres ! » (et les chiens bandèrent vigoureusement leur poitrine contre leurs harnais).

— Hardi ! les chiens, hurlait-il. Hue ! À l'arrivée, il y aura la pâtée. Il n'en manque pas à Mucluc ! Tirez, les loups, tirez !

III

Minuit avait sonné depuis un quart d'heure chez Annie Mine. La salle principale était bondée de consommateurs ; les poêles ronflants, et le manque complet de ventilation, maintenaient dans la grande pièce une chaleur insalubre. Le cliquetis des jetons et le bruit véhément des dés formaient un accompagnement monotone aux conversations des hommes assis, ou réunis debout en groupes de deux ou trois. Les peseurs d'or étaient affairés sur leurs balances, car la poudre était là monnaie courante, et il fallait tout payer par leur intermédiaire, même pour un quart de dollar de whisky bu au comptoir. Les murs de la salle étaient formés de troncs superposés auxquels adhérait encore de l'écorce, et les interstices étaient sommairement bouchés avec de la mousse arctique.

Par la porte qui communiquait avec la salle de danse, arrivaient les accords saccadés d'un crincrin accompagné d'un piano. On venait de tirer la loterie chinoise, et l'heureux gagnant buvait son gain avec une demi-douzaine de copains. Les tables de pharaon et de roulette étaient occupées par des joueurs tranquilles. Aucune agitation non plus aux tables de poker qu'entouraient une foule de spectateurs. Plus loin, on jouait une partie sérieuse et réfléchie de nain jaune. D'une seule table venait du bruit. L'homme qui jouait roulait ses dés à toute volée sur le tapis vert, à la poursuite d'un point longtemps cherché.

— À moi, Joe Cotton ! criait-il. Que le quatre sorte ! Viens, Joe, mon petit Joe. Apporte le lard à la maison, mon Joe Cotton !

Cultus George, un solide porteur indien de Circle City, s'appuyait d'un air distant et renfrogné contre le mur de rondins. C'était un Indien civilisé, si toutefois vivre avec les Blancs est un indice de civilisation, et il s'estimait gravement offensé, et ça depuis déjà très longtemps. Pendant des années, il avait fait le travail d'un Blanc, à côté d'autres Blancs, et souvent mieux qu'eux. Il portait les mêmes pantalons qu'eux, les mêmes lainages, les mêmes grosses chemises. Il se flattait de posséder une montre aussi bonne que les leurs, séparait par une raie de côté ses cheveux courts et mangeait les mêmes aliments – lard, haricots et farine –, et malgré tout on lui refusait leur suprême distraction, à savoir le whisky.

Cultus George gagnait de l'argent. Il avait jalonné des concessions, en avait acheté et vendu. Il avait fait du commerce. Actuellement, il conduisait des chiens et s'occupait de transports, demandant un demi-dollar par livre pour le portage d'hiver de Sixty Mile à Mucluc. Sa sacoche était gonflée de poudre d'or. Il avait là de quoi payer bien des consommations. Et cependant, aucun barman ne voulait le servir. Le whisky n'était pas pour lui. C'est seulement par des moyens tortueux, lâches, ou coûteux, qu'il pouvait s'en procurer une gorgée. Et précisément, cette nuit plus que jamais, il avait soif d'alcool et de revanche. Les Blancs lui permettaient volontiers de perdre son or sur leurs tables de jeu, mais ni par amitié, ni par intérêt, ils ne lui auraient permis de s'approcher de leurs bars et commander un verre. Aussi était-il très sobrement logique et très logiquement morose.

Le branle de Virginie dans la salle de danse se terminait par un galop sauvage, qui ne troublait en rien les trois ivrognes du camp ronflant sous le piano.

— Promenade de tous les couples au comptoir !

Tel fut le dernier appel de l'aboyeur, lorsque la musique s'arrêta. Et les couples défilaient par la baie de communication dans la salle principale, les hommes en fourrures et mocassins, les femmes en robes vaporeuses, bas de soie et souliers de bal, quand les doubles portes furent poussées violemment, et la Fumée s'avança avec peine.

Les regards convergèrent sur lui et les conversations cessèrent. Il essaya de parler, tira ses moufles et arracha les glaçons formés par son haleine, pendant sa course de soixante-quinze kilomètres.

Il s'arrêta d'un air embarrassé, fit quelques pas et demeura le coude appuyé sur le comptoir.

Seul, l'homme à la table de jeu continuait de rouler ses dés et de crier : « Hé ! Joe ! Par ici ! Joe Cotton ! »

Le regard du croupier fixé sur la Fumée finit par attirer l'attention du joueur obstiné, et lui aussi, le cornet en l'air, se détourna pour regarder.

— Qu'est-ce qu'il y a, la Fumée ! demanda enfin Matson, le patron de l'Annie Mine.

D'un dernier geste, la Fumée acheva de débarrasser sa bouche de la glace.

— Là, dehors, j'ai des chiens ; ils n'en peuvent plus, dit-il d'une voix rauque. Que quelqu'un aille s'en occuper, je vais vous expliquer ce qu'il y a.

En une douzaine de courtes phrases, il exposa la situation. Le joueur de dés, laissant les enjeux sur la table sans

avoir encore réussi son coup, s'était approché de la Fumée et fut le premier à dire :

— Il faut faire quelque chose. Mais quoi ? Vous avez bien une idée ? Dites-nous.

— Voici ce à quoi j'ai pensé, répondit la Fumée. Il nous faut équiper des traîneaux légers, chargés de… mettons cent livres de provisions ; avec l'équipement du conducteur et la nourriture des chiens, cela fera cinquante livres de plus, mais ils pourront faire du chemin. Admettons que nous réussissions à lancer cinq de ces traîneaux avec les chiens les plus rapides et des conducteurs capables de dévorer la piste. Dans la neige molle ils pourront à tour de rôle prendre la tête. Il faut qu'ils partent immédiatement. En mettant les choses au mieux, quand ils rejoindront les Indiens, ceux-ci n'auront pas eu une miette à manger depuis trois jours au moins. Et aussitôt les traîneaux légers partis, nous les suivrons avec d'autres mieux chargés. Comptez vous-mêmes. Deux livres de nourriture par jour, c'est le moins que nous puissions donner comme ration de voyage à ces Indiens. Cela fait quatre cents livres par jour et, en tenant compte des vieillards et des enfants, on ne peut pas espérer les ramener à Mucluc en moins de cinq jours. Maintenant, quel est votre avis ?

— Faisons une collecte pour la nourriture, dit le joueur de dés.

— Non, c'est moi qui la paierai, répondit la Fumée avec impatience.

— Rien du tout ! interrompit l'autre. Ce n'est pas votre tournée. Nous en sommes tous. Qu'on apporte une cuvette. Ce ne sera pas long. Et voilà pour commencer.

Il tira de sa poche un pesant sachet, dénoua les cordons et fit ruisseler dans le récipient un filet de poudre d'or et de pépites. Un voisin lui saisit la main avec un juron et, d'une secousse, releva l'ouverture du sac pour arrêter la coulée d'or. À vue d'œil il y en avait bien six ou sept onces dans la bassine.

— Arrête ! ça suffit comme ça, ordonna-t-il. Tu n'es pas le seul à posséder un magot. Laisses-en pour les autres !

— Peuh ! fit dédaigneusement le joueur de dés. Ne t'énerve pas ! Ça n'est pas une ruée vers l'or.

Les hommes se pressaient et se bousculaient pour apporter leur contribution. Quand tous eurent donné, la Fumée soupesa des deux mains la lourde cuvette et sourit.

— Voilà de quoi nourrir toute la tribu pour le reste de l'hiver, dit-il. Maintenant, occupons-nous des chiens. Cinq attelages qui sachent foncer.

Une douzaine d'attelages furent proposés, et le groupe, comme un comité, discutait, se querellait et acceptait ou refusait.

— Tes chiens, ce sont des veaux ! objecta-t-on au grand Bill Haskell.

— Ils peuvent tirer, répliqua-t-il, hérissé d'orgueil blessé.

— Pour sûr, ils le peuvent, convint-on, mais question de vitesse, zéro ! Ils sont taillés pour les lourdes charges.

Aussitôt un attelage élu, son possesseur partait avec une demi-douzaine d'aides pour le harnacher et le tenir prêt. Un attelage fut refusé parce qu'il était rentré fatigué dans l'après-midi. Un autre fut offert et accepté, mais son proprié-

taire s'excusa : une entorse l'empêchait de le conduire en personne. La Fumée se le réserva, éludant l'objection que lui-même était à bout de forces.

Bill Haskell, surnommé l'Échalas, fit remarquer que si l'attelage du gros Olsen était taillé pour la course, Olsen lui-même était un éléphant. Et les deux cent quarante livres du gros Olsen s'indignèrent. Des larmes de rage lui montèrent aux yeux, et on ne put arrêter ses protestations qu'en lui promettant de faire partie de la seconde équipe, celle qui devait amener de plus lourds chargements, tandis que le joueur de dés sautait sur l'occasion de conduire l'équipage d'Olsen.

À la fin, cinq attelages étaient choisis ; on s'occupait à les préparer au départ, mais on n'avait trouvé que quatre conducteurs remplissant les conditions exigées.

— Il y a Cultus George, fit quelqu'un. C'est un bouffeur de piste, et il est frais et dispos.

Tous les yeux se tournèrent vers l'Indien en question. Mais son visage demeurait impassible et il ne prononçait pas une parole.

— Tu vas prendre un attelage ! lui dit la Fumée.

L'Indien ne répondit pas. Une certaine agitation se produisit dans le groupe, et Cultus et la Fumée se trouvèrent face à face, au milieu d'un cercle attentif.

La Fumée se rendit compte que, d'un accord tacite, ils le tenaient comme leur représentant dans ce qui devait fatalement arriver. De plus, la colère le gagnait, car il ne pouvait admettre qu'une créature humaine, témoin de cet assaut de bonne volonté, refuse d'y participer.

Dans la scène qui suivit, il ne comprit pas mieux que les autres le point de vue particulier de l'Indien ; il attribuait son détachement à un mobile d'égoïsme et d'avidité.

— Naturellement, tu vas prendre un attelage, répéta-t-il.

— Combien ? demanda Cultus George.

Un grondement général et spontané racla les gosiers et tordit les bouches des mineurs.

— Un instant ! cria la Fumée. Il n'a peut-être pas compris. Laissez-moi lui expliquer. Écoute, George. Tu vois bien que personne ne demande un salaire. Ils donnent tout pour empêcher deux cents Indiens de crever de faim.

Il marqua un temps d'arrêt.

— Combien ? répéta Cultus George.

— Attendez, vous autres ! Voyons, George. Nous n'avons pas l'intention de te tromper. Tu as vu ce que font ces gens : ils crachent leur poudre, donnent leurs traîneaux et leurs chiens, et se disputent pour prendre la piste. Mais il n'y a que les meilleurs qui puissent partir avec les premiers traîneaux. Tu devrais être fier d'être considéré comme un conducteur de premier ordre. Il n'est pas question de prix, mais de vitesse.

— Combien ? répéta Cultus George pour la troisième fois.

— Casse-lui la gueule !… Tue-le, ce salaud !… Enduisons-le de goudron et de plumes !

Tels étaient les cris qui s'élevaient dans la mêlée sauvage.

Au centre de l'orage, Cultus George se tenait imperturbable, tandis que la Fumée repoussait les plus acharnés en criant :

— Attendez ! Qui est-ce qui commande ici ?

Les clameurs cessèrent.

— Apportez une corde, ajouta-t-il tranquillement.

Cultus George haussa les épaules et son visage se contracta en un sourire d'obstination et d'incrédulité.

Il connaissait bien la race des Blancs. Il avait peiné avec eux sur les pistes et mangé leur farine, leur lard et leurs haricots trop longtemps pour ne pas les avoir parfaitement compris.

Ils respectaient les lois ; il le savait fort bien.

L'homme qui les enfreignait était châtié. Mais lui n'en avait violé aucune. Il les connaissait, les lois. Il n'avait ni tué, ni volé, ni menti. Il n'y avait rien dans leur loi qui défendît de demander un prix ou de débattre une affaire. Tous exigeaient des compensations et concluaient des marchés. Il ne faisait que cela ; eux-mêmes lui avaient appris à trafiquer. Il ne leur devait absolument rien. Puisqu'il n'était pas digne de boire un verre avec eux, pourquoi se mêlerait-il de leurs charités ?

Sans s'en rendre compte, les Blancs étaient aussi fermés que lui à toute compréhension mutuelle. Pour eux, il était une brute égoïste et il les considérait de même.

Quand la corde fut là, Bill Haslcell, le gros Olsen, et le joueur de dés, irrités et maladroits, passèrent hâtivement un nœud coulant autour du cou de l'Indien et lancèrent l'autre

bout par-dessus une solive. Une douzaine d'hommes en saisirent l'extrémité, prêts à tirer.

Cultus George n'avait fait aucune résistance. Il savait bien de quoi il retournait : tout ça, c'était du bluff. Les Blancs sont très doués pour ça. Est-ce qu'ils n'achètent pas et ne vendent pas, et ne font pas toutes leurs affaires à force de bluff ?

— Attendez, ordonna la Fumée. Liez-lui les mains pour l'empêcher de grimper.

« Encore du bluff », se dit Cultus George, et il se laissa passivement attacher les poignets derrière le dos.

— Maintenant, George, dit la Fumée, c'est ta dernière chance. Veux-tu conduire l'attelage ?

— Combien ? dit encore Cultus George.

Bien que surpris lui-même de se découvrir capable d'un tel acte, mais en même temps poussé à bout par l'égoïsme de l'Indien, la Fumée fit un signe.

Cultus George ne fut pas moins stupéfait quand il sentit le nœud se serrer d'un seul coup et l'enlever du sol. Son impassibilité disparut immédiatement, et son visage exprima en succession rapide l'étonnement, puis la frayeur et la souffrance.

La Fumée le guettait avec inquiétude. N'ayant jamais été pendu lui-même, il se trouvait novice dans cette besogne. Le corps se débattit convulsivement, les mains attachées cherchèrent à rompre leurs liens et du gosier s'échappèrent des râles de strangulation.

Soudain, la Fumée leva la main.

— Lâchez ! ordonna-t-il.

Tout en protestant que le châtiment avait été trop court, les hommes redescendirent Cultus George. Les yeux hors de la tête, il chancelait, mal assuré sur ses jambes tremblantes, et cherchait à se détacher les mains. La Fumée comprit. Il glissa vivement les doigts entre la corde et le cou de l'Indien, et relâcha le nœud. Et d'une inspiration profonde qui lui souleva la poitrine, Cultus George reprit haleine.

— Veux-tu prendre l'attelage ? demanda la Fumée.

Cultus George s'interrogea. Ce n'était pas un lâche. Peut-être était-ce la suite de leur farce, et s'il marchait maintenant on le prendrait pour un imbécile. Pendant qu'il réfléchissait, la Fumée était secrètement torturé à l'idée que cet idiot allait s'entêter à vouloir être pendu.

— Combien ? insista une fois de plus Cultus George.

La Fumée ébaucha le geste de lever la main pour le signal.

— Moi aller ! dit précipitamment Cultus George, sans attendre que la corde se tendît.

IV

— Et quand la colonne de secours m'a rejoint, racontait plus tard le Courtaud au bar d'Annie Mine, ce sacré Cultus George était le premier, battant de trois heures le traîneau de la Fumée, et, remarquez-le bien, la Fumée arrivait quand même second. N'empêche, il n'était que temps, lorsque j'ai entendu Cultus George excitant ses chiens à la crête de la

montée ; car les Siwash avaient déjà mangé mes mocassins, mes moufles, mes lacets, la gaine de mon couteau, et certains commençaient à me regarder d'un air bougrement vorace. Parce que j'étais le plus gras, pardi !

UN REBUT DE LA CRÉATION[10]

I

— Hue, oh ! commanda la Fumée aux chiens, en s'arc-boutant de tout son poids sur la perche de direction, afin d'arrêter le traîneau.

— Qu'est-ce qui te prend ? s'écria le Courtaud. Il n'y a pas d'eau sous cette piste !

— Non, mais vois celle-ci qui oblique à droite, répondit la Fumée. Je croyais que personne n'hivernait de ce côté.

Les chiens, aussitôt arrêtés, se laissèrent tomber dans la neige, et se mirent à détacher avec leurs crocs les glaçons qui s'étaient formés entre leurs orteils. Cette glace était encore de l'eau, cinq minutes auparavant. Ils avaient crevé une couche poudrée de neige qui recouvrait l'eau de source suintant des rives et s'étalait en de nombreuses mares sur les trois pieds de glace qui solidifiaient le fleuve Nordbeska tout l'hiver.

— C'est la première fois que j'entends parler de la présence de quelqu'un sur le haut Nordbeska, dit le Courtaud examinant la piste, presque effacée sous deux pieds de

---

[10] *The Mistake of Creation,* février 1912.

neige, qui partait à angle droit du lit du fleuve pour remonter celui d'un ruisseau sur la rive gauche.

— Ce sont peut-être des chasseurs, et il y a longtemps qu'ils ont traîné là leur bagage.

La Fumée, déblayant de ses mains gantées la neige légère, se baissa pour examiner les traces, gratta de nouveau, regarda encore.

— Non ! trancha-t-il. On a marché dans les deux sens, mais le dernier voyage remontait le ruisseau. Quels qu'ils soient, ils y sont encore, sûrement. Il y a des semaines qu'on n'a pas passé par là. Qu'est-ce qui les retient si longtemps ? Voilà ce qui m'intrigue.

— Et moi, c'est de savoir à quel endroit nous camperons cette nuit, dit le Courtaud en considérant d'un air triste l'horizon du sud-ouest, où déjà le crépuscule s'assombrissait.

— Suivons cette piste le long du ruisseau, suggéra la Fumée. Il ne manque pas de bois mort, nous pouvons camper n'importe quand.

— Pour sûr ! Mais il nous faut avancer le plus possible si nous ne voulons pas crever de faim et, pour cela, marcher dans la bonne direction.

— Nous allons trouver quelque chose en remontant, continua la Fumée.

— Mais pense aux provisions ! Pense aux chiens ! cria le Courtaud… Pense à… Et puis ça va !… Nous ferons comme tu voudras.

— Cela ne nous retardera pas d'un jour, insista la Fumée, peut-être même pas d'un mille.

— Des gens sont morts pour beaucoup moins ! répliqua le Courtaud, en hochant la tête d'un air de résignation farouche. En route pour le pire. Levez-vous, pauvres mal-aux-pattes ! Debout ! Bright ! Hop !

Le chef de file obéit, et tout l'attelage se tendit faiblement dans la neige molle.

— Halte ! hurla le Courtaud. C'est une piste à bestiaux !

La Fumée prit ses raquettes sous les liens du traîneau, les laça sur ses mocassins et courut en tête, afin de tasser, pour les chiens, la surface légère.

C'était une rude tâche. Depuis plusieurs jours, hommes et chiens avaient été strictement rationnés et ne pouvaient plus faire appel qu'à des réserves d'énergie très limitées. Bien qu'ils suivissent le lit du ruisseau, l'accentuation prolongée de la pente rendait l'ascension pénible. Les rives rocheuses se rapprochèrent bientôt au point que leur route ne fut plus que le fond d'une gorge étroite. Le long crépuscule, intercepté par les hautes montagnes, n'était plus qu'une pénombre.

— C'est un piège ! dit le Courtaud. Tout me le prouve dans l'aspect des choses. C'est une fente de la terre. Nous foulons le sol des calamités.

La Fumée ne répondit point, et pendant une demi-heure ils peinèrent dans un silence que rompit encore la voix du Courtaud.

— Le piège fonctionne ! grommela-t-il. Pour sûr, il fonctionne et je te le prouverai si tu veux m'écouter.

— Vas-y ? répondit la Fumée.

— Eh bien ! quelque chose me dit, purement et simplement, que nous ne sortirons pas de sitôt de ce trou. Nous y rencontrerons du tracas, nous y resterons pas mal de temps.

— Est-ce que ça te dit quelque chose, par rapport aux provisions ? demanda la Fumée, sans aménité, car nous n'en avons pas pour des jours et des jours.

— Non. Rien pour les provisions. Je pense que sur ce point-là nous nous débrouillerons. Mais je vais te parler franc et net, la Fumée. Je veux bien manger n'importe quel chien de l'équipage, excepté Bright. Je biffe Bright. Je n'oserais plus le commander.

— Allons, un peu de courage, dit la Fumée. Mon idée tient toujours. Elle me dit qu'il n'y aura aucun chien mangé, et que, soit d'orignal, de caribou ou de cailles sur du pain grillé, nous allons tous engraisser.

Le Courtaud renifla avec un air d'indicible mépris, et le silence retomba pendant un quart d'heure sur la caravane.

— Voici le commencement de tes tracas, dit tout à coup la Fumée, s'arrêtant pour examiner une forme allongée sur le bord de la vieille piste.

Le Courtaud lâcha la perche et le rejoignit, et tous deux se trouvèrent devant le corps d'un homme.

— Il était bien nourri ! dit la Fumée.

— Regarde ses lèvres ! dit le Courtaud.

— Raide comme un tisonnier, reprit la Fumée, en soulevant un des bras qui, sans fléchir, entraîna tout le corps.

— Si tu le laisses tomber, il va se casser, appuya le Courtaud.

L'homme gisait sur le côté, complètement gelé. Du fait que la neige ne le couvrait pas, il n'était évidemment là que depuis peu.

— Il a neigé voilà trois jours, dit le Courtaud.

La Fumée, avec un signe affirmatif, se pencha sur le cadavre, le déplaça et montra à la tempe une blessure d'arme à feu. Un revolver faisait tache sur la neige. Cent mètres plus loin, ils tombèrent sur un autre corps étendu la face sur la piste.

— Il y a deux points incontestables, dit la Fumée. Ils sont gras, donc ils ne souffraient pas de la faim. Ils n'ont pas dû faire fortune, sans quoi ils ne se seraient pas suicidés.

— Si toutefois ils se sont suicidés ! remarqua le Courtaud.

— Pas le moindre doute là-dessus. Il n'y a d'autres empreintes que les leurs, et tous deux portent les traces d'un coup de feu tiré à bout portant.

La Fumée déplaça le cadavre et, du bout de son mocassin, fit sauter le revolver hors de la neige, où le corps l'avait enfoncé.

— Voilà l'arme ! Je te disais bien que nous trouverions quelque chose.

— Je crois bien, et nous ne faisons que commencer. Maintenant, quelle déception a pu pousser deux types aussi replets à se tuer ?

— Lorsque nous l'aurons découvert, nous serons fixés sur la nature de tes tracas, répondit la Fumée. Marchons, il commence à faire noir.

La nuit était épaisse quand les raquettes de la Fumée rencontrèrent un autre corps et le firent trébucher lui-même en travers d'un traîneau, où était allongé un second cadavre. Et lorsque la Fumée, après avoir ôté la neige de son cou, eut pu frotter une allumette, il en découvrit un troisième enroulé dans des couvertures, près d'une fosse en partie creusée. Avant que l'allumette s'éteignît, ils eurent le temps d'apercevoir une demi-douzaine de tombes.

— Brrr ! fit le Courtaud en frissonnant. C'est le camp du suicide. Et tous avaient une bonne bille ! Toute la population est morte, sans doute.

— Non ! Regarde par là.

Les yeux de la Fumée se dirigeaient vers une faible lueur, à quelque distance.

— Et voici une autre lumière, et une troisième là-bas. Allons-y voir.

Aucun cadavre ne se présenta plus et, en deux minutes, un sentier bien battu les conduisait au camp.

— C'est une vraie ville, murmura le Courtaud. Il y a au moins vingt cabanes. Et pas un chien. N'est-ce pas bizarre ?

— Ce détail m'explique tout, s'écria la Fumée. C'est l'installation de Laura Sibley. Tu te rappelles bien ? Elle a remonté le Yukon au printemps, sur le Port-Townsend-Numéro-Six, et passé devant Dawson sans s'arrêter. Le bateau a dû les débarquer à l'embouchure du ruisseau.

— Pour sûr, je m'en souviens. C'étaient des Mormons.

— Non, des végétariens ; et la Fumée ricana dans l'obscurité. Ils ne voulaient ni manger de viande, ni faire travailler les chiens.

— Mormons ou végétariens, c'est à peu près la même chose. Ils se vantaient d'avoir le flair pour trouver l'or. Cette Laura Sibley devait les conduire à un endroit où ils deviendraient tous millionnaires.

— Oui, c'était leur prophétesse. Elle avait des visions et autres révélations de même genre.

— Je croyais qu'ils avaient remonté le Nordensjold !

— Chut ! Écoute !

La main du Courtaud vint dans l'obscurité toucher la poitrine de la Fumée en signe de prudence, et tous deux prêtèrent l'oreille à un gémissement profond et prolongé qui s'échappait de l'une des cabanes. Avant de s'éteindre, il fut repris dans une seconde cabane, puis dans une autre, comme un grand soupir de la misère humaine. L'impression produite était celle d'un monstrueux cauchemar.

— Brrr ! fit le Courtaud, cela vous retourne ! Si nous entrions pour voir ce qui les prend !

La Fumée frappa à la porte d'une maison où se voyait de la lumière, et pénétra, suivi du Courtaud, sur l'invitation d'une voix plaintive.

C'était une simple cabane de rondins, aux interstices bourrés de mousse. Le sol était recouvert de sciure et de copeaux. Elle était éclairée par une lampe à pétrole, et ils purent distinguer quatre couchettes, dont trois occupées par

des hommes, qui cessèrent de se plaindre pour mieux les dévisager.

— Qu'y a-t-il ? demanda la Fumée à l'un deux.

Ses couvertures ne pouvaient dissimuler ses larges épaules et son corps musclé, mais les yeux enfoncés et les joues creuses révélaient une atroce souffrance.

— Qu'est-ce que c'est ? La variole ?

En réponse, l'homme désigna sa bouche, avançant des lèvres noires et gonflées, et la Fumée fit à cette vue un pas en arrière.

— Le scorbut ! murmura-t-il au Courtaud, et l'homme confirma d'un signe de tête la justesse de son diagnostic.

— Vous avez beaucoup de provisions ? demanda le Courtaud.

— Oui, répondit une voix d'homme venant d'une autre couchette. Vous pouvez vous servir. Il y en a des quantités. La cabane en face est délaissée. La cache est à droite. Fouillez-y !

II

Dans chaque cabane qu'ils visitèrent ensuite, ils trouvèrent une situation analogue. Le scorbut avait gagné tout le campement. Une douzaine de femmes étaient du nombre des malades, mais les deux hommes ne les aperçurent pas toutes. Au début, on comptait quatre-vingt-treize hommes et femmes, mais une dizaine avaient succombé et deux autres

disparu récemment. La Fumée leur raconta comment il avait trouvé les deux disparus, et s'étonna que personne ne se fût donné la peine de suivre leur piste à cette courte distance. Ce qui surtout le frappa, ainsi que le Courtaud, ce fut l'état de suprême détresse de ces gens. Leurs cabanes étaient jonchées de débris, des plats non lavés traînaient sur les tables de bois brut. Ils paraissaient ignorer totalement l'aide mutuelle. Chaque chambrée se débrouillait comme elle pouvait et ils avaient fini par se désintéresser même de l'ensevelissement des morts.

— C'est trop fort ! confia la Fumée au Courtaud. J'ai vu bien des tire-au-flanc et des cossards, mais jamais autant à la fois. Tu as entendu ! jamais ils n'en ont fichu un coup. Je parierais qu'ils ne se sont pas une fois débarbouillés. Rien d'étonnant qu'ils aient le scorbut !

— Mais des végétariens n'auraient pas dû attraper le scorbut ! objecta le Courtaud ! C'est une maladie qui passe pour atteindre les amateurs de salaisons. Et ils ne mangent pas de viandes, fraîches ou salées, ni crues, ni cuites, ni autrement.

La Fumée hocha la tête.

— Je sais, et on guérit le scorbut par l'alimentation végétale. Aucune drogue n'est efficace. Les légumes, et spécialement les pommes de terre, sont le seul remède. Mais n'oublie pas, le Courtaud, que nous sommes en présence non d'une théorie, mais d'un fait. Ces bouffeurs d'herbes ont tous le scorbut.

— Ce doit être contagieux.

— Non, à ce que prétendent les médecins. Le scorbut n'est pas une maladie microbienne. Il ne se transmet pas. Il

s'engendre spontanément. Autant que je sache, il est dû à un appauvrissement du sang. On l'attrape par défaut de certaines substances dans le sang, et ces substances ne peuvent être fournies par des poudres et des potions, mais proviennent de légumes frais.

— Dire qu'ils ne mangent que de l'herbe, fit le Courtaud, et qu'ils ont la maladie jusqu'aux oreilles ! Cela prouve que tu te trompes, la Fumée. Tu exposes une théorie, mais les faits sont là pour la démentir. Le scorbut est contagieux, et voilà pourquoi ils l'ont tous, et comment ! Nous l'attraperons aussi, si nous musons par ici. Brrr !… il me semble que je sens les microbes m'entrer sous la peau.

La Fumée sourit d'un air sceptique et frappa à la porte d'une cabane.

— Je parie que nous allons trouver le même spectacle, dit-il. Entrons, il faut aller jusqu'au bout.

— Que désirez-vous ? demanda la voix aiguë d'une femme.

— Vous voir ! répondit la Fumée.

— Qui êtes-vous ?

— Des médecins de Dawson, avança le Courtaud, avec un toupet qui lui valut dans les côtes un coup de coude de la Fumée.

— Nous ne voulons pas de médecins, dit la femme d'une voix entrecoupée de douleur et de colère. Allez-vous-en ! Bonsoir ! Nous n'avons pas confiance en vous.

La Fumée souleva le loquet, poussa la porte, entra et alla monter la mèche de la lampe à pétrole pour mieux y voir.

Quatre femmes sur autant de couchettes interrompirent leurs gémissements et leurs soupirs pour regarder les intrus avec stupeur. Deux d'entre elles étaient jeunes, avec des traits émaciés ; une troisième était âgée et empâtée, et la dernière, que la Fumée reconnut pour celle qui avait parlé, constituait le plus maigre et le plus frêle spécimen d'humanité qu'il eût jamais rencontré.

Comme il l'apprit bientôt, c'était Laura Sibley, la voyante et prophétesse professionnelle, qui avait organisé l'expédition à Los Angeles, et l'avait amenée à ce camp de mort sur le Nord-beska.

L'échange de paroles qui suivit fut dépourvu de cordialité. Laura Sibley ne croyait pas à la science médicale, et par surcroît à son purgatoire, elle avait à peu près cessé de croire en sa propre science.

— Pourquoi n'avez-vous pas envoyé chercher du secours ? demanda la Fumée, quand, haletante et épuisée, elle eut terminé sa tirade. Il y a un camp à Stewart River, et d'ici à Dawson le voyage ne dure pas plus de dix-huit jours.

— Pourquoi, alors, Amos Wentworth n'y est-il pas allé ? demanda-t-elle avec une explosion de colère qui semblait présager la crise de nerfs.

— Je ne connais pas ce monsieur, riposta la Fumée. Qu'est-ce qu'il a fait ?

— Rien. Mais il est le seul qui ne soit pas atteint du scorbut. Et pourquoi n'a-t-il pas attrapé le scorbut ? Je vais vous le dire… Non, je ne vous le dirai pas !

Ses lèvres minces se pincèrent au point que la Fumée eut l'impression qu'elles laissaient transparaître les dents et les gencives.

— D'ailleurs, à quoi cela aurait-il pu être utile ? N'ai-je pas la science ? Je ne suis pas une imbécile. Nos réserves sont remplies de toutes sortes de jus de fruits et de légumes conservés. Nous sommes mieux outillés pour combattre le scorbut que n'importe quel camp de l'Alaska. Il n'y a pas un légume ou un fruit en boîtes que nous n'ayons en abondance.

— Elle te bat sur ton propre terrain ! s'écria triomphalement le Courtaud. C'est un fait, et non une théorie. Tu prétends que les légumes sont le remède. Voilà les légumes, où est la guérison ?

— Je ne puis l'expliquer, reconnut la Fumée, cependant, il n'y a pas dans tout l'Alaska un camp comme celui-ci. Je connais le scorbut. Un cas par-ci, par-là. Jamais je ne l'ai vu atteindre un camp entier, et jamais je n'ai rencontré de cas aussi graves. Il n'y a pas à balancer, le Courtaud, il faut faire tout ce que nous pourrons pour ces malheureux, mais d'abord nous allons établir notre camp, et nous occuper des chiens. Nous nous reverrons demain matin, madame Sibley.

— Mademoiselle Sibley, rectifia-t-elle. Et maintenant, jeune homme, je vous préviens de ne pas venir faire l'idiot autour de ma cabane avec vos drogues, si vous ne voulez pas récolter du petit plomb.

— Cette divine voyante est vraiment délicieuse, dit la Fumée en éclatant de rire.

Et tous deux regagnèrent, dans l'obscurité profonde, la cabane inhabitée voisine de celle qu'ils avaient visitée la première.

De toute évidence elle avait été récemment occupée par deux hommes, et les associés se demandèrent si ses locataires n'étaient pas les deux suicidés de la piste. Ils inventorièrent ensemble la cache et la trouvèrent bourrée d'une extraordinaire variété d'aliments en boîtes, en poudre, évaporés, condensés, séchés et desséchés.

— Au nom du bon sens, interrompit le Courtaud, comment sont-ils allés attraper le scorbut ? (Il tendait vers la lampe des paquets de poudre d'œufs et de champignons d'Italie.) Pige-moi ça et ça. (Il agitait des boîtes de tomates et de farine et des flacons d'olives.) Et la divine convoyante a pris aussi le scorbut. Qu'en dis-tu ?

— Clairvoyante, rectifia la Fumée.

— Non, je dis bien, insista le Courtaud. N'est-ce pas elle qui a mené le convoi dans cette fosse ?

III

Le lendemain, au point du jour, la Fumée croisa un homme traînant une lourde charge de bois. C'était un petit personnage propre et à l'air bien portant, et qui marchait allègrement malgré son fardeau. La Fumée ressentit pour lui une aversion immédiate.

— Qu'est-ce que vous avez, vous ? demanda-t-il.

— Rien ! répondit le petit homme.

— Je le sais, dit la Fumée, c'est pourquoi je vous le demandais. Vous êtes Amos Wentworth. Et maintenant, comment se fait-il que vous n'ayez pas le scorbut comme les autres ?

— Parce que j'ai pris de l'exercice ! répondit-il vivement. Aucun des autres ne l'aurait, s'ils s'étaient un tant soit peu démenés. À quoi passaient-ils leur temps ? À grogner et à gémir sur le froid, les longues nuits, leurs misères, leurs douleurs et leurs moindres bobos. Ils flemmardaient dans leurs lits au point qu'ils enflaient et ne pouvaient plus se lever, voilà tout ! Regardez-moi ! Je me suis donné de la peine. Venez dans ma cabane.

La Fumée l'accompagna.

— Vous pouvez inspecter. Propre comme un sou, hein ? Parbleu ! Net comme une cabine de bateau. Si ce n'était pour garder la chaleur, je ne souffrirais pas cette sciure et ces copeaux par terre, mais tout cela c'est propre. Je voudrais que vous voyiez le sol dans certaines huttes. Des auges à cochons. Moi, je n'ai jamais mangé dans une assiette sale, non, monsieur ! Cela représente du travail, mais j'ai trimé et je n'ai pas le scorbut. Fourrez-ça dans votre poche et votre mouchoir par-dessus.

— Vous êtes un débrouillard, reconnut la Fumée. Mais je ne vois qu'une couchette chez vous. Pourquoi êtes-vous si peu sociable ?

— Je me plais ainsi. Il est plus facile de nettoyer pour un que pour deux, pas vrai ? Ces fainéants dans leurs couvertures ! Croyez-vous que j'aurais pu en supporter un à traîner autour de moi ? Pas étonnant qu'ils aient attrapé le scorbut.

Malgré tous ces arguments convaincants, la Fumée ne pouvait arriver à vaincre la répulsion instinctive qu'il éprouvait contre cet individu.

— Pourquoi Laura Sibley a-t-elle une dent contre vous ? demanda-t-il soudain.

Amos Wentworth lui jeta un coup d'œil rapide.

— C'est une loufoque ! répondit-il. Nous le sommes tous un peu, à vrai dire. Mais Dieu me préserve des mabouls qui ne lavent pas leurs assiettes, et c'est ainsi qu'agit cette bande-là.

Quelques instants après, la Fumée conversait avec Laura Sibley. S'étayant de deux bâtons, elle était arrivée en boitant près de sa cabane.

— Pourquoi en voulez-vous à Wentworth ? lui demanda-t-il à brûle-pourpoint, avec une brusquerie qui la prit au dépourvu.

Ses yeux verts étincelèrent, sa figure amaigrie se convulsa de colère, et ses lèvres malades tremblèrent du désir de parler librement, mais on n'entendit qu'un bredouillement de paroles inarticulées, et par un visible effort, elle reprit possession d'elle-même.

— Parce qu'il crève de santé, dit-elle, haletante. Parce qu'il n'a pas le scorbut. Parce qu'il est égoïste à l'extrême. Parce qu'il ne remuerait pas un doigt pour aider quelqu'un. Parce qu'il nous laisse dépérir et mourir et ne lèverait pas la main pour nous apporter un seau d'eau ou une brassée de bois. Voilà l'animal. Mais qu'il prenne garde ! Je n'en dis pas davantage. Qu'il prenne garde !

Toujours haletante et essoufflée, elle s'en alla péniblement ; cinq minutes après, la Fumée, étant sorti pour donner aux chiens leur pâtée, la vit entrer chez Amos Wentworth.

— Il y a ici quelque chose de louche, le Courtaud, dit-il en hochant la tête d'un air de mauvais augure, au moment où son compagnon venait à la porte jeter l'eau de vaisselle.

— Pour sûr ! répondit gaiement le Courtaud. Et, toi et moi, nous l'attraperons bientôt. Pas vrai ?

— Je ne parle pas du scorbut.

— Pour sûr, si tu parles de la divine prophétesse. C'est pire qu'un cadavre. Jamais je n'ai vu une louve à l'air aussi affamé.

IV

— L'exercice nous a tenus en bonne santé, le Courtaud, il en a été de même pour Wentworth. Et tu as vu ce que l'oisiveté a fait des autres. À nous d'imposer le travail à ces déchets d'hôpital. Notre devoir est de tenir la main à ce qu'ils prennent du mouvement. Je te nomme infirmier en chef.

— Qui, moi ? s'écria le Courtaud. Je démissionne !

— Non ! je serai ton second, car ce ne sera pas un mince boulot. Il va falloir les bousculer. Première chose, il faudra qu'ils ensevelissent leurs morts. Les plus costauds à la corvée de sépulture ; les moins inaptes parmi les autres, à la corvée de bois, car ils sont restés au lit pour ne pas avoir à en couper, et ainsi de suite. Les mettre au régime de la ti-

sane de bourgeons de sapin. N'oublie pas cela. Tous les vieux de la vieille ne jurent que par ce remède. Et ces gens n'en ont jamais entendu parler.

— La première chose dont nous pouvons être sûrs, dit le Courtaud, c'est qu'ils vont nous tirer dessus.

— Nous allons d'abord remédier à cela. Suis-moi.

Une heure après, les cabanes, au nombre d'une vingtaine, avaient été visitées. Munitions, fusils, carabines et revolvers avaient été confisqués.

Le Courtaud procédait méthodiquement.

— Allons, les malades, disait-il, amenez les armes à feu, il nous les faut.

— De quel droit ?… demanda-t-on à la première cabane.

— Nous sommes deux médecins de Dawson. Et ce que nous disons fait loi. Allez ! Et sortez-moi aussi les munitions.

— Qu'est-ce que vous voulez en faire ?

— Nous en avons besoin pour repousser une expédition de bœufs en conserve qui descend le canon. Et je dois aussi vous prévenir d'une invasion prochaine de tisane de bourgeons de sapin. Grouillons-nous.

Ce n'était que le commencement de la journée. Par persuasion, par promesses, par menaces, et par force, ils réussirent à faire lever et habiller les hommes. La Fumée choisit pour la corvée de sépulture les moins gravement atteints.

Une autre équipe eut à trouver du bois pour dégeler la boue et le gravier, afin qu'on pût y creuser les tombes. Une troisième fut chargée d'approvisionner impartialement

chaque cabane de bois coupé. Les malades trop faibles pour travailler dehors eurent pour mission de nettoyer et gratter les chambres et de laver les vêtements. D'autres encore allèrent chercher des rameaux de sapin et tous les poêles furent employés à préparer la tisane.

Mais quelle que fût la façon de l'envisager, la situation était effrayante. La Fumée et le Courtaud s'aperçurent avec horreur que trente malades au moins étaient trop faibles pour sortir de leurs lits. Sur ces entrefaites, une femme mourut parmi celles qui occupaient la cabane de Laura Sibley. Cependant il fallait prendre des mesures énergiques.

— Il ne me plaît guère de brutaliser un malade, dit le Courtaud, les poings fermés d'un air menaçant, mais je lui casserais la tête si ça devait lui faire du bien. Et tout ce qu'il faut à ces culs-de-plomb, c'est une bonne fessée. Allons ! hors du lit, et sautez dans vos frusques, et au trot, ou, pour sûr, je vous abîme le portrait…

Les équipes grognaient, et soupiraient, et pleuraient. Les larmes ruisselaient et gelaient sur leurs joues, pendant que les hommes trimaient. Ils souffraient visiblement. Le traitement était dur à suivre.

Quand les corvées rentrèrent à midi, un repas réconfortant les attendait, préparé dans les cabanes par les malades les moins valides, sous la direction et suivant les indications de la Fumée et du Courtaud.

— Cela suffit, dit la Fumée, à trois heures de l'après-midi. Déblayez et allez vous coucher. Vous vous sentez peut-être un peu las, mais vous irez mieux demain. Naturellement, il faut souffrir pour guérir, mais je vous guérirai.

— Trop tard, ricanait Amos Wentworth, devant les efforts de la Fumée. C'est au dernier automne qu'il aurait fallu agir ainsi.

— Venez avec moi, dit la Fumée, et enlevez ces deux seaux, vous n'êtes pas malade, vous.

Les trois hommes passèrent de cabane en cabane, faisant prendre à chaque individu une pleine pinte de tisane.

La tâche n'était pas facile.

— Vous feriez mieux de vous tenir pour dit, dès maintenant, que nous ne sommes pas là pour nous amuser, dit la Fumée au premier récalcitrant qui, couché sur le dos, grommelait entre ses dents serrées.

— Aidez-moi, le Courtaud.

Celui-ci pinça le nez du patient et le frappa légèrement au plexus solaire pour le forcer à ouvrir la bouche.

— Là, maintenant ça descend !

Et la tisane descendait, non sans d'inévitables toux et suffocations.

— La prochaine fois, vous verrez, vous l'avalerez plus facilement, affirma le Courtaud au patient, en allongeant les doigts vers le nez du voisin de couchette.

— J'aimerais encore mieux boire de l'huile de ricin.

Telle fut l'opinion privée du Courtaud, quand il dut absorber sa propre ration de tisane. Mais elle ne l'empêcha pas de proclamer, pour la galerie, quand il eut vidé l'amer calice : "Il n'y en a qu'une pinte, mais ça vous remue comme s'il y en avait une barrique."

— Nous ferons quatre distributions de tisane par jour, et vous êtes quatre-vingts à servir chaque fois, confia la Fumée à Laura Sibley. Alors, nous n'avons pas le temps de blaguer. Voulez-vous la prendre de bon gré ou faut-il vous pincer le nez ?

Et son pouce et son index s'agitaient éloquemment au-dessus de sa tête.

— C'est un produit végétal. N'ayez donc pas de scrupules de conscience.

— Des scrupules ! fit le Courtaud. Non ! pour sûr, car c'est un médicament exquis.

Laura Sibley hésitait. D'appréhension, elle avalait sa salive.

— Eh bien ! demanda la Fumée d'un ton décidé.

— Je… Je vais la boire, dit-elle en frissonnant.

— Faites vite !

Fatigués comme ils ne l'avaient jamais été par leurs étapes les plus rudes, la Fumée et le Courtaud s'enroulèrent le soir dans leurs couvertures.

— J'en suis écœuré ! avoua la Fumée. Ce qu'ils endurent est effroyable. Mais l'exercice est le seul remède auquel nous puissions penser, et je veux pousser l'essai à fond ! Ah ! si j'avais un sac de pommes de terre !

— Sparkins n'a pas pu continuer de laver les assiettes, dit le Courtaud, il suait de souffrance. Je l'ai vu. J'ai dû le remettre au lit, il n'en pouvait plus.

— Si seulement j'avais des patates crues ! répéta la Fumée. L'élément vital essentiel manque dans ces aliments tout préparés. La vie s'en est évanouie.

— Et si le petit Jones, dans la cabane de Brownlow, ne passe pas d'ici demain, ça m'étonnera.

— Au nom du Ciel, ne te décourage pas !

— Et il faudra l'enterrer, pas vrai ? continua le Courtaud, avec indignation. Ce garçon est effrayant à voir.

— Ferme-ça, tiens ! conclut la Fumée.

Quelques exclamations d'indignation, puis une respiration profonde et régulière lui parvinrent de la couchette du Courtaud.

V

Au matin, non seulement Jones était mort, mais un des hommes les plus valides, qui avait travaillé à la corvée de bois, s'était pendu. Une série de journées de cauchemar s'écoulèrent. Pendant une semaine, s'appliquant à la tâche, la Fumée renforça la dose d'exercice et de tisane. Un par un, puis par deux ou trois à la fois, il fut obligé de mettre les travailleurs au repos. Il apprenait que l'exercice est le pire traitement du monde à appliquer aux scorbutiques. La corvée de sépulture, qui décroissait en effectif, devait être continuellement sur pied, et une demi-douzaine de fosses étaient creusées d'avance.

— Vous ne pouviez pas trouver pire emplacement pour un camp, disait la Fumée à Laura Sibley. Voyez ! au fond

d'une gorge étroite orientée de l'est à l'ouest. À midi, le soleil ne dépasse pas le haut des murailles. Vous n'avez pas dû voir le soleil pendant plusieurs mois.

— Mais, comment pouvais-je le savoir ?

Il haussa les épaules.

— Pourquoi l'ignoriez-vous, si vous vous estimiez capable de conduire un cent d'imbéciles à une mine d'or ?

Elle lui jeta un coup d'œil malveillant, et partit en boitant. Quelques minutes plus tard, revenant de visiter une corvée de malades gémissants qui recueillaient des rameaux de sapin, la Fumée vit la prophétesse entrer dans la cabane d'Amos Wentworth.

Il la suivit ; comme il arrivait à la porte, il entendit sa voix geindre et implorer.

— Seulement pour moi, disait-elle, comme il entrait. Je ne le dirai à âme qui vive.

Tous deux le regardèrent d'un air gêné, et la Fumée fut convaincu qu'il était sur la piste de quelque chose ; il ne savait quoi, et s'en voulut de n'avoir pas écouté davantage.

— Dites-le, ordonna-t-il rudement. Qu'est-ce que c'est ?

— Qu'est-ce que c'est que quoi ? demanda Amos d'un ton maussade, et la Fumée ne sut que répondre.

VI

La situation devenait de plus en plus critique. Dans le trou noir de cette gorge où ne pénétrait jamais la lumière solaire, la liste funèbre s'allongeait. Chaque jour, le Courtaud et la Fumée s'examinaient mutuellement la bouche avec la crainte d'apercevoir la décoloration des gencives et les membranes muqueuses qui constituent invariablement le premier symptôme de la maladie.

— J'en ai par-dessus la tête, annonça le Courtaud, un certain soir. J'y ai bien réfléchi, et j'en ai plein le dos. Je veux bien être négrier, mais commandeur de moribonds, je manque d'estomac pour cela. Ils vont de mal en pis. Il n'y en a pas vingt capables de travailler. Cet après-midi j'ai envoyé Jackson se coucher. Il était décidé au suicide. Je le sentais à ses allures. L'exercice n'est pas bon pour eux.

— J'ai fini par le croire aussi, répondit la Fumée. Nous n'en garderons qu'une douzaine pour nous prêter la main à tour de rôle. Et nous continuerons la tisane de bourgeons de sapin.

— Elle n'est pas efficace.

— Je serais presque disposé à être également de cet avis, mais, en tout cas, elle ne leur fait pas de mal.

— Encore un suicide, annonça le Courtaud, le matin suivant. C'est Philippe, je sentais ça depuis quelques jours.

— Nous faisons fausse route, grommela la Fumée. Que proposes-tu, le Courtaud ?

— Qui ? Moi ? Je n’ai rien à proposer. Il faut que le fléau suive son cours.

— Cela revient à dire qu’ils mourront tous.

— Excepté Wentworth, dit le Courtaud, méprisant, car il n’avait guère tardé à partager l’aversion de son associé pour l’individu.

Le miracle prolongé de l’immunité de Wentworth surprenait la Fumée. Pourquoi, seul entre tous, était-il réfractaire au scorbut ? Pourquoi Laura Sibley le haïssait-elle, et comment se faisait-il qu’elle gémît et pleurnichât en le suppliant ? Quelle était la faveur qu’elle implorait de lui, et qu’il lui refusait ?

À plusieurs reprises, la Fumée fut sur le point de faire irruption dans la cabane de Wentworth, à l’heure du repas. Un détail le rendait soupçonneux : la méfiance même de Wentworth à son égard.

Il essaya de sonder Laura Sibley.

— Des pommes de terre crues guériraient tout le monde, lui dit-elle. Je le sais. J’en ai vu le résultat.

L’assentiment mêlé de haine et d’amertume qu’il lut dans ses yeux prouvèrent à la Fumée qu’il suivait la bonne piste.

— Pourquoi n’avez-vous pas emporté une provision de pommes de terre fraîches sur votre bateau ? demanda-t-il.

— Il y en avait dans la cargaison, mais, en remontant le fleuve, nous les avons vendues en bloc à Port Yukon. Nous en avions de desséchées en abondance, et nous savions

qu'elles se conserveraient mieux, n'étant pas exposées à geler.

— Et vous les avez toutes vendues ? demanda la Fumée.

— Oui, comment pouvions-nous prévoir ?

— Mais est-ce que, comme ça, par hasard, un ou deux sacs n'auraient pas pu se trouver oubliés sur le bateau ?

Elle secoua la tête, selon lui d'un air un peu embarrassé, et conclut :

— Nous n'en avons pas trouvé.

— Mais aurait-ce été possible ? insista-t-il.

— Que sais-je ! répliqua-t-elle avec irritation. Je ne m'occupais pas des approvisionnements.

— Mais Amos Wentworth s'en occupait. Très bien. Maintenant, entre nous, quelle est votre opinion ? Ne croyez-vous pas qu'Amos Wentworth a garé quelques pommes de terre fraîches !

— Non, sûrement, non ! Pourquoi l'aurait-il fait ?

— Et pourquoi ne l'aurait-il pas fait ?

Elle haussa les épaules.

La Fumée eut beau insister, il ne put lui faire dire un mot de plus.

VII

— Wentworth est un pourceau !

Tel fut le verdict du Courtaud, quand la Fumée lui fit part de ses soupçons.

— Et Laura Sibley ne vaut pas mieux. Elle pense qu'il a des pommes de terre, mais elle ne veut pas le dire, et cherche à lui persuader de les partager avec elle-même.

— Et il ne marche pas, hein ?

Le Courtaud eut un geste expressif, comme pour attester la fragilité de la nature humaine, et reprit haleine.

— Ils sont de mèche tous les deux. Que Dieu les fasse crever du scorbut pour leur peine ; c'est tout ce que j'ai à dire, à part que je vais, de ce pas, démolir le crâne à Wentworth.

Mais la Fumée préférait la diplomatie.

À la nuit, pendant que tout le camp gémissait ou essayait de dormir, il gagna la cabane de Wentworth, plongée dans l'obscurité.

— Écoutez-moi, Wentworth, dit-il. J'ai là, dans ce sac, mille dollars de poudre d'or. Je suis riche, pour le pays, et je peux les donner. Je crois que je suis atteint. Mettez-moi une pomme de terre crue dans la main et la poudre est à vous. Tenez, soupesez-là !

La Fumée tressaillit quand il sentit la main de Wentworth se tendre dans le noir, et soupeser l'or. Il l'entendit fourrager sous les couvertures, et bientôt pressa dans la

main, au lieu du sac pesant, une incontestable pomme de terre, de la taille d'un œuf de poule, tiède encore du contact de l'homme.

La Fumée n'attendit pas jusqu'au lendemain. Il prévoyait d'un moment à l'autre la mort de deux malades, et, accompagné du Courtaud, il courut à leur cabane. Râpée et écrasée dans une tasse avec la pelure et un peu de boue qui y adhérait encore, la pomme de terre de mille dollars fut réduite en un liquide épais qu'ils versèrent goutte à goutte dans les hideux orifices qui avaient été des bouches. Tour à tour, pendant la longue nuit, ils se relayèrent à administrer ce jus, le faisant couler entre les pauvres gencives gonflées où les dents déchaussées s'entrechoquaient, et forçant les patients à absorber jusqu'à la dernière goutte le précieux élixir.

Dès le lendemain soir, l'amélioration dans l'état des deux malades était merveilleux, presque incroyable. Leur cas n'était plus le pire. En quarante-huit heures, la pomme de terre n'existait plus, mais ils étaient momentanément hors de danger, bien que loin encore de la complète guérison.

— Voici ce que je vais faire, dit la Fumée à Wentworth. J'ai des propriétés dans ce pays, et ma signature est bonne partout. Je vous donne cinq cents dollars par pomme de terre, jusqu'à concurrence de cinquante mille dollars. Cela fait cent pommes de terre.

— C'était toute la poudre d'or que vous aviez ? interrogea Wentworth.

— Le Courtaud et moi avons raclé nos doublures. Mais franchement à nous deux nous valons plusieurs millions.

— Je n'ai pas de pommes de terre, dit à la fin Wentworth. Je voudrais bien en avoir. Je ne possédais que celle que je vous ai donnée. Je l'avais gardée tout l'hiver pour le cas où j'aurais attrapé le scorbut. Je ne vous l'ai cédée que pour pouvoir me payer mon voyage de retour quand le fleuve dégèlera.

Malgré le manque de jus de pommes de terre, le mieux persista le troisième jour chez les deux malades en traitement. En revanche, les autres empirèrent et, le quatrième matin, il y eut trois horribles cadavres à ensevelir. Le Courtaud s'acquitta de l'épreuve, puis revint vers la Fumée.

— Tu as essayé à ta façon. À mon tour maintenant !

Il se dirigea droit vers la cabane de Wentworth. Ce qui s'y passa, le Courtaud ne le raconta jamais. Mais il en sortit avec les phalanges enflées et écorchées, et non seulement Wentworth exhibait sur son visage les traces d'une terrible volée, mais pendant longtemps il porta une tête déviée sur un cou ankylosé. L'explication de ce phénomène était inscrite dans un alignement de quatre ecchymoses bleues et noires, d'un côté de la trachée, tandis qu'une seule marque noire bleue se montrait de l'autre côté.

Ensuite la Fumée et le Courtaud envahirent la cabane de Wentworth et le jetèrent dans la neige pendant qu'ils fouillaient tout l'intérieur. Laura Sibley arriva toujours boitant et se joignit frénétiquement à leur perquisition.

— Vous n'en aurez pas une, ma vieille, lui assura le Courtaud, même si nous en trouvons une tonne.

Elle ne fut pas moins désappointée qu'eux. Ils allèrent jusqu'à piocher le sol, mais ne découvrirent rien.

— Je suis d’avis de le rôtir à petit feu pour lui faire révéler sa cachette, proposa le Courtaud.

La Fumée secoua la tête négativement.

— Mais c’est un assassin ! insista le Courtaud. Il tue tous les pauvres diables, exactement comme s’il leur fendait la tête à coups de hache, si ce n’est pire.

Une autre journée s’écoula durant laquelle ils ne perdirent pas de vue les agissements de Wentworth.

À plusieurs reprises, comme il sortait, un seau à la main, pour se rendre au ruisseau, ils s’approchèrent de la cabane, et chaque fois il rétrograda en hâte, sans avoir pris d’eau.

— Elles sont cachées dans sa cabane, dit le Courtaud. Sûr comme Dieu a fait les pommes d’amour, elles y sont. Mais où ? Nous avons pourtant tout retourné.

Il s’arrêta et retira ses moufles.

— Il faut que je les trouve, dussé-je démolir la boîte rondin par rondin !

Il regarda la Fumée qui, le visage tendu et l’air absorbé, ne l’avait pas entendu.

— Qu’est-ce qui te prend ? demanda-t-il avec emportement. Tu ne vas pas me dire que tu as attrapé le scorbut ?

— Je cherche à me rappeler quelque chose.

— Quoi ?

— Je ne sais pas. C’est ce qui me tracasse. Mais cela a une utilité. Si seulement je pouvais me rappeler.

— Écoute voir, la Fumée. Ne t'abandonne pas au cafard. Aie confiance en moi. Assez de réflexion, aide-moi à démanteler la boîte. J'y mettrais le feu, si ce n'était pour les patates.

— Ça y est ! s'écria la Fumée, en se levant d'un bond.

— Juste ce que je cherchais. Où est le bidon à pétrole ? Je t'accompagne, le Courtaud : les tubercules sont à nous.

— À quoi va-t-on jouer ?

— Tu n'as qu'à me regarder, c'est tout, répliqua la Fumée. Je t'ai toujours dit, le Courtaud, que des connaissances littéraires insuffisantes constituaient une infériorité, même au Klondike. Ce que nous allons faire vient d'un livre que j'ai lu étant gosse, et cela va réussir. Suis-moi !

Quelques instants après, sous la pâle lueur verdâtre d'une aurore boréale, les deux hommes rampaient vers la cabane d'Amos Wentworth.

Soigneusement, et sans bruit, ils arrosèrent les poutres de pétrole, avec un supplément pour la porte et le volet. Puis ils en approchèrent la flamme d'une allumette et attendirent qu'elle s'étendît. Alors, ils se retirèrent hors de portée de la lumière grandissante.

Tout à coup, Wentworth se rua au-dehors, regarda sauvagement l'incendie et rentra. Une minute s'était à peine écoulée qu'il ressortait, cette fois lentement, courbé en deux, les épaules chargées d'un sac pesant, sur le contenu duquel on ne pouvait se méprendre. La Fumée et le Courtaud sautèrent sur lui comme des loups affamés. Au même instant ils le frappaient à droite et à gauche, et il s'écroulait sous le poids du sac que la Fumée palpait pour s'assurer encore du conte-

nu. La Fumée sentit les bras du misérable lui étreindre les genoux tandis qu'il levait une figure hagarde.

— Laissez-m'en une douzaine, seulement une douzaine… une demi-douzaine, et vous pouvez prendre le reste ! cria-t-il.

Puis, baissant la tête, il esquissa le geste rageur de mordre la jambe de la Fumée, mais, changeant d'idée, il se remit à implorer :

— Rien qu'une demi-douzaine, gémit-il, une demi-douzaine. J'allais vous les offrir demain, oui, demain. C'était mon intention. Elles sont la vie… la vie. Rien qu'une petite demi-douzaine !

— Où est l'autre sac ? dit brusquement la Fumée.

— Je l'ai mangé ! fut la réponse sans artifice. Ce sac est tout ce qui reste. Laissez-m'en quelques-unes, vous pouvez garder le reste.

— Mangé ! hurla le Courtaud, tout un sac ! Et ces malheureux mouraient de ne pas en avoir ! Attrape cela, et cela, et cela ! Cochon ! Dégoûtant !…

Le premier coup de pied fit lâcher à Wentworth les jambes de la Fumée ; le second le jeta dans la neige, mais le Courtaud cognait toujours.

— Tu vas te faire mal aux orteils ! objecta seulement la Fumée.

— Oh ! c'est avec le talon ! répondit le Courtaud. Je veux lui enfoncer les côtes, lui démolir la mâchoire. Prend cela, et cela. Tu as de la veine que je n'aie pas des bottes au lieu de mocassins, salopard !

VIII

Cette nuit-là, il ne fut pas question de sommeil dans le camp. D'heure en heure, le Courtaud et la Fumée firent des rondes pour distribuer le sac revivifiant, à la dose d'un quart de cuillerée. Et, durant la journée, pendant que l'un se reposait, l'autre continuait.

Il n'y eut plus de décès. Les cas les plus désespérés s'améliorèrent avec une rapidité prodigieuse, et, le troisième jour, des gens qui n'avaient pu se lever depuis des semaines se glissèrent hors de leurs couchettes et réussirent à se traîner sur des béquilles.

Ce jour-là, le soleil qui, depuis deux mois, reprenait son ascendant, se montra gaiement au-dessus de la crête du canyon.

— Tu n'en auras même pas une ! dit le Courtaud à Wentworth, qui geignait et l'implorait ; tu n'as pas le moindre symptôme de scorbut. Tu en as englouti tout un sac, et te voilà vacciné pour vingt ans. Depuis que je te connais, je comprends pourquoi Dieu a laissé vivre Satan. Je me l'étais toujours demandé. Il l'a laissé vivre, comme moi je t'ai épargné. Mais, tout de même, c'est une injustice flagrante !

— Un petit conseil ! ajouta la Fumée. Les hommes commencent à aller mieux. Le Courtaud et moi partons la semaine prochaine, et il n'y aura personne pour te protéger quand ils vont te tomber dessus. La piste est là et Dawson est à dix-huit jours de voyage.

— Appareille, Amos ! renchérit le Courtaud, ou la correction que je t’ai infligée te paraîtra une plaisanterie par comparaison avec ce que feront de toi ces convalescents.

— Je vous en prie, messieurs, écoutez-moi ! gémit Wentworth. Je suis étranger dans ce pays, je ne connais pas les coutumes, je ne connais pas les routes. Laissez-moi voyager avec vous. Je vous donne mille dollars si vous voulez bien me laisser voyager avec vous.

— Certainement, dit la Fumée, en souriant avec malice, si le Courtaud n’y voit pas d’objection.

— Qui ? Moi ?

Le Courtaud se redressa.

— Je ne suis rien. Je ne suis qu’un ver, une larve, le frère du têtard, et le fils de la mouche à viande ; je ne crains ni ne méprise rien de ce qui se traîne ou qui rampe ; mais voyager avec ce rebut de la création, non ! Allez-vous-en, mon garçon. Je ne suis pas fier, mais vous me feriez vomir !

Et Amos Wentworth partit seul, emmenant un traîneau chargé de provisions suffisantes pour aller jusqu’à Dawson. À un mille de la route, le Courtaud le rejoignit.

— Viens ici ! lui dit-il, en guise de salut, approche et dégorge !

— Je ne comprends pas, dit Wentworth, en frissonnant ; car il se rappelait les deux volées de coups de poing et de coups de pied qu’il avait reçues du Courtaud.

— Les mille dollars, saisis-tu ? Les mille dollars en or dont la Fumée t’a payé cette pomme de terre galeuse. Allons, vite ; exécute-toi !

Amos Wentworth restitua le sac de poudre d'or.

— J'espère qu'un putois te mordra et que tu crèveras de la rage !

Tel fut l'adieu du Courtaud.

LA RAFLE DES ŒUFS[11]

I

Ce fut dans les immenses magasins de la Compagnie commerciale de l'Alaska, à Dawson, un matin de froid piquant, que Lucile Arral fit signe à Bellew la Fumée de la rejoindre au comptoir des légumes secs. Le commis était parti en expédition dans les réserves.

La Fumée obéit de bonne grâce, car aucun homme dans Dawson ne serait resté indifférent à l'attention de Lucile Arral qui tenait les rôles de soubrette dans la petite troupe lyrique alors en représentations au Palace Opéra.

— Quel patelin ! Il n'y a plus aucune vie ! déplora-t-elle avec une gentille pétulance, quand ils eurent échangé une poignée de main. Rien ne va plus depuis une semaine. Le bal masqué que devait donner Skiff Mitchell est remis. Il n'y a pas de poudre d'or en circulation et voilà bien quinze jours qu'aucune nouvelle du dehors ne nous est parvenue. À croire que tout le monde est descendu dans les caves et s'est endormi. Il faut absolument faire quelque chose pour réveiller les gens. À nous deux nous pouvons y parvenir. Si quelqu'un peut leur procurer de la distraction, c'est vous et moi. J'ai rompu avec Wild Water Charley, vous savez ?

---

[11] *A Flutter in Eggs,* mars 1912.

Deux visions simultanées se présentèrent à l'esprit de la Fumée. L'une était celle de Joy Gastell, l'autre de la Fumée lui-même, au beau milieu d'une plaine de neige déserte, sous une froide lune arctique, recevant une balle tirée avec adresse et rapidité par le susdit Wild Water.

— Je ne pense pas du tout à ce que vous imaginez, se récria-t-elle, avec une moue souriante. Vous aviez plus le trac qu'autre chose. Maintenant, apprenez, monsieur Bellew, que je n'ai pas l'intention de vous faire la cour et que, si vous osiez vous intéresser à moi, Wild Water se chargerait de vous rappeler à l'ordre. Vous le connaissez. Du reste, je… je n'ai pas réellement rompu avec lui.

— Enfin, c'est oui ou c'est non ?

— Wild Water croit que j'ai rompu avec lui. Vous saisissez ?

— Et alors ?

— Eh bien ! c'est non… là. Mais ça entre nous. Il croit que c'est oui. J'ai fait une scène comme si tout était fini, et il le méritait bien.

— Alors, quel est mon rôle, là-dedans ? Celui de chevalier servant ou d'une de vos victimes ?

— Nous ferons rire aux dépens de Wild Water, nous distrairons Dawson et, mieux encore, ce que je cherche, il deviendra malléable. Il en a besoin. Le mieux que je puisse dire, c'est qu'il est trop turbulent : il possède tant de riches concessions qu'il ne peut même plus les dénombrer…

— Et il est fiancé à la plus jolie femme de l'Alaska… interrompit la Fumée.

— Oui… et à cause de ça aussi, merci ! il se croit le droit de lever l'étendard de la révolte. Il a encore fait des siennes, l'autre nuit.

— Mais enfin, qu'est-ce que vous attendez de moi, au juste ?

— J'ai rompu notre liaison et il va raconter partout en pleurant qu'il a le cœur brisé. Maintenant nous y voici… J'aime les œufs.

— Mais qu'est-ce que les œufs ont à voir dans cette histoire ? demanda-t-il.

— Tout ! et vous allez comprendre si vous voulez m'écouter. J'aime les œufs. Or, à Dawson, il n'y en a qu'un approvisionnement restreint.

— Ça, je le sais. Le restaurant Slavovitch en rafle la plupart. Jambon et un œuf, trois dollars ; jambon et deux œufs, cinq dollars ; ce qui met l'œuf au détail à deux dollars. Seuls les rupins et les Arral et les Wild Water peuvent s'offrir ce luxe.

— Lui aussi aime les œufs. Mais là n'est pas la question. Moi, j'en raffole. Je déjeune tous les jours à onze heures, chez Slavovitch. Je prends invariablement deux œufs.

Elle fit une pause impressionnante.

— Eh bien supposez, supposez seulement que quelqu'un les accapare !

Elle attendit. La Fumée la considéra d'un air stupide.

— Vous ne saisissez pas ? dit-elle.

— Allez-y, répliqua-t-il. Je donne ma langue aux chats. Quelle est la solution ?

— Ah, vous alors ! vous n'êtes vraiment pas malin ! Vous connaissez Wild Water. Quand il saura que je désire à tout prix des œufs – je sais comment m'y prendre –, que fera-t-il ?

— Répondez vous-même, continuez !

— Eh bien ! il se lancera à la recherche de l'accapareur et il achètera l'approvisionnement, quel que soit le prix demandé.

« Premier tableau : j'arrive chez Slavovitch à onze heures. Wild Water occupe la table voisine de la mienne, c'est son rôle d'être là.

« — Deux œufs sur le plat ! commandé-je au garçon.

« — Je regrette, Miss Arral, répond le garçon, mais il n'y a plus d'œufs !

« Alors, Wild Water, de sa grosse voix d'ours :

« — Garçon ! six œufs à la coque !

« Et le garçon dit : « Bien, monsieur ! » et apporte les six œufs.

« Deuxième tableau : Wild Water me regarde à la dérobée. Moi, j'ai pris un air glacial et particulièrement indigné et je demande au garçon de me fournir des explications.

« — Je suis navré, Miss Arral, dit-il, mais les œufs, c'est à M. Wild Water. Il en est le propriétaire.

« Suite du tableau : Wild Water, triomphant, fait semblant de n'avoir rien vu pendant qu'il dévore ses œufs !

« Autre tableau ! Slavovitch en personne m'apporte deux œufs sur le plat, en disant : « Avec les compliments de M. Wild Water, Miss Arral. »

« Que puis-je faire ? Que puis-je raisonnablement faire si ce n'est sourire à Wild Water ? Nous nous réconcilions, bien entendu, et lui considère que c'est donné si, pour arriver à ce résultat, il a dû payer dix dollars pour chaque œuf.

— Continuez ! continuez ! fit la Fumée. À quel moment j'entre en scène ? Quel est mon rôle ?

— Gros malin ! C'est vous qui réalisez l'accaparement des œufs, et vous le commencez immédiatement, aujourd'hui même. Vous pouvez avoir tous les œufs de Dawson à trois dollars pièce et les revendre à Wild Water presque à n'importe quel prix. Ensuite nous raconterons l'histoire. Tout le monde se fichera de lui ; ça lui fera le plus grand bien. Vous et moi en partageons la gloire, et vous en tirez un bénéfice appréciable. Dawson sort de sa torpeur dans un grand éclat de rire. Naturellement, si… si vous trouvez la spéculation trop hasardeuse, je ferai l'avance des fonds.

Ce dernier argument acheva la Fumée.

En sa qualité de simple mortel de l'Ouest, bourré de préjugés bizarres vis-à-vis de l'argent et des femmes, il déclina dignement la poudre d'or qu'elle lui offrait.

II

— Hé ! le Courtaud ! cria la Fumée qui venait d'apercevoir son associé de l'autre côté de la grand-rue, filant de son allure souple et rapide et portant sous le bras, bien en évidence, une bouteille non enveloppée, au contenu gelé. Il traversa la rue pour le rejoindre et lui dit :

— Où as-tu passé la matinée ? Je t'ai cherché partout.

— Chez le médecin, répondit le Courtaud, montrant sa bouteille. Sally ne va pas bien. Hier, en lui donnant sa pâtée, je me suis aperçu qu'elle perdait le poil de la gueule et des flancs. Le médecin dit…

— Ça, je m'en fous complètement ! interrompit la Fumée avec impatience. Ce que je voudrais…

— Hé, doucement ! Qu'est-ce qui te prend ? demanda le Courtaud, surpris et indigné. Je t'affirme que cette chienne est malade. Le médecin dit…

— Sally peut attendre… Écoute-moi !

— Je soutiens qu'elle ne peut pas attendre. C'est montrer de la cruauté pour les animaux. Elle gèlera. Qu'est-ce qui te surexcite à ce point ?

— Accorde-moi une faveur.

— Volontiers, dit avec empressement le Courtaud, aussitôt apaisé et consentant. Qu'est-ce que c'est ?

— Je voudrais que tu m'achètes des œufs.

— Volontiers, et aussi de l'eau de Floride et de la poudre de talc, si tu le désires. Et la pauvre Sally qui pèle que c'en

est indécent ! Écoute, la Fumée, si tu veux continuer la grande vie, va toi-même acheter tes œufs. Moi, des haricots et du lard, ça me suffit.

— Je vais les acheter moi-même, mais je te demande de m'aider. Maintenant, tu la boucles, le Courtaud ; j'ai trouvé une excellente combine. File tout droit chez Slavovitch. Tu peux aller jusqu'à trois dollars, mais achète tout ce qu'il a.

— Trois dollars ! grommela le Courtaud. J'ai entendu dire, pas plus tard qu'hier, qu'il en a un stock d'au moins sept cents. Deux mille cent dollars pour des œufs ! Écoute, la Fumée, je vais te donner un conseil : cours voir le toubib. Il te soignera. Et il ne te demandera qu'une once d'or pour la première ordonnance. Au revoir !

Il partait, mais la Fumée le rattrapa par l'épaule et le fit virer de bord.

— La Fumée, je ferais pour toi n'importe quoi, protesta le Courtaud avec chaleur. Si tu étais cloué au lit avec un rhume de cerveau et les deux bras cassés, je me tiendrais jour et nuit à ton chevet pour te moucher. Mais que je sois damné pour l'éternité si je gaspille deux mille cent bons dollars à acheter des poulets en coquille.

— Ce ne sont pas tes dollars mais les miens, le Courtaud. J'ai une affaire en train. Ce que je veux, c'est ramasser jusqu'au dernier œuf dans Dawson, dans le Klondike et sur le Yukon. Pour ça, il faut que tu m'aides. Je n'ai pas le temps de t'expliquer l'affaire en détail. Je le ferai plus tard. Mais, tout d'abord, il nous faut les œufs. Maintenant, file chez Slavovitch et rafle tous ceux qu'il a.

— Mais qu'est-ce que je vais lui dire ? Il se doutera bien que ce n'est pas pour les manger.

— Ne dis rien du tout. L'argent parlera pour toi. Il les vend cuits, deux dollars. Tu lui en offres, crus, trois dollars à condition qu'il promette de ne pas révéler qu'il te les a cédés. S'il pose des questions, dis-lui que tu montes une ferme d'élevage. C'est les œufs que je veux. Et puis continue à dénicher tous ceux qu'il peut y avoir autre part dans Dawson. Compris ? Achète ! La petite boîte en face de Slavovitch en a quelques-uns. Achète-les ! Je vais à Klondike City. Il y a là un vieux qui traîne la jambe. Il est fauché, et il en a six douzaines. Il les a gardés tout l'hiver en attendant la hausse, et il compte dessus pour en tirer de quoi payer son voyage de retour à Seattle. Il aura son billet, et moi les œufs. File maintenant ! On prétend aussi que la petite bonne femme qui demeure en bas de la scierie et fabrique des mocassins en a une douzaine ou deux.

— D'accord, puisque tu le veux, la Fumée, mais ce qui presse le plus, c'est d'aller chez Slavovitch.

— C'est ça ! File ! Je te donnerai ce soir les explications.

Mais le Courtaud brandit sa bouteille.

— Il faut d'abord que j'aille soigner Sally. Les œufs peuvent bien attendre jusque-là. S'ils ne sont pas tous mangés, ils ne le seront pas davantage, le temps que je m'occupe d'un pauvre cabot malade qui a sauvé plus d'une fois ta vie et la mienne.

III

Jamais rafle ne fut opérée plus rapidement ! En trois jours, tous les œufs de Dawson, à quelques douzaines près,

étaient en possession de la Fumée et du Courtaud. La Fumée y était allé carrément, sans lésiner sur les prix. Il avoua, sans rougir, qu'il avait donné, au vieux de Klondike City, cinq dollars pour chacun de ses soixante-douze œufs. Le Courtaud avait rapporté la plus grosse provision et conclu de bonnes affaires. Il avait eu, à deux dollars l'un, ceux de la fabricante de mocassins, et il ne se montrait pas peu fier de son marché avec Slavovitch à qui il avait acheté ses sept cent cinquante œufs au prix ferme de deux dollars et demi la pièce. D'autre part, il était furieux que le propriétaire du petit restaurant d'en face lui eût fait cracher deux dollars soixante-quinze cents pièces pour les cent trente-quatre œufs qu'il lui avait cédés.

Les quelques douzaines qu'ils n'avaient pu encore obtenir appartenaient à deux personnes. L'une, pressentie déjà par le Courtaud, était une Indienne qui logeait dans une cabane située sur la colline derrière l'hôpital.

— Je sens qu'aujourd'hui elle va consentir à me les vendre. Tu parles d'un boulot ! annonça-t-il le lendemain matin. Toi, lave la vaisselle, la Fumée. Le temps de dire : ouf ! et je suis de retour, à moins que je n'attrape un tour de reins en lui versant ma poudre d'or. Décidément, il n'y a que les hommes avec qui on puisse faire des affaires proprement. Ces sacrées bonnes femmes, c'est triste à voir de quelle façon elles peuvent tenir un acheteur en échec.

Dans l'après-midi, quand la Fumée revint à la cabane, il trouva le Courtaud accroupi sur le sol et frictionnant avec une pommade la queue de Sally. Son impassibilité le frappa.

— Ça va ? demanda négligemment le Courtaud après quelques minutes de silence mutuel.

— Rien de nouveau, répondit la Fumée. Ça a marché avec la squaw ?

Le Courtaud tendit le cou triomphalement vers une bassine d'œufs posée sur la table.

— Sept dollars la pièce, tout de même ! avoua-t-il, au bout d'une minute.

— Moi, je suis allé jusqu'à dix dollars, dit la Fumée, et alors le bonhomme m'a dit que ses œufs étaient déjà vendus. Ça va mal, le Courtaud ! Nous avons un concurrent. Les vingt-huit œufs vont nous donner du tintouin. Pour le succès de notre affaire, il faut que nous possédions jusqu'au dernier, comprends-tu ?

Il s'interrompit pour considérer son associé avec étonnement. La physionomie du Courtaud avait totalement changé : elle dénotait maintenant une certaine agitation intérieure mélangée de perplexité. Le Courtaud ferma la boîte à médicaments, s'essuya les doigts, lentement et consciencieusement, sur le pelage clairsemé de Sally, se releva, alla consulter le thermomètre dans un coin et revint. Puis il parla d'une voix basse, sans intonation, et avec une exquise politesse.

— Voudrais-tu avoir l'extrême obligeance de me redire le nombre d'œufs que l'homme n'a pas voulu te vendre ?

— Vingt-huit !

— Hum ! fit le Courtaud, avec un léger hochement de tête, pour indiquer qu'il avait entendu.

Puis il considéra le poêle avec irritation.

— Ce que j'ai ? Tu veux le savoir ? Eh bien, daigne diriger tes regards expressifs vers la bassine qui est sur la table. Tu la vois ? Je n'ai qu'une chose à ajouter. Il y a juste, exactement, précisément, ni plus ni moins, vingt-huit œufs dans la bassine, et ils coûtent, du premier jusqu'au dernier, juste sept beaux dollars pièce. Et si tu pleures pour avoir plus d'explications, je consens à te les donner.

— Vas-y !

— Eh bien, le type avec qui tu marchandais est un grand diable d'Indien, je ne me trompe pas ?

La Fumée secoua la tête affirmativement à chaque nouvelle question.

— Il a une joue à moitié emportée à la suite d'une caresse que lui a donnée un ours grizzly, pas vrai ? C'est un marchand de chiens, pas vrai ? Il s'appelle Jim la Cicatrice. C'est bien ça, n'est-ce pas ? Tu vois où je veux en venir ?

— Tu veux dire que nous avons renchéri…

— L'un contre l'autre. Pas d'erreur ! Cette squaw est la sienne, et ils demeurent sur la colline derrière l'hôpital. Quand je pense que j'aurais eu ces œufs à deux dollars si tu ne t'en étais pas mêlé.

— Moi aussi ! dit la Fumée en riant, si tu étais resté tranquille. Mais peu importe. Nous savons maintenant que nous tenons tout le stock. C'est la seule chose qui compte.

Le Courtaud passa l'heure suivante à griffonner, avec un bout de crayon, en marge d'un journal vieux de trois ans.

— Voici le bilan ! dit-il. Pas mauvais, à mon avis ! Laisse-moi te donner les totaux. Nous avons en notre possession exactement neuf cent soixante-treize œufs. Ils nous coûtent deux mille sept cent soixante dollars, en comptant la poudre seize dollars l'once, et sans tenir compte du temps. Maintenant, écoute. Si nous arrivons à traiter, avec Wild Water, à dix dollars l'œuf, nous gagnons, nets et libres de toute charge, exactement six mille neuf cent soixante-dix dollars. Ça, c'est de la comptabilité, au moins ! Voilà ce que tu peux répondre, si quelqu'un vient exprès en traîneau pour te le demander.

IV

Cette nuit-là, vers onze heures, la Fumée fut tiré d'un profond sommeil par son ami, dont la parka dégageait une atmosphère de froid intense.

— Qu'y a-t-il encore ? grommela-t-il.

— J'ai de bonnes nouvelles à t'apprendre. J'ai vu Slavovitch, ou plutôt Slavovitch m'a vu, puisque c'est lui qui a engagé la conversation. Il m'a dit : « Le Courtaud, je voudrais vous parler à propos de ces œufs. J'ai gardé le silence comme je l'avais promis et personne ne sait que je vous les ai vendus. Mais si vous avez l'intention de réaliser un bénéfice, je vais vous confier un tuyau intéressant. » Et il me l'a dit, la Fumée, et… devine… ?

— Continue !

— Eh bien, cela peut paraître incroyable, ce tuyau intéressant : Wild Water Charley cherche des œufs à acheter. Il

est allé trouver Slavovitch et lui a offert d'abord cinq, puis huit dollars l'œuf. Slavovitch n'en avait plus. Wild Water a fini par le menacer de lui casser la figure si jamais il apprenait qu'il en avait caché. Slavovitch dut lui avouer qu'il avait vendu les siens, mais que l'acheteur ne voulait pas être connu ; et il demande que nous l'autorisions à révéler ton nom à Wild Water.

« — Le Courtaud, il m'a fait comme ça, le Courtaud, vous verrez arriver Wild Water au pas de course, et vous pouvez vous tenir à huit dollars.

« — Huit dollars ! et ta sœur ! je lui ai répondu. C'est dix dollars ou rien.

« En tout cas, j'ai dit à Slavovitch que je réfléchirais et lui rendrais réponse dans la matinée. Naturellement, nous le laissons donner ton nom à Wild Water. J'ai bien fait, hein ?

— Certainement. Vois Slavovitch dès la première heure ; qu'il dise à Wild Water que nous sommes associés dans l'affaire.

Cinq minutes plus tard le Courtaud réveillait encore la Fumée.

— Hé ! dis, la Fumée !

— Quoi ?

— On ne lâche pas à un cent de moins que dix dollars pièce. Tu saisis ?

— Pour sûr ; d'accord, répondit la Fumée, à moitié endormi.

Le lendemain, la Fumée rencontra de nouveau, par hasard, Lucile Arral.

— Ça marche, annonça-t-il gaiement, ça marche ! Wild Water est allé chez Slavovitch, dans l'intention de lui acheter des œufs. Alors Slavovitch lui a dit que le Courtaud et moi détenions tout le stock.

Les yeux de Lucile Arral étincelèrent de plaisir.

— Je vais aller déjeuner à l'instant, s'écria-t-elle. Je demanderai des œufs au garçon, et quand il me répondra qu'il n'y en a pas, je prendrai un air désappointé. Je parie qu'après ça Wild Water achètera tout le stock, même s'il doit lui en coûter une de ses mines. Je le connais ! Tenez bon pour un gros chiffre. Je veux qu'il les paye au moins dix dollars, et si vous les lâchez au-dessous, la Fumée, je ne vous le pardonnerai jamais !

À l'heure du déjeuner, dans la cabane, le Courtaud mit sur la table une casserole de haricots, un pot de café, une poêlée de galettes, une boîte de beurre et une boîte de lait concentré, un plat fumant de viande d'orignal et de lard, une assiettée de pêches cuites, et annonça :

— La bouffe est prête. Mais, d'abord, jette un coup d'œil à Sally.

La Fumée posa le harnais qu'il était occupé à coudre, ouvrit la porte et aperçut Sally et Bright en train de chasser une troupe de chiens maraudeurs qui appartenaient aux occupants de la cabane voisine.

Il vit autre chose qui lui fit refermer précipitamment la porte et s'élancer vers le poêle.

Il remit vivement sur le fourneau la poêle encore chaude du ragoût d'orignal, y jeta un morceau de beurre et choisit un œuf qu'il cassa. Il en prenait un second quand le Courtaud s'élança vers lui et lui retint le bras.

— Hé là ! Qu'est-ce que tu fais ? s'écria-t-il.

— Des œufs sur le plat, fit la Fumée en se dégageant. Puis il cassa le second œuf.

— Tu ne te sens pas bien ? s'enquit le Courtaud avec sollicitude, comme la Fumée mettait dans la poêle un troisième œuf, tu es complètement timbré ! En voilà pour trente dollars !

— Et cela va faire bientôt soixante dollars, répondit la Fumée en brisant le quatrième. Allez, le Courtaud, laisse-moi passer ! Wild Water monte la colline et sera là dans cinq minutes.

Le Courtaud soupira profondément et s'assit, soulagé. Au moment où le visiteur attendu frappait à la porte, les deux compères se faisaient vis-à-vis à table, chacun devant une assiette contenant trois œufs sur le plat tout chauds.

— Entrez, dit la Fumée.

Wild Water Charley, un jeune et solide géant de près d'un mètre quatre-vingt-quinze et dont on pouvait évaluer le poids à quatre-vingt-dix kilos, entra et leur serra la main.

— Asseyez-vous et venez manger un morceau, Wild Water, lui dit aimablement le Courtaud. La Fumée, fais-lui cuire quelques œufs. Je parierais qu'il n'en a pas vu depuis une éternité.

La Fumée cassa trois œufs de plus dans la poêle et quelques minutes après les plaça devant leur convive.

Celui-ci les considérait avec une expression si bizarre et embarrassée que le Courtaud avoua par la suite la crainte qu'il avait ressentie de le voir glisser les œufs dans sa poche et les emporter.

— Dites, plaisanta le Courtaud, je pense qu'on n'a rien à envier aux gens chics des États-Unis sous le rapport de la nourriture ? Nous voilà tous les trois à nous taper, sans sourciller, la valeur de quatre-vingt-dix dollars d'œufs.

Wild Water surveillait la vitesse à laquelle disparaissaient les œufs et semblait pétrifié.

— Allons ! mangez ! lui dit la Fumée d'un ton encourageant.

— Mais… ils ne valent pas dix dollars pièce, voyons ! dit lentement Wild Water.

Le Courtaud releva le défi.

— Une chose vaut le prix que vous pouvez en tirer, pas vrai ? répondit-il.

— Oui, mais…

— Mais rien du tout. C'est le prix que nous pouvons en tirer. Dix dollars pièce, voilà. La Fumée et moi, nous faisons le trust des œufs, ne l'oubliez pas.

Il essuya son assiette avec un biscuit et soupira :

— J'en mangerais encore bien un ou deux ! puis il attaqua les haricots.

— Vous ne devriez pas vous envoyer des œufs comme ça ! remarqua Wild Water. C'est indécent.

— Que voulez-vous ?… La Fumée et moi, nous en raffolons, dit le Courtaud en manière d'excuse.

Wild Water vida son assiette avec l'air de faire contre mauvaise fortune bon cœur et fixa sur les deux camarades un regard intrigué.

— Dites, les enfants, voulez-vous me faire un grand plaisir ? commença-t-il, pour tâter le terrain. Eh bien, vendez-moi, ou prêtez-moi, ou donnez-moi une douzaine de vos œufs.

— Volontiers ! fit la Fumée. Je sais ce que c'est que d'être privé d'œufs. Mais nous ne sommes pas pauvres au point de vendre notre hospitalité. Ils ne vous coûteront rien.

Un coup sec sous la table l'avertit que le Courtaud s'énervait.

— Vous avez dit une douzaine, Wild Water ?

Wild Water, rayonnant, fit un signe affirmatif.

— Va, le Courtaud, poursuivit la Fumée. Fais-les-lui cuire. Je le comprends. À une époque, moi aussi j'aurais pu en avaler une douzaine d'affilée.

Mais Wild Water étendit la main pour arrêter le Courtaud, qui se précipitait déjà, et s'expliqua :

— Je n'ai pas voulu dire des œufs cuits. Je les veux avec les coquilles.

— Pour les emporter ?

— C’est bien mon idée !

— Mais alors, ce n’est plus de l’hospitalité, dit le Courtaud, c’est… du commerce !

Et la Fumée renchérit :

— Eh oui, dans ce cas, c’est différent, Wild Water. Je croyais que vous vouliez les manger. Mais, voyez-vous, c’est une spéculation que nous avons entreprise.

Les yeux bleus de Wild Water commencèrent à se foncer.

— Je les paierai ! dit-il sèchement. Combien ?

— Oh ! répliqua la Fumée, nous n’en vendons pas par douzaines. Nous ne sommes pas des détaillants, mais des spéculateurs. Comprenez, nous ne pouvons pas ruiner notre marché ; ça serait ridicule. Nous avons vite réuni notre stock et, quand nous liquiderons, ce sera tout ou rien.

— Combien en avez-vous, et quel est le prix que vous en demandez ?

— Combien en avons-nous, le Courtaud ? s’enquit La Fumée.

Le Courtaud toussa pour s’éclaircir la voix et compta tout haut.

— Voyons ! Neuf cent soixante-treize moins neuf, restent neuf cent soixante-deux. Et tout le tas à dix dollars la pièce, ça fait à peu près neuf mille six cent vingt bons dollars. Naturellement, Wild Water, nous jouons franc jeu et remboursons la valeur des œufs pourris au cas où il y en aurait. Mais il n’y en a pas. Un œuf gâté, c’est une chose que je

n'ai jamais vue au Klondike. Personne ne serait assez idiot pour y apporter un œuf suspect.

— C'est juste ! ajouta la Fumée. Nous remboursons la valeur de tout œuf mauvais. Et voici ce que nous proposons. Tous les œufs du Klondike, jusqu'au dernier, en échange de neuf mille six cent vingt dollars.

— Vous pourrez les vendre à vingt dollars pièce et doubler votre mise, suggéra le Courtaud.

Wild Water secoua mélancoliquement la tête et se servit de haricots.

— Trop cher, le Courtaud ! Il ne m'en faut que quelques-uns. Je vous en prendrais une ou deux douzaines à dix dollars… même à vingt, mais je ne peux pas tout acheter.

— C'est tout ou rien ! déclara le Courtaud en manière d'ultimatum.

— Écoutez tous les deux, dit Wild Water sur un ton de confidence, je vais tout vous dire, mais n'allez pas le raconter après. Vous gardez ça pour vous, hein ? Vous connaissez Miss Arral, et vous savez que nous étions fiancés. Eh bien, elle a rompu avec moi. Vous ne l'ignorez pas. Personne ne l'ignore. C'est pour elle que je voudrais acheter les œufs.

— Peuh ! railla le Courtaud, je comprends pourquoi vous les demandiez avec les coquilles. Mais je n'aurais jamais cru ça de vous !

— Cru quoi ?

— Ce n'est vraiment pas chic, voilà tout ! s'écria le Courtaud dans un accès de vertueuse indignation. Je ne se-

rais pas étonné que quelqu'un vous envoie une décharge de plomb pour cela, et vous l'auriez mérité !

Wild Water fit tous ses efforts pour contenir la colère qui montait en lui. Ses poings se serrèrent à tordre la fourchette qu'il tenait, et ses yeux bleus lancèrent des éclairs.

— Qu'est-ce que vous voulez dire au juste ? Si vous mijotez quelque chose…

— Je ne dis rien autre que ce que je pense, riposta le Courtaud sur le même ton. Ah ! c'est du propre !… Wild Water, laissez-moi vous dire que vous commettez une grosse erreur ! Personne dans le public de l'Opéra ne supporterait cela. Ce n'est pas une raison parce qu'elle est actrice pour lui lancer des œufs à la figure devant tout le monde.

Wild Water parut prêt à éclater, ou à tomber en apoplexie. Mais il avala une gorgée de café brûlant et se calma peu à peu.

— Vous n'y êtes pas, le Courtaud, dit-il avec une décision froide. Je n'ai pas l'intention de lui jeter des œufs. Voyons, quelle idée ! continua-t-il en s'agitant de nouveau, je voudrais lui offrir des œufs, mais sur le plat, comme elle les aime.

— Je savais bien que je me trompais, s'écria généreusement le Courtaud. Je pensais bien que vous étiez incapable de faire une chose aussi moche !

— C'est oublié, le Courtaud, dit Wild Water d'un ton indulgent, mais parlons affaires. Vous savez pourquoi je désire des œufs et pourquoi j'en ai tant envie.

— En désirez-vous pour neuf mille six cent vingt dollars ? demanda le Courtaud.

— C’est de l’escroquerie ! tout simplement ! cria Wild Water d’un air furieux.

— Tout simplement une affaire, répondit la Fumée. Vous ne vous figurez tout de même pas que c’est pour notre santé que nous ramassons des œufs.

— Enfin, soyez raisonnables ! Je n’en veux qu’une ou deux douzaines pour lesquelles j’offre vingt dollars par œuf. Que voulez-vous que je fasse de tout le reste ? J’ai vécu des années dans ce pays sans manger un œuf, et je crois pouvoir encore m’en passer.

— Pas la peine de vous emballer. Si vous n’en voulez pas, tout est arrangé. On ne vous forcera pas à les prendre, n’ayez crainte.

— Mais j’en veux ! objecta Wild Water.

— Alors, vous savez ce que ça vous coûtera : neuf mille six cent vingt dollars. Si mon calcul n’est pas juste, nous nous arrangerons.

— J’ose dire que Miss Arral vaut bien le prix des œufs, intervint doucement la Fumée.

— Si elle le vaut ! (Wild Water se leva dans un élan d’enthousiasme.) Mais elle vaut un million de dollars ! tout ce que je possède. Elle vaut tout l’or du Klondike !

Il se rassit et poursuivit d’un ton plus calme :

— Pourtant je n’ai pas besoin de risquer dix mille dollars pour son petit déjeuner. Voici ce que je vous propose. Prêtez-moi une ou deux douzaines d’œufs. Je les renverrai à Slavovitch qui les lui servira avec mes compliments. Il y a un

siècle qu'elle ne m'a pas souri. Si ces œufs réussissent à m'obtenir un sourire, je suis preneur pour tout le lot.

— Nous signeriez-vous un petit contrat dans ce sens ? demanda la Fumée.

Wild Water poussa un soupir.

— Vous vous entendez drôlement aux affaires, sur la colline, dit-il avec une nuance de mauvaise humeur.

— Nous ne faisons qu'accepter ce que vous nous proposez, répondit la Fumée.

— C'est bon. Amenez le papier et terminons-en vite et bien ! fit Wild Water, irrité de sa défaite.

Sans tarder, la Fumée rédigea le contrat aux termes duquel Wild Water s'engageait à acquérir, à dix dollars pièce, tout œuf qui lui serait livré, à condition que les deux douzaines remises d'avance entraînent sa réconciliation avec Lucile Arral.

Mais Wild Water s'arrêta, la plume en l'air, juste au moment de signer.

— Attention, dit-il. Si j'achète des œufs, j'entends par là des œufs comestibles.

— Il n'y a pas un œuf gâté dans tout le Klondike ! ricana le Courtaud.

— N'importe ! Si je tombe sur un œuf pourri, il est bien convenu que vous me rembourserez les dix dollars.

— Certainement, conclut la Fumée. C'est tout naturel.

— Et si vous en trouvez un seul à nous rendre, je m’engage à le manger ! dit le Courtaud.

La Fumée ajouta le correctif « bon » dans le contrat, et Wild Water signa sans entrain.

Il reçut deux douzaines d’œufs dans un seau, remit ses moufles et ouvrit la porte.

— Au revoir, espèces d’escrocs ! grogna-t-il, et il la referma violemment.

V

Comme on peut le supposer, la Fumée ne manqua pas, le lendemain, d’assister à la scène chez Slavovitch. Il se plaça, comme convive de sa victime, à la table que Wild Water occupait près de celle de Lucile Arral. Et, presque à la lettre, ainsi qu’il l’avait prévu, la comédie se déroula.

— Alors ? Et les œufs ? Vous n’en avez toujours pas trouvé ? murmura-t-elle plaintivement au garçon.

— Non, madame, répondit celui-ci. On dit que quelqu’un a accaparé tous ceux de Dawson. M. Slavovitch cherche à s’en procurer quelques-uns spécialement pour vous, mais l’homme qui possède le stock ne veut pas le lâcher.

À cet instant Wild Water appela le patron et, lui posant la main sur l’épaule, le força à se pencher vers lui.

— Écoutez, Slavovitch, lui murmura-t-il d'une voix enrouée par l'émotion, je vous ai fait apporter hier soir une ou deux douzaines d'œufs. Où sont-ils ?

— Dans mon coffre-fort, à part les six que j'ai mis à dégeler, pour vous les servir sur votre demande.

— Ce n'est pas pour moi, souffla Wild Water d'un ton encore plus mystérieux. Faites-les cuire sur le plat, et servez-les à Miss Arral.

— Je vais m'en occuper personnellement, s'empressa Slavovitch.

— Et n'oubliez pas de les lui présenter avec mes compliments, conclut Wild Water en permettant au patron de se redresser.

La jolie Lucile Arral considérait d'un œil mélancolique la tranche de jambon et la purée de pommes de terre étalées sur son assiette, quand Slavovitch posa devant elle deux œufs brouillés appétissants.

— Avec les compliments de M. Wild Water, prononça-t-il solennellement.

La Fumée ne put s'empêcher d'admirer avec quel talent merveilleux elle simula l'étonnement ; l'éclair joyeux qui anima les yeux de Lucile, son geste impulsif pour tourner la tête, et l'ébauche de sourire, réprimé par un effort de volonté qui la maintint droite et sévère pour parler au propriétaire du restaurant.

La Fumée sentit, sous la table, les mocassins de Wild Water lui ruer dans les jambes.

— Va-t-elle les manger, oui ou non ? Voilà la question, fit Wild Water d'un ton angoissé.

En jetant des regards en coulisse ils virent Lucile Arral hésiter, puis esquisser le geste d'éloigner le plat, et enfin céder apparemment à sa gourmandise.

— Je prends les œufs ! s'écria Wild Water. Le contrat tient. Vous l'avez vue ? Elle a presque souri. Je la connais. Tout va bien. Encore deux œufs demain, et elle me pardonne et oublie tout. Si elle ne nous voyait pas, la Fumée, je serais heureux de vous serrer la main, tellement je vous suis reconnaissant. Vous n'êtes pas un escroc, je retire le mot. Vous êtes un philanthrope.

VI

La Fumée regagna tout joyeux la cabane sur la colline. Il y trouva le Courtaud plongé dans un sombre désespoir, occupé à faire des réussites.

La Fumée avait appris depuis longtemps que, quand son associé prenait les cartes pour ce jeu solitaire, les fondations du monde étaient sur le point de s'écrouler.

Il fut accueilli par cette rude apostrophe : « Va-t'en ! Ne me parle pas. »

Mais bientôt ce mutisme fondit en un torrent de paroles.

— Tout est fichu avec Wild Water ! grogna-t-il. Notre combine est dans le lac. Demain on vendra des flips au sherry et aux œufs dans tous les bars, à un dollar la coupe. Il n'y aura pas un orphelin affamé dans tout Dawson qui ne dissi-

mule des œufs dans sa chemise. Qui penses-tu que j'aie rencontré ? Un type qui a trois mille œufs ! Tu te rends compte ? Trois mille ! Et qui arrivent de Forty Mile !…

— Des blagues ! fit la Fumée, sceptique.

— Ouais ! Bien sûr, des blagues !… Je les ai vus. C'est Gautereaux qu'il s'appelle. Un énorme animal de Français canadien aux yeux bleus. Il a demandé d'abord après toi, puis il m'a pris à part. Ce qu'il m'a raconté m'a flanqué un coup au cœur. C'est notre opération qui l'a décidé. Il savait que ces œufs étaient à Forty Mile, alors il est allé les chercher.

« — Faites voir ! je lui ai demandé.

« Et il me les a montrés. Ses attelages et deux conducteurs indiens se reposaient au bord du rivage, où ils venaient d'arriver de Forty Mile. Et sur les traîneaux il y avait des boîtes à savon, de petites caisses en bois. Nous en avons pris une que nous avons ouverte derrière un glaçon sur le lit du fleuve. Pleine d'œufs, bien emballés dans de la sciure. La Fumée, nous avons perdu. Crois-tu ce qu'il a eu l'aplomb de me dire, à moi ? Qu'ils étaient à nous pour dix dollars pièce. Et sais-tu ce qu'il était en train de faire quand j'ai quitté sa cabine ? Une pancarte pour annoncer des œufs à vendre.

« Il a déclaré qu'il nous donnait la préférence à dix dollars jusqu'à deux heures, mais qu'après, si nous ne les prenions pas, il allait dominer le marché. Il a ajouté qu'il n'était pas un spéculateur, mais qu'il savait reconnaître à première vue une bonne affaire. J'ai pris ça pour nous deux !

— Ça n'est pas grave, dit joyeusement la Fumée. Ne t'emballe pas et laisse-moi réfléchir un instant. De la décision et de l'entente, voilà ce qu'il faut !

« Wild Water sera là à deux heures pour prendre livraison des œufs. Achète ceux de Gautereaux. Tâche de t'arranger avec lui. Même si tu les payes dix dollars pièce, qu'est-ce que ça peut faire puisque Wild Water nous les reprend au même prix ? Si tu peux les avoir à moins, ce sera autant de gagné. Vas-y, maintenant, et qu'ils soient ici à deux heures au plus tard. Prends nos chiens et emprunte ceux du colonel Bowie. »

— Eh ! la Fumée ! appela le Courtaud, comme son camarade descendait la colline, tu ferais peut-être bien de prendre un riflard. Je ne serais pas surpris qu'il se mette à pleuvoir des œufs avant ton retour !

La Fumée rencontra Wild Water au magasin et une explication orageuse eut lieu.

— Je vous avertis que j'ai encore trouvé quelques œufs, lui dit la Fumée, quand il fut d'accord pour venir prendre livraison à deux heures, à la cabane, en apportant sa poudre.

— Vous êtes plus heureux que moi dans votre chasse aux œufs, reconnut Wild Water. Allons, combien en avez-vous, maintenant ? Et combien de poudre dois-je monter ?

La Fumée consulta son carnet.

— En l'état actuel, suivant les chiffres du Courtaud, ça fait trois mille neuf cent soixante-deux œufs. Multipliez par dix…

— Quarante mille dollars ! rugit Wild Water. Vous aviez dit qu'il n'y avait que neuf cents œufs, enfin à quelque chose près. C'est un guet-apens. Je ne marche pas.

La Fumée tira le contrat de sa poche et montra les mots : « Payables à la livraison. »

— Il n'est pas fait mention du nombre ! dit-il. Vous avez accepté de payer dix dollars tout œuf qui vous serait livré. Eh bien ! nous avons les œufs, et une signature est sacrée. À vrai dire, nous ignorions à ce moment l'existence de ces œufs. Nous avons été mis dans l'obligation de les acheter pour sauvegarder notre trust.

Pendant cinq minutes, dans un lourd silence, Wild Water lutta contre lui-même. À la fin il céda à regret.

— Je suis refait ! dit-il, d'un air abattu. Le terrain est bon pour y faire pousser des œufs. Plus tôt j'en finirai, meilleur ce sera, car il pourrait s'en produire une avalanche. Je serai chez vous à deux heures… Mais quarante mille dollars !…

— C'est seulement trente-neuf mille six cent vingt dollars, rectifia la Fumée.

— Qui font un poids de quatre-vingt-dix kilos de poudre ! éclata Wild Water. Il me faudra un traîneau pour les apporter !

— Nous vous prêterons nos chiens pour ramener les œufs ! offrit la Fumée.

— Mais où vais-je les entreposer ? Où les fourrer ?… Enfin, n'importe, je m'arrangerai. Mais tant que je vivrai je ne mangerai plus un œuf. J'en ai une indigestion !

À une heure et demie, ayant renforcé les attelages de chiens pour la forte pente de la colline, le Courtaud arriva avec les œufs de Gautereaux.

— Nous doublons presque notre gain ! dit-il, comme ils empilaient les caisses à savon dans la cabane. Je lui ai offert huit dollars. Il s'est mis à râler, mais il a fini par tomber d'accord. Cela nous fait donc un bénéfice net de deux dollars par œuf, et il y en a trois mille. J'ai tout payé. Voici le reçu.

Pendant que la Fumée atteignait la balance à poudre et se préparait à recevoir son client, le Courtaud s'était plongé dans les calculs.

— Voici les chiffres ! annonça-t-il enfin, triomphalement. Nous gagnons douze mille neuf cent soixante-dix dollars. Et nous n'avons fait aucun tort à Wild Water. Il retrouve Miss Arral et, par surcroît, il a tous les œufs. C'est une bonne affaire pour tout le monde. Personne n'y perd.

— Même Gautereaux ramasse vingt-quatre mille dollars ! dit la Fumée en riant. Moins, naturellement, ce que les œufs et leur transport lui ont coûté. Et si Wild Water mène la combinaison jusqu'au bout, il en tirera lui-même un bénéfice.

À deux heures, le Courtaud, aux aguets, vit Wild Water monter la colline. Il entra d'un air joyeux et affairé, enleva sa grosse pelisse de peau d'ours qu'il alla pendre à un clou et s'assit devant la table.

— Amenez les œufs, bande de pirates, commença-t-il, et à dater d'aujourd'hui, si vous ne voulez pas qu'il vous arrive malheur, ne prononcez plus ce mot devant moi.

Les trois hommes se mirent à compter. Quand ils furent à deux cents, Wild Water brisa la coquille d'un œuf sur le bord de la table et l'ouvrit adroitement entre ses pouces.

— Hé là ! doucement ! fit le Courtaud.

— Il m’appartient, non ? grogna Wild Water. Il me coûte dix dollars, pas vrai ? Mais je n’achète pas chat en poche. Du moment que je crache dix dollars par œuf, je veux savoir ce que j’achète.

— S’il ne vous plaît pas, je le mangerai, offrit malicieusement le Courtaud.

Wild Water examina l’œuf, le sentit et secoua la tête.

— Non, le Courtaud, cet œuf est bon. Donnez-moi un seau, je le mangerai à dîner.

Wild Water, à trois autres reprises, cassa encore un œuf à titre d’expertise et le mit dans le seau.

— Il y en a deux de plus que votre compte, le Courtaud, dit-il à la fin : neuf cent soixante-quatre et non neuf cent soixante-deux.

— Je reconnais mon erreur, dit gentiment le Courtaud, nous vous les donnons pour faire bonne mesure.

— J’estime que vous pouvez vous le permettre, répondit Wild Water sans amabilité. Le lot est complet. Cela fait neuf mille six cent vingt dollars, que je vous paie tout de suite. Faites-moi un reçu, la Fumée.

— Pourquoi ne pas compter le reste ? proposa la Fumée, vous paieriez tout ensemble ?

Wild Water secoua la tête.

— Je ne suis pas très fort en calcul. Une fournée à la fois. Comme ça, il n’y aura pas d’erreur.

Il se dirigea vers sa pelisse et, des poches de côté, tira deux sacs de poudre d’or, si longs et si rebondis, qu’on au-

rait dit des saucissons de Bologne. Une fois le premier lot payé, ils ne contenaient plus que quelques centaines de dollars.

Une caisse à savon fut approchée de la table, et chacun se mit à compter le stock des trois mille cédés par Gautereaux. Au bout d'une centaine, Wild Water frappa d'un coup sec un œuf sur l'angle de la table. L'œuf ne se brisa pas, et on entendit un son, pareil à celui qu'aurait rendu un œuf de marbre.

— Complètement gelé ! dit-il en cognant plus fort.

Il examina l'œuf et tous purent voir la coquille pulvérisée autour du point de contact avec le bois.

— Rien d'étonnant, expliqua le Courtaud, il doit naturellement être gelé, puisqu'il vient d'arriver de Forty Mile. Il faudrait une hache pour le casser.

— À la hache j'en fais mon affaire, dit Wild Water.

La Fumée apporta l'outil et Wild Water, avec le coup d'œil et l'adresse d'un bûcheron, coupa nettement l'œuf en deux. L'apparence n'en était pas très appétissante ! La Fumée se sentit froid dans le dos. Le Courtaud, plus vaillant, porta une des moitiés à ses narines.

— Non, ça va. Il ne sent pas mauvais, fit-il.

— Mais l'aspect est plutôt douteux, répliqua Wild Water. Comment puerait-il ? L'odeur est gelée avec le reste. Attendez un instant.

Il mit l'œuf dans un plat, qu'il posa sur le poêle tout rouge. Et les trois hommes, les narines tendues, attendirent en silence. Lentement, une exhalaison, qu'on pouvait faci-

lement reconnaître, commença à se répandre dans la pièce. Wild Water s'abstint de commentaires, et le Courtaud demeura impassible malgré l'évidence.

— Balance-moi ça dehors ! s'écria enfin la Fumée, écœuré.

— À quoi bon ? dit Wild Water, puisqu'il faut expertiser le reste.

— Pas dans la cabane, râla la Fumée, en réprimant un hoquet. Cassez-les, l'apparence suffira pour nous rendre compte. Jette ça dehors, le Courtaud. Quelle saloperie ! Et laisse la porte ouverte.

Les caisses furent ouvertes, l'une après l'autre, et chaque œuf apporta le même témoignage d'irrémédiable pourriture.

— Je ne vous forcerai pas à les manger, le Courtaud, railla Wild Water, et si cela ne vous fait rien, je vais repartir sans tarder. Mon contrat parlait d'œufs en bon état. Si vous voulez bien me prêter un traîneau et des chiens, je vais emporter immédiatement les bons, avant qu'ils soient contaminés.

La Fumée aida à charger le traîneau. Le Courtaud s'assit à la table et disposa les cartes pour une réussite.

— Dites, depuis combien de temps aviez-vous ce stock ? demanda Wild Water en guise d'adieu.

La Fumée ne répondit rien et, après un coup d'œil à son camarade, le nez dans son jeu de cartes, procéda à la défenestration des caisses à savon.

— Combien as-tu dit que tu avais payé ces œufs ? demanda-t-il doucement au Courtaud.

— Huit dollars. Mais va-t'en. Ne me parle pas. Je sais compter aussi bien que toi. Nous perdons dix-sept mille dollars du coup. J'ai fait le calcul pendant que nous attendions que le premier œuf commence à cocoter.

La Fumée réfléchit quelques minutes et rompit de nouveau le silence.

— Dis donc, le Courtaud, quarante mille dollars d'or pèsent deux cents livres. Wild Water nous a emprunté notre équipage pour emporter les œufs. Il est venu sans traîneau, il a monté la colline avec deux sacs de poudre d'environ vingt livres chacun. Or, il était entendu que le paiement serait effectué à la livraison. Eh bien, il n'avait apporté que la valeur des bons œufs. Il n'avait jamais eu l'intention de payer les trois mille nouveaux, parce qu'il les savait pourris. Et comment le savait-il ? Conclus !

Le Courtaud rassembla les cartes, commença à les battre, puis s'arrêta.

— Peuh ! C'est bien simple ! Un enfant comprendrait. Nous perdons dix-sept mille dollars et Wild Water en gagne dix-sept mille ! Ces œufs de Gautereaux ont toujours appartenu à Wild Water. Y a-t-il encore quelque chose qui t'intrigue ?

— Oui ! Au nom du bon sens, comment ne t'es-tu pas assuré que ces œufs étaient bons, avant de les payer ?

— Tout aussi simple que la première question. Wild Water avait chronométré la comédie à la seconde. Je n'ai pas eu le temps d'examiner les œufs, car je devais me grouiller

afin de les amener ici pour la livraison. Et maintenant, la Fumée, puis-je te poser poliment une question ? Comment as-tu dit que s'appelait la personne qui t'a donné l'idée de la combinaison des œufs ?

Le Courtaud avait raté sa seizième réussite et la Fumée s'occupait à préparer le dîner, quand le colonel Bowie frappa à la porte, remit une lettre à la Fumée et rentra chez lui.

— As-tu vu sa figure ? ragea le Courtaud. Il pouvait à peine se retenir de rire. Les gens vont plutôt rigoler quand ils sauront ce qui nous est arrivé. Jamais plus nous n'oserons nous montrer dans Dawson.

La lettre était de Wild Water, et la Fumée la lut tout haut :

Chers la Fumée et le Courtaud,

Je vous écris, avec tous les compliments de saison, pour vous inviter, ce soir, à dîner chez Slavovitch. Miss Arral sera présente, ainsi que Gautereaux. Lui et moi avons été associés à Circle, voilà cinq ans. C'est un brave homme, qui doit être mon garçon d'honneur. À propos des œufs, ils sont venus dans le pays il y a quatre ans. Ils étaient pourris à leur arrivée. Ils l'étaient déjà avant de quitter la Californie. Ils n'ont jamais cessé de l'être. Ils ont passé un hiver à Carluk, un autre à Nutlik et le dernier à Forty Mile où ils ont été vendus pour le prix de l'emballage. Sans doute passeront-ils encore cet hiver à Dawson. Mais ne les gardez pas à la chaleur.

Lucile me prie de vous dire que vous, elle et moi, aurons réussi à créer un peu de distraction à Dawson.

Et moi je soutiens que c'est à vous de payer les boissons.

Votre ami respectueux.

W.W.

— Eh bien ! qu'est-ce que tu en penses ? demanda la Fumée. Nous acceptons, bien entendu !

— Je vais te dire une chose, répondit le Courtaud. Wild Water ne pâtira jamais, même s'il tombe dans la dèche. C'est un acteur consommé, tout ce qu'il y a d'épatant. J'ajouterai encore ceci : mes comptes ne sont pas justes. Wild Water gagne bien dix-sept mille dollars, mais il y a mieux : nous lui avons cédé tous les bons œufs du Klondike, neuf cent soixante-quatre, plus deux, pour faire bonne mesure. Et il a eu la mesquinerie d'emporter dans un seau les trois qu'il a cassés. Troisième et dernière remarque : toi et moi nous avons fait nos preuves comme chercheurs et exploiteurs de mines. Mais question de finance, nous sommes sûrement les plus gros pigeons qui se soient fait posséder dans une affaire où, en général, on fait rapidement fortune. Désormais nous fréquenterons les hautes roches et les grandes futaies, mais si jamais tu prononces le mot d'œufs devant moi, notre association sera dissoute séance tenante. Compris ?

LE LOTISSEMENT DE TRA-LEE[12]

I

La Fumée et le Courtaud se rencontrèrent au carrefour où était situé le bar de la Corne d'Élan. Le visage de la Fumée rayonnait de satisfaction et sa démarche était allègre ; mais le Courtaud, découragé, traînait le pas lamentablement.

— Où vas-tu ? demanda la Fumée.

— Je veux bien être pendu si je le sais, répondit tristement le Courtaud. Rien ne m'attire nulle part. Je viens de passer deux heures à jouer au billard. Mes adversaires jouaient tous comme des pieds, et pourtant j'ai perdu tout le temps. J'ai fini par faire un whist avec Skiff Mitchell pour les consommations, et maintenant je m'ennuie tellement que je cours les rues dans l'espoir d'assister à une bataille de chiens, à une discussion, ou à n'importe quoi…

— J'ai mieux sous la main, dit la Fumée. C'est pourquoi je te cherchais. Viens avec moi.

— Tout de suite ?

— Tout de suite.

— Où ça ?

---

[12] *The Town-Site of Tra-Lee,* avril 1912.

— De l'autre côté du fleuve, voir le vieux Dwight Sanderson.

— Jamais entendu ce nom-là ! dit le Courtaud, sans entrain. Et je n'ai jamais su que quelqu'un s'était installé de l'autre côté du fleuve. Pourquoi habite-t-il là ? Il est fou !

— Il a quelque chose à vendre, répondit la Fumée en riant.

— Quoi ? Des chiens ? Une mine d'or ? Du tabac ? Des bottes de caoutchouc ?

La Fumée hochait la tête à chaque question.

— Viens et tu le sauras, car ce qu'il cherche à vendre, je veux le lui acheter séance tenante, et si le cœur t'en dit, tu seras de moitié dans l'affaire.

— Ne va pas me dire qu'il s'agit d'œufs !

Et la figure du Courtaud se tordit dans une expression plaisante et sarcastique d'appréhension.

— Viens, dit la Fumée, je te le donne en dix. Essaie de deviner, le temps que nous traversions la glace.

Ils descendirent la rive escarpée au bas de la rue et s'engagèrent sur la surface du Yukon. À douze cents mètres, juste en face, l'autre berge se relevait en falaises abruptes, hautes de centaines de pieds. Un sentier à peine frayé serpentait vers cette muraille parmi les blocs de glace aux formes tourmentées. Le Courtaud trottait sur les talons de la Fumée et cherchait à découvrir ce que Dwight Sanderson pouvait bien avoir à vendre.

— Du renne ? Une mine de cuivre ou une briqueterie ? Je ne sais pas, moi. Des peaux d'ours ou d'autres fourrures ? Des billets de loterie ? Un champ de pommes de terre ?

— Tu brûles ! dit la Fumée. Mais c'est mieux encore.

— Deux champs de pommes de terre ? Une fabrique de fromage ? Un champ de mousse ?

— Pas mal, le Courtaud ! Tu n'en es plus très loin maintenant.

— Une carrière ?

— C'en est aussi approché que l'exploitation de patates et le champ de mousse !

— Attends ! Laisse-moi réfléchir ! Je sens que je vais trouver.

Dix minutes s'écoulèrent en silence.

— Dis, la Fumée, je n'ai pas l'intention de perdre davantage mon temps. Du moment que la chose que tu dois acquérir se rapproche d'une exploitation de pommes de terre, d'un champ de mousse et d'une carrière, j'abandonne. Je ne m'associe pas à l'affaire tant que je n'aurai pas vu et jugé de quoi il s'agit. Qu'est-ce que c'est ?

— Eh bien, tu verras bientôt les cartes sur table ! Tu vois la fumée de cette cabane ? C'est là que demeure Dwight Sanderson. Il est propriétaire d'un lotissement.

— Et de quoi encore ?

— C'est tout, dis la Fumée en riant. À part ses rhumatismes, il en souffre, paraît-il…

— Dis donc ! (Et la main du Courtaud s'abattit brusquement sur l'épaule de son associé, pour le forcer à s'arrêter.) Tu ne vas pas me raconter que tu veux acheter un lot à bâtir dans cette région abandonnée ?

— Si, justement, tu as mis dans le mille. Marchons…

— Mais attends un instant ! objecta le Courtaud. Regarde ! Rien que des falaises et des pentes de tous les côtés. Et les maisons. Où voudrais-tu les mettre ?

— Ne t'inquiète pas.

— Alors ce n'est pas pour bâtir que tu achètes ?

— Dwight Sanderson vend pour bâtir, répondit évasivement la Fumée. Allons, viens ! Il faut grimper !

La côte était rude et l'étroit sentier qui escaladait en zigzag constituait une formidable échelle de Jacob. Le Courtaud murmurait et grognait à chaque coude aigu et à chaque sommet abrupt.

— Penser à construire ici ! Il n'y a pas une surface plane assez grande pour y coller un timbre-poste. Et du mauvais côté du rivage encore ! Tout le trafic s'opère sur l'autre rive. Regarde en ville ! Il y a encore de l'espace libre pour plus de quarante mille habitants. Voyons, la Fumée, je sais que tu n'achètes pas pour bâtir. Alors, pour l'amour du ciel, pourquoi achètes-tu ?

— Pour revendre, naturellement !

— Mais les autres gens ne sont pas aussi fous que toi et Sanderson !

— Peut-être le sont-ils d'une autre façon, le Courtaud. Je vais prendre ce lotissement, le diviser en parcelles, et je les revendrai à un tas de personnes saines d'esprit qui habitent Dawson.

— Tous les gens de Dawson sont encore en train de se moquer de nous avec cette histoire d'œufs ! Et tu veux les faire rire davantage ?

— Parfaitement !

— Mais c'est que ça coûte bougrement cher, la Fumée. Je t'ai aidé à les égayer à coups d'œufs et ma participation à ce divertissement me revient à près de neuf mille dollars.

— Très bien ! Alors, il ne faut pas t'associer à cette nouvelle affaire. Tout le bénéfice me reviendra, et tu seras forcé de m'aider malgré tout.

— Oh ! je veux bien t'aider, et ils peuvent bien se moquer un peu plus de moi. Mais, cette fois-ci, je n'y risque pas une once de poudre. Combien en veut-il, le vieux Sanderson ? Deux cents dollars ?

— Dix mille ! Mais je pense l'avoir pour cinq mille !

— Quel dommage que je ne sois pas clergyman ! s'écria le Courtaud avec ardeur.

— Pourquoi ça ?

— Comme ça, je pourrais faire le plus éloquent des sermons sur un texte dont tu dois avoir entendu parler, à savoir : « Le fou et son argent. »

— Entrez ! fit la voix aiguë et irritée de Dwight Sanderson, lorsqu'ils frappèrent à sa porte.

Ils le trouvèrent accroupi à côté de son foyer de pierre, en train d'écraser du café enveloppé dans un morceau de sac à farine.

— Qu'est-ce que vous voulez ? demanda-t-il sèchement en vidant le café en poudre dans un pot qui se trouvait sur les charbons, en avant de l'âtre.

— Nous venons vous parler affaires, répondit la Fumée. Je sais que vous avez un lotissement par ici. Combien en voulez-vous ?

— Dix mille dollars, répondit-il. Et maintenant que je vous l'ai dit vous pouvez rire et sortir. Voilà la porte. Adieu !

— Mais je n'ai pas envie de plaisanter ! Il y a des choses plus folichonnes que d'escalader votre falaise, croyez-moi. Je veux acheter votre lotissement.

— Vous voudriez l'acheter, hein ! Très bien, je suis content d'entendre parler raisonnablement.

Sanderson s'approcha et s'assit en face de ses visiteurs, les mains à plat sur la table et les yeux dirigés jalousement vers la cafetière.

— Je vous ai dit mon prix, et je n'ai pas honte de vous le répéter, dix mille ; et vous pouvez rire ou acheter, ça m'est complètement égal.

Pour bien montrer son indifférence, il tambourina de ses phalanges noueuses sur la table et s'absorba dans la contemplation de la cafetière ; et, une minute après, se mit à fredonner un petit air monotone.

— Écoutez, monsieur Sanderson, dit enfin la Fumée, le terrain ne vaut pas dix mille dollars. En ce cas, il pourrait aussi bien en valoir cent mille. Et comme ce n'est pas sa valeur – vous le savez aussi bien que moi – personne n'en donnerait dix cents.

Sanderson continua de tambouriner et de fredonner jusqu'à ce que l'eau se mît à bouillir.

Il versa une demi-tasse d'eau froide dans la cafetière qu'il plaça sur le côté de l'âtre et se rassit.

— Combien en offrez-vous ? demanda-t-il.

— Cinq mille.

Le Courtaud grommela.

Nouvel intermède de tambour et de « tralala, tra-lee-lee ».

— Vous n'êtes pas bête, reprit Sanderson. Vous dites que si ça ne vaut pas cent mille dollars, ça ne vaut pas davantage dix cents. Or vous m'en offrez cinq mille dollars. Alors, c'est que ça en vaut cent mille.

— Vous ne pouvez pas en tirer vingt cents, répliqua la Fumée avec chaleur. Même si vous y restez jusqu'à votre mort.

— J'en tirerai ce prix. Et c'est vous qui me le payerez.

— Mais non !

— Alors j'y resterai jusqu'à ma dernière minute, répondit Sanderson, avec un air d'irrévocable décision.

Il cessa de s'occuper de ses visiteurs et poursuivit ses occupations culinaires comme s'il avait été seul. Il fit chauffer une terrine de haricots et une plaque de galette, plaça un seul couvert et se mit à manger.

— Non vraiment… merci, murmura le Courtaud. Nous n'avons pas du tout faim. Nous avons précisément déjeuné avant de venir.

— Montrez-nous vos titres de propriété, dit enfin la Fumée.

Sanderson fourragea un instant au chevet de sa couchette et exhiba une liasse de documents.

— Tout est légal et en règle, dit-il. Ce grand-là avec les énormes sceaux est venu directement d'Ottawa. Vous voyez, il n'y a rien de local là-dedans. C'est le gouvernement national du Canada qui me reconnaît propriétaire de ce lotissement.

— Et combien de lots avez-vous vendus depuis deux ans que vous en êtes propriétaire ? demanda le Courtaud.

— Ça ne vous regarde pas, dit amèrement Sanderson. Aucune loi interdit à quelqu'un de vivre seul sur son lotissement si cela lui plaît.

— Je vous en donne cinq mille, reprit la Fumée.

Sanderson secoua la tête.

— Je ne sais pas quel est le plus fou des deux, se lamenta le Courtaud. Sortons une minute, la Fumée. J'aurais un mot à te dire en particulier.

La Fumée obéit à regret.

— Essaie de te mettre dans l'idée, dit le Courtaud, qu'il y a des kilomètres et des kilomètres de falaises des deux côtés du terrain de cet imbécile, qui n'appartiennent à personne et ne te coûteront que la peine de t'en déclarer possesseur.

— Elles ne feraient pas l'affaire, répondit la Fumée.

— Et pourquoi ?

— Tu te demandes pourquoi je veux de préférence acheter cet emplacement, pas vrai ?

— Exactement.

— Voilà précisément où je voulais en venir, si tu te le demandes, les autres se le demanderont aussi. Et ils accourront. Ton étonnement prouve la justesse de ma psychologie. Maintenant, le Courtaud, je vais donner aux gens de Dawson un sujet d'occupation qui effacera jusqu'au souvenir de l'histoire des œufs. Je te promets qu'on ne se fichera pas de nous. Rentrons !

— Tiens, c'est vous ! dit Sanderson, je croyais bien ne plus vous revoir.

— Quel est votre dernier prix ? demanda la Fumée.

— Vingt mille.

— Je vous en offre dix.

— Ça va. Je vends. C'est tout ce que je voulais dès le début. Quand payez-vous ?

— Demain, à la Northwest Bank. Mais, à ce prix, j'exige deux conditions. D'abord, aussitôt payé, vous descendrez le

fleuve jusqu'à Forty Mile et vous y passerez le reste de l'hiver.

— C'est facile. Et puis ?

— Je vous verserai vingt-cinq mille dollars et vous m'en remettrez ensuite quinze mille.

— J'accepte, dit Sanderson en se tournant vers le Courtaud. Des gens m'ont traité de fou quand je suis venu m'établir ici, plaisanta-t-il. Eh bien, j'ai fait le fou pour dix mille dollars, pas vrai ?

— Pour sûr, le Klondike est peuplé de dingues, répliqua brièvement le Courtaud, et, dans le tas, il faut bien que quelques-uns réussissent.

II

Le lendemain fut effectuée la cession légale du terrain Dwight Sanderson, qui devait être dénommé dorénavant « Lotissement de Tra-Lee » ainsi que la Fumée le fit spécifier dans l'acte. D'autre part, à la Northwest Bank, un caissier pesa vingt-cinq mille dollars de poudre d'or prélevée sur le compte de la Fumée, tandis qu'une demi-douzaine de témoins éventuels ne perdaient aucun détail de l'opération, du montant de la somme et de son bénéficiaire.

Dans un camp de mineurs, les hommes sont toujours sur le qui-vive. Tout acte inaccoutumé de l'un d'eux est supposé la conséquence d'une secrète trouvaille d'or, qu'il s'agisse d'un simple départ pour la chasse au renne ou d'une promenade à la nuit pour observer l'aurore boréale. Quand

on apprit qu'une personnalité comme Bellew-la-Fumée avait versé vingt-cinq mille dollars au vieux Dwight Sanderson, Dawson voulut en connaître la raison. Qu'est-ce que Dwight Sanderson, qui crevait la faim sur son lotissement désert, avait bien pu posséder qui valût une telle somme ? À défaut de réponse satisfaisante, Dawson essayait avec passion de trouver la solution de cette énigme.

Vers le milieu de l'après-midi, toute la ville savait que quelques douzaines d'hommes avaient préparé de légers équipements d'expédition, remisés dans les bars situés le long de la rue principale. La Fumée ne pouvait se déplacer sans être observé par des yeux vigilants, et on le prenait si bien au sérieux que personne, parmi ses nombreuses connaissances, n'eut l'audace de l'interroger sur sa transaction. Le Courtaud était l'objet de la même sollicitude et de la même exagération d'amitié.

— J'ai l'impression d'avoir commis un meurtre ou attrapé la variole, avec leur façon de me guetter et d'hésiter à me parler, avoua-t-il à la Fumée devant la Corne d'Élan.

— Tu as vu Bill Saltman, de l'autre côté de la rue ? il meurt d'envie de nous regarder, et ça ne l'empêche pas de fixer les yeux ailleurs. On croirait qu'il ignore notre existence. Tiens, je te parie la tournée que si nous tournons le coin, comme pour aller quelque part, et que nous revenions sur nos pas au second tournant, on se cognera contre lui.

Ils en firent l'expérience et se retrouvèrent effectivement face à face avec Saltman, qui courait à leur poursuite comme un dératé.

— Salut, Bill ! dit la Fumée. Où vas-tu par là ?

— Salut ! je me promène, répondit Saltman. Je me promène. Beau temps, hein ?

Lorsque le Courtaud distribua, ce soir-là, la pâtée aux chiens, il eut l'impression nette que, dans l'obscurité environnante, une douzaine d'yeux l'épiaient. Et quand il eut attaché les bêtes, au lieu de les laisser errer en liberté comme toutes les nuits, il se rendit compte qu'il venait de donner un nouveau coup d'aiguillon à la curiosité de Dawson.

Fidèle à son programme, la Fumée dîna en ville, puis commença à s'amuser. Partout où il se montrait, l'attention générale se concentrait sur lui, et il prolongeait à dessein la tournée. Sur ses pas, les bars se remplissaient pour être désertés à sa sortie. S'il achetait quelques jetons à une table de roulette somnolente, cinq minutes après une douzaine de joueurs se démenaient autour. Il tira une petite vengeance de Lucile Arral en se levant et en quittant l'Opéra juste au moment où elle allait chanter son morceau le plus applaudi. En trois minutes les deux tiers de l'auditoire s'étaient évanouis à sa suite.

À une heure du matin, il parcourut la rue principale encore très animée, ce qui était inhabituel, et prit le tournant conduisant à sa cabane sur la colline. Alors qu'il s'arrêtait dans la montée, il perçut le craquement des mocassins sur la neige.

Pendant une heure, il resta dans l'obscurité de sa cabane, puis il fit de la lumière et, après le laps de temps suffisant à un homme pour s'habiller, le Courtaud et lui sortirent et se mirent à harnacher les chiens. Comme ils procédaient à cette opération, éclairés par la lumière de la hutte, un léger

coup de sifflet retentit non loin d'eux, aussitôt répété au bas de la colline.

— Écoute ! dit la Fumée. Ils ont monté la faction, et maintenant ils passent le mot à la ville. Je te parie qu'en ce moment quarante hommes au moins sautent de leurs couchettes dans leurs pantalons.

— Et ils marchent, ces imbéciles ! ricana le Courtaud. L'idiot qui travaille de ses mains aujourd'hui est une gourde. Le monde déborde de toqués qui brûlent de se débarrasser de leurs sous. Et avant de descendre la colline j'aurai l'honneur de t'annoncer que, si tu es d'accord, je marche pour moitié dans l'affaire.

Le traîneau fut légèrement chargé de couvertures et de vivres. Un petit rouleau de câble d'acier dépassait sans affectation sous un sac de provisions, et un levier mal caché s'allongeait au fond du cadre près des courroies. Le Courtaud caressa le câble de ses mains gantées et donna au levier une tape affectueuse.

Ils descendirent la colline sans bruit, et quand, arrivés en plaine, ils conduisirent l'attelage par la rue principale, vers le nord, en évitant le centre fréquenté, ils affectèrent encore plus de précautions. Ils n'avaient rencontré âme qui vive mais, dès qu'ils changèrent ainsi de direction, un léger coup de sifflet retentit derrière eux. Ils dépassèrent la scierie et l'hôpital et parcoururent cinq cents mètres à bonne allure. Alors, ils firent demi-tour et revinrent sur leurs pas. Au bout de cent mètres ils faillirent se heurter à cinq hommes qui avançaient d'un pas rapide. Tous étaient légèrement courbés sous le poids d'un bagage d'expédition.

L'un d'eux arrêta le chien de tête de la Fumée ; les autres se groupèrent autour de lui.

— Avez-vous croisé un traîneau ? demanda-t-il.

— Aucun, répondit la Fumée. C'est toi, Bill ?

— Par exemple ! s'écria Bill Saltman dans sa surprise ingénue, la Fumée !

— Qu'est-ce que tu fous dehors à cette heure-ci ? demanda la Fumée, tu te promènes ?

Avant que Bill Saltman eût le temps de répondre, deux hommes qui couraient les rejoignirent. Ils étaient suivis de plusieurs ombres, et le craquement des pas sur la neige annonçait d'autres arrivées imminentes.

— Où sont tes copains ? demanda la Fumée. Alors cette expédition, c'est pour où ?

Saltman allumait une pipe sans répondre. Cette ruse était évidemment destinée à éclairer le contenu du traîneau, et la Fumée vit tous les regards se porter sur le rouleau de câble et sur le levier.

Puis l'allumette s'éteignit.

— On avait entendu une rumeur…, simplement une rumeur, murmura Saltman avec une réserve prudente.

— Tu pourrais bien nous le dire, avança la Fumée.

Quelqu'un dans les derniers rangs poussa un ricanement sarcastique.

— Mais vous, où allez-vous ? demanda Saltman.

— Qui es-tu donc, répliqua la Fumée, le comité de sécurité ?

— C'était pour savoir, ça m'intéresse, dit l'autre.

— Et comment, si ça nous intéresse ! fit une autre voix dans l'obscurité.

— Dis donc, intervint le Courtaud, je me demande qui se sent le plus ridicule.

Tous rirent nerveusement.

— Allons, le Courtaud, nous partons, annonça la Fumée, excitant les chiens.

Tous emboîtèrent le pas et les suivirent.

— Hé, Saltman ! Est-ce que tu ne te trompes pas de route ? plaisanta le Courtaud. Quand nous t'avons rencontré, tu allais par là, et maintenant tu reviens sans avoir été nulle part. As-tu perdu la boussole ?

— Va au diable, dit poliment Saltman, nous allons et venons comme ça nous plaît. Nous ne voyageons pas à la boussole.

Et le traîneau, avec la Fumée en tête et le Courtaud à la perche, redescendit la rue principale, escorté d'une soixantaine d'hommes, chacun avec son baluchon sur le dos. Il était trois heures du matin ; et seuls quelques noctambules purent voir l'étrange procession et en rendre compte à Dawson le jour suivant.

Une demi-heure plus tard, le groupe avait remonté la colline, les chiens étaient dételés à la porte de la cabane, tandis que les soixante poursuivants montaient la garde.

— Bonsoir, les amis ! cria la Fumée, en fermant la porte.

Au bout de cinq minutes la lumière s'éteignit, mais une autre demi-heure ne s'était pas écoulée que la Fumée et le Courtaud sortaient avec précaution et recommençaient à harnacher les chiens.

— Hé, la Fumée ! dit Saltman, s'approchant si près qu'on pouvait distinguer sa silhouette.

— Impossible de te semer, à ce que je vois, répondit gaiement le Courtaud. Où sont les autres ?

— Partis boire un coup. Ils m'ont chargé d'avoir l'œil sur vous, et c'est ce que je fais. Enfin, la Fumée, qu'est-ce qu'il y a dans l'air ? Tu ne peux pas nous semer, alors tu ferais aussi bien de nous refiler le tuyau. On est tous vos amis. Tu le sais !

— Il y a des circonstances dans lesquelles on peut se confier à ses amis, répondit la Fumée évasivement, et d'autres où c'est impossible. Et, malheureusement, Bill, en cette circonstance, nous ne le pouvons pas. Tu ferais mieux d'aller te coucher. Bonsoir !

— Pas question ! tu ne nous connais pas. Nous sommes tenaces comme des tiques.

La Fumée soupira.

— Eh bien, comme tu veux, je ne peux t'en empêcher. Allons, le Courtaud, on ne peut pas s'éterniser ici.

Quand le traîneau se mit en marche, Saltman émit un coup de sifflet strident et s'élança derrière. Du bas de la colline et de la plaine répondirent les sifflets des hommes de re-

lais. Le Courtaud était à la perche, la Fumée et Saltman marchaient côte à côte.

— Voyons, Bill, dit la Fumée, je vais te faire une proposition. Veux-tu te joindre seul à nous ?

Saltman n'hésita pas.

— Et plaquer la bande ? Non, monsieur, nous en sommes tous.

— Toi le premier alors ! s'écria la Fumée, et d'un croc-en-jambe il l'envoya rouler dans la neige épaisse sur le côté du sentier.

Le Courtaud pressa les chiens et dirigea le traîneau vers le sud dans le sentier qui, parmi les rares cabanes, menait à la sortie de Dawson. La Fumée et Saltman, agrippés l'un à l'autre, avaient roulé dans la neige. La Fumée se sentait en excellente forme, mais l'autre, qui pesait cinquante livres de plus, l'eut bientôt maîtrisé. À plusieurs reprises, il le terrassa. La Fumée restait complaisamment étendu mais, chaque fois que Saltman essayait de se relever et de partir, une main s'étendait, le saisissait et le forçait à un nouveau corps à corps.

— Tu peux continuer ce petit jeu, reconnut au bout de dix minutes Saltman, hors d'haleine, à califourchon sur la poitrine de la Fumée, mais je t'ai possédé à tous les coups.

— Et moi je t'ai retenu à tous les coups, haleta la Fumée. Je suis là pour ça, rien que pour te retenir. Où crois-tu que va le Courtaud pendant ce temps ?

Saltman fit un effort pour se libérer et faillit y réussir ; mais la Fumée parvint à l'arrêter par une cheville et le fit tomber de tout son long. Du bas de la colline montaient de

longs coups de sifflet, pressants et interrogateurs. Saltman se mit sur son séant et répondit de la même façon ; mais la Fumée se jeta sur lui, parvint à le renverser sur le dos et se mit à cheval sur sa poitrine, en lui maintenant les bras de ses genoux, les épaules de ses poings, pour l'empêcher de se relever. C'est dans cette situation que les trouvèrent les membres de l'expédition. La Fumée se releva en riant.

— Eh bien, bonne nuit, les gars ! dit-il.

Et il dégringola la pente avec à ses trousses soixante coureurs furieux et décidés. Il tourna vers le nord, après la scierie et l'hôpital, et prit le sentier du fleuve suivant les falaises abruptes qui forment la base du Moosehide. Faisant le tour du village indien, il tint jusqu'à l'embouchure du ruisseau du Renne ; là il se retourna et fit face à ses poursuivants.

— Vous me fatiguez, dit-il, avec une parfaite imitation de grognement.

— Nous espérons que nous ne t'y forçons pas, murmura poliment Saltman.

— Oh non ! pas du tout, répondit la Fumée dans un grognement encore mieux imité, si possible ; et il traversa le groupe pour retourner vers Dawson.

À deux endroits, en dehors de toute piste, il essaya de traverser les glaçons du fleuve, toujours accompagné de ses poursuivants qui n'avaient pas désarmé, mais il dut, chaque fois, abandonner son entreprise et revenir au rivage. Il parcourut la rue principale, traversa sur la glace le fleuve Klondike jusqu'à Klondike City, et reprit encore une fois la route de Dawson. À huit heures, le jour gris commençait à poindre

quand il mena Saltman et sa bande hors d'haleine au restaurant Slavovitch où les tables du déjeuner faisaient prime.

— Bonne nuit, les amis, dit-il en soldant son addition.

Et il réitéra le souhait en prenant le chemin de sa cabane. Dans la claire lumière du jour, ils n'osèrent pas l'accompagner, se contentant de le suivre de l'œil jusqu'à ce qu'il fût rentré chez lui.

III

Pendant deux jours, il parcourut la ville, toujours sous une surveillance rigoureuse. Le Courtaud avait disparu avec les chiens et le traîneau. Aucun voyageur en amont ou en aval sur le Yukon, arrivant du Bonanza, de l'Eldorado ou du Klondike, ne l'avait aperçu. Il ne restait que la Fumée, mais on pouvait être certain que tôt ou tard il chercherait à reprendre contact avec son associé ; aussi l'attention générale était-elle concentrée sur lui. Le second soir, il ne quitta pas sa cabane et éteignit sa lampe à neuf heures, après avoir réglé son réveil pour deux heures du matin. La sentinelle entendit la sonnerie, et quand, une demi-heure après, la Fumée se glissa au-dehors, il trouva une garde non plus de soixante, mais de trois cents hommes au moins. Une éclatante aurore boréale éclairait la scène. Suivi de cette imposante escorte, il descendit en ville et se rendit à la Corne d'Élan. L'établissement fut immédiatement envahi par une foule inquiète et mécontente qui se mit à boire et pendant quatre longues heures considéra la Fumée occupé à jouer aux cartes avec son vieil ami Breck. Peu après six heures, laissant paraître sur son visage une expression de haine mêlée

de tristesse, ne semblant ni voir ni reconnaître personne, il quitta le bar, monta la rue principale, et derrière lui marchèrent les trois cents, dans un beau désordre et chantant pour marquer le pas : une ! deux !

— Bonsoir, dit-il amèrement, quand il arriva au talus de la rive du Yukon, où la piste d'hiver descendait brusquement. Je vais aller déjeuner et me coucher.

Les trois cents l'acclamèrent en disant qu'ils étaient avec lui et l'accompagnèrent sur le sentier qui traversait le fleuve pour se rendre directement à Tra-Lee. À sept heures, il marchait en tête de la cohorte dans le raidillon qui montait par l'escarpement à la cabane de Dwight Sanderson. On distinguait la lueur d'une bougie à travers les vitres de papier parcheminé et une fumée s'élevait du toit.

Le Courtaud ouvrit violemment la porte.

— Entre, la Fumée, dit-il, accueillant, le déjeuner est prêt. Tous ces messieurs sont tes amis ?

La Fumée se retourna sur le seuil.

— Eh bien, bonne nuit, les gars. J'espère que votre promenade vous aura fait plaisir.

— Un instant, la Fumée, cria Bill Saltman, la voix enrouée par le désappointement. Je voudrais te parler un moment.

— Vas-y, je t'écoute, répondit cordialement la Fumée.

— Pourquoi as-tu versé au vieux Sanderson vingt-cinq mille dollars ? Veux-tu répondre à ça ?

— Bill, tu me fais de la peine, répliqua la Fumée. Je suis venu ici pour en faire ma maison de campagne, et voilà que toi, tu t'amènes avec toute une bande de types pour me soumettre à un interrogatoire, alors que je ne cherche que la paix, la tranquillité et mon déjeuner. À quoi sert une maison de campagne, si ce n'est pour y trouver le calme et la solitude ?

— Tu n'as pas répondu à ma question, répondit Bill Saltman avec une logique inflexible.

— Et je n'ai pas l'intention de le faire, Bill. C'est une affaire tout ce qu'il y a de privé entre Dwight Sanderson et moi. Tu as une autre question à me poser ?

— Comment expliques-tu la présence du levier et du câble d'acier dans ton traîneau la nuit dernière ?

— Qu'est-ce que ça peut te foutre ? Ça n'est pas tes oignons.

La porte se referma, et les trois cents hommes déçus se formèrent en petits conciliabules.

— Dis donc, Saltman, dit l'un d'eux, je croyais que tu nous y mènerais.

— Jamais de la vie ! s'écria Saltman d'un ton bourru. J'ai dit que la Fumée nous y conduirait.

— Et c'est ici ?

— Vous en savez autant que moi : la Fumée a trouvé un filon sérieux quelque part. Sinon, pourquoi aurait-il versé les vingt-cinq mille dollars à Sanderson ? Sûr et certain, ce n'est pas pour ce lotissement dégueulasse.

— Mais alors, qu'allons-nous faire ? demanda un autre d'un ton geignard.

— Moi, je suis d'avis d'aller déjeuner, fit joyeusement Wild Water Charley. Cette fois, Bill, tu nous as menés dans une impasse.

— Je t'affirme que non, objecta Saltman. C'est la Fumée qui nous y a menés. Comment expliques-tu les vingt-cinq mille dollars ? hein, dis-le-moi ?

IV

À huit heures et demie, quand il fit grand jour, le Courtaud ouvrit prudemment la porte et jeta un coup d'œil dehors.

— Tiens ! s'exclama-t-il. Ils sont tous retournés à Dawson. Je croyais qu'ils allaient camper ici.

La Fumée le rassura.

— Ne t'inquiète pas, ils vont rappliquer. Si je n'ai pas perdu la boule, tu verras la moitié de Dawson ici avant que nous en ayons terminé avec cette affaire. Maintenant, rentre me donner un coup de main. Il y a du boulot.

— Pour l'amour du ciel, explique-moi ce qu'on est en train de faire, gémit le Courtaud quand, au bout d'une heure, il considéra le résultat de leurs travaux : un treuil dans un coin de la cabane, sur lequel était montée une corde sans fin qui courait autour de doubles rouleaux.

La Fumée tourna la manivelle avec un minimum d'effort, faisant grincer et craquer la corde.

— Maintenant, le Courtaud, tu vas sortir. Écoute bien et tu me diras ensuite l'effet que ça t'a produit.

Le Courtaud, derrière la porte fermée, entendit un treuil hissant une charge et chercha instinctivement à estimer de quelle profondeur elle montait. Puis il y eut un arrêt et, en imagination, il vit le seau se balancer près du treuil. Ensuite il entendit la corde se dérouler rapidement, et un choc sourd se produisit, comme si le seau avait été tiré soudain sur le bord d'un puits.

Il poussa la porte, rayonnant de joie.

— J'ai compris ! cria-t-il. Un peu plus, je m'y laissais prendre. Que faut-il faire maintenant ?

Ils apportèrent dans la cabane une douzaine de chargements de rocs et leur journée fut remplie d'occupations multiples.

Le souper fini, la Fumée donna ses instructions.

— Tu ramèneras les chiens ce soir à Dawson et tu les laisseras à Breck, qui s'en chargera. Comme tous auront l'œil sur toi, envoie Breck à l'A.C. Company acheter toute la poudre de mine disponible – ils n'en possèdent qu'une centaine de livres. Puis Breck ira commander au forgeron une douzaine de mèches pour le roc. Fais-lui aussi la description de ce lotissement afin qu'il puisse se le rappeler demain chez le commissaire de l'Or, et, enfin, trouve-toi dans la rue principale à dix heures pour écouter ce qui se passera. Je ne veux pas que les détonations soient trop fortes. Il faut que

Dawson les entende, c'est tout. J'en ferai exploser trois d'intensité différente, et tu remarqueras celle qui se rapproche le plus de la vraisemblance.

À dix heures, le Courtaud, qui se promenait dans la rue principale, l'oreille aux aguets, objet de l'attention générale, entendit une faible et lointaine explosion. Trente secondes après s'en produisit une autre, dont le bruit fut suffisant pour être perçu nettement, puis une troisième, si violente que les vitres tremblèrent et que tous les habitants sortirent dans la rue.

— Tu les as secoués, fais-moi confiance, proclama le Courtaud, hors d'haleine, quand une heure plus tard il revint à la cabane de Tra-Lee.

Il saisit la Fumée par la main.

— J'aurais voulu que tu les voies ! Tu n'as jamais donné un coup de pied dans une fourmilière ? Eh bien, Dawson était comme ça ! La rue principale grouillait et bourdonnait quand j'ai filé. Demain on ne verra plus le sol à Tra-Lee ; il y aura trop de monde dessus, et s'il n'y a pas maintenant quelques types curieux en train de se glisser jusqu'ici, c'est que les mineurs n'ont plus de réaction, ce qui m'étonnerait beaucoup.

La Fumée sourit, tourna lentement la manivelle du faux treuil et, après une pause de quelques minutes, saisit un seau galvanisé plein de terre, le cogna, le traîna et le fit grincer contre les morceaux de roc qu'ils avaient apportés. Puis il alluma une cigarette, en ayant soin de masquer de ses mains la flamme de l'allumette.

— Ils sont trois, souffla le Courtaud. Je te jure que c'était à voir. Quand tu as remué le seau ils en tremblaient

de curiosité. Il y en a un à la fenêtre qui cherche à jeter un coup d'œil.

La Fumée tira sur sa cigarette et, à la lueur, consulta sa montre.

— Procédons avec méthode, dit-il tout bas. Nous remonterons un seau tous les quarts d'heure, et, en attendant…

Il prit un ciseau à froid, enveloppé d'une triple épaisseur de toile à sac, et le frappa contre le roc.

— Merveilleux ! merveilleux ! murmurait le Courtaud avec délice.

Il quitta sans bruit son judas.

— Ils ont rapproché leurs têtes et je les voyais presque échanger leurs impressions.

Jusqu'à quatre heures du matin, à quinze minutes d'intervalle, on put entendre un seau monter sur un treuil qui grinçait pour la frime. Alors leurs visiteurs s'en allèrent, et les associés prirent du repos. Au jour, le Courtaud examina les traces de mocassins sur la neige.

— Le gros Bill Saltman en était, conclut-il. Étant donné la pointure, il n'y a pas à se tromper.

La Fumée regardait le fleuve.

— Attendons-nous à des visites, dit-il. Voilà deux hommes qui passent la glace.

— Peuh ! Ce matin, Breck déclare à neuf heures cette série de concessions. Alors, c'est deux mille personnes qui la traverseront.

— Et chacune d'elles ne rêvant que du filon principal ! L'origine des placers du Klondike enfin trouvée !

Le Courtaud, debout sur un rocher escarpé, considérait d'un œil connaisseur la bande de terre qu'ils avaient jalonnée.

— Elle a bien l'air d'une veine pour de vrai, dit-il. Un expert pourrait presque la suivre sous la neige. N'importe qui s'y tromperait. Regarde ces affleurements.

Quand les deux hommes eurent traversé le fleuve et fait l'ascension du sentier en zigzag, ils trouvèrent la cabane fermée. Bill Saltman, qui marchait en avant, s'approcha sans bruit de la porte, prêta l'oreille et fit signe à Wild Water de le rejoindre. À l'intérieur retentissaient les craquements et les gémissements d'un treuil montant une lourde charge. Au bout d'un instant, ils entendirent le treuil se dérouler de quelques tours, et un seau heurter le roc. À quatre reprises, cette série de bruits se reproduisit. Alors Wild Water frappa à la porte.

De la cabane parvinrent des mouvements furtifs, entrecoupés de silences. Au bout de cinq minutes, la Fumée, tout essoufflé, entrouvrit la porte et les reconnut. Son visage et sa chemise étaient couverts de menus éclats de quartz. Son accueil fut exagérément cordial.

— Une minute, ajouta-t-il, et je suis à vous.

Passant ses moufles, il se glissa dehors et accueillit ses visiteurs dans la neige. Leurs yeux exercés eurent vite remarqué que sa chemise était décolorée et terreuse aux

épaules, et que son pantalon venait d'être insuffisamment brossé aux genoux.

— Tu commences tes visites de bonne heure, fit-il. Qu'est-ce qui t'amène de ce côté du fleuve ? Tu chasses ?

— On sait de quoi il retourne, la Fumée, dit Wild Water sur un ton de confidence. Et tu ferais aussi bien de nous le dire carrément. Tu as trouvé quelque chose ici ?

— Si tu cherches des œufs, commença la Fumée.

— Ah ! arrête, et parlons sérieusement.

— Vous voulez acheter des lots, hein ? poursuivit la Fumée. Il y a de jolis terrains à bâtir par ici. Mais vous voyez, nous ne sommes pas prêts à vendre. Nous n'avons pas encore tracé les plans. Reviens la semaine prochaine, Wild Water, et si tu désires faire construire, je te montrerai un endroit formidable. Pour le calme et la solitude, on ne peut pas trouver mieux. Oui, les plans seront certainement prêts la semaine prochaine. Au revoir ! Excusez-moi, si je ne vous invite pas à entrer, mais le Courtaud… au fait, tu le connais bien. Il est si maniaque. Il prétend être venu ici pour y goûter la paix et la tranquillité. Il dort, je ne voudrais pas le réveiller pour tout l'or du monde.

Et la Fumée, en manière de congé, leur serra chaleureusement les mains.

Tout en parlant, il se glissa dans la cabane et ferma la porte.

Wild Water et Saltman se regardèrent d'un air significatif.

— Tu as vu les genoux de son pantalon, murmura ce dernier d'une voix étranglée.

— Parbleu ! et ses épaules aussi ; il s'est accroupi et traîné dans un puits, pas de doute.

Pendant que Wild Water parlait, ses yeux erraient sur le ravin neigeux. Tout à coup, ils se fixèrent sur un détail qui lui fit pousser un sifflement de surprise.

— Regarde ça, Bill. Tu distingues ce que je te montre ? Si ce n'est pas un trou de sondage ! Et regarde de chaque côté. Tu vois où ils ont marché. C'est sûrement du roc aurifère. Une veine en fissure, pas d'erreur !

— Et de quelle dimension ! s'écria Saltman. Tu peux parier qu'ils ont trouvé quelque chose.

— Et jette les yeux en bas de la vallée. Tu vois ces falaises qui surplombent ? Toute la pente fait partie de la veine.

— Ouais, mais regarde un peu sur la glace, et sur le sentier, dit Saltman, on dirait que presque tout Dawson est là.

Wild Water regarda et vit le sentier couvert d'hommes jusqu'à l'autre rive, d'où une file ininterrompue continuait à descendre.

— Bon ! je vais aller jeter un coup d'œil sur le trou de sondage avant qu'ils arrivent, dit-il en s'élançant vers le haut du ravin.

Mais la cabane s'ouvrit, et ses propriétaires en sortirent.

— Hé ! s'écria la Fumée, où allez-vous ?

— Choisir un lot, répliqua Wild Water. Tu n'as qu'à regarder le fleuve ! Tout Dawson vient en acheter, et nous voulons arriver les premiers. C'est notre droit, pas vrai, Bill ?

— Sûr et certain, appuya Saltman. Il y a là de quoi bâtir un joli faubourg, et il a l'air de devenir populaire.

— Nous n'avons pas de lots à vendre dans la partie où vous alliez, répondit la Fumée. Ils sont là sur la droite, et en arrière, sur le haut des falaises. Cette portion sur les sommets, à partir du fleuve, est réservée. Donc, revenez ici !

— C'est juste l'emplacement que nous avions choisi, dit Saltman.

— Je vous répète qu'il n'y a rien à faire, fit sèchement la Fumée.

— Tu n'as pas d'objection à ce que nous nous y promenions ? insista l'autre.

— Votre promenade devient monotone. Demi-tour.

— J'ai l'intention de me balader quand même, s'entêta Saltman. Tu viens, Wild Water ?

— Je vous avertis que vous vous mettez en contravention ? dit la Fumée avec décision.

— Mais non, nous nous promenons simplement, répliqua Saltman d'un ton joyeux, puis après lui avoir tourné le dos, il repartit.

— Arrête, Bill, ou sans ça je te descends ! tonna le Courtaud en pointant deux revolvers. Encore un pas dans cette direction, et je fais onze trous dans ta sale carcasse. Compris ?

Saltman, indécis, s'arrêta.

— Il m'a sûrement compris, confia le Courtaud à la Fumée. Mais, s'il persiste, on est foutus. Je ne peux pourtant pas le tuer. Que faire ?

— Voyons, le Courtaud, sois raisonnable, implora Saltman.

— Reviens ici, et nous parlerons sérieusement, répliqua le Courtaud.

Ils étaient encore en chaude conversation quand la tête de la caravane émergea du sentier en lacet et vint droit sur eux.

— Vous ne pouvez pourtant pas prétendre qu'un homme se trouve en contravention lorsqu'il cherche à acheter un lot sur un lotissement, discutait Wild Water, et le Courtaud lui objectait :

— Mais il existe des propriétés privées dans les lotissements, et cette bande en est une. Je te le répète, elle n'est pas à vendre.

V

— Il faut en finir rapidement, murmura la Fumée au Courtaud, car s'ils arrivent à nous échapper…

— Tu es drôlement gonflé, si tu penses pouvoir les retenir, dit le Courtaud. Ils sont deux mille, et il en arrive encore. Ils peuvent nous envahir d'un instant à l'autre.

La ligne suivait le bord du ravin, et le Courtaud l'avait formée en arrêtant les premiers arrivants lorsqu'ils parvenaient à cette limite. Il y avait dans la foule une douzaine d'hommes de la police montée du Nord-Ouest, et un lieutenant avec lequel la Fumée conféra à voix basse.

— Ils se bousculent toujours à la sortie de Dawson, et avant peu nous en aurons cinq mille ici. On peut craindre qu'ils ne s'emparent des lots. Si vous annoncez seulement cinq lots disponibles, ça fait mille hommes pour chacun d'eux. Alors la plupart vont essayer de s'installer sur le premier lot venu. C'est impossible, et si nous les laissons faire, nous verrons bientôt ici plus de morts qu'il n'y en a eu dans toute l'histoire de l'Alaska. En outre, ces cinq lots ont été retenus ce matin et ne peuvent par conséquent être pris d'autorité.

— Ça va ! dit le lieutenant, je vais rassembler mes hommes et les placer ; il ne faut pas de désordre, et il n'y en aura pas ; mais vous feriez bien de leur parler.

— Camarades ! commença la Fumée à pleine voix, il doit y avoir erreur. Nous ne sommes pas prêts à vendre des lots, les routes ne sont pas encore tracées, mais la semaine prochaine nous commencerons la grande mise en vente.

Il fut interrompu par une explosion d'impatience et d'indignation.

— On s'en fout de tes lots ! hurla un jeune mineur.

— Ce n'est pas la surface que nous voulons, nous sommes venus pour ce qui est dessous !

— Nous ignorons ce que renferme le sol ! répliqua la Fumée. Tout ce que nous savons, c'est qu'il y a un admirable lotissement par-dessus.

— Bien sûr ! appuya le Courtaud : cadre pittoresque et tranquillité absolue ! Les gens qui aiment l'isolement s'y pressent par milliers ; c'est la solitude la plus populaire de tout le Yukon.

De nouveaux cris d'impatience s'élevèrent et Saltman, qui discutait avec les derniers arrivants, se mit en avant.

— Nous sommes ici pour repérer des concessions, commença-t-il. Nous savons ce que vous avez fait. Vous avez fait enregistrer une bande de cinq lots consécutifs sur le quartz, et les voilà, en travers du lotissement, suivant la pente de la vallée. Seulement, vous avez mal joué. Deux de vos déclarations sont truquées. Qui est Seth Bierce ? Personne n'a jamais entendu parler de lui. Et vous avez retenu ce matin une concession en son nom. Et celui de Harry Maxwell ? Harry Maxwell n'est pas ici. Il est à Seattle. Il est parti à l'automne dernier. Donc ces deux concessions sont libres.

— Suppose que j'aie la procuration de Maxwell ? dit la Fumée.

— Tu ne l'as pas ! répliqua Saltman. Si oui, montre-la. En tout cas, nous sommes là pour jalonner de nouveau. Allons-y, les gars !

Saltman, franchissant la limite, s'était détourné pour encourager les autres à le suivre, quand la voix du lieutenant de police retentit, arrêtant la foule prête à marcher en avant.

— Halte ! C'est défendu, vous le savez !

— Hein ? Défendu ! intervint Saltman. La loi dit bien qu'une adjudication truquée peut être annulée, pas vrai ?

— Tu as raison, Bill. Tiens bon ! criaient avec ferveur les camarades qui n'avaient pas bougé.

— C'est la loi, n'est-ce pas ? demandait avec animation Saltman au lieutenant.

— Il se peut que ce soit la loi ! répondit celui-ci, sans se démonter. Mais je ne tolérerai pas qu'une foule de cinq mille hommes essaie de s'emparer de deux concessions. Ça déclencherait une émeute, et nous sommes là pour empêcher tout désordre. Pour le moment, c'est la police montée du Nord-Ouest qui représente ici la loi. Le premier qui franchit la limite, nous tirons sur lui. Saltman, reculez derrière cette ligne !

L'homme obéit à contrecœur. Mais une agitation de mauvais augure commençait à se manifester dans cette masse d'individus dispersés par groupes sur un terrain plutôt accidenté.

— Bon Dieu ! murmura le lieutenant à la Fumée. Voyez-les comme des mouches sur la crête de la falaise. Si la moindre bousculade se produisait, c'est la catastrophe !

La Fumée tressaillit et se dressa :

— Écoutez, mes amis cria-t-il. Je vais jouer franc jeu. Si vous insistez pour avoir des terrains à bâtir, je suis prêt à vous en céder à cent dollars le lot, et vous pourrez les tirer au sort quand les plans seront dressés.

Levant la main, il arrêta les mouvements de désapprobation.

— Que personne ne bouge ou des centaines d'entre vous dégringoleront en bas de la falaise. Cet endroit est dangereux !

— Peu importe ! fit une voix. Tu ne vas pas nous posséder. Nous voulons repérer de nouveau.

— Mais il n'y a que deux concessions en litige ! objecta la Fumée. Quand elles auront été jalonnées par deux d'entre vous, que feront les autres ?

Et il s'épongea le front avec la manche de sa chemise.

Une autre voix s'éleva :

— Cela ne fait rien ! Allons-y, on partagera !

Ceux qui hurlèrent leur approbation ne se doutaient guère que l'homme qu'on venait d'entendre avait été payé par la Fumée pour lancer cette idée au signal convenu.

— Jouez votre chance comme nous autres ! Vendez les lots en bloc, poursuivit la voix. Et vendez également les droits au minerai avec les lots.

— Mais je vous affirme qu'il n'est pas question de minerai ! objecta la Fumée.

— Alors vous pouvez vendre les droits avec le reste ; nous courrons notre chance !

— Vous me forcez la main. Je regrette que vous ne soyez pas restés à Dawson.

Ses hésitations et son peu d'entrain étaient si manifestes que la foule, à grands cris, se hâta de confirmer son consentement.

Bill Saltman et quelques-uns de ceux qui étaient aux premiers rangs élevèrent des objections.

— Voici Bill Saltman et Wild Water qui ne veulent pas vous admettre tous, déclara la Fumée.

Là-dessus, Bill et Wild Water furent conspués copieusement.

— Comment allons-nous nous arranger ? demanda-t-il. Il serait juste que le Courtaud et moi gardions la direction. C'est nous qui avons découvert ce lotissement.

— Il a raison ! crièrent de nombreuses voix.

— Alors, trois cinquièmes pour nous, et il vous restera deux cinquièmes. Bien entendu, vous payez vos parts.

— Dix cents par dollar ! cria quelqu'un. Et non imposables !

— Et le président de la Société vous portera lui-même vos dividendes sur un plateau d'argent ! ricana la Fumée. Non, il faut être raisonnable. Nous commencerons par un versement de dix cents par dollar. Vous êtes acheteurs de deux cinquièmes des actions de cent dollars chacune, contre dix dollars. C'est le mieux que je puisse faire. Vous êtes ici cinq mille, cela fait donc cinq mille actions ! calcula à haute voix la Fumée. Et cinq mille représentant les deux cinquièmes de douze mille cinq cents. Par conséquent, la Société du Lotissement de la Ville de Tra-Lee est fondée sur un capital d'un million deux cent cinquante mille dollars, constituant douze mille cinq cents actions libérables à cent dollars de cinq mille desquelles vous vous rendez acquéreurs, moyennant un versement de dix dollars par action. Que

vous acceptiez ou non, ça, je m'en contrefous. Je vous prends tous à témoin que vous m'avez forcé la main.

Dans la certitude de la foule, que la Fumée avait été pris la main dans le sac, sous la forme des deux soumissions truquées, un conseil d'administration fut formé et on élabora en gros les statuts de la Société du Lotissement de la Ville de Tra-Lee.

Rejetant la proposition de délivrer les actions le jour suivant à Dawson, en présence de l'objection que les gens de Dawson qui ne s'étaient pas dérangés se précipiteraient pour avoir leur part, le conseil réuni près d'un feu, sur la glace, au bas de la faille, remit à chaque amateur un reçu en échange de dix dollars de poudre, dûment pesée.

Au crépuscule, le travail était terminé et Tra-Lee avait retrouvé son calme. Seuls, la Fumée et le Courtaud étaient restés à dîner dans leur cabane et riaient devant la liste d'actionnaires, forte de quatre mille huit cent soixante-quatorze adhérents, et devant les sacs d'or, qu'ils savaient représenter à peu près quarante-huit mille sept cent quarante dollars.

— Mais nous n'avons pas encore fini ! fit remarquer le Courtaud.

— Il viendra ! affirma la Fumée avec conviction. C'est un joueur enragé, et quand Breck lui souffle un tuyau, une maladie de cœur ne l'arrêterait pas.

Moins d'une heure après, un coup retentit à la porte, et Wild Water fit son entrée, suivi de Bill Saltman.

Leurs yeux firent avidement l'inventaire de la cabane et s'arrêtèrent sur le treuil dissimulé adroitement au moyen de couvertures.

— Supposons que je veuille prendre douze cents parts, discutait Wild Water une demi-heure plus tard, avec les autres cinq mille qui ont été souscrites aujourd'hui, cela ne ferait que six mille deux cents parts. Il vous en resterait donc, au Courtaud et à vous, six mille trois cents. Vous garderiez encore la majorité.

— Mais qu'est-ce que tu veux faire de ce lotissement ? demanda le Courtaud.

— À cela tu peux mieux répondre que moi, répliqua Wild Water. Entre nous (et son regard glissa vers le treuil, drapé dans ses couvertures) on a une jolie vue d'ici.

— Mais Bill en veut aussi quelques-unes, dit la Fumée avec mauvaise grâce, et nous ne voulons pas en lâcher plus de cinq cents.

— Combien en avez-vous à souscrire ? demanda Wild Water à Saltman.

— Oh ! mettons cinq mille, c'est tout ce que j'ai pu gratter.

— Wild Water, poursuivit la Fumée, du même ton geignard, si je ne te connaissais pas si intimement, je ne te céderais pas une seule action. En tout cas, le Courtaud et moi nous n'en lâcherons pas plus de cinq cents, et elles te coûteront cinquante dollars chacune. C'est notre dernier mot, et si cela ne te convient pas, bonne nuit ! Bill peut en prendre cent, et les quatre cents autres seront pour toi.

VI

Le lendemain on commença à s'amuser à Dawson, La joie débuta de bonne heure, juste au lever du jour, quand la Fumée se présenta au tableau qui se trouvait à l'extérieur des locaux de l'A.C. Company et y épingla une affiche. Les passants se rassemblaient, lisaient par-dessus son épaule et riaient avant qu'il eût fini de la fixer avec des punaises.

Bientôt le tableau fut le centre d'un rassemblement d'une centaine de personnes qui ne pouvaient s'approcher suffisamment pour lire.

Un lecteur fut élu par acclamation, et, toute la journée, des hommes furent priés de lire à haute voix la notice que Bellew-la-Fumée avait placardée.

Des quantités d'amateurs restèrent les pieds dans la neige pour l'entendre plusieurs fois, afin de se rappeler les savoureux articles, énumérés dans l'ordre ci-après :

« La Société du lotissement de la ville de Tra-Lee publie ses comptes sur le mur. Ceci est son premier et dernier bilan.

« Tout actionnaire qui refuserait de faire don de dix dollars à l'hôpital général de Dawson pourra reprendre ses dix dollars sur demande personnelle adressée à Wild Water Charley ou, à défaut, à Bellew-la-Fumée.

Sommes	Reçues	Versées
De 4.874 parts à $ 10	48.740	
À Dwight Sanderson pour le lotissement de Tra-Lee		10.000
Dépenses diverses, à savoir : poudre, forets, treuil, droits du		1.000

commissaire de l'Or		
Versement à l'Hôpital général de Dawson		37.740
Totaux	48.740	48.740
De Bill Saltman, pour 100 parts achetées en particulier à $ 50	5.000	
De Wild Water Charley pour 400 parts achetées en particulier à $ 50	20.000	
À Bill Saltman, en reconnaissance de ses services comme promoteur volontaire de l'expédition		5.000
Versement à l'Hôpital général de Dawson		3.000
À Bellew-la-Fumée et Jack le Courtaud, pour solde sur marché d'œufs et dette morale		17.000
Totaux $	25.000	25.000
Parts non souscrites	7.126	.

Ces parts, détenues par Bellew-la-Fumée et Jack le Courtaud, valeur : 0, seront délivrées gratuitement sur demande à n'importe quel habitant de Dawson désireux de changer son logis contre le calme et la solitude de la ville de Tra-Lee.

Nota. – La paix et la tranquillité sont garanties à perpétuité dans la ville de Tra-Lee.

Signé : C. Bellew, dit la Fumée, président.

Jack Short, dit le Courtaud, secrétaire.

LA MERVEILLE DE LA FEMME[13]

I

La Fumée, assis sur le bord de ses couvertures et occupé à examiner les pattes d'un chien qu'il maintenait le dos dans la neige, grognait de fureur. Le Courtaud, qui retournait devant le feu un mocassin au bout d'une baguette, scrutait d'un regard aigu le visage de son compagnon.

La Fumée envoya une tape au chien qui cherchait à lui mordre les mains et continua à examiner les pattes meurtries et ensanglantées.

— Demain, nous devrions nous reposer et leur fabriquer des mocassins aussi, avança-t-il. Cette petite croûte de glace leur esquinte les pattes.

— Mieux vaut continuer à tous risques, dit le Courtaud. Nous n'avons plus assez de provisions pour retourner sur nos pas. Il nous faut rattraper les caribous ou les Indiens blancs le plus tôt possible, sans quoi nous serons forcés de manger les chiens, les boiteux aussi bien que les autres. Au fait, qui a jamais vu ces Indiens blancs ? On raconte beaucoup de choses sur leur compte. Et puis comment un Peau-Rouge pourrait-il avoir la peau blanche ? La Fumée, il faut marcher. La région est dépeuplée de gibier. Tu sais bien que

[13] *Wonder of Woman,* mai 1912.

depuis une semaine nous n'avons pas même vu la piste d'un lièvre. Il faut quitter ce pays mort, pour un autre où nous voyions courir la viande.

— Quand même, je suis d'avis qu'après un jour de repos, et avec des mocassins aux pattes, nos chiens n'en courraient que mieux. Si tu rencontres une hauteur, examine attentivement le pays de l'autre côté. Nous pouvons à tout moment rencontrer une région où il soit plus facile d'avancer. C'est ce que la Perle nous a dit de chercher.

— Peuh ! De son propre aveu, la Perle n'est pas venu par ici depuis dix ans, et il était à ce point tenaillé par la faim qu'il avait des hallucinations. Et il a avoué n'avoir jamais vu lui-même d'Indiens blancs. C'était une histoire qu'Anton lui avait racontée. Or Anton a cassé sa pipe deux ans avant que nous venions en Alaska. Demain, j'irai faire un tour et peut-être trouverai-je un élan. Pour le moment, si on roupillait ? Qu'est-ce que tu en penses ?

II

Le lendemain, la Fumée passa la matinée au camp : il s'occupa à fabriquer des mocassins pour les chiens et à recoudre les harnais. À midi, il prépara le repas pour deux, et finit par manger seul en attendant le retour du Courtaud. Mais au bout d'une heure, inquiet, il chaussa ses raquettes et partit à la recherche de son compagnon. Les traces de ses pas remontaient le lit du ruisseau. Il les suivit d'abord dans une gorge étroite qui brusquement s'élargit en pâturage – mais la neige ne portait aucune trace d'élan – puis, sur une pente douce, au sommet de laquelle il s'arrêta. Les em-

preintes continuaient sur l'autre versant et se perdaient dans un bois de sapins, dont les plus rapprochés étaient à une distance d'un kilomètre cinq cents environ. La Fumée consulta sa montre, réfléchit : la nuit allait maintenant rapidement tomber, les chiens étaient restés seuls au camp, et il renonça à regret à poursuivre sa route. Mais avant de partir il examina longuement le paysage. Tout l'horizon oriental était dentelé par les crêtes des montagnes Rocheuses. Leurs contreforts superposés semblaient se diriger vers le nord-ouest, barrant obliquement le chemin de la contrée dont parlait la Perle. On aurait dit qu'elles cherchaient, de leur masse neigeuse, à rejeter les voyageurs vers l'est et le Yukon.

La Fumée songea que leur aspect peu engageant avait dû rebuter plus d'un explorateur.

Jusqu'à minuit, il entretint un grand feu pour guider le Courtaud à son retour. Puis il leva le campement, harnacha les chiens et, à la première lueur de l'aube, reprit ses recherches. Il avait à peine atteint le défilé de la vallée, que son chien de tête dressa les oreilles et se mit à gémir. Six Indiens s'avançaient à sa rencontre. Ils n'avaient pas de chiens, et chacun ne portait qu'un léger bagage.

Ils entourèrent la Fumée et lui fournirent aussitôt plusieurs sujets de surprise. Ils étaient évidemment à sa recherche ; ils ne parlaient aucune langue indienne dont il connût un seul mot ; enfin ce n'étaient pas des Indiens blancs, bien qu'ils fussent plus grands et plus forts que les Peaux-Rouges du bassin du Yukon. Cinq d'entre eux étaient armés de l'antique fusil à long canon de la Compagnie de la Baie d'Hudson, mais le dernier portait un winchester qu'il reconnut pour celui du Courtaud.

Ils ne perdirent pas leur temps à le capturer. Sans armes, il ne pouvait que se soumettre. Ils se distribuèrent le contenu du traîneau, le joignirent à leurs propres charges et donnèrent à porter à la Fumée les fournitures de couchage. Ils dételèrent les chiens et, comme il protestait, l'un d'eux, par signes, lui fit comprendre que la route à parcourir était impraticable au traîneau. Obéissant à ce qu'il ne pouvait éviter, il planta le traîneau debout dans la neige sur la berge et suivit la caravane.

Ils traversèrent le petit bois de sapins qu'il avait remarqué la veille, remontèrent le ruisseau pendant une quinzaine de kilomètres et l'abandonnèrent pour se diriger vers l'est le long d'un petit affluent.

Ils passèrent la première nuit dans un camp qui paraissait avoir été occupé pendant plusieurs jours. Une cache voisine renfermait du saumon séché et une sorte de pemmican ; ils ajoutèrent ces provisions à leur paquetage. De ce camp partait une piste sur laquelle on pouvait voir de nombreuses traces de raquettes.

« Ce sont les ravisseurs du Courtaud », pensa la Fumée, et avant que l'obscurité fût complète, il était parvenu à identifier les empreintes plus étroites des mocassins de son compagnon. Il interrogea les Indiens par signes et ils le confirmèrent dans ses déductions, en indiquant le nord.

Les jours suivants, ils continuèrent invariablement leur marche dans cette direction, que le sentier gardait malgré mille détours dans un véritable chaos de rochers. Partout, dans ce désert de neige, la route semblait barrée : cependant, le sentier serpentait toujours dans les vallées, évitant les escarpements inabordables. La neige devenait plus épaisse à mesure qu'augmentait l'altitude et l'on ne pouvait

avancer qu'à l'aide des raquettes. Au surplus, les Indiens, tous à la fleur de l'âge, marchaient rapidement. La Fumée ne pouvait se défendre d'un sentiment d'orgueil en constatant qu'il se maintenait facilement à leur allure, bien qu'ils fussent endurcis à la fatigue et habitués dès l'enfance aux raquettes.

Ils mirent six jours pour atteindre et traverser le col central, peu élevé en comparaison des montagnes qu'il séparait, mais redoutable en lui-même, et inabordable aux traîneaux chargés. Cinq jours encore d'une marche tortueuse de vallée en vallée les amenèrent dans la région ouverte et peu accidentée où la Perle s'était aventuré dix ans plus tôt. Ils y parvinrent par une journée de froid cinglant où le thermomètre marquait quarante degrés au-dessous de zéro. L'atmosphère était si claire que la vue portait à cent cinquante kilomètres. La Fumée reconnut le paysage au premier coup d'œil. À l'infini, se déroulait la plaine. Très haut, dans l'Est, les montagnes Rocheuses dressaient vers le ciel leurs masses neigeuses. Au sud et à l'ouest, s'étendaient les contreforts dentelés des éperons qu'ils avaient franchis. C'est dans cette immense poche que se trouvait la région traversée jadis par la Perle. Elle était maintenant couverte de neige, mais elle devait être giboyeuse pendant la saison propice, et, au printemps, la terre devait certainement disparaître sous la verdure et les fleurs.

Avant midi, le groupe, descendant le lit d'un large cours d'eau, traversa un bois de saules ensevelis sous la neige, de trembles dénudés et d'énormes sapins, et se trouva sur l'emplacement d'un vaste campement abandonné depuis peu.

D'après le nombre de foyers, qui pouvait être de quatre ou cinq cents, la Fumée estima l'importance de la tribu à plusieurs milliers de personnes. La piste était si récente et si bien battue que les Indiens et la Fumée purent quitter leurs raquettes et presser leur allure. Des indices de gibier se montraient et devenaient abondants, ainsi que les traces des loups ou des lynx. À un moment, un Indien cria de plaisir en montrant une vaste étendue de neige, couverte de crânes de caribous polis par les crocs, disjoints et piétinés comme si des armées se les étaient disputés. Une grande chasse avait évidemment eu lieu depuis les dernières chutes de neige.

Durant le long crépuscule, il n'était toujours pas question de s'arrêter. La troupe marchait encore quand l'obscurité se dissipa sous un ciel lumineux, dont les étoiles scintillantes étaient à moitié cachées par le voile verdâtre et frissonnant d'une aurore boréale. Les chiens furent les premiers à percevoir les bruits du camp ; ils dressèrent les oreilles et poussèrent de petits jappements d'allégresse. Puis un murmure assourdi par la distance retint l'attention des hommes ; mais il n'avait rien de la calme douceur habituelle aux bruits très lointains. Au contraire, c'était une succession de sons aigus, émis par des voix criardes et sauvages, et interrompus par des sons encore plus perçants, les longs hurlements de nombreux chiens-loups, cris d'inquiétude et de douleur, plaintes de désespoir et de rébellion. Les Indiens pressaient le pas. Leurs jambes, qui venaient de fournir douze heures d'effort, avaient pris une allure moitié course et moitié trot.

Enfin ils débouchèrent d'un bois de sapins dans la brusque clarté d'une quantité de feux et dans l'explosion d'un soudain vacarme. Le vaste camp était devant eux.

Quand ils en atteignirent le pourtour irrégulier, une vague de tumulte sembla surgir à leur rencontre, puis les accompagner. C'étaient des cris, des paroles de bienvenue, des questions et des réponses, des plaisanteries échangées, les grognements furieux des chiens-loups qui se ruaient tels des bolides de fourrure sur les chiens de la Fumée qu'ils ne connaissaient pas ; des criaillements de squaws, des rires, des plaintes d'enfants, des vagissements de nourrissons, des gémissements de malades rappelés au sentiment de leurs douleurs, en un mot le pandémonium d'une foule primitive et sauvage.

Les chiens assaillants furent repoussés à coups de bâton et de crosse ; ceux de la Fumée, effrayés par le nombre de leurs ennemis, grondaient, les crocs découverts, se réfugiaient dans les jambes de leurs protecteurs ou hérissaient leur pelage, les pattes raidies dans des attitudes menaçantes.

Le groupe finit par s'arrêter près d'un grand feu, à la flamme duquel le Courtaud et deux jeunes Indiens accroupis faisaient griller des tranches de viande de caribou. Trois autres jeunes gens étendus dans leurs fourrures, sur une couche de branches de sapins, se mirent sur leur séant.

Le Courtaud, de l'autre côté du foyer, jeta les yeux sur son associé, mais son visage resta dur et impassible comme ceux de ses compagnons.

— Quand t'ont-ils pris ? demanda-t-il au bout d'un moment.

— Une journée après ton départ.

— Eh bien, dit le Courtaud, une lueur de gaieté dans les yeux, ça ne va pas trop mal, je te remercie. Nous nous trouvons ici dans le camp des garçons à marier.

D'un geste, il embrassa sa somptueuse résidence, qui consistait en un brasier, des couchettes de branches de sapin à même la neige, quelques peaux de caribous et des claies de branchages de sapin entrelacés de scions de saule.

— Et voici les célibataires !

Cette fois, il désigna les jeunes Indiens et prononça dans leur propre dialecte quelques sons gutturaux qui amenèrent sur leurs lèvres un éclatant sourire de compréhension.

— Ils sont heureux de te voir, la Fumée ! Assieds-toi et sèche tes mocassins pendant que je te préparerai à manger… Ne trouves-tu pas que je me tire assez bien de leur baragouin ? Il faudra t'y mettre aussi, car j'ai la nette impression que nous avons quelque temps à jouir de leur compagnie. Il y a ici un autre Blanc. Il a été pris voilà six ans. C'est un Irlandais qu'ils ont ramassé sur la route du lac du Grand Esclave. Danny Mac Can, qu'il s'appelle. Il est en ménage avec une squaw et a déjà deux gosses. Mais il filera s'il en trouve l'occasion. Vois-tu ce petit feu vers la droite ! C'est là qu'il est campé.

Apparemment, le camp des célibataires était le domicile destiné à la Fumée, car les Indiens le laissèrent là avec ses chiens, et pénétrèrent plus avant dans le grand camp.

Pendant qu'il faisait sécher ses chaussures et dévorait des tranches de viande, le Courtaud cuisinait et bavardait.

— Nous sommes dans un sale pétrin, la Fumée. Tu m'entends ? Ça va être plutôt difficile de se tirer de là, c'est moi qui te le dis. Ce sont de vrais Indiens, des sauvages, quoi. Ils ne sont pas blancs, sauf leur chef. Il parle comme s'il avait la bouche pleine de bouillie chaude, et si ce n'est pas un Écossais pur sang, il n'y en a pas un au monde. C'est

lui le hi-yu, le grand chef de toute cette racaille. Ce qu'il dit fait loi. Tiens-le-toi pour dit dès maintenant. Il y a six ans que Mac Can cherche à se débiner d'ici. Rien à dire de lui, mais il manque de nerf. Il connaît un chemin qu'il a trouvé en chassant, à l'ouest de celui par lequel on nous a amenés ; mais il n'a pas eu le courage de l'essayer tout seul. À trois, nous pouvons risquer le coup. C'est quelqu'un que Barbe-en-Brousse, mais il est tout de même un peu toqué.

— Qui ça, Barbe-en-Brousse ? demanda la Fumée, s'arrêtant de déchiqueter une tranche de viande.

— Eh bien ! c'est le grand chef, l'Écossais. Tu le verras demain, et il te montrera, clair comme le jour, qu'une fois chez lui, tu comptes moins qu'un pet de lapin. Toutes ces terres lui appartiennent. Fourre-toi bien ça dans la caboche. Elles n'ont jamais été explorées, ni reconnues, et elles sont bien à lui. Il possède à lui seul trente mille kilomètres carrés de terrains de chasse. C'est lui l'Indien blanc, lui et la gosse. Hein ! ne me reluque pas comme ça. Attends de l'avoir vue. Elle en vaut la peine. C'est une Blanche des pieds à la tête, comme son père le vieux Barbe-en-Brousse. Et du caribou, il y en a des quantités ! Cent mille pièces de viande à pattes dans la horde et dix mille loups ou autres bêtes qui les suivent et vivent des traînards et des débris. Car nous abandonnons les débris. Le troupeau se dirige vers l'est et nous l'accompagnerons un de ces jours.

« Nous en nourrissons nos chiens, et ce que nous ne mangerons pas nous le ferons sécher pour le printemps en attendant l'arrivée du saumon. Barbe-en-Brousse en connaît plus que quiconque en fait de saumon et de caribou, fais-moi confiance ! »

III

C'était le matin, et les célibataires étaient en train de prendre leur repas de viande de caribou qu'ils faisaient griller au fur et à mesure. La Fumée aperçut un homme petit et mince, vêtu de peaux comme n'importe quel Indien, mais indubitablement de race blanche ; il précédait un traîneau et un groupe d'une douzaine de Peaux-Rouges. La Fumée brisa l'os qu'il tenait et, tout en suçant la moelle chaude, examina leur hôte qui s'approchait. Des cheveux roux, légèrement grisonnants, salis par la fumée du camp, et des favoris broussailleux qui couvraient la plus grande partie de son visage ne parvenaient pas à cacher ses joues décharnées et presque cadavériques. Mais la Fumée, remarquant ses narines larges et sa vaste poitrine, conclut que cette maigreur était loin d'être un indice de maladie.

— Comment allez-vous ? dit l'homme, tirant une de ses moufles et tendant une main nue. Mon nom est Snass ! ajouta-t-il.

— Le mien est Bellew ! répliqua la Fumée, qui éprouvait une étrange sensation de gêne sous le regard scrutateur de ces yeux noirs.

— Vous avez largement à manger, je suppose ?

La Fumée fit un signe affirmatif et reprit son os à moelle, mais le ronronnement de l'accent écossais était singulièrement agréable à son oreille.

— Bien sûr, ce n'est pas très raffiné, reprit Snass ; pourtant nous ne restons pas souvent à court. Et c'est plus sain que la nourriture frelatée des villes.

— Je vois que vous n'aimez pas les villes ! dit la Fumée, simplement, pour ne pas laisser tomber la conversation.

Il fut surpris du changement d'attitude de Snass qui se détourna brusquement, puis se ressaisit et dit d'un ton détaché :

— Je vous reverrai, monsieur Bellew. Les caribous se déplacent vers l'est, et il faut que j'aille en avant pour chercher un emplacement de camp. Vous nous rejoindrez tous demain.

— C'est quelqu'un, hein ? remarqua le Courtaud, le regardant partir en tête de ses Indiens.

IV

Un peu plus tard, la Fumée alla se balader dans le camp, où tout le monde s'employait à des besognes primitives. Un groupe important de chasseurs venait de rentrer et chacun d'eux se hâtait vers son feu. Des femmes et des enfants partaient avec des traîneaux vides ; d'autres revenaient halant avec les chiens des véhicules chargés de bêtes fraîchement tuées et déjà gelées. Bien qu'on fût au début du printemps, le froid restait encore vif, et c'était par trente degrés au-dessous de zéro que ces scènes se déroulaient. On ne voyait pas d'étoffes tissées. Tous étaient vêtus de fourrures et de cuirs souples. Des enfants passaient avec des arcs à la main et des carquois de flèches à pointes d'os.

La Fumée remarqua plusieurs couteaux en os ou en pierre, qu'ils portaient à la ceinture, ou dans des gaines suspendues au cou. Les femmes s'empressaient, autour des

feux, à fumer la viande ; sur leur dos, des enfants aux yeux étonnés suçaient des morceaux de graisse. Des chiens, proches parents de loups, se pressaient autour de la Fumée, tenus en respect sous la menace de son gourdin, et flairaient cet étranger dont ils toléraient la présence par crainte du bâton.

Il rencontra enfin, isolé au milieu des autres, un campement qu'il supposa être celui de Snass. On reconnaissait à une foule de détails que c'était une installation temporaire mais néanmoins construite solidement. Un monceau d'équipements et de ballots de fourrures était empilé sur un échafaudage, hors de l'atteinte des chiens. Une grande toile en forme de demi-tente constituait un abri où l'on pouvait s'isoler, causer et dormir. À côté s'élevait une tente de soie du genre de celles qu'affectionnent les explorateurs et les opulents chasseurs de gros gibier. La Fumée, qui n'avait jamais vu la pareille, s'en approcha pour l'examiner. À ce moment les pans s'écartèrent, et une jeune fille en sortit. Ses mouvements étaient si vifs, et elle avait surgi si brusquement qu'elle fit à la Fumée l'effet d'une apparition. Il parut lui produire une impression analogue, et ils restèrent un long instant à se dévisager mutuellement. Elle était entièrement vêtue de fourrures, mais de fourrures d'un tel prix et d'un si magnifique travail que le jeune homme n'avait jamais rêvé qu'il en pût exister de semblables.

Sa parka, dont elle avait rejeté le capuchon en arrière, était faite d'un pelage d'argent pâle. Ses muclucs aux semelles de cuir de morse étaient un assemblage de minuscules pattes de lynx.

Ses moufles aux longs crispins, l'écharpe dont les glands pendaient sur ses genoux et toutes les fourrures de son cos-

tume se moiraient d'argent sous la lumière froide. Elle avait un cou mince et délicat, un visage au teint clair, des yeux bleus, des oreilles délicates et colorées comme des coquillages, et de fins cheveux châtains avec des reflets de givre.

Tout cela, la Fumée le vit comme dans un rêve, puis il reprit son sang-froid, et sa main se porta à sa casquette. Au même instant, l'expression d'étonnement de la jeune fille se transforma en un sourire et, d'un mouvement gracieux et rapide, elle enleva une de ses moufles et lui tendit la main.

— Comment allez-vous ? murmura-t-elle gravement, avec un accent bizarre et délicieux.

Lui, qui s'était habitué aux cris éraillés des squaws, fut tout surpris d'entendre le timbre argenté de cette voix.

Il ne put que marmotter quelques phrases gauches, réminiscences de son éducation mondaine.

— Je suis heureuse de vous voir, continua-t-elle lentement, en cherchant ses mots, et son visage souriant se plissait de mille petites rides. Excusez mon anglais, il n'est pas fameux. Je suis pourtant Anglaise comme vous, affirma-t-elle sérieusement. Mon père est Écossais. Ma mère est morte. Elle était Française et Anglaise, et aussi un peu Indienne. Son père était un homme important dans la Compagnie de la Baie d'Hudson. Brrr… qu'il fait froid !

Elle remit sa moufle et frictionna ses oreilles.

— Allons parler près du feu. Mon nom est Labiskwee, et le vôtre ?

Ce fut ainsi que la Fumée fit la connaissance de Labiskwee, la fille de Snass.

La Fumée apprit ce jour-là beaucoup de choses et plus encore les jours suivants, quand le camp se déplaça pour suivre la piste des caribous. La tribu était composée de véritables Indiens sauvages ; c'était la même qu'Anton avait rencontrée de longues années auparavant et à laquelle il avait réussi à échapper. Elle était alors presque sur la limite ouest de son territoire, mais au printemps elle émigrait vers le nord, sur les confins de la toundra du pôle, et vers l'est jusqu'à la Luskwa. La Fumée n'arrivait pas à identifier le fleuve auquel les Indiens donnaient ce nom, et ni Labiskwee, ni Mac Can ne purent lui donner la moindre indication utile.

En diverses circonstances, Snass, accompagné des meilleures chasseurs, avait traversé les montagnes vers l'est et poussé plus loin encore que les lacs et le Mackenzie, jusque dans les mauvaises terres. C'est là qu'ils avaient trouvé la tente de soie qu'occupait Labiskwee.

— Elle a appartenu à l'expédition Millicent-Adbury, confia Snass à la Fumée.

— Oh ! je me rappelle. Ils étaient partis à la poursuite des bœufs musqués. L'expédition de secours ne retrouva pas leurs traces.

— Moi, je les ai retrouvés, mais morts.

— Personne n'en sait rien encore ?

— Personne ne sait jamais rien ! affirma Snass, en plaisantant.

— Mais s'ils avaient été vivants quand vous les avez trouvés ?…

— Ils seraient restés avec moi et mon peuple…

— Pourtant, Anton vous a quittés.

— Anton ? Je ne me souviens pas de ce nom. Il y a longtemps de ça ?

— Quatorze ou quinze ans.

— Alors il a réussi à s'en tirer ! Eh bien, je vous avoue que je me suis souvent demandé ce qu'il était devenu. Nous l'appelions Longues Dents. C'était un homme !

— La Perle aussi s'en est tiré, voilà dix ans.

Snass secoua la tête d'un air d'ignorance.

— Il a trouvé des traces de vos campements ; c'était en été.

— C'est bien possible, répondit Snass. En été nous sommes à des centaines de kilomètres au nord.

Mais la Fumée échoua dans ses tentatives pour connaître l'histoire de Snass avant qu'il vînt habiter les régions arctiques. C'était un homme instruit ; cependant il n'avait, depuis son exil volontaire, lu ni livres, ni journaux. Il ignorait tout des événements mondiaux et ne montrait aucun désir de les apprendre. Il avait pourtant entendu parler des mines du Yukon et de la découverte d'or au Klondike. Mais jamais les prospecteurs n'avaient envahi son territoire, ce dont il se montrait particulièrement satisfait. En réalité, le monde extérieur ne semblait plus exister pour lui ; il ne tolérait pas qu'on y fît allusion.

Labiskwee ne put apprendre rien de plus à la Fumée. Elle était née sur les terrains de chasse ; à l'âge de six ans elle avait perdu sa mère. Elle se rappelait sa grande beauté, et c'était la seule Blanche qu'elle eût jamais vue. Elle le di-

sait avec ardeur, et, à maintes reprises, laissa voir qu'elle avait quelques notions du grand monde extérieur dont son père s'était séparé. Mais elle gardait secrètes ses faibles connaissances, ayant de bonne heure appris que toute allusion à ce sujet mettait le vieillard hors de lui.

En tant qu'informateur, il était inutile de songer à Danny Mac Can, car il n'aimait pas les aventures. Il avait en horreur la vie sauvage qu'il menait depuis neuf années. Après avoir embarqué à San-Francisco sur un baleinier, il avait déserté son bord à Point Barrow avec trois camarades. Deux étaient morts et le troisième l'avait abandonné dans la terrible route du Sud. Deux ans, il avait vécu avec les Esquimaux avant de trouver l'énergie d'essayer de repartir, et quand enfin il s'y était décidé, un groupe de jeunes guerriers appartenant à la tribu de Snass l'avait cueilli à quelques journées de marche d'un poste de la Compagnie de la Baie d'Hudson. Au physique c'était un homme petit, à l'air stupide et aux yeux malades ; son seul idéal et son unique sujet de conversation était son retour à San Francisco et à son métier de maçon.

— Vous êtes le premier type intelligent que nous ayons pris, dit un soir Snass à la Fumée, au coin du feu, en manière de compliment. Je fais une exception en faveur du vieux Quatre-z-Yeux. Il avait été ainsi nommé par les Indiens, car il était myope et portait des lunettes. C'était un professeur de zoologie. Malheureusement, il est mort il y a un an. Il faisait partie d'une mission sur le haut Porc-épic, et s'était égaré, quand mes hommes le ramassèrent. Il était intelligent, c'est vrai, mais également très innocent par certain côté. Son point faible, c'était cette faculté de s'égarer. Il connaissait en tout cas fort bien la géologie et la métallurgie. Sur la Luskwa, où l'on trouve de la houille, nous avons des forges qu'il a installées de façon très satisfaisante. Il y faisait la réparation

des armes et l'apprenait aux jeunes. Il est mort l'an dernier, et réellement il nous a manqué. Il s'était perdu : on l'a trouvé gelé à moins d'un mille du camp.

Le même soir, Snass dit à la Fumée :

— Le mieux pour vous serait de choisir une femme et de fonder un foyer. Ce serait plus agréable que de rester avec tous ces jeunes Indiens. Les jeunes filles n'allument pas leurs feux – c'est une sorte de fête des vierges, comme vous le savez – avant le fort de l'été et l'arrivée du saumon, mais si vous désirez que j'en avance la date, il ne tient qu'à vous.

La Fumée sourit en secouant la tête.

— Réfléchissez, conclut placidement Snass, Anton est le seul qui ait jamais réussi à se défiler. Il a joué de bonheur… mais il est le seul.

V

— Si on arrive à filer d'ici, on aura une sacrée trotte à faire, dit tristement le Courtaud.

— En effet, convint la Fumée, on est plutôt coincés.

Ils considéraient, du haut d'un mamelon dénudé, le domaine neigeux de Snass. De trois côtés il était limité par des pics élevés. Vers le nord, cependant, la plaine, bien qu'accidentée, semblait s'étendre à l'infini, mais ils n'ignoraient pas que, même dans cette direction, une douzaine de chaînes abruptes barraient la route.

— À cette époque de l'année, dit Snass à la Fumée le même soir, je pourrais vous donner trois journées d'avance. Il vous serait impossible de dissimuler votre piste. Anton s'est échappé après la fonte des neiges. Les jeunes gens de ma tribu peuvent gagner de vitesse n'importe quel Blanc, et, de plus, ils profiteraient du sentier que vous auriez tracé. Quand la neige aura disparu, je veillerai à ce que vous n'ayez pas la même tentation. On mène une vie très agréable, ici. Bientôt on ne pense plus au monde extérieur. Je suis encore étonné de la facilité avec laquelle on l'oublie.

— Ce qui me gêne, c'est Danny Mac Can, confiait le Courtaud à la Fumée. Il est mauvais marcheur, mais il affirme qu'il existe un chemin vers l'ouest ; il faut donc que nous partions avec lui.

— Nous nous trouvons tous sur le même bateau, répliqua la Fumée.

— Erreur ! C'est toi seul qui es en cause, et l'avalanche est imminente.

— L'avalanche ? Mais de quoi parles-tu ?

— Tu ne connais pas la nouvelle ?

La Fumée secoua la tête.

— Les célibataires me l'ont apprise. Ils ont été avertis que c'est pour ce soir, en avance de plusieurs mois sur l'époque habituelle.

La Fumée haussa les épaules.

— Ça ne t'intéresse pas ?

— Je ne demande qu'à savoir de quoi il s'agit.

— Eh bien ! la femme de Danny a dit aux jeunes gens… (le Courtaud fit une pause impressionnante) et ils me l'ont naturellement rapporté, que les jeunes filles doivent ce soir même allumer leurs flambeaux. C'est tout. Es-tu content ?

— Je ne vois pas où tu veux en venir !

— Vraiment !… Pourtant c'est clair et net. Il y a une fille qui s'intéresse à toi, et cette fille s'apprête, pour la première fois, à allumer son flambeau. Et c'est Labiskwee. Or, j'ai bien remarqué de quelle façon elle te regarde quand tu ne la vois pas. Elle dit qu'elle n'épousera pas un Indien. Alors j'ai bien l'impression que c'est à mon pauvre ami la Fumée qu'elle en veut.

Trois vieilles squaws s'étaient arrêtées à mi-distance entre le campement des célibataires et celui de Mac Can, et la plus décrépite s'était mise à déclamer de sa voix la plus aiguë. La Fumée saisissait quelques noms propres, mais beaucoup lui échappaient, et le Courtaud les lui traduisait mélancoliquement.

— Labiskwee, fille de Snass, le Grand Chef, allume ce soir son premier flambeau de vierge ; Maka, fille d'Owits, le Coureur de Loups…

Après avoir cité les noms d'une douzaine de jeunes filles, les annonciatrices s'en furent péniblement accomplir plus loin leur office.

Des célibataires qui avaient prêté le serment enfantin de ne parler à aucune fille affectaient de se désintéresser de la cérémonie qui allait avoir lieu, et, pour montrer leur dédain, ils commencèrent leurs préparatifs en vue d'une expédition

que Snass leur avait ordonnée et qu'ils comptaient effectuer le lendemain même. Estimant insuffisante, suivant l'avis des vieux chasseurs, l'importance de la horde de caribous qu'il poursuivait, Snass avait décidé de diviser ses forces.

Le but dévolu aux jeunes gens était la recherche, dans le Nord-Ouest, du reste du troupeau.

La Fumée, troublé par la décision de Labiskwee, annonça son intention de les accompagner, mais au préalable il tint conseil avec le Courtaud et Mac Can.

— Trouve-toi à tel point, le troisième jour ! lui dit le Courtaud. Nous nous serons procuré les provisions et les chiens.

— Mais n'oublie pas, dit la Fumée, que si pour une raison quelconque notre rencontre ne peut pas se faire, tu n'as qu'à continuer ta route vers le Yukon. C'est clair ?… Si tu réussis, tu viendras à mon secours au printemps. Dans le cas contraire, c'est moi qui te délivrerai.

Mac Can, debout près de son foyer, indiqua du regard une montagne abrupte, là où la haute chaîne de l'Ouest délimitait le pays plat.

— C'est là, dit-il. Un petit ruisseau du côté sud. Nous le remontons ; le troisième jour tu nous y rencontres. Nous continuons ensuite notre route. Quel que soit le point où tu atteindras le ruisseau tu y trouveras notre piste ou nous-mêmes.

VI

Mais le troisième jour, la Fumée ne put faire naître l'occasion propice à sa fuite. Les jeunes Indiens avaient changé la direction de leurs recherches ; et, tandis que le Courtaud et Mac Can, avec leurs chiens, remontaient le lit du ruisseau, la Fumée et ses compagnons, à quatre-vingts kilomètres au nord-est, suivaient la piste du second troupeau de caribous. Plusieurs jours après, dans l'obscurité d'une tourmente de neige, ils revenaient au camp. Une squaw, qui gémissait auprès d'un foyer, cessa ses pleurs en apercevant la Fumée et se jeta vers lui. La bouche tordue, les yeux étincelants de haine, elle l'accabla de malédictions en indiquant de la main une forme raidie dans ses fourrures, encore étendue sur le traîneau qui l'avait ramenée.

Ce qui était arrivé, la Fumée ne pouvait que le supposer, et en approchant du campement de Mac Can, il se préparait à essuyer une seconde salve d'imprécations. Et là, quel ne fut pas son étonnement, en apercevant Mac Can lui-même occupé à mastiquer laborieusement une tranche de caribou.

— Je n'ai pas un tempérament combatif, expliqua-t-il en pleurnichant. Le Courtaud a réussi à se débiner, et ils le poursuivent toujours. Il s'est défendu comme un lion mais ils l'auront quand même. Je t'assure qu'il n'a aucune chance. Il en a rossé deux qui en réchapperont et a défoncé la poitrine à un autre.

— Oui, je sais, répondit la Fumée, je viens précisément de rencontrer la veuve.

— Le vieux Snass veut te voir, ajouta Mac Can, il a donné l'ordre que tu te rendes à sa hutte dès ton retour. Et

n'oublie pas : je ne t'ai jamais fait part de ce projet d'évasion, tu n'es au courant de rien. Le Courtaud est parti avec moi de sa propre initiative.

Au foyer de Snass, la Fumée trouva Labiskwee. Elle l'accueillit les yeux pleins d'une telle douceur et d'une telle tendresse qu'il en fut effrayé.

— Je suis contente que vous n'ayez pas cherché à fuir, dit-elle. Vous voyez, je…

Elle hésita, mais ses yeux ne se baissèrent pas.

— J'ai allumé mon flambeau, et naturellement c'est pour vous. Je vous aime plus que n'importe qui au monde. C'est étrange.

Jamais la Fumée n'avait reçu de déclaration, et il n'était pas préparé à une telle éventualité. Bien mieux, ce n'était pas une offre, car son consentement était considéré comme acquis. Tout semblait si bien conclu dans l'esprit de Labiskwee. Elle continuait de babiller, chantant l'hymne heureux de son amour, et lui cherchait l'instant propice pour l'écraser de sa confession. C'était le moment où jamais.

À ce moment Snass arriva près du brasier, dans la neige tombante.

L'occasion que la Fumée avait recherchée était perdue.

— Bonsoir ! dit le vieillard, d'un ton bourru. Eh bien ! votre camarade a fait du propre ! Vous avez été plus raisonnable, heureusement pour vous.

— Vous pourriez me dire ce qui est arrivé ! dit vivement la Fumée.

L’éclair des dents blanches de Snass, à travers ses moustaches broussailleuses, n’avait rien d’amical.

— Certainement, je vais vous le dire. Votre ami a tué un de mes hommes. Cet avorton de Mac Can l’a abandonné au premier coup de feu. Il n’essaiera jamais plus de fuir. Mais mes chasseurs ont dépisté votre camarade dans la montagne, et ils l’auront. Jamais il n’atteindra le Yukon. Quant à vous, à dater d’aujourd’hui, vous dormirez à mon foyer, et plus d’expédition avec les jeunes gens ! J’aurai l’œil sur vous.

La nouvelle situation de la Fumée était pleine d’inconvénients. Plus que jamais, il se trouvait en contact avec Labiskwee. Dans sa douceur et son innocence, la franchise de son amour était redoutable. Chacun de ses regards l’exprimait comme une caresse. Vingt fois il fut sur le point de lui parler de Joy Gastell, et vingt fois il manqua de courage.

VII

— Écoute-moi, dit Mac Can. Voici le dégel. La surface de la neige se durcit. C’est le bon moment pour voyager, à part les ouragans de printemps dans la montagne. Je les connais. C’est avec toi, et personne d’autre, que je veux m’enfuir d’ici.

— Mais tu ne peux pas, lui répliqua la Fumée. Tu ne peux pas tenir le coup, que ce soit avec moi ou un autre. Ta colonne vertébrale est de moelle fondue. Si je pars, ce sera tout seul. Et puis, les idées changent, peut-être je ne m’en

irai jamais… La chair du caribou est savoureuse, et voici bientôt le printemps et le saumon.

De son côté Snass disait :

— Votre associé est mort. Mes chasseurs ne l'ont pas tué, mais ils ont trouvé son corps gelé lors de la première tempête dans la montagne. Personne ne peut s'échapper d'ici.

Et Labiskwee :

— Je vous observe, et je remarque de l'inquiétude dans vos yeux et sur votre visage. Oh ! je le connais bien, votre visage, vous avez une petite cicatrice sur votre cou, juste sous l'oreille. Quand vous êtes content, les coins de votre bouche se relèvent ; quand vous pensez à des choses tristes, ils retombent. Quand vous souriez, trois ou quatre rides se forment aux coins de vos yeux, et quand vous riez, il y en a six et même sept. Mais je n'en vois aucune actuellement. Le monde est-il donc si beau que, vous aussi, vous désiriez le revoir ?

Elle soupira et hocha la tête.

— Et si vous restiez ici, est-ce que vous le regretteriez ? Je ne peux pas me figurer ce qu'est le monde. Est-ce que vous voulez fuir pour y retourner ?

La Fumée ne pouvait rien dire, mais elle se faisait une opinion en considérant les coins de ses lèvres. Des minutes s'écoulaient ; elle luttait visiblement contre elle-même tandis que la Fumée se reprochait l'inexplicable lâcheté qui l'empêchait d'avouer son avidité de revoir le monde exté-

rieur et l'existence d'une autre femme dans sa vie. Labiskwee soupira de nouveau.

— C'est bien ! Mon amour pour vous est plus grand que ma crainte de mon père, et cependant sa colère est plus terrible que l'ouragan sur la montagne. Voici la preuve de mon amour. Je vous aiderai à fuir vers le monde.

VIII

La Fumée se réveilla doucement, sans bouger. De petits doigts tièdes touchèrent sa joue et glissèrent jusqu'à ses lèvres pour une tendre pression. Puis une fourrure, imprégnée du froid de l'extérieur, caressa sa peau et son oreille perçut le murmure d'un seul mot : « Venez ! »

Il s'assit avec précaution et prêta l'oreille. Dans le camp, la multitude des chiens-loups avait commencé son concert nocturne, mais, malgré le bruit, il pouvait, très près de lui, percevoir la respiration légère et rythmée de Snass.

Labiskwee le tira brusquement par la manche, et il comprit qu'elle l'invitait à la suivre. Il prit ses mocassins et ses chaussettes, puis sortit sur la neige. En dehors de la lueur du feu mourant, elle lui fit signe de se vêtir complètement et, pendant qu'il obéissait, elle rentra sous la tente où dormait Snass.

La Fumée se rendit compte qu'il était une heure du matin, à peu près. La température, qu'il évalua à dix degrés au-dessous de zéro, était relativement douce. Labiskwee le rejoignit bientôt et le guida par les sentiers obscurs du camp endormi. Malgré toutes leurs précautions pour marcher dis-

crètement, la neige gelée craquait sous leurs mocassins, mais le bruit se perdait parmi les hurlements des chiens.

— Maintenant nous pouvons parler, dit-elle, quand ils eurent laissé le dernier foyer à cinq cents mètres derrière eux.

Elle lui faisait face, à la clarté des étoiles. Alors seulement il s'aperçut que ses bras étaient chargés d'un fardeau et reconnut ses raquettes, un fusil, deux cartouchières et son sac de couchage.

— J'ai tout préparé, dit-elle, avec un léger rire de satisfaction. J'ai mis deux jours à remplir la cachette. Il y a de la viande, de la farine et des allumettes. J'ai mis aussi des skis. Oh ! je sais marcher dans les neiges et nous pourrons avancer rapidement.

La Fumée resta silencieux. Le fait qu'elle ait préparé sa fuite lui causait déjà une grande surprise, mais sa volonté de l'accompagner dépassait toutes ses prévisions. Incapable, sur le moment, d'élaborer un plan d'action, il se borna à la débarrasser de sa charge, objet par objet. Puis il la prit dans ses bras et la pressa étroitement sur sa poitrine.

La Fumée hésita un long moment et, avant de lui répondre, il vit en imagination vaciller et s'évanouir tous ses souvenirs du monde brillant et des contrées ensoleillées.

— Retournons, Labiskwee, dit-il. Vous serez ma femme et nous vivrons toujours avec la tribu des Caribous.

— Non ! Non !

Elle secoua la tête, et tout son corps dans les bras du jeune homme semblait protester contre cette proposition.

— Je suis tout à fait décidée. J'ai beaucoup réfléchi. Le regret du monde vous saisirait et vous dévorerait le cœur pendant de longues nuits. Vous en mourriez. Tous les hommes qui ont connu le monde désirent le revoir. Et je ne veux pas que vous mouriez. Nous traverserons les montagnes de neige par la passe du Sud.

— Écoutez-moi, insista-t-il. Il faut que nous revenions au camp.

— Nous allons nous rendre à la cache, dit-elle résolument. C'est à cinq kilomètres d'ici. Suivez-moi !

Il était pris du désir de tout lui dévoiler, au sujet de la femme qu'il aimait de l'autre côté de la passe du Sud.

— Vous auriez tort de retourner, finit-elle par dire. Je… je ne suis qu'une sauvage et le monde m'effraie ; mais j'ai encore plus peur pour vous que pour moi. Vous le voyez, je vous aime plus que tout au monde, plus que moi-même. Les pensées qui sont pour vous dans mon cœur, aussi brillantes et aussi nombreuses que les étoiles, il n'existe pas de mots pour vous les exprimer. Non, c'est impossible. Je ne peux vous le dire… Je ne peux pas…

Il ne put résister plus longtemps, et tous deux reprirent la direction du sud.

IX

Durant la nuit, le froid avait durci la neige après le dégel superficiel de la veille, et ils avançaient rapidement sur leurs skis.

— La cache est là, dans les arbres ! dit Labiskwee.

Soudain elle saisit le bras de la Fumée dans un mouvement de surprise. Sous les arbres un petit feu pétillait joyeusement, à côté duquel Mac Can était accroupi.

— Je me doutais que tu filerais sans moi, expliqua Mac Can quand ils furent arrivés près de lui, et ses petits yeux perçants luisaient d'astuce. Aussi je n'ai pas quitté la petite des yeux et, quand je l'ai vue cacher ses skis et des provisions, j'ai été fixé. J'ai apporté mes skis, mes raquettes, et à manger… Le foyer ? Il n'y a rien à craindre. Tout le camp dort et ronfle, et il fait froid. On part maintenant ?

Labiskwee jeta vers la Fumée un rapide regard de consternation, envisagea rapidement la situation et parla.

— Mac Can, vous êtes un ignoble individu ! dit-elle d'une voix sifflante, les yeux étincelants de colère. Je sais que si nous vous abandonnons, vous donnerez l'alarme au camp. Nous sommes forcés de vous emmener. Vous connaissez mon père. Je lui ressemble. Vous ferez ce qu'on vous ordonnera. Tâchez d'obéir car, si nous avons des difficultés à cause de vous, vous regretterez d'avoir voulu vous enfuir.

Mac Can la regardait de bas en haut, de ses yeux en vrille où la haine se mélangeait de basse servilité. L'irritation qu'il y avait dans le regard de la jeune fille fit place à une expression de douceur quand elle se tourna vers la Fumée.

— C'est vrai ce que je dis, non ? lui demanda-t-elle.

L'aube les trouva au milieu des collines d'approche, dont la ceinture s'étendait entre les ondulations de la plaine et les montagnes. Mac Can suggéra qu'il était temps de dé-

jeuner, mais ses compagnons jugèrent bon de continuer et de ne s'arrêter que pour le repas du soir, lorsque la chaleur de l'après-midi aurait ramolli la surface de la neige et mis obstacle à la marche.

Bientôt les collines devinrent plus élevées, et le cours d'eau dont ils suivaient le lit glacé s'engagea dans des gorges de plus en plus profondes.

Les signes précurseurs du printemps se faisaient plus rares ; cependant, ils trouvèrent quelques parties du torrent débarrassées de glace et, à deux reprises, des touffes de saules nains, où l'on pouvait apercevoir la promesse de bourgeons.

Labiskwee déploya devant la Fumée les connaissances qu'elle possédait sur la région et les plans quelle avait élaborés pour déjouer la poursuite. Il n'y avait que deux issues à travers les montagnes : l'une à l'ouest, l'autre au sud. Snass les ferait garder immédiatement par ses guerriers. Mais il existait un autre chemin vers le sud. En fait, il s'arrêtait au milieu du trajet ; là il bifurquait vers l'ouest, traversait trois vallées et rejoignait la piste ordinaire.

Les jeunes Indiens, ne trouvant pas les traces des fugitifs sur le chemin habituel, les supposeraient partis par celui du sud, car ils ne pouvaient pas imaginer qu'ils auraient choisi la route la plus longue et la plus ardue.

Après avoir jeté un coup d'œil sur Mac Can, qui marchait en arrière, Labiskwee dit à mi-voix à la Fumée :

— Il est en train de manger… ça commence bien.

La Fumée regarda l'Irlandais et le vit mâcher à la dérobée des morceaux de graisse de caribou, tirés du sac qu'il portait.

— Il ne faut pas manger en dehors des repas, Mac Can, ordonna-t-il. Il n'y a pas de gibier dans la région que nous allons traverser, et nous devons nous rationner dès maintenant.

Vers une heure, la croûte glacée s'était amollie au point que les skis s'enfonçaient et, avant deux heures, les raquettes elles-mêmes devinrent inutilisables. Ils s'arrêtèrent et prirent leur premier repas. La Fumée inventoria les provisions.

Le chargement de Mac Can lui procura une surprise désagréable. L'homme avait bourré le fond de son sac de peaux de renards argentés, si bien qu'il n'y restait presque plus de place pour la nourriture.

— Je ne croyais pas en avoir mis autant, expliqua-t-il. Il faisait noir quand j'ai fait mon sac. Mais on peut en tirer pas mal de fric. Avec nos munitions, nous aurons du gibier à foison.

— Oui ! les loups te boufferont à foison, lui répliqua sèchement la Fumée, tandis que les yeux de Labiskwee étincelaient de rage.

À leur évaluation, il y avait assez de vivres pour un mois, à condition de ne rien gâcher et de rester sur sa faim. La Fumée répartit la charge des sacs, en finissant par se rendre aux instances de Labiskwee, qui voulait porter sa part.

Le lendemain, ils eurent à parcourir une large gorge où le lit du cours d'eau s'étalait ; leur marche devenait de nouveau impossible sur la neige amollie quand ils arrivèrent à la surface encore résistante de la pente de la montagne.

— Dix minutes de plus, et nous n'aurions pas pu traverser la plaine, dit la Fumée, quand ils s'arrêtèrent pour souffler sur une crête dénudée. Ce point doit la dominer d'au moins trois cents mètres.

Mais Labiskwee, sans répondre, lui montra un espace vide entre les arbres. Au milieu de cet espace, cinq silhouettes distinctes s'avançaient péniblement sur une seule ligne.

— Les hommes de mon père ! dit-elle enfin.

— Ils enfoncent jusqu'aux hanches, dit la Fumée. Ils ne pourront pas atteindre aujourd'hui le terrain ferme. Nous avons plusieurs heures d'avance. Allons, Mac Can ! Debout ! Nous ne mangerons pas tant que nous pourrons continuer.

Mac Can maugréa, mais comme il n'avait plus de graisse de caribou dans son sac, il suivit ses compagnons avec l'air d'un chien battu.

Dans la vallée plus élevée où ils se trouvaient maintenant, la croûte glacée ne commença à céder que vers trois heures de l'après-midi. Alors, ils purent marcher à l'ombre de la montagne où la neige durcissait de nouveau. Une seule fois ils s'arrêtèrent. Ce fut pour prendre la graisse confisquée à Mac Can, et ils la mangèrent tout en continuant leur route. Elle était gelée ; il aurait fallu la faire chauffer ; mais elle s'émiettait dans leurs bouches et calmait les tiraillements de leurs estomacs.

Après un long crépuscule, les ténèbres épaisses étaient venues sous un ciel couvert, quand, vers neuf heures, ils établirent leur campement dans un bouquet de sapins rabougris. Mac Can, à bout de forces, geignait.

La journée avait été épuisante ; malgré l'expérience acquise en neuf années de la vie polaire, il s'était laissé aller à sucer de la neige, et sa bouche, desséchée et brûlante, lui occasionnait d'intolérables souffrances. Il resta à gémir, accroupi près du feu, tandis que les autres préparaient le campement. Lasbikwee se montrait infatigable ; sa vitalité et son endurance morale et physique étaient pour la Fumée un continuel sujet d'étonnement. Sa gaieté n'avait rien de contraint ; elle avait toujours un sourire à lui adresser, et quand par hasard leurs mains se frôlaient, elle prolongeait leur contact en caresse.

Mais lorsque ses regards rencontraient Mac Can, ils prenaient un éclat menaçant, et l'expression de son visage devenait dure et hostile.

Au cours de la nuit, le vent se leva et la neige se mit à tomber. Le lendemain, leur marche ne fut qu'une lutte à tâtons contre les bourrasques. Ils dépassèrent sans le voir le tournant du chemin qui remontait le lit d'un petit cours d'eau et traversait une crête à l'ouest. Pendant deux journées encore, ils errèrent, arpentant inutilement de vastes étendues à plus basse altitude, pour rentrer dans le séjour du froid.

— Ils ont perdu notre piste. Qu'est-ce qui nous empêche de prendre une journée de repos ? implorait Mac Can.

Mais ses supplications restaient sans écho, car la Fumée et Labiskwee se rendaient compte du danger de la situation.

Ils étaient perdus dans l'immensité des montagnes, et depuis leur départ ils n'avaient aperçu ni gibier, ni même la moindre trace.

Les jours, les uns après les autres, se passaient en randonnées dans une région hostile, où ils étaient forcés de parcourir un labyrinthe de vallées et de canyons rarement orientés vers l'ouest. À peine engagés dans une de ces gorges, ils devaient la suivre jusqu'au bout, car les pics glacés et les falaises qui la bordaient étaient impossibles à escalader. L'épuisement et le froid tuaient leur énergie ; pourtant ils en eurent encore assez pour diminuer les rations qu'ils s'étaient accordées jusqu'alors.

Une nuit, la Fumée fut réveillé par le bruit d'une lutte. Il percevait distinctement, dans la direction où dormait Mac Can, des halètements et des sons étranges. À coups de pied il attisa vivement le feu et aperçut Labiskwee qui, les mains crispées à la gorge de l'Irlandais, le forçait à cracher un morceau de viande à demi mâché. À cet instant, elle porta la main à sa hanche, et la Fumée vit l'éclair du couteau qu'elle venait de dégainer.

— Labiskwee ! s'écria-t-il.

La main hésita.

— Ne faites pas cela ! continua-t-il, en s'élançant vers elle.

Elle tremblait de colère, mais sa main, après un temps d'arrêt, redescendit comme à regret pour remettre la lame au fourreau. Comme si elle craignait de ne pouvoir longtemps se contenir, elle se dirigea vers le feu et s'occupa à l'alimenter.

Mac Can se mit sur son séant, gémissant et menaçant tour à tour, partagé entre la frayeur et l'irritation, et articulant des explications confuses.

— Où as-tu pris cette viande ? demanda la Fumée.

— Fouillez-le ! dit Labiskwee.

C'était les premières paroles qu'elle proférait et d'une voix frémissante.

Mac Can chercha à se défendre, mais la Fumée l'empoigna sans ménagement et découvrit sous son aisselle un morceau de viande de caribou, qu'il y avait mis pour le dégeler à la chaleur de son corps. À ce moment, un cri de Labiskwee détourna l'attention de la Fumée ; elle s'était jetée sur le sac de Mac Can et l'avait ouvert.

À la place de la viande qu'il devait contenir, elle en faisait tomber de la mousse, des aiguilles de sapin, des copeaux. Afin d'alléger sa charge, Mac Can avait rempli son sac de menus débris tout en ayant su lui conserver son volume normal.

De nouveau elle s'élança le couteau à la main sur le coupable, mais la Fumée la saisit à pleins bras, et elle dut se soumettre en gémissant de rage impuissante.

— Ce n'est pas pour la nourriture, haleta-t-elle, c'est pour vous, pour votre vie. Quel individu répugnant ! C'est vous-même qu'il dévorait.

— Nous n'en mourrons pas, lui dit la Fumée pour la consoler. Désormais il portera la farine. Il ne peut pas la manger telle quelle, et s'il le faisait, je l'abattrais, car alors ce serait votre vie aussi bien que la mienne qu'il mettrait en danger.

Il la serra plus étroitement.

— Tuer, c'est l'affaire des hommes ; les femmes ne doivent pas tuer.

— Alors, vous ne m'aimeriez plus si je tuais ce chien ? demanda-t-elle avec étonnement.

— Si, mais pas autant, répondit diplomatiquement la Fumée.

Elle soupira avec résignation :

— C'est bien.

X

Cependant, les jeunes Indiens continuaient leur poursuite implacable. Servis par des hasards miraculeux autant que par les suppositions qu'ils pouvaient former sur la route adoptée par les fugitifs, ils retrouvaient toujours la piste effacée par les ouragans et s'y attachaient. Si la neige tombait, la Fumée et Labiskwee effectuaient les détours les plus invraisemblables, tournant à l'est alors que le meilleur chemin eût été vers l'ouest ou le sud, évitant une plaine pour escalader une pente. Cela n'avait aucune importance, puisqu'ils étaient égarés ! Mais il leur était impossible de se débarrasser des Indiens, sauf pour quelques jours. Après une tourmente, quand les poursuivants avaient perdu la piste, ils s'égaillaient comme une meute, et le premier qui trouvait un indice quelconque allumait un grand feu pour rappeler ses compagnons.

La Fumée avait perdu la notion du temps, des jours et des nuits passés, des ouragans et du repos. Dans un enfer de souffrances, Labiskwee et lui, épuisés, continuaient la lutte, et Mac Can se traînait tant bien que mal à l'arrière, marmottant ses souvenirs de San Francisco. Des pics immenses, calmes et sévères dans le ciel d'un bleu glacial, se dressaient autour d'eux. Ils fuyaient par des gorges aux murailles si abruptes que le roc, où la neige ne pouvait s'attacher, s'y montrait dans sa sombre nudité, puis ils s'engouffraient dans des vallées qui surplombaient de plusieurs centaines de mètres des lacs de glace.

Une nuit, entre deux ouragans, la flamme d'un volcan lointain illumina le ciel. Ils ne la revirent plus et finirent par se demander s'ils n'avaient pas eu une hallucination.

Ils traversaient des creux où la neige, gelée par couches successives, s'était amassée, puis d'étroits couloirs qui laissaient entrevoir des glaciers d'où elle avait été balayée par de terribles rafales. Ils se traînaient, silencieux comme des ombres, sur le flanc d'avalanches prêtes à s'écrouler ; et le tonnerre des chutes les arrachait parfois à leur sommeil exténué.

Souvent ils campaient sans feu, au-dessus de la limite des arbres, et à la chaleur de leurs corps ils étaient contraints de faire dégeler leur ration de viande.

Au milieu de ces terribles épreuves, Labiskwee restait toujours semblable à elle-même. Jamais son enjouement ne l'abandonnait, sauf quand son regard tombait sur Mac Can. Les pires prostrations de la fatigue et du froid ne réussissaient pas non plus à refréner les démonstrations de son amour.

Attentive comme un chat, elle surveillait le partage des maigres rations, et la Fumée sentait qu'au fond de son cœur elle reprochait à Mac Can chaque mouvement de ses mâchoires.

Un jour qu'elle s'était chargée de la distribution, la Fumée en avait été prévenu par un véhément discours de protestation de l'Irlandais. Car non seulement à celui-ci, mais aussi à elle-même, elle avait réservé une part plus petite que celle de la Fumée. Dès lors, il effectua lui-même cette opération.

Un matin, après une chute de neige qui avait duré toute la nuit, ils furent pris dans une petite avalanche et balayés sur un espace d'une dizaine de mètres. Ils s'en tirèrent à moitié suffoqués, mais sans blessures ; malheureusement Mac Can avait perdu son sac, qui contenait toute leur provision de farine, et qu'un autre glissement plus important ensevelit sans qu'on pût espérer le récupérer. À partir de cet instant, Labiskwee évita de porter les yeux sur Mac Can, bien que, dans le désastre, il n'eût commis aucune faute. La Fumée comprit qu'elle n'osait plus le regarder, par crainte de ne pas pouvoir se maîtriser.

XI

C'était une matinée calme ; le ciel restait clair et bleu, et la neige scintillait sous les rayons du soleil. Le long d'une vaste pente, ils se mouvaient comme des fantômes fatigués dans un monde mort. Pas un souffle de vent ne rompait l'effrayante et glaciale tranquillité. Des pics éloignés de centaines de kilomètres, jalonnant l'échine des monts rocheux,

paraissaient aussi distincts que s'ils se trouvaient à faible distance.

— Il va nous arriver quelque chose, murmura Labiskwee. Vous n'en avez pas le pressentiment ? Ici, là, partout. Tout semble bizarre.

— Je frissonne et ce n'est pas de froid ni de faim non plus, répondit la Fumée.

— N'est-ce pas dans votre tête et votre cœur ? s'écria-t-elle avec exaltation. J'éprouve la même impression.

Un instant après, ils durent faire halte pour reprendre haleine.

— Je ne peux plus distinguer les pics, dit la Fumée.

— L'air devient lourd et oppressant, constata Labiskwee. J'ai de la peine à respirer.

— Il y a trois soleils, grommela d'une voix rauque Mac Can, qui chancelait, cramponné à son bâton de ski.

Effectivement, de chaque côté de l'astre, on en apercevait un autre.

— J'en vois cinq, s'écria Labiskwee.

Pendant qu'ils regardaient, il leur semblait que d'autres encore se formaient et lançaient leurs rayons.

— Bon Dieu ! le ciel est rempli de soleils ! hurla Mac Can dans son effroi.

Tout à coup, il poussa un glapissement de surprise et de douleur.

— Ça me pique ! gémit-il.

Puis ce fut au tour de Labiskwee de se plaindre, et la Fumée lui aussi ressentit sur sa joue une sorte de piqûre de froid qui le brûla ensuite comme un acide. Il songea à ses baignades en mer quand il lui arrivait d'être touché par les filaments venimeux des poissons qu'on surnomme les « cuirassés portugais ». La sensation était si semblable qu'il se passa instinctivement la main sur le visage comme pour s'en débarrasser.

À ce moment, une détonation retentit, étrangement assourdie. Au bas du talus, les jeunes Indiens, debout sur leurs skis, ouvraient le feu.

— Dispersez-vous, ordonna la Fumée, et dépêchez-vous de grimper. Nous sommes presque au sommet. Ils sont à trois cents mètres en contrebas et nous pouvons gagner sur eux deux ou trois kilomètres avant qu'ils commencent à descendre l'autre versant.

Sous les invisibles aiguillons de l'atmosphère qui piquaient et brûlaient leurs visages, tous trois se déployèrent sur la neige et précipitèrent leur ascension. Les coups de feu, bizarrement étouffés, résonnaient toujours à leurs oreilles.

— C'est encore une veine, dit la Fumée, hors d'haleine, que quatre d'entre eux n'aient que des mousquets et le cinquième seul un winchester. De plus, tous ces soleils les empêchent de bien viser.

— Mon père est en colère, dit la jeune fille, ils ont l'ordre de tuer.

— Comme votre voix est étrange, elle semble venir de très loin !

— Couvrez-vous la bouche, cria tout à coup Labiskwee, et ne parlez pas. Je sais ce que c'est. Protégez-vous la bouche avec votre manche, comme ça, et plus un mot.

Le premier, Mac Can tomba ; il eut de la peine à se relever. Ils s'effondrèrent tous un nombre incalculable de fois avant d'atteindre la crête. Leurs muscles refusaient d'obéir à leurs volontés, et leurs corps étaient gagnés par une sorte d'engourdissement et de lassitude dont ils ne pouvaient comprendre la cause. En contrebas, ils voyaient aussi les jeunes Indiens tituber et tomber sur la pente.

— Ils n'arriveront jamais jusqu'ici, dit Labiskwee. C'est la « mort blanche ». Les vieux m'en ont parlé, bien que je n'aie jamais vu ses effets. Maintenant, un brouillard va se produire, différent de tout ce que vous avez pu voir comme brume, brouillard ou fumée de froid. Ils sont rares ceux qui ont survécu après en avoir été témoins.

Mac Can haletait et suffoquait.

— Couvrez-vous la bouche, ordonna à son tour la Fumée.

Soudain un éclair les environna de toutes parts, attirant leurs regards vers les soleils multiples. Ils les virent s'assombrir et se voiler. L'atmosphère se remplit d'une fine poussière de feu, qui estompait les pics voisins. Les jeunes Indiens qui luttaient pour se rapprocher disparurent dans ce brouillard fantastique.

Mac Can s'était accroupi sur ses skis, les bras repliés sur ses yeux et sur sa bouche.

— Allons, debout ! On repart ! lui dit la Fumée.

— Je ne peux pas bouger, répondit-il, et son corps courbé esquissa quelques oscillations.

La Fumée, à peine capable de secouer la léthargie qui le paralysait, s'approcha péniblement de l'homme. Il avait l'impression d'une parfaite lucidité ; seul, son physique était affecté.

— Laissez-le ! murmura doucement Labiskwee.

Mais la Fumée, par un effort de volonté, parvint à relever l'Irlandais et à le placer face à la longue pente qu'ils avaient à descendre. Puis il le poussa en avant, et Mac Can, dirigeant et ralentissant sa glissade avec ses bâtons, pénétra dans le nuage de poussière de diamant.

La Fumée regarda Labiskwee qui eut encore la force de sourire alors qu'elle était près de s'affaisser. Il lui fit signe de partir à son tour, mais elle se rapprocha de lui, et ce fut côte à côte, à deux mètres l'un de l'autre, qu'ils s'élancèrent dans cette brume épaisse pour s'exposer aux morsures du feu glacial.

Bien qu'il freinât de son mieux, la Fumée, emporté par son poids, dut la laisser en arrière ; il fila longtemps à une vitesse effrayante, qui ne lui permit de s'arrêter que sur un plateau horizontal, à la surface rugueuse. Il s'y maintint jusqu'à ce qu'elle l'eût rejoint, et ils continuèrent leur descente ensemble sur une déclivité plus douce, qui bientôt se termina.

Leur torpeur s'était encore accrue. Les plus grands efforts de leur volonté ne leur permettaient qu'une allure d'escargots. Ils dépassèrent Mac Can, de nouveau accroupi sur ses skis, et la Fumée, sans s'arrêter, le releva à l'aide de son bâton.

— Arrêtons-nous maintenant, articula péniblement Labiskwee. Arrêtons-nous, ou c'est la mort. Il faut nous abriter, les vieillards l'ont dit.

Sans perdre de temps à déboucler ses courroies, elle les trancha. La Fumée en fit autant, et après un dernier regard à la féerie du brouillard de mort et des soleils dérisoires, ils se couvrirent de leurs fourrures, blottis dans les bras l'un de l'autre.

Ils sentirent Mac Can trébucher sur eux et tomber, puis entendirent ses faibles gémissements mêlés d'imprécations, bientôt noyés dans une violente quinte de toux, tandis qu'il se serrait contre eux et s'enveloppait de ses couvertures. Alors, ils commencèrent à suffoquer, secoués par des accès d'une toux sèche, spasmodique et impossible à réprimer. Leur pouls s'accéléra et la fièvre les saisit.

L'intensité et la fréquence des quintes s'accrurent jusque vers le milieu de l'après-midi. Puis, elles commencèrent à se calmer et leur permirent quelques courtes périodes d'un sommeil épuisé. Cependant, la toux de Mac Can continuait de s'aggraver, et à ses plaintes et à ses cris, ils s'aperçurent qu'il délirait.

À un moment, la Fumée voulut rejeter les couvertures pour se rendre compte de son état, mais Labiskwee s'accrocha à lui.

— Non, dit-elle, suppliante. Si nous nous découvrons, c'est la mort. Appuyez votre visage contre ma parka, respirez doucement et ne parlez pas. Tenez… faites comme moi.

Ils passèrent la nuit dans un assoupissement entrecoupé par des accès de toux qui se communiquaient de l'un à l'autre. Ce fut peu après minuit, à l'estimation de la Fumée,

que Mac Can eut sa dernière quinte. Après cela, il ne proféra plus que des plaintes sourdes.

La Fumée fut réveillé par un baiser de Labiskwee. Il était dans ses bras, la tête reposant sur sa poitrine. La jeune fille parla ; sa voix joyeuse avait repris son timbre habituel et n'était plus assourdie comme la veille.

— Il fait jour, dit-elle en soulevant légèrement le bord des couvertures. Regardez. Il fait jour. Nous avons survécu, et la toux a cessé. Nous pouvons regarder l'univers, mais je serais heureuse de rester toujours ainsi. Je viens de passer une heure merveilleuse.

— Je n'entends plus Mac Can, dit la Fumée. Et que sont devenus les Indiens, puisqu'ils ne nous ont pas rejoints ?

Il rejeta les fourrures et ne vit plus dans le ciel qu'un soleil normal et unique. La brise soufflait doucement, encore chargée de froid, mais avec une promesse de jours plus cléments. Le monde avait repris son aspect accoutumé.

Mac Can gisait sur le dos ; son visage noirci par la fumée, que depuis longtemps il ne nettoyait plus, était gelé et dur comme le marbre. Labiskwee se montra insensible à ce spectacle.

— Voyez ! dit-elle tout à coup. Un oiseau des neiges. C'est bon signe.

Les Indiens semblaient avoir disparu. Ils avaient péri sur l'autre versant, ou avaient renoncé à la poursuite.

XII

Il leur restait si peu de provisions qu'ils n'osaient pas manger le dixième de ce qu'il leur aurait fallu, ni le centième de ce qu'ils auraient désiré. Les jours qui suivirent, dans leurs pérégrinations parmi les solitudes de la montagne, l'aiguillon de l'instinct de conservation s'émoussa, et ce fut comme dans un songe qu'ils continuèrent à marcher. De temps à autre, la Fumée reprenait conscience de lui-même et se surprenait à fixer d'un regard absent cette succession interminable de sommets, ayant encore dans les oreilles l'écho des paroles sans signification qu'il venait de prononcer. De son côté, Labiskwee restait presque continuellement sans réaction. Leurs efforts étaient instinctifs, automatiques. Ils cherchaient à gagner la direction de l'ouest, et toujours des vallées et des chaînes inaccessibles les rejetaient au nord ou au sud.

— Il n'y a aucun passage vers le sud, disait Labiskwee. Les vieillards ne l'ignoraient pas. C'est vers l'ouest, toujours vers l'ouest qu'il faut marcher.

Ils avaient échappé à la poursuite des jeunes Indiens, mais non à celle de la faim. Vint une journée de froid, où la neige, formée non pas de flocons, mais de cristaux de glace de la dimension de grains de sable, commença à tomber. Pendant trois nuits et trois jours, cette chute fut ininterrompue. Il était impossible de continuer la marche avant que le soleil du printemps eût provoqué la formation d'une croûte superficielle ; ils restèrent sur place, enveloppés de leurs fourrures, et, comme ils se reposaient, ils diminuèrent leurs rations.

Ces rations étaient si petites qu'elles ne parvenaient pas à apaiser les tiraillements d'une faim plus encore cérébrale que physique. Dans une crise de délire, Labiskwee, sa faim réveillée par le goût de sa minuscule portion de nourriture, poussa des soupirs, des gémissements et de petits cris de satisfaction, comme un animal, puis se jeta sur la ration du lendemain, qu'elle mit dans sa bouche.

Alors la Fumée vit une scène inoubliable. En serrant les dents sur la nourriture, elle reprit conscience, rejeta le morceau de viande et, de son poing fermé, frappa avec colère la bouche coupable. Mais, par la suite, bien d'autres merveilles devaient se présenter aux regards de la Fumée.

Après la longue chute de neige s'éleva un vent violent qui lançait les menus cristaux de glace, comme un ouragan soulève des tourbillons de sable. Toute la nuit la bise souffla, et quand se leva le jour, pur et sans nuages, la Fumée, les yeux hagards et le cerveau vacillant, crut rêver.

Tout autour de lui se dressaient des pics, grands et petits, en sentinelles isolées, ou groupés comme des conseils de Titans. Et du sommet de chacun d'eux, flottant, ondulant, comme plaquées contre le ciel, s'étendaient d'immenses oriflammes de neige, longues de centaines de mètres, nuages laiteux de clarté ou d'ombre, que le soleil argentait.

La Fumée regardait, fasciné ; les drapeaux demeuraient attachés aux pics, et il croyait à une hallucination, quand Labiskwee se redressa parmi ses fourrures.

— Je rêve, Labiskwee, dit-il. Rêvez-vous aussi dans mon rêve ?

— Ce n'est pas un rêve ! répliqua-t-elle. Les vieillards m'ont parlé de ce phénomène. Ensuite viendra le vent du printemps. Nous vivrons et nous aurons gagné notre repos.

XIII

La Fumée parvint à abattre un oiseau et ils se le partagèrent. Une fois, au fond d'une vallée, où des saules bourgeonnaient dans la neige, il tua un lièvre des neiges ; une autre fois, une belette, maigre et blanche. Ce fut tout le gibier qu'ils virent, à part un vol de canards sauvages qui passa à cinq cents mètres au-dessus de leurs têtes, cinglant à l'ouest, vers le Yukon.

— C'est le printemps dans les vallées basses, dit Labiskwee. Ici, il ne va plus tarder maintenant.

Son visage était émacié, mais ses yeux semblaient encore plus grands et plus brillants, et quand elle regardait la Fumée elle était transfigurée par une beauté sauvage et surhumaine.

Les jours s'allongeaient, la neige commençait à s'affaisser. Pendant la journée, la croûte de glace fondait pour geler de nouveau durant la nuit ; dès lors, ils étaient obligés de marcher le matin de bonne heure et tard dans la nuit car, aux heures de soleil, la surface cédait sous leur poids.

La Fumée eut l'ophtalmie des neiges, et Labiskwee dut le guider à l'aide d'une courroie attachée à sa ceinture ; quand elle-même fut atteinte, il lui rendit le même service.

Tenaillés par la faim, ils erraient sur une terre s'éveillant du sommeil hivernal, mais où ils étaient les seuls êtres vivants. Malgré son épuisement, la Fumée redoutait presque le sommeil, tant dans ce domaine insensé du crépuscule les visions qui l'assaillaient étaient effroyables et douloureuses. Il s'agissait toujours de nourriture, et quand les mets touchaient ses lèvres, ils lui étaient aussitôt arrachés par la cruauté du dieu des songes.

Il offrait à dîner à ses camarades du bon vieux temps de San Francisco et, l'eau à la bouche et l'œil avide, dirigeait en personne l'organisation de la table.

Nombreux furent les dîners qu'il offrit de la sorte, avec le même résultat illusoire. Il assistait à des festins de Gargantua, où des multitudes de convives dévoraient des bœufs innombrables, cuits tout entiers, les tirant des foyers où ils avaient rissolé sous la cendre, et taillant sur les carcasses fumantes de larges tranches de viande, avec leurs couteaux bien aiguisés.

Il se tenait bouche bée, au-dessous de longues rangées de dindes que vendaient des rôtisseurs en tabliers blancs. Et tout le monde en achetait, sauf la Fumée, fixé au pavé comme une statue de plomb.

Il se voyait enfant, immobile avec sa cuiller tendue au-dessus de grands bols de soupe au lait. Il poursuivait des vaches effrayées dans des pâturages élevés, au prix de siècles d'efforts, pour leur dérober leur lait, ou se battait avec des rats dans des cachots infects, leur disputant des immondices et des détritus. Rien de ce qui pouvait se manger n'était à l'abri de sa convoitise effrénée ; il errait dans de vastes écuries où des chevaux luisants s'alignaient dans

leurs stalles sur des kilomètres de longueur, et cherchaient, sans les trouver jamais, leurs sacs de son.

Une fois, cependant, son rêve se réalisa en partie. Affamé, naufragé ou abandonné sur une île déserte, il luttait contre la houle du Pacifique pour arracher aux rochers des moules, qu'il emportait sur le sable jusqu'aux épaves sèches des grandes marées de printemps.

Il allumait du feu et, parmi les braises ardentes, faisait cuire son précieux butin. Il voyait les coquilles laisser échapper un jet de vapeur d'eau, puis s'entrouvrir, étalant la carnation rosée des mollusques. Elles étaient cuites à point, il le savait, et cette fois, il n'y avait là aucun intrus pour le frustrer de cette chair.

— Enfin ! se disait-il, ce rêve-ci serait une réalité.

Il allait manger !

Cependant sa certitude était encore incomplète, et il s'attendait à l'inévitable déception, quand il sentit entre ses lèvres une chair savoureuse comme celle du saumon.

Ses dents se resserrèrent. Il mâcha. Le miracle s'était produit. La surprise le réveilla. Il se trouva dans les ténèbres, sur le dos, poussant de petits cris et des grognements de plaisir animal. Ses mâchoires broyaient de la chair. Il ne changea pas de position et sentit bientôt sur ses lèvres de petits doigts qui y glissaient une mince tranche de viande. Il la repoussa, mais il n'eut pas la force de se fâcher.

Labiskwee eut une crise de larmes et s'endormit en soupirant dans ses bras. Mais il demeura longtemps éveillé, émerveillé de l'amour et de l'abnégation de cette femme.

Le moment arriva où la dernière parcelle de nourriture fut absorbée. Ils se trouvaient de plus en plus éloignés des hautes cimes, les plaines étaient plus basses, et le chemin de l'Ouest promettait de s'ouvrir pour eux. Mais leurs réserves d'énergie étaient épuisées, et le jour ne tarda guère où, s'étant couchés pour la nuit, ils furent incapables de repartir au matin.

La Fumée se mit péniblement debout, retomba et, se traînant sur les mains et les genoux, parvint tout de même à faire du feu. Mais, en dépit de ses efforts, Labiskwee, à bout de résistance, fut dans l'impossibilité de se relever. Il se laissa tomber près d'elle, avec un ricanement, en pensant à l'automatisme qui l'avait poussé à allumer un feu inutile, car il n'avait rien à faire cuire, et la température était clémente. Une douce brise soupirait dans les sapins, et partout, sous la couche de neige amincie, on entendait s'égoutter d'invisibles ruisselets.

Labiskwee gisait inanimée ; sa respiration était si faible que plusieurs fois la Fumée crut ne plus la percevoir.

Dans l'après-midi, le babil d'un écureuil le fit tressaillir. Tirant après lui son lourd fusil, il se traîna sur la neige qui cédait sous son poids. Tantôt sur les mains et les genoux, tantôt à demi courbé et trébuchant, il suivit la bête qui hurlait de colère et fuyait lentement. C'était pour l'homme un supplice insupportable. Il n'avait pas la force de tirer l'écureuil à la course et l'animal ne s'immobilisait jamais. Par moments, la Fumée s'allongeait dans la neige fondante et pleurait d'impuissance. Parfois aussi il lui semblait que la vie s'éteignait en lui et que les ténèbres l'envahissaient.

Combien de temps dura son dernier évanouissement ? Il ne put s'en rendre compte ; mais quand il reprit conscience,

il grelottait dans le froid du soir et ses vêtements mouillés commençaient à geler avec la croûte superficielle qui se reformait. L'écureuil avait disparu.

Au prix de pénibles efforts, il réussit à revenir auprès de Labiskwee.

Complètement éreinté, il resta étendu toute la nuit comme un cadavre sans que nul songe ne vînt le troubler.

Le soleil était déjà haut à l'horizon et on entendait les cris du même écureuil, quand la caresse de la main de Labiskwee sur sa joue le réveilla.

— Mets ta main sur mon cœur, mon amour, dit-elle d'une voix claire, mais qui semblait lointaine. Mon amour est dans mon cœur, et tu le tiens dans ta main.

De longs instants parurent s'écouler avant qu'elle parle de nouveau.

— Ne l'oublie jamais, il n'y a pas de passage vers le sud. Le peuple des Caribous le sait bien. Toujours à l'ouest. C'est là qu'est le salut. Tu as presque terminé ta route, et tu en viendras à bout.

Puis la Fumée tomba dans un engourdissement qui déjà était presque la mort, mais une fois encore elle le réveilla.

— Pose tes lèvres sur les miennes, dit-elle. C'est ainsi que je veux quitter la vie.

— Nous la quitterons ensemble, ma chérie, répondit-il.

— Non !

Elle l'arrêta d'une faible pression de la main, chercha avec effort dans le capuchon de sa parka, et en tira un sachet qu'elle lui tendit ; puis d'une voix éteinte, mais cependant distincte, elle murmura :

— Maintenant, embrasse-moi, mon amour. Pose tes lèvres sur les miennes, et ta main sur mon cœur !

Pendant ce long baiser, il perdit encore connaissance… Quand il revint à lui, il s'aperçut qu'il était seul et sentit que, lui aussi, allait mourir. Et ce lui fut une sorte de soulagement.

Tout à coup, il s'aperçut que sa main était posée sur le sachet. Avec un sourire triste, à la pensée de la vaine curiosité qui le poussait à en dénouer les cordons, il l'ouvrit. Une petite cascade de nourriture en tomba. Il savait parfaitement d'où elle venait : Labiskwee s'en était dépouillée elle-même. Fragments de galette, gardés depuis le début de leur fuite, avant que Mac Can eût perdu la farine ; minces lanières de caribou qui portaient encore l'empreinte de ses dents ; miettes de graisse ; une cuisse du lièvre des neiges, intacte ; une portion des cuisses de la belette, une patte de l'oiseau, et une aile encore marquée par des dents affamées ; autant de débris pitoyables arrachés à sa faim terrible par l'immensité de son amour, et qui témoignaient tragiquement de ses privations et de son calvaire.

Avec un rire de folie, la Fumée les dispersa dans la neige, et retomba dans l'inconscience…

Il rêva.

Le Yukon était tari. Dans son lit, parmi les flaques boueuses et les rochers usés par la glace, il errait, ramassant çà et là de grosses pépites d'or. La charge devenait de plus

en plus lourde, quand il s'apercevait qu'elles étaient bonnes à manger. Et il les avalait avidement. Au fait, pourquoi les hommes auraient-ils attaché tant de prix à la possession de l'or, s'il n'avait pas été comestible ?

Quand il se réveilla, un autre jour brillait. Son cerveau était étrangement lucide, sa vue avait cessé d'être trouble et le tremblement général qu'il ressentait dans tous ses membres depuis longtemps avait disparu. Il eut l'impression que les fluides de la vie chantaient en lui, comme si le printemps les avait ranimés.

Un calme bien-être le remplissait. Il se détourna pour réveiller Labiskwee, mais il vit et se souvint. Instinctivement, il chercha du regard la nourriture qu'il avait éparpillée sur la neige. Elle avait disparu. Et il se rendit compte de ce que, dans la fièvre et le sommeil, il avait pris pour les pépites du Yukon. Il avait inconsciemment puisé l'essence de la vie dans le sacrifice de Labiskwee, qui avait remis son âme entre ses mains et ouvert ses yeux à la merveille du cœur de la Femme.

Il fut surpris de l'aisance de ses mouvements et s'étonna de se trouver la force nécessaire pour traîner le cadavre enveloppé de ses fourrures jusqu'au gravier du rivage, où la neige avait disparu. Il creusa le talus avec sa hache, et y pratiqua une sorte de niche où il la déposa. Puis il ramena la terre sur elle…

Trois jours encore sans autre nourriture, il peina dans la direction de l'ouest. Au milieu du troisième, il s'affaissa sous

un sapin isolé, au bord d'un large cours d'eau découvert, qu'il supposait être le Klondike.

Avant de perdre connaissance, il put encore détacher son sac ; il dit adieu aux joies de l'existence et s'enroula dans ses couvertures.

Des pépiements ensommeillés le réveillèrent. Le long crépuscule tombait. Au-dessus de lui, parmi les rameaux, des tétras s'étaient nichés. Sa faim cruelle le poussa à une action immédiate, qui exigeait de lui un effort considérable. Plus de cinq minutes s'écoulèrent avant qu'il réussît à épauler son fusil, et cinq autres avant qu'il se décidât, couché sur le dos, et visant perpendiculairement, à presser la détente.

Ce fut une déception. Aucun oiseau ne tomba.

Mais aucun ne s'envola non plus. Ils agitèrent stupidement les ailes et se déplacèrent nonchalamment.

Son épaule lui faisait mal. Un second coup fut aussi inefficace à cause de son appréhension du recul.

Les tétras étaient restés. Il plia et replia sa couverture, la plaça entre son bras droit et son côté, et y appuya la crosse de son fusil. Il tira, et un oiseau tomba. La balle, de fort calibre, avait complètement déchiqueté la chair ; il n'en restait pratiquement rien. Comme les autres n'avaient pas fui, il décida qu'il fallait les atteindre à la tête, ou y renoncer.

À maintes reprises, il dut recharger son magasin. Il manqua souvent, atteignit quelquefois le but ; et les tétras, stupides, répugnant à prendre leur vol, tombaient sur lui, comme une pluie.

Il en atteignit neuf, et quand il eut fait sauter la tête du neuvième, il resta un instant étendu, riant et pleurant à la

fois, sans savoir pourquoi. Il dévora le premier tout cru. Puis il se reposa et dormit tandis que la vie se ranimait peu à peu en lui. Il se réveilla en pleine obscurité, mais comme il avait encore faim, il eut assez de vigueur pour construire un feu ; et, jusqu'à la pointe de l'aube, il fit cuire et mangea le produit de sa maigre chasse, réduisant même les os en poudre sous ses dents depuis longtemps inactives. Il se recoucha, se réveilla dans l'obscurité d'une autre nuit et se rendormit jusqu'au jour.

Il eut la surprise de voir que le foyer avait été regarni de bois et qu'un pot à café noirci fumait sur la braise. À côté, si près qu'il aurait pu le toucher en allongeant le bras, était assis le Courtaud, une cigarette de papier brun à la bouche, qui le surveillait avec sollicitude.

Les lèvres de la Fumée remuèrent, mais il lui sembla que sa gorge se paralysait, et l'envie de pleurer lui contracta la poitrine. Il tendit la main, prit la cigarette, et aspira plusieurs profondes bouffées.

— Ça fait longtemps que je n'ai pas fumé, dit-il enfin, d'une voix calme et lente, très longtemps.

— Ni mangé, à ce que je vois, ajouta le Courtaud d'un ton brusque.

La Fumée fit un signe affirmatif, en désignant de la main les plumes éparses des oiseaux.

— Je n'avais pas mangé beaucoup avant mon dernier repas, répliqua-t-il. Sais-tu ce qui me ferait plaisir ? Une tasse de café. Je ne sais plus du tout le goût que ça peut avoir. Et aussi des galettes et une tranche de lard.

— Et des haricots ? proposa le Courtaud.

— Ce serait un festin céleste. Il me semble que tout mon appétit est revenu.

Pendant que l'un préparait le repas et que l'autre le faisait disparaître, ils se racontèrent sommairement leur histoire depuis la séparation.

— C'était la débâcle des glaces sur le Klondike, conclut le Courtaud, et nous n'avons eu qu'à attendre que l'eau soit libre. Deux bateaux menés à la perche ; six types, tu les connais tous, ce sont des as ; et tout ce qu'il fallait comme équipement. Nous avons fait notre petit bonhomme de chemin en poussant les bateaux à la gaffe, en les halant ou en les portant. Mais les rapides vont retarder les autres d'une bonne semaine. Aussi je les ai laissés occupés à frayer sur la falaise une piste pour les bateaux. Quelque chose me poussait à continuer ma route. Alors j'ai garni mon sac de provisions et je suis parti. Je savais que je te trouverais errant et à moitié dingue.

La Fumée fit un signe de tête.

— Eh bien, partons ! dit-il.

— Pas question ! cria le Courtaud. Nous restons ici, pour que tu te reposes et te remplisses l'estomac pendant un jour ou deux.

La Fumée secoua la tête.

— Si tu voyais la gueule que tu as ! protesta le Courtaud.

Et, de fait, son apparence n'avait rien d'engageant. Ce qu'on voyait de sa peau était noir, rougeâtre et craquelé, à la suite des morsures répétées du froid. Ses joues s'étaient amaigries au point que, malgré sa barbe, on distinguait la forme de ses dents sous la chair parcheminée. Sur le front, et

autour des yeux profondément creusés, la peau paraissait tendue comme celle d'un tambour, et ses cheveux trop longs, qui auraient dû être blonds, étaient roussis par le feu et salis par la fumée.

— Le mieux est de plier bagage, dit-il. Je continue.

— Mais tu es aussi faible qu'un chevreau nouveau-né. Qu'est-ce qui te presse ?

— Le Courtaud, je vais chercher la plus grande chose du Klondike, je ne peux pas attendre. C'est tout. Commence à faire nos sacs. C'est la merveille du monde, plus grande que des lacs ou des montagnes d'or, plus grande que l'ambition d'être un mangeur de viande et un tueur d'ours.

Le Courtaud s'assit et le regarda avec des yeux ronds.

— Mais, bon Dieu, qu'est-ce qui te prend ? demanda-t-il d'une voix enrouée. Est-ce que tu es devenu fou ?

— Non, ça va bien. Il faut peut-être qu'un homme soit privé quelque temps de nourriture pour entrevoir le fond des choses. En tout cas, j'ai vu ce que je n'aurais jamais cru possible au monde. Je sais ce qu'est la Femme… maintenant. Il y a une femme que je voudrais justement voir le plus tôt possible.

— Bah ! pas besoin d'être sorcier pour deviner son nom. Ils sont tous partis s'occuper du drainage du lac Surprise, mais Joy Gastell n'a pas voulu les accompagner. Elle ne bouge pas de Dawson, à attendre ton retour. Car si je ne te ramenais pas, elle a juré de vendre tout ce qui lui appartient et de lever une armée de tirailleurs pour aller au pays des Caribous flanquer une pile au vieux Snass et à toute sa

bande. Maintenant, si tu veux encore tenir un instant les chiens, je serai prêt à partir avec toi !

À propos de cette édition électronique

Texte libre de droits.

Corrections, édition, conversion informatique et publication par le groupe :

Ebooks libres et gratuits
https : //groups. google. com/g/ebooksgratuits

Adresse du site web du groupe :
http://www.ebooksgratuits.com/

—

Juin 2015

—

— Élaboration de ce livre électronique :

Les membres de *Ebooks libres et gratuits* qui ont participé à l'élaboration de ce livre, sont : YvetteT, Jean-Marc, GilbertC, Coolmicro.

— Dispositions :

Les livres que nous mettons à votre disposition, sont des textes libres de droits, que vous pouvez utiliser librement, à une fin non commerciale et non professionnelle. Tout lien vers notre site est bienvenu…

— Qualité :

Les textes sont livrés tels quels sans garantie de leur intégrité parfaite par rapport à l'original. Nous rappelons que c'est un travail d'amateurs non rétribués et que nous essayons de promouvoir la culture littéraire avec de maigres moyens.

Votre aide est la bienvenue !

VOUS POUVEZ NOUS AIDER À FAIRE CONNAÎTRE CES CLASSIQUES LITTÉRAIRES.